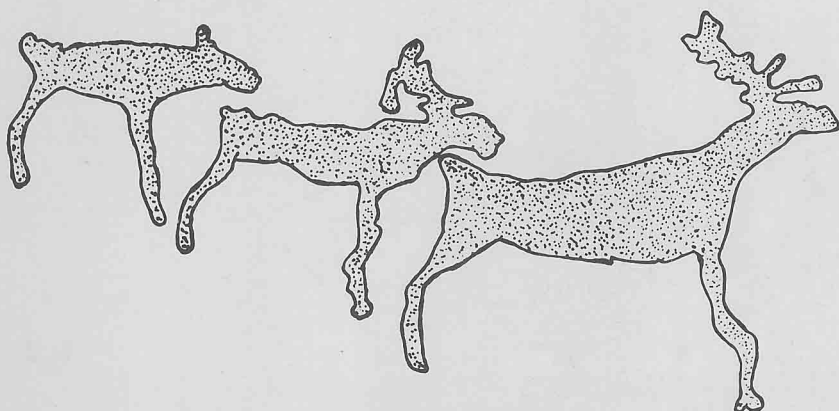


BOREALES

REVUE DU CENTRE DE RECHERCHES INTER-NORDIQUES



Publié avec le concours du Centre national du livre

Colloque KNUT HAMSUN

Tromsø Paris

Yakoutie 1995

N° 62 / 65

1995

BORÉALES

Revue pluridisciplinaire du Centre de Recherches Inter-Nordiques, publie des études portant sur les régions polaires et circumpolaires.

Directeur de la publication :

CHRISTIAN MALET

Comité de rédaction :

FRANÇOISE ARDITTI

DENISE BERNARD-FOLLIOT

ANJA FANTAPIE

HENRI-CLAUDE FANTAPIE

PIERRE GERVASONI

ANNA KOKKO-ZALCMAN

VENKE SLETBAKK

MARC TUKIA

Membres correspondants :

ALAIN AUBERT (Angers)

ELYANE BOROWSKI (Montréal)

YVON CSONKA (Berne)

OLGA MELNITCHOUK (Yakoutsk)

MARIO MOUTINHO (Lisbonne)

JEAN-LOUP ROUSSELOT (Munich)

BERNARD-FRANK VIAU (Lyon)

KATRINE WONG (Grenoble)

Prix du numéro :	simple : 60 francs	double : 120 francs
dépend du volume	triple = 180 francs	quadruple : 240 francs
Abonnement de :	1 an soit 1 volume	: 4 numéros
- simple :	France : 150 francs	Etranger : 200 francs
- de soutien :	800 francs	

Siège social : Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)

28, rue Georges Appay 92150 SURESNES . ☎/Fax : (1)47.72.73.78.

Revue inscrite sur les registres de la Commission Paritaire par décision du 13.09.1976 des Publications et Agences de Presse sous le n°58211.

ISSN 812 NORD 1001

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Pour présenter *Hamsun à Paris*

Une réussite, d'abord, qu'il faut noter avec une réelle satisfaction. Le présent numéro de *Boréales* est en fait constitué des Actes d'un séminaire consacré à Knut Hamsun et qui se tint à l'Institut suédois, en novembre 1994. Les participants étaient des Norvégiens et Français. Or, ces Actes viennent d'être publiés, en Norvège et en norvégien, par l'infatigable animateur de la Société Knut Hamsun, le professeur Nils Magne Knutsen, de l'université de Tromsø. Et voici que, grâce à sa sympathique équipe de dirigeants, *Boréales* va éditer les mêmes textes exactement, mais en France et en français. J'imagine que l'auteur de *Faim*, s'il vivait encore, serait ravi de cette conjonction, lui qui nourrissait à l'égard de notre pays et de sa culture, une admiration profonde, mais je vois surtout que ce consensus n'est pas le fruit du hasard.

Car Knut Hamsun est l'un des grands écrivains de notre siècle, l'art romanesque moderne ne peut faire abstraction de cette voix si bien accordée à tous les souffles de notre inspiration, je gage qu'il est d'ores et déjà assuré de compter parmi les quelques grands classiques du XX^e siècle. Pourquoi ? Affaire de style, bien entendu, mais davantage : cet autodidacte inclassable, perpétuellement en rupture, toujours à la recherche de lui-même, coïncide par un étrange bonheur avec les grands souffles ou les désarrois majeurs de notre temps. Il n'a pu accepter sa condition d'homme moderne (à moins qu'il ait joué à la récuser, ce qui, en un sens, revient au même), il a fui dans l'écriture parce qu'elle lui offrait ces refuges ou ces amers que ce navigateur solitaire aura quêtés toute sa vie, toute son œuvre. Et donc, il est de plein pied avec nous, il est de nous, une intime re-connaissance nous lie d'une complicité tacite avec ses élans avortés, ses colères sourdes, ses nostalgies secrètes.

En conséquence, on ne saurait s'étonner qu'il suscite la passion aussi bien de ses compatriotes que des nôtres. Au demeurant, regardez le sommaire de ce numéro : voyez comme de fins connaisseurs s'échinent à tenter de le raccorder à d'autres noms peut-être plus familiers, ou traquent, avec une sorte de ferveur, ce pèlerin de l'absolu qui n'aura jamais osé l'avouer mais qu'un lyrisme d'autant plus éloquent qu'il demeure toujours feutré aura aimanté sans répit. Et puis, ce personnage hamsunien, ce « héros » qui n'en est pas un, son héros, celui de *Faim*, bien entendu, mais aussi Johan Nagel, Thomas Glahn, Knut Pedersen, et August, August jeune ou vieux, n'importe, qui ne sait bien qu'une seule chose, mais à la perfection : raconter, raconter, en dépit du bon sens, malgré toutes les réticences de ses auditoires, raconter pour masquer les intermittences de son cœur ou pour apaiser un peu cette soif d'aventure et de merveilleux, de fantastique et de farfelu que nous portons tous en nous, même et surtout si nous n'osons l'avouer.

Au fait, le prétexte, si j'ose dire, de ce séminaire dont on trouvera ici les Actes fut le centenaire de la rédaction de *Pan*, qui fut en effet écrit à Paris, 8 rue de Vaugirard, en 1894 : l'une des petites-filles de l'écrivain aura, à cette occasion, apposé sur l'immeuble une plaque commémorative, mais je préfère, de loin, ce monument que nous lui avons érigé, avec des mots, en français comme en norvégien.

Car enfin, et encore une fois : Knut Hamsun a pressenti, dans les fulgurances de son intuition géniale, tout ce qui allait bouleverser notre sensibilité moderne. Il s'est trouvé désarçonné, comme nous autres, par cette mutation que nous avons vécue, que nous subissons toujours, il a bien vu ou senti que les « enfants de l'époque » (*børn av tiden*) allaient vivre l'un de ces moments fatidiques comme l'humanité en connaît de temps à autre depuis quelques millénaires. Il s'est vu, comme nous, toujours, dans la quasi -impossibilité de traduire ce désarroi de nos consciences, il s'est donc efforcé de dire cet inexprimable, à sa façon, par touches éparses, par approximations ambiguës, selon ce rythme tellement caractéristique, à la fois lourd et évanescent, qui décourage l'approche comme la traduction

Et sans aucun doute, il est au coeur de la problématique de notre modernisme, avec un bon nombre de décennies d'avance. Car, voyez : les Norvégiens comme les Français ressentent le besoin de célébrer à leur manière cette voix prophétique. Laissons, je vous prie, de côté les aberrations auxquelles a pu le mener une quête d'absolu ou, tout simplement, de pureté dont l'évolution brouillait les pistes, cela appartient à l'histoire, j'ai le sentiment que c'est devenu une affaire plus norvégienne que vraiment internationale. Il reste que cette fascinante voix de conteur inlassable, ce coeur d'amour épris et désaccordé aura parlé, chanté, dirai-je psalmodié Dieu sait quelle hymne (j'emploie à dessein le féminin religieux) à une Nature qu'il savait seule porte de salut au bout de notre labyrinthe déshumanisant. Entreprise subtile, je le sais bien, qui explique aussi que, malgré les retraductions, les éditions de poche, de clubs, l'accueil à peu près toujours favorable de la critique, Knut Hamsun ne parvient pas, en France, à descendre dans le grand public. Il est certainement trop près des sources vives, trop familier du grand secret, il demeure l'écrivain d'une élite, il a su dire l'ineffable, en somme.

En fait, il est comme son personnage de *Faim*, dont nous savons bien, tous, qu'il n'est pas réellement, physiquement affamé : à tout moment, il pourrait sortir de cette petite damnation, les occasions ne lui manquent pas. Mais il tient à avoir faim : il a découvert que cet état, et cet état seul lui permettait de noter d'étranges états d'âme qui le rapprochent de l'essentiel, le mettent au coeur du grand secret. Et c'est cela qui l'aimante irrésistiblement, c'est pour pouvoir connaître ces états d'hallucination à la faveur desquels il pourra consigner, d'aventure, cet intense bouleversement de notre sensibilité moderne, qu'il tient à avoir faim. Je ne vois pas d'entreprise plus exactement présente.

Et j'y reviens une dernière fois : c'est bien cette connivence, cette entente secrète, cette aperception presque incommunicable du Gand Secret qui nous harcèle que nous cherchons derrière les pages du grand Norvégien. Que nous vivions à Paris ou à Oslo : il entre, en vérité, une fraternité étonnante dans cette concélébration !

Régis Boyer

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner au

Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)
28, rue Georges Appay, 92150 SURESNES - FRANCE

Abonnement simple 1 an (1 volume ou 4 numéros) : FRANCE 150 francs
ETRANGER 200 "

Abonnement de soutien : 600 "

Nom : Prénom :

Profession/fonction :

Adresse : N° Rue :
.....

Ville : Code : Pays :

Règlement par :

- ☐ Chèque bancaire
- ☐ Chèque postal 22 171 55 G Paris
- ☐ Mandat
- ☐ Mandat international

***Pan* et Paris : Knut Hamsun, 1894**

par Atle Kittang.

L'occasion qui nous réunit ici, à Paris, pendant cette semaine de novembre 1994, est le centenaire de la publication d'un roman, écrit par un auteur norvégien et édité à Copenhague. Une semaine entière non seulement de conférences, mais aussi de présentation de la création artistique norvégienne de nos jours - musique, peinture, littérature - et tout ceci à l'occasion du centenaire de la publication d'un roman ! Certains diront peut-être que c'est un peu hors de proportion. Cependant, le roman en question, un des sommets de l'oeuvre de Knut Hamsun, compte indiscutablement parmi les chefs-d'oeuvre de la prose européenne moderne. Et son auteur, malgré tout ce qu'il a fait vers la fin de sa vie pour mériter l'oubli et le silence, connaît aujourd'hui une popularité toujours croissante dans le monde entier. Donc, en tant que Norvégien et grand amateur des livres de Knut Hamsun, je dis volontiers : pourquoi pas ?

Dans la biographie de Knut Hamsun, la genèse de *Pan* est liée à son séjour à Paris de 1893 à 1895. On dit même que *Pan* a été composé dans les deux pièces modestes du numéro 8, rue de Vaugirard, où l'auteur a logé pendant les deux ans à peu près qu'a duré ce séjour. Or, cela n'est pas tout à fait vrai. Si Hamsun avait voulu nous raconter l'histoire de ses années parisiennes à maint égard assez énigmatiques, un des chapitres de cette histoire porterait peut-être le titre de « Comment je n'ai pu écrire un de mes livres ». En effet, il lui a fallu retourner en Norvège pour pouvoir terminer son chef-d'oeuvre, cette étrange histoire d'amour entre le lieutenant Thomas Glahn et la jeune Edvarda. C'est une histoire bien *sentimentale*, au sens que l'auteur allemand Friedrich Schiller a donné à cet adjectif, puisqu'elle nous raconte non seulement le rêve d'une vie authentique au sein de la Nature, mais aussi l'impossibilité de ce rêve. Car, je tiens à le souligner tout de suite - on l'oublie bien trop souvent : plus qu'un chant lyrique à la Nature, à la Jeunesse, et à l'Amour, *Pan* est le récit désillusionné d'un échec, le compte-rendu d'une expérience tragique de la vie.

Je vais donc vous parler de *Pan*, mais aussi de Paris. En effet, l'une des questions qui constitueront pour ainsi dire l'horizon de mon exposé, est la suivante : quel rapport peut-on imaginer entre, d'un côté, ce roman où l'amour et le sentiment d'une nature exotique, la nature du Nordland, se mêlent avec l'écriture d'une prose lyrique tout à fait unique, et de l'autre, la vie solitaire, malheureuse même, d'un écrivain en exil volontaire dans la grande capitale d'un pays dont il ne connaît ni les mœurs, ni la culture, ni la langue ? C'est à dessein que j'ai choisi le verbe « imaginer », car aux difficultés générales pour retracer les liens entre la vie

d'un écrivain et son œuvre, s'ajoutent, dans ce cas précis, les problèmes de documentation. En Norvège, on vient de publier le premier volume de la correspondance de Hamsun qui couvre, entre autres, les années parisiennes. Or, on y chercherait en vain des renseignements sur sa vie jour après jour dans la capitale française, et il n'y a également que fort peu d'informations concrètes sur son travail littéraire.

Hamsun arrive à Paris au mois d'avril 1893, à l'âge de 33 ans. A ce moment, il sait très bien non seulement ce que c'est qu'un succès, mais aussi ce que veut dire *succès de scandale* ! Il a derrière lui près de vingt ans de vagabondage, ayant quitté sa famille au Nordland à l'âge de 14 ans. A deux reprises, pendant les années 1880, il avait tenté sa fortune aux Etats-Unis ; il avait mené une existence tout à fait misérable à Christiania (ancien nom d'Oslo), sa seule ambition pendant toutes ces tribulations était de devenir écrivain. Paradoxalement, c'est la souffrance physique et mentale connue à Christiania qui libère son talent, ou mieux, qui fait éclater son génie. En 1888, il fait publier sous l'anonymat dans la revue danoise *Ny Jord* (Nouvelle Terre) un fragment de ce qui sera plus tard son premier roman, *La Faim*, et qui raconte d'une façon jusque-là inconnue, les expériences et les visions de mois de faim et de misère. Enfin, c'est le tournant tant désiré : lorsque le nom de l'auteur du fragment est connu, Hamsun deviendra la sensation littéraire de l'année.

La première traduction française de *La Faim* a été publiée en 1895. À cette occasion, Octave Mirbeau écrit un petit article pour présenter Hamsun au public français. Dans cet article, repris plus tard comme introduction à l'édition de 1926 du roman, on trouve entre autres ce portrait un peu romancé mais au fond, je crois, assez vrai de l'auteur de *La Faim* :

« Son regard est étrange. Dans l'enfoncement de l'orbite, il a des lueurs profondes et sourdes on sent qu'il a dû connaître bien des spectacles exceptionnels : il a quelque chose de lointain, de voyageur, de nostalgique, comme le regard des marins. »

Le succès créé par la publication d'un fragment de *La Faim* renforce l'assurance de Hamsun. De ses expériences aux Etats-Unis, il tire deux conférences sur la culture américaine qu'il fait devant un public enthousiaste à Copenhague. En fait, la polémique virulente suscitée par ces conférences ajoute à la sensation ; son premier vrai livre, sur *La Vie culturelle de l'Amérique* est publié en 1889. Par la suite, Hamsun refusera de l'inclure dans ses *Oeuvres complètes*. A mon avis, le livre mériterait bien d'y figurer, il nous offre entre autres, l'un des premiers essais critiques que je connaisse sur la communication de masse américaine.

Parallèlement, et tout en écrivant des articles, il s'efforce de terminer *La Faim*. Or, dans sa correspondance de l'époque nous pouvons lire combien le succès du fragment est sur le point de l'écraser. Son premier chef-d'œuvre sortira au mois de juin 1890, mais - chose surprenante - l'accueil est déjà moins chaleu-

reux. Que s'est-il passé ? Que faut-il faire pour rattraper le succès qui paraissait si certain, mais qui subitement s'est enfui ?

Hamsun quitte Copenhague pour s'établir temporairement à Lillesand, une petite ville sur la côte sud de la Norvège, où il commence son deuxième roman, *Mystères*. Mais il écrit aussi des articles et prépare des conférences sur la littérature moderne - tout ceci afin de s'imposer à nouveau, de faire peut-être de la réclame pour soi-même et son oeuvre ? En février 1891, il commence à Bergen ce qui deviendra une véritable tournée de conférences et qui s'achèvera à Christiania en octobre. Si son projet était de créer encore de la sensation, il faut reconnaître qu'il a bien réussi. Seulement, cette fois-ci, sa polémique contre la littérature et les écrivains consacrés, Ibsen, Bjørnson, Kielland, Lie, et même contre les naturalistes français (Zola et Maupassant surtout), suscitera une réaction presque unanime d'animosité tant à Copenhague qu'en Norvège. On ne fait pas impunément un travail d'iconoclaste ! Pire encore, *Mystères* est accueilli de la même façon. Son auteur est carrément accusé d'imposture, de charlatanisme ; même le célèbre critique danois Georg Brandes qui, avec son frère Edvard, étaient parmi ses admirateurs les plus fervents lors de la publication du fragment de *La Faim*, l'accuse maintenant d'être « sans culture ». Hamsun riposte de diverses manières, il écrit entre autres un roman polémique, *Le Rédacteur Lynge*, où certains aspects de la politique et de l'hypocrisie intellectuelle en Norvège sont amèrement attaqués à travers des personnages fictifs derrière lesquels on reconnaît aisément des personnages réels. Mais dans son coeur Hamsun est profondément blessé, et il se sent plus isolé que jamais.

Telle est sa situation lorsque, brusquement, il se décide à quitter Copenhague pour Paris, pour se retrouver, le 17 avril 1893, au 8, rue de Vaugirard.

Ce départ pour Paris est mystérieux. Nous n'en trouvons aucune mention dans sa correspondance pendant les douze mois, d'avril 1892 à avril 1893, qu'il passe au Danemark avant de partir. Certes, Hamsun connaît au moins une partie de la littérature française contemporaine, il a lu des traductions anglaises et danoises de Balzac, de Zola et de Maupassant, et dans sa correspondance nous trouvons quelques commentaires sur *La Faim* où il souligne l'influence des frères Goncourt. Mais il ne sait ni lire, ni écrire, ni parler le français. En effet, à la question « pourquoi aller à Paris », sa réponse, qu'on trouve à plusieurs reprises dans ses lettres parisiennes, est très simple, même banale : c'est pour apprendre le français. Peut-être désire-t-il prouver à Georg Brandes et à tous les autres « esprits cultivés » de Copenhague, que même lui, le vagabond, l'autodidacte, le fils d'un pauvre tailleur norvégien, est capable d'acquiescer cette « culture » qui jusqu'ici lui a fait défaut ? Or, il faut bien le dire : Knut Hamsun, ce maître du style, ce génie de l'art du langage, échouera misérablement dans son projet d'apprendre le français. Sans aucun doute, le fait de ne pas pouvoir communiquer avec les gens qui l'entouraient fut l'une des causes de son isolement à Paris.

Donc, le brusque départ pour Paris doit avant tout être compris en termes négatifs, comme une véritable *fuite* qui, en quelque sorte, allait durer pendant tout son séjour. Le Paris des années 1890 était un pôle d'attraction pour les artistes et les écrivains étrangers, et en particulier scandinaves. Autour du romancier norvégien Jonas Lie et de sa femme Thomasine, se rassemblait depuis des années toute une colonie de Norvégiens, parmi lesquels on trouvait de temps à autre les compositeurs Christian Sinding et Edvard Grieg, les peintres Fritz Thaulow et Edvard Munch, le sculpteur Gustav Vigeland, et nombre d'écrivains de passage. S'y ajoutaient des Danois, comme les écrivains Herman Bang et Sven Lange, le poète Sophus Claussen, et même des Suédois, parmi lesquels - et à partir de 1895 - le célèbre August Strindberg, profondément tourmenté.

Le point de rencontre de cette colonie nordique était le Café de la Régence, et Knut Hamsun venait régulièrement y prendre un verre et, surtout, y lire les journaux scandinaves où son nom était toujours la cible d'attaques plus ou moins furieuses. Mais il semble bien qu'il ait gardé ses distances envers ses compatriotes. Et quoi qu'il fit publier dans *La Revue des revues* deux articles sur le mouvement littéraire en Norvège, ses contacts avec les milieux littéraires de Paris paraissent néanmoins très modestes, presque inexistant, du moins si l'on en juge par sa correspondance. Une seule fois, dans une lettre où il se montre assez sévère envers Baudelaire, Mallarmé et la poésie symboliste, il mentionne le nom de « *Verlaine, un vieil ivrogne que je vois tous les jours ici dans le 'Quartier', il a fait des vers pendant plus de vingt-cinq ans bien qu'il soit encore vivant.* »

Ce ton ironique est d'autant plus curieux que Verlaine et François Villon seront cités comme de vraies âmes poétiques, et comme les contrastes positifs de Tolstoï et d'Ibsen, dans une conférence que Hamsun fera quelques années plus tard à Copenhague et à Helsinki !

Le ton général des lettres que Hamsun a écrites pendant cette période de sa vie est, au total, assez sombre. Il parle surtout des gripes qui le clouent au lit à intervalles réguliers, du climat qu'il ne supporte pas, de l'argent dont il manque constamment, des attaques qu'on continue de diriger contre lui en Scandinavie, de son isolement. Et bien qu'il travaille beaucoup, surtout pendant la nuit, composant le roman *Nouvelle Terre* et la plus grande partie de sa première oeuvre dramatique, *Aux Portes du royaume*, il ne cesse de se plaindre du travail qui n'avance pas. Or, ce qui lui cause les plus grands problèmes, c'est son nouveau livre, ce livre qui « sera si beau », cette « histoire d'amour douce et rouge », où il n'y aura « aucune polémique, rien que des êtres humains sous un ciel étrange »...

L'idée de ce roman est dans sa tête lorsqu'il arrive à Paris. Peu de temps avant de quitter Copenhague, il avait envoyé au critique littéraire Gerhard Gran, rédacteur de la revue *Samtiden* (Notre Époque), une nouvelle qui raconte la mort énigmatique aux Indes d'un certain Thomas Glahn, chasseur et ancien lieutenant qui ne réussit pas à oublier une jeune femme qu'il a aimée pendant une pé-

riode de sa vie. Cette nouvelle, « La Mort de Glahn », deviendra plus tard l'épilogue de *Pan*. Le 17 avril, dans sa première lettre de Paris, il écrit à son éditeur danois, Gustav Philipsen :

« ... je veux travailler, tout simplement, je désire recommencer. Aujourd'hui je me suis procuré tout ce qu'il faut pour écrire, et demain je commencerai une histoire étrange du Nordland en Norvège. »

Mais il ajoute que l'argent lui manque et que, s'il est contraint d'écrire des articles pour les journaux afin de survivre, il ne parviendra pas à terminer son livre pour Noël - ce livre qui sera si beau...

Hamsun aura raison. Le livre qu'il parvient à terminer pour Noël 1893, n'est pas *Pan*, mais *Nouvelle Terre*, encore un roman polémique, « roman à poing serré » comme il dira lui-même plus tard. Lorsqu'il reprend son histoire du Nordland, il est surmené, malade, désespéré, il semble frôler une véritable crise paranoïaque, et il est sur le point de quitter non seulement Paris, mais encore la littérature. En février 1894 il écrit à son ami et futur éditeur en Allemagne, Albert Langen :

« J'aurais voulu quitter Paris aujourd'hui même, pour aller vivre en Allemagne. Je me sens comme une âme germanique, pas comme une âme latine, et ce sentiment est renforcé par mon séjour ici. »

Hamsun s'obstine pourtant dans son travail désespéré, jusqu'à la fin du mois de mai. Alors c'est de nouveau la fuite, et le 5 juin nous le retrouvons dans la ville de Kristiansand, en Norvège. C'est là qu'il réussit à terminer *Pan* ; le roman sera publié en novembre. Puis - chose assez curieuse - il retourne à Paris pour reprendre son projet impossible : apprendre le français. Il fait la rencontre d'August Strindberg qu'il admire depuis longtemps, mais les deux génies ne sont probablement pas faits pour l'amitié, ils se brouillent rapidement, après quoi Strindberg s'engouffre dans sa fameuse « crise d'*Inferno* ». Hamsun de son côté tombe malade de nouveau et cette fois, ses problèmes pulmonaires l'obligent à quitter Paris au début de juin pour une convalescence de 4 mois dans un sanatorium norvégien. D'après ce que l'on sait, il n'est jamais retourné à Paris.

De ce séjour, dont je viens de vous donner un très bref résumé, nous trouvons peu de traces directes et concrètes dans l'œuvre littéraire de Knut Hamsun. Dans son recueil de nouvelles, *Sieste*, publié en 1897, Hamsun a inclus une petite série d'esquisses et d'impressions parisiennes (surtout de petites scènes tirées des bars et des cafés qu'il a fréquentés dans le Quartier Latin) ; ces pages portent le titre assez modeste de « *Litt Paris* » (Un peu de Paris). Dans un autre recueil de nouvelles, *Kratstog* (Fourré) de 1903, on trouve un petit récit autobiographique, « *Une révolution dans la rue* », qui raconte l'expérience que Hamsun a eue pendant l'été de 1894 se trouvant au milieu d'une émeute des étudiants et de la « pègre » du Quartier Latin. C'est tout. Or, les deux textes en question se caractérisent par ce détachement et par cette ironie à la fois douce et astucieuse, qui sont si

typiques d'un certain style hamsunien. Ils contrastent donc vivement avec le ton souvent plaintif, parfois même pleurnichard, de sa correspondance parisienne.

Si l'on s'intéresse à la question d'un rapport productif quelconque entre *Pan* et Paris, je crois que c'est dans cette expérience générale de détachement, d'éloignement, qu'il en faut chercher une réponse. L'attitude permanente de Hamsun l'écrivain c'est bien celle du marginal, de "l'outsider". « *Je me trouve chez moi ici, c'est-à-dire loin de chez moi, donc à mon aise !* » - voilà comme il s'exclame à un certain moment de son voyage au Caucase, dans ce livre merveilleux de 1903, *Au Pays des aventures*. Le sentiment de se trouver dans un exil permanent, sentiment souvent terrible si on le considère du point de vue de la biographie hamsunienne, n'est pas seulement la condition de son écriture doucement ironique, c'est encore la condition de possibilité de sa créativité, et la source paradoxale de son bonheur d'écrivain. Afin de pouvoir créer ses chefs-d'œuvre romanesques, il aura toujours besoin d'être *ailleurs*. Même lorsqu'il s'établit comme paysan et cultivateur de ses terres, d'abord au Nordland (entre 1911 et 1918), ensuite à Norholm pour le reste de sa vie, il sera obligé de quitter sa ferme et ses terres pour retrouver son inspiration. Même *L'éveil de la glèbe*, cet évangile de la terre, a été composé dans différents hôtels et pensions du Nordland, et le roman a été terminé dans une villa que Hamsun a louée dans la ville de Larvik, après avoir eu assez de sa vie de fermier dans le Nordland de ses rêves littéraires...

Or, ce sont justement les effets d'une telle distance intérieure et extérieure qui produisent le ton, ou si vous voulez, le mode, très particuliers de l'écriture de *Pan*. *Pan* n'est pas seulement un poème en prose chantant les pouvoirs magiques de l'amour et de la nature, bien que ces thèmes soient au centre de l'oeuvre. *Pan* est aussi, comme je l'ai déjà indiqué, l'expression d'une nostalgie et d'une impossibilité. Dès le début du livre (ou presque), le rêve d'une autre vie, d'une vie plus authentique, y vient se heurter aux forces désagrégeantes de la vie sociale et de l'amour même. Le rapport permettant de mesurer le lyrisme de *Pan* dans tout ce qu'il comporte de tragique et de menaçant, c'est celui de la distance qui se creuse entre ce qui s'est réellement passé pendant les mois où se déroule l'histoire du roman, et la conscience qui, dans une perspective doublement rétrospective, revit cette série d'événements pour en faire un récit. Je dis doublement rétrospective, car le lieu et le temps de la narration, celle de Glahn lui-même ainsi que celle de son jaloux compagnon de chasse qui est le narrateur de l'épilogue, ce sont d'abord le lieu et le temps d'une grande ville quelconque, où Glahn s'est retiré, et ensuite, ce sont ce hors-lieu et ce hors-temps que nous appelions la Mort - « La Mort de Glahn » - qui pour Hamsun a été le point de départ du roman, et qui en tant que terminus, déterminera la signification la plus profonde de ce récit extrêmement compliqué et déroutant.

Dans *Pan*, le jeune lieutenant et chasseur Thomas Glahn raconte ce qui lui est arrivé deux ans auparavant, pendant les quelques mois qu'il a passés dans une petite communauté de pêcheurs sur la côte du Nordland. On ne sait pas d'où il

vient, on ne connaît rien de sa biographie, aux yeux de la communauté à Sirilund il reste un étranger mystérieux, et bien qu'il dise de lui-même qu'il appartient « à la forêt et à la solitude », le lecteur a l'impression d'un être bien plus sophistiqué, raffiné même, d'un outsider qui est en même temps un esprit urbain. Dans une lettre à son éditeur allemand Albert Langen, écrite à Kristiansand en juillet 1894, Hamsun raconte d'ailleurs qu'il « *essaie de clarifier un peu le culte de la nature, la sensibilité, la nervosité outre mesure d'une âme rousseauiste* ».

Les premiers chapitres du livre décrivent l'harmonie presque extatique entre le héros et la nature qui l'entoure, la parenté profonde que Glahn éprouve avec les arbres, les rocs, les oiseaux. Glahn participe au rythme même de l'ordre végétal et animal : le passage de l'hiver au printemps crée chez lui les mêmes vibrations et le même frémissement que dans la nature. Telle est sa situation, tel est son état d'esprit, lorsqu'il fait la rencontre d'Edvarda, la fille de Mack - qui est le matador à Sirilund et le vrai Maître et Père de la communauté. Les deux jeunes gens tombent amoureux, et c'est maintenant que le récit proprement dit commence.

Au début, l'amour pour Edvarda ne fait qu'enrichir et renforcer chez Glahn le sentiment d'une unité profondément harmonieuse avec la nature. Or, d'une façon d'abord presque imperceptible, une certaine agitation commence à se faire reconnaître. Pendant un de leurs premiers rendez-vous dans la cabane de Glahn, celui-ci raconte à Edvarda qu'à force de penser à elle, il n'a pas pu dormir de toute la nuit et Edvarda de son côté répond : « *Parfois je pense que ceci ne finira pas bien...* ». Mais ce n'est que pendant la deuxième promenade aux îles, un épisode qui se situe à peu près au milieu du récit, que leurs rapports amoureux se compliqueront pour de vrai. Sans aucune raison apparente, Edvarda se montre froide et indifférente, ce qui fait faire à Glahn des choses idiotes et scandaleuses. Et après un bal arrangé par Edvarda quelques jours plus tard, Glahn, jaloux du petit médecin boiteux qu'il considère maintenant comme son rival, se tire un coup de fusil au pied gauche. Cet incident le clouera au lit pendant plusieurs semaines, tout en marquant le déclin définitif de leur amour.

Le reste du roman nous raconte l'isolement progressif de Glahn, ses tentatives pour retrouver l'harmonie panthéiste, et ses efforts désespérés pour oublier Edvarda. Il se console auprès d'Eva, la jeune femme du forgeron et en même temps la maîtresse de Mack ; or, Eva est tuée par ce qui, en apparence, n'est qu'un accident tragique, mais dont Mack et Glahn portent tous deux la responsabilité. Edvarda de son côté dit à Glahn qu'elle veut épouser le baron finlandais que son père a emmené à Sirilund avec ce futur mariage en tête ; et l'histoire proprement dite se termine par le départ de Glahn, après qu'il a envoyé à Edvarda, comme un dernier souvenir grotesque, le cadavre de son chien Ésope. L'histoire est encadrée par deux chapitres assez brefs où nous retrouvons Glahn, dans une grande ville quelconque, en train d'écrire son récit des événements à Sirilund. Il souligne combien il pense au jour éternel de l'été du Nordland, mais il nous assure qu'il ne pense plus à Edvarda,

et s'il écrit, ce n'est que pour s'amuser et pour passer le temps... Bien sûr, il est difficile de le prendre au sérieux sur ce point ; l'épilogue nous fait comprendre que la mort de Glahn n'est qu'un suicide camouflé en crime passionnel, et qu'il s'agit de la conséquence ultime du désespoir dans lequel l'amour pour Edvarda l'a plongé.

La complexité du roman relève en partie de cette attitude de désespoir qui encadre l'histoire proprement dite, et des tensions intérieures qui en sont le résultat. Ces tensions sont d'abord d'ordre temporel. Car le temps (ou plutôt : le mode-temporel) de l'histoire, c'est la temporalité cyclique de la Nature, cette Nature qui s'éveille avec le printemps, qui se gonfle et fleurit pendant les brefs mois de l'été où la nuit n'existe plus, où le soleil ne se couche pas ; or, cette temporalité accélérante se ralentit et se congèle pour ainsi dire lorsque l'automne s'installe comme le présage d'un nouvel hiver. C'est une temporalité végétale et biologique, pastorale même, dans laquelle participent également les êtres humains : en été, Glahn rencontre une jeune bergère et fait l'amour avec elle. Quand il la revoit au début de l'hiver, il note que tous ses sens se sont endormis.

Le mode temporel de la narration et de l'écriture est tout autre. C'est une temporalité qui n'a plus de rapports avec le rythme de la Nature, qui est sur le point de s'arrêter malgré l'agitation et la rapidité tumultueuse qui caractérisent la vie de la grande ville ; et qui finit par s'arrêter à ce point, hors de toute temporalité, qu'est la mort de Glahn. Cette temporalité qui tourne à vide, ou mieux encore : qui tourne autour de ce vide qui est non seulement l'absence de l'objet d'amour, l'absence d'Edvarda, mais qui est aussi le vide de la Mort, - cette temporalité tend vers la résurrection, sur le mode irréel de l'écriture littéraire, de ce qui est perdu et qui n'appartient qu'à un passé irrécupérable. Pourquoi ? Pourquoi ce chasseur qui appartient « à la forêt et à la solitude », est-il devenu écrivain ? J'ai déjà dit que Glahn lui-même, tel qu'on le rencontre au début et à la fin de son propre récit, n'y répond que d'une manière toute évasive : c'est pour s'amuser et pour passer le temps. Toutefois, cette indifférence du narrateur à l'égard de son propre récit est peut-être quelque chose de plus que le signe d'une volonté de mystification. Au fond, elle est aussi le signe d'un profond besoin de garder, de sauvegarder, la distance même - cette distance sans laquelle il n'y aura pas de récit, et dont l'une des manifestations dans la vie et dans l'oeuvre de Hamsun est la distance topographique et mentale entre Paris et *Pan*.

Knut Hamsun appartient à ces écrivains dont la main droite ne sait pas toujours ce que fait la main gauche. En ce qui concerne *Pan*, je propose de faire de cette caractéristique un principe de lecture ou d'interprétation, en soulignant que *Pan* est un roman qui demande à être lu à plusieurs niveaux à la fois. Il y a bien sûr ce que j'appellerai le message rousseauiste, et qui a été souligné par Hamsun lui-même : le rêve d'une vie authentique, d'un retour à la nature. Dans une certaine mesure, ce message porte et supporte le lyrisme du livre, tous ces petits poèmes en prose que nous aimons tant, et avec raison. Toutefois, ce rêve étant sentimental au

sens schillerien du mot, il présuppose son contraire, il ne peut exister sans ce « mécontentement de la culture » où il prend ses racines et d'où il sort dans toute sa splendeur nostalgique. Ce mécontentement est lié à l'existence urbaine, disons dans une perspective étroitement biographique, à l'existence isolée et misérable que Hamsun a connu à Paris. Toutefois, la culture se retrouve dans *Pan* sous une autre forme encore, sous la forme individualisée d'une confrontation entre Glahn et la vie sociale. Cette confrontation est au coeur même de l'expérience qu'il fait de l'amour. Car c'est l'amour, rien que l'amour, qui parvient à le tirer hors de son harmonie narcissique au sein de la nature et qui le prend dans les filets dangereux des rapports interhumains qu'il n'arrive pas à contrôler.

Or, à ce point précis le roman change de registre ; il se transforme en analyse psychologique, en une véritable psychologie de l'amour. Ainsi, *Pan* reprend et élabore une thématique que Hamsun a déjà étudiée dans *Mystères*. Pourquoi l'amour de Glahn et d'Edvarda passe-t-il de l'idylle à la séparation tragique ? Pourquoi l'érotisme de Glahn mène-t-il à une double mort, la sienne propre et celle de la pauvre Eva ?

Une partie importante de la réponse est suggérée par le médecin. En effet, ce personnage, l'une des nombreuses incarnations de l'esprit rationaliste dans l'oeuvre de Hamsun et qui paraît si ridicule lorsqu'on lit *Pan* comme un roman rousseauiste, sait néanmoins très bien ce qui se passe en Edvarda quand son amour pour Glahn commence à se refroidir. C'est qu'elle aime Glahn non seulement d'une manière spontanée, profondément fascinée par son « regard animal », mais encore à travers l'image idéalisée qu'elle s'est faite d'un Prince flamboyant. Son amant doit briller dans le monde en même temps qu'il doit être capable d'éveiller son désir érotique. Toutefois, c'est dans l'abîme qui se creuse entre l'image du Chasseur et celle du Prince, que le désir d'Edvarda, petit à petit, vient se dissoudre. Chez Glahn, c'est un peu la même chose. Pris dans le labyrinthe social qu'il contrôle si mal, parce que la socialité constitue une menace permanente contre son propre rêve panthéiste et contre le rôle de Bon Sauvage qu'il s'efforce d'y jouer, il voit avec terreur comment Edvarda s'éloigne de plus en plus de l'image idéale de la Femme-Nature qu'il porte dans son imagination. Pour se défendre contre la dissolution complète de cette image, il aura recours à deux compensations différentes.

La première compensation est de transposer son désir dans le domaine de l'imagination, d'inventer son propre mythe de l'Eros féminin pour en jouir dans une solitude narcissique, voire masturbatoire. Ce sera le mythe d'Iselin, le mythe d'une promiscuité féminine sans culpabilité, tout aussi naturelle que la forêt et que l'été du soleil de minuit.

La deuxième compensation se réalise dans et par le personnage d'Eva qui, en quelque sorte, surgit comme une version plébéienne d'Iselin. Mais Eva appartient à l'ordre de la réalité et non pas à celui de l'imaginaire, elle représente inévitablement l'aspect social de l'Eros à son niveau le plus fondamental et le plus élé-

mentaire, celui du conflit œdipien. En effet, c'est la séduction de la maîtresse de Mack qui portera la tragédie de Glahn à son plus haut point : la mort d'Eva peut, effectivement, se lire comme le meurtre de la Mère par le Père et le Fils.

Donc, la psychologie hamsunienne de l'amour, exemplifiée non seulement par *Pan* mais aussi par *Mystères*, est celle de l'asymétrie des désirs. Puisque les désirs de l'homme et de la femme et leurs objets d'amour sont toujours modelés sur des images préexistantes qui ne coïncideront jamais, ce qui commence dans une harmonie parfaite, se terminera dans une lutte de vie et de mort dont l'enjeu est ou bien le contrôle ou bien la perte de l'autre et de soi-même.

Cependant, il y aura encore quelques mots à dire sur *Pan*. On sait que Hamsun à un certain moment a voulu donner à son roman le titre d'*Edvarda*, mais qu'il s'est finalement décidé pour *Pan*. La question se pose de savoir si ce choix est l'indice d'un sens plus profond, s'il faut tenir compte d'un niveau de signification philosophique ou même métaphysique du roman.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans les détails du mythe de Pan et de ses avatars historiques. Je dirai tout simplement que les réflexions nietzschéennes sur la dimension dionysiaques de l'Être appartenaient au fond philosophique de l'intelligentsia européenne de l'époque, et que l'importance métaphysique de la souffrance universelle dans les réflexions de Nietzsche tenait en grande partie de l'influence de la philosophie de Schopenhauer sur sa pensée. Donc, la version du mythe de Pan qui domine vers la fin du XIX^e siècle n'est pas la version doucement romantique mythique qui frappe tous les êtres de « panique », c'est-à-dire d'une angoisse et d'une souffrance proprement métaphysiques, tout en incarnant lui-même cette souffrance en tant que symbole du conflit humain entre le corps et l'esprit. Il est impossible de dire si Hamsun avait vraiment lu Nietzsche à cette époque-là, mais on sait que Schopenhauer a été pendant toute sa vie son philosophe favori, et on sait également qu'il a connu personnellement le peintre allemand Böcklin, dans l'œuvre duquel la version fin-de-siècle du mythe de Pan est un motif important.

Déjà son nom signale la parenté profonde de Glahn dans l'imagination hamsunienne avec le dieu mythique. On dirait peut-être que Glahn incarne une version contemporaine du Pan romantique, puisqu'il représente, ou plutôt désire représenter, cette fusion narcissique de l'homme et de la Nature qui reste la trace la plus évidente du romantisme chez Hamsun. Mais à cette interprétation il faudra tout de suite ajouter que la « modernité » de Glahn tient aussi au conflit qu'il incarne entre le corps et l'esprit, la Nature et la Culture, et que c'est un conflit pareil qui transforme son rêve panthéiste en tragédie.

Toutefois, Glahn n'est pas seulement un Pan malheureusement tiraillé entre ces principes opposés. Glahn est aussi la victime du dieu mythique - victime de

son rire atrocement silencieux et, en fin de compte, victime angoissée de cette profonde cruauté de l'Être que les mythes philosophiques de Schopenhauer et de Nietzsche explorent, en reprenant les thèmes d'une pensée ancienne. Donc, sous le message rousseauiste de Pan, et sous l'analyse psychologique de l'amour, nous trouvons peut-être la métaphysique pessimiste d'un Hamsun lecteur de Schopenhauer ? Cependant, ce pessimisme n'explique pas le charme du livre, sa puissance d'envoûtement, sa beauté. On ne peut pas dire non plus que la solitude de Hamsun à Paris, son sentiment de se trouver dans un exil volontaire, nous aident à mieux comprendre ce qui s'est passé lorsque ce chef-d'oeuvre, pendant des nuits de travail et de peine, a finalement trouvé sa forme.

Tout porte à croire que Paris, dans la vie de Hamsun, n'a été qu'une parenthèse que l'écrivain a tout fait pour fermer. Et pourtant, c'est grâce à son séjour dans la capitale française que sa réputation internationale prendra son essor. La rencontre avec Albert Langen, son futur éditeur en Allemagne, n'aurait probablement pas eu lieu si les deux hommes ne s'étaient pas trouvés en même temps dans cette capitale des rencontres internationales. Nous savons que cette amitié a été cruciale pour la carrière du futur Prix Nobel. Hamsun l'a bien compris lui-même ; de Kristiansand, en octobre 1894, il écrit à Langen les mots suivants :

« Paris m'a coûté trop cher, mais le séjour à Paris m'a été très utile de plusieurs façons. Si je n'étais pas allé à Paris, je ne vous aurais pas trouvé non plus. Et vous ne seriez peut-être pas devenu éditeur et vous n'auriez pas imprimé mes livres. »

Il ne me reste plus grand'chose à dire sur Hamsun et Paris. Je préfère laisser les dernières paroles à Hamsun lui-même, à un autre Hamsun que celui de la correspondance ou que celui de Pan. Je vous prie d'écouter les premières lignes du petit texte de *Sieste*, intitulé « *Un peu de Paris* ». Ces lignes, si proches, à mon avis, d'un véritable « *Hommage à Paris* », nous feront peut-être comprendre qu'au coeur même de cette ville qui lui a « coûté si cher », Hamsun a néanmoins trouvé une beauté et une force qu'il a reconnues et qui l'ont inspiré, parce qu'elles appartiennent à la même région de fantaisie, de créativité et surtout de modernité, que son propre génie littéraire :

« Je suis entouré de beauté et de force, une vie éblouissante et rapide passe. Ce peuple est un peuple de porte-flambeau, ils s'animent à la moindre occasion, tirent des feux d'artifice, jettent des étincelles autour d'eux. Ici tout se mêle, le vice, la corruption, et encore la beauté, et encore la force. Au milieu des rythmes de la grande architecture et du grand art sonnent la chanson la plus fausse, la musique la plus naïve. À Paris, quels orgues de Barbarie, quels chanteurs ambulants ! »

CONSERVATOIRE SERGE RACHMANINOFF



SOCIETE MUSICALE RUSSE EN FRANCE

Association L. 1901 reconnue d'utilité publique
subventionnée par la Ville de Paris

26, avenue de New York
75116 PARIS

Tel : 47.23.51.44
Métro Alma ou Iéna



Knut Hamsun, romancier polyphonique

par Helge Vidar Holm.

En guise de préambule, j'aimerais commenter brièvement l'adjectif *polyphonique* dans le titre de ma conférence. Cet adjectif, on s'en doute, est dérivé du terme musical de polyphonie lequel signifie « combinaison de plusieurs voix dans une composition » ou « chant à plusieurs voix » ; ce terme est d'ailleurs proche d'un autre du même domaine le *contrepoint* qui est « l'art de composer de la musique en superposant des dessins mélodiques »¹.

Dans le domaine littéraire, le concept et le terme de polyphonie se réfèrent en premier lieu à l'oeuvre critique du Russe Mikhail Bakhtine, tout d'abord à sa grande étude sur les romans de Dostoïevski, *La poétique de Dostoïevski*, publiée à Moscou en 1929, puis remaniée et rééditée en 1963. Le livre fut traduit en français en 1970, quatre ans après l'introduction en Occident et auprès du public français de l'oeuvre de Bakhtine par Julia Kristeva à travers un article publié dans la revue *Critique*, article remarquable qui fut complété, dans les années suivantes, par des essais divers, notamment par ceux de Tzvetan Todorov sur Bakhtine et sur le cercle entourant ce grand théoricien de la littérature, le plus grand poéticien de notre siècle pour certains.

Selon Bakhtine, Dostoïevski, en créant le *roman polyphonique*, a élaboré un genre romanesque fondamentalement nouveau. L'essentiel dans cette *polyphonie*, c'est que les personnages romanesques importants de Dostoïevski ne sont point des *objets* du discours de l'auteur, mais des *sujets* de leurs propres discours, des voix indépendantes et libres, ayant leurs consciences *autres* et *étrangères* par rapport à celle de l'auteur. A en croire Bakhtine :

« Dostoïevski, à l'égal du Prométhée de Goethe, ne crée pas, comme Zeus, des esclaves sans voix, mais des hommes *libres* capables de prendre place à côté de leur créateur, de le contredire et même de se révolter contre lui. »²

On le comprend, le roman polyphonique est celui où le héros, ou éventuellement d'autres personnages principaux dans le roman, ne dépendent guère de la vision du monde de l'auteur ; ils « échappent », pour ainsi dire, à son contrôle ou à ses manipulations et ils commencent à vivre leur propre vie dans l'imagination des lecteurs lesquels, parfois, attribuent à ces personnages romanesques des qualités ou des défauts allant bien au-delà de ce que leur auteur aurait pu prévoir. En effet, même si le rôle du *lecteur* est relativement peu traité chez Bakhtine, comparé à ce qu'il fut plus tard par des représentants divers de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'esthétique de la réception », il est évident que nous trouvons chez Bakhtine une

approche tout à fait moderne de l'acte de lecture comme une *co-crédation* de l'oeuvre littéraire, c'est-à-dire comme une collaboration entre auteur et lecteur où le lecteur devient une sorte de *co-crédateur* des personnages romanesques.

L'essentiel pour Bakhtine reste pourtant la potentialité de liberté et d'indépendance des personnages romanesques qu'il trouve chez Dostoïevski, et qui fait que, pour lui, les romans de l'écrivain russe font exception dans le domaine des lettres.

Nous allons voir si ce trait spécifique, selon Bakhtine, des romans de son grand compatriote, ne peut en effet caractériser également les romans de Hamsun, ou, du moins, certains d'entre eux. Rappelons que la polyphonie est avant tout une pluralité d'idées, inséparables des voix qui les portent. C'est dire que les personnages incarnent leurs propres idées ; leurs idées ou leurs approches du monde sont partie constituante de leurs personnalités et leur comportement ainsi que leurs paroles semblent parfois contredire la voix de l'auteur ou même se révolter contre elle.

Tout d'abord il faut admettre que « la voix de l'auteur » est en soi un terme litigieux ; pense-t-on ici à la voix du *narrateur* ou à celle de l'*auteur implicite* de l'oeuvre, c'est-à-dire à celui qui s'exprime par la globalité du texte, et qui peut très bien différer du narrateur, par exemple à travers l'ironie narrative ? Notons que pour Bakhtine, l'idée d'une voix d'auteur exprimée indirectement comme une sorte de synthèse de l'approche idéologique de l'oeuvre, serait en contradiction complète avec l'idée même du roman polyphonique : pour lui, aucune voix d'auteur peut à elle seule incarner la norme ou l'idéologie de l'oeuvre en forme de synthèse, s'il s'agit d'un roman polyphonique.

Une telle voix synthétisante serait en effet un trait caractéristique du roman *monologique*, donc du roman traditionnel d'avant Dostoïevski, où l'auteur en traitant ses personnages en *objets* de son discours à lui, au lieu d'en faire des *sujets* de leur propre discours immédiatement signifiant » (Op. cit. p. 33). L'approche *polyphonique* du roman, que l'on pourra avec Bakhtine aussi appeler l'approche *dialogique*, est une approche ouverte et non-synthétisante où l'idéologie consciente de l'auteur serait transmise à côté d'autres idéologies, exprimées, elles, à travers des personnages romanesques divers :

« Non seulement le roman dostoïevskien n'accepte, en dehors de la distribution dialogique, aucune troisième conscience englobant monologiquement tout l'ensemble, mais il est, au contraire, entièrement structuré de façon à laisser l'opposition dialogique sans solution. Aucun élément de l'oeuvre n'est conçu dans l'optique d'une *tierce personne* neutre. Dans le roman même, celle-ci n'est jamais représentée. Il n'y a de place pour elle ni dans la structure ni dans la signification idéologique de roman » (op. cit., p. 48).

La question sera donc pour nous de savoir si un écrivain à l'idéologie aussi prononcée, hélas, que Hamsun, structure ses romans « de façon à laisser

l'opposition dialogique sans solution » ? Est-il possible que l'univers romanesque hamsunien nous laisse entrevoir une ambiguïté idéologique que l'on ne trouve guère dans les positions publiques de l'auteur ou dans ses écrits politiques et polémiques ? Et si cela est le cas, peut-on parler vraiment d'une *polyphonie* dans le sens bakhtinien à propos des romans de Hamsun ?

Nous allons surtout discuter de ce phénomène par rapport à un roman qui, de prime abord, pourrait paraître comme le roman hamsunien le *moins* polyphonique : le roman où selon bien des critiques et des commentateurs, Hamsun pour une fois aurait laissé tomber son ironie narrative habituelle, afin de peindre un tableau idyllique et utopique sans ambiguïté. Je veux parler des *Fruits de la terre* ou de *L'éveil de la glèbe* qui est le titre donné à la traduction française de Jean Petithuguenin, laquelle vient d'être rééditée. J'utiliserai par la suite le titre *Les fruits de la terre* qui traduit directement le titre original, *Markens Grøde*, et que l'on donne souvent dans des bibliographies hamsuniennes en langue française pour désigner ce roman écrit sous l'impression de l'éclat de la Première Guerre mondiale et publié en 1917, roman qui d'ailleurs joua un rôle décisif dans l'attribution du Prix Nobel de littérature à Hamsun en 1920.

Tout d'abord on va cependant jeter un coup d'oeil sur un autre roman hamsunien, décidément très différent des *Fruits de la terre*. On va parler, assez rapidement, de *Mystères* notamment d'une nouvelle lecture fascinante de ce roman de 1892.

Je crois que nous sommes tous d'accord que le protagoniste, Nagel, est un personnage difficile à saisir vraiment, à connaître et « caser » idéologiquement. Rien de nouveau dans une telle observation, - au contraire, elle correspond à l'avis de la plupart des critiques qui se sont prononcés sur ce sujet, ce qui en outre ne diminue point l'importance de cette observation à propos d'une polyphonie éventuelle dans ce roman. Ce qui est nouveau, par contre, c'est la lecture à mon avis remarquable qu'en a faite récemment le professeur Birgitta Holm³.

Indéniablement, il est rafraîchissant, voire provoquant au premier abord, d'entendre cette excellente féministe suédoise proclamer le roman *Mystères* annonciateur de la femme nouvelle, et donc son auteur, Knut Hamsun, féministe du XX^e siècle avant la lettre. On croit presque rêver : Quoi ? Knut Hamsun ! Celui qui, en 1904, dans sa *Lettre à Byron au royaume des cieux*, se lance contre les temps nouveaux où la vie serait contaminée et souillée par les « beuglements féministes », où :

« ...paraissant en public comme femme stérile,
Femme pure et glaciale à l'abri des reproches,
Dans son triomphe fier, elle raille les autres
Qui sont encore femmes et ont un sexe ! » ⁴

Or, peut-être faudrait-il relire la *Lettre à Byron au royaume des cieux* et d'autres textes ouvertement provocateurs de Hamsun dans leurs contextes polémiques, tout en regardant de plus près un texte romanesque, *Mystères*, bien moins ouvertement provocateur au niveau du débat sur le féminisme, mais, selon Birgitta Holm, fondamentalement provocateur vis-à-vis de *l'establishment* masculin, donc vis-à-vis du règne des « grands hommes ». Cette provocation est incarnée en premier lieu par trois personnages masculins marginaux : Nagel, Minutten et Karlsen, tous caractérisés par des traits « bisexuels »⁵ et tous plus ou moins exclus de la bonne société masculine et patriarcale. Nagel, c'est *l'étranger*, Minutten - *l'infirme* et Karlsen - *le pasteur*.

Mais il y a aussi, et surtout, le personnage de Dagny Kielland, personnage qui, selon la lecture de Birgitta Holm, représente « la nouvelle femme »⁶, aussi biensymboliquement par son prénom, Dagny, lequel en norvégien veut dire « jour nouveau », que par son comportement général ou sa voix dans le roman, notamment dans la scène finale, qui serait, dans un contexte féminin, plutôt une scène *d'ouverture* ou une scène *annonciatrice*. Nous y voyons Dagny Kielland, donc la femme nouvelle, se promener avec Martha Grude, qui, elle, représenterait, toujours selon Birgitta Holm, la femme traditionnelle. On est en avril, il y a du verglas, et Martha offre son bras à Dagny. Mais celle-ci insiste pour que ce soit plutôt Martha qui prenne le sien : « ...*Et elles continuèrent à marcher en silence, bras dessus bras dessous, en s'appuyant fermement l'une contre l'autre.* »

Ainsi se termine, par une profonde solidarité féminine dans la nuit *printanière* le premier, et sans doute le dernier, roman anti-patriarcal et féministe de Hamsun ; sans doute le dernier si l'on en croit Birgitta Holm, qui pense que l'absence apparemment totale de réaction à cet aspect provocateur de *Mystères* a fait réagir l'auteur par un détournement de ses inclinaisons foncièrement provocatrices, avec les résultats que l'on connaît, sans que cela explique, évidemment, le développement ultérieur de Hamsun.

Je ne peux ici revenir en détail sur l'argumentation textuelle de Birgitta Holm, mais il y a un épisode très frappant auquel elle se réfère, et que j'aimerais vous signaler. Il s'agit de celui où Nagel, passant dans la rue devant la maison du consul danois, Monsieur F. M. Andersen, tout en observant, à la fenêtre, le visage de Mademoiselle Fredrikke. Les coudes appuyés sur les bords de la fenêtre, Mademoiselle Fredrikke commence de regarder Nagel dans les yeux, et elle insiste longtemps, jusqu'à ce que, trouvant que cela suffit, il détourne ses yeux et et s'en aille. Par la suite, il ne cesse cependant de penser à la posture étrange de Fredrikke : était-elle agenouillée là devant la fenêtre, et dans ce cas, quelle était la hauteur de plafond dans cette pièce de la maison du consul ? Nagel se répète que c'est une chose complètement mal-à-propos que de se préoccuper de la hauteur du plafond dans la maison où habite Fredrikke, mais il ne peut s'empêcher d'y revenir à plusieurs reprises, et chaque fois c'est à propos de questions liées à la relation homme/femme et à la lutte des sexes.

Quand on sait que « hauteur de plafond » (*takhøyde*) a un sens figuratif, tout à fait courant en norvégien qui a trait à la liberté d'exprimer des idées nouvelles⁷, on ne peut qu'être frappé par l'argumentation fascinante de Birgitta Holm : entre autres par l'argument qui implique que Fredrikke, avec son regard franc et provocateur et sa position physique à moitié en *dehors* de la fenêtre, représente, elle aussi, la femme nouvelle de la fin du siècle dernier, en train de *quitter* le foyer ou la maison, mais toujours retenue dedans par bien des raisons, entre autres, par le *manque de hauteur de plafond* dans la maison patriarcale.



Passons maintenant à l'univers romanesque hamsunien tout autre que celui de *Mystères*, passons à l'univers pastoral idyllique des *Fruits de la terre*. J'ai déjà, de façon succincte mentionné les réactions communes à beaucoup de critiques à propos de ce roman ; en fait, la quasi-totalité de critiques et commentateurs sont unanimes pour avancer qu'une, et seulement *une* idéologie est exprimée, et cela sans équivoque, dans cet évangile de la terre défrichée.

En 1983, deux universitaires, Øystein Rottem et Ole Wøide, l'un norvégien l'autre danois, publièrent ensemble un essai qui traitait, entre autres, de l'accueil fait à ce roman. Ils avancèrent que l'on pouvait distinguer deux tendances principales parmi les critiques à l'égard des *Fruits de la terre* : d'un côté, il y avait ceux qui sympathisaient avec le message ou l'idéologie qu'ils y trouvaient, voyant l'utopie de Sellanraa comme une solution plus ou moins idéale pour un monde tourmenté par la guerre, l'injustice et prompt à chérir les fausses valeurs et les vaines chimères de la soi-disant civilisation moderne. De l'autre côté, il y avait ceux qui réfutaient les conséquences idéologiques et politiques qu'ils tiraient du principal message du roman ; ils y voyaient une attitude réactionnaire opposée à tout progrès, aussi bien d'un point de vue matériel et scientifique qu'en matière de relations sociales.

Evidemment, ces critiques-ci sont devenus plus nombreux *après coup*, c'est-à-dire après la seconde guerre mondiale et l'appui officiel de Hamsun aux forces fascistes et nazies. Mais déjà à l'époque, les critiques sceptiques ou directement négatifs se sont manifestés. Ces deux tendances principales ont donc coexisté tout le long de l'histoire de l'accueil réservé aux *Fruits de la terre*.

Cependant, lecteurs et critiques, qu'ils soient positifs ou négatifs vis-à-vis du message idéologique du livre, sont quasi unanimes sur le point qui nous importe ici : ils semblent presque tous penser que, dans les *Fruits de la terre*, Hamsun a supprimé sa perspective ironique habituelle pour décrire une utopie agrarienne,

pour composer un chant bucolique sans fausse note. c'est dire sans questions intrigantes à propos de la possibilité de vivre une telle utopie.

Cette thèse quasi unanime sera contestée par Rottem et Wøide. Pour eux, *Fruits de la terre* est, dans une large mesure, un métaroman, un roman qui traite des problèmes de l'écriture pastorale ou utopique : au fond de lui-même, Hamsun aurait compris, selon ces deux critiques, les faiblesses de son utopie au moment même de l'écrire. C'est donc à travers son *alter ego* Geissler qu'il traite de ce dilemme, qui est celui du romancier. Comme Geissler, il ne peut que décrire et louer l'utopie ; il ne peut pas en faire partie lui-même.⁸

Quoi qu'il fasse, qu'il s'achète une ferme comme celle de « Skogheim » ou comme celle de « Nørholm », et qu'il essaie tout pour s'établir et devenir sédentaire, l'écrivain Knut Hamsun sait au fond de lui-même qu'il est condamné au rôle de l'observateur, du vagabond, de l'artiste marginalisé. Même s'il a bien voulu s'exprimer sans ambiguïté à travers Isak Sellanraa, même s'il partage, non seulement en principe mais au fond de son cœur, l'idéologie qu'incarne Isak, il y aura toujours une distance entre Isak et lui, une distance qu'il essaie de franchir - tout en la maintenant, sans doute malgré lui - par l'intervention du personnage de Geissler dans le roman.

Cette intervention sera, dans la perspective de l'univers propre à ce roman, une intervention positive et nécessaire pour Isak ainsi que pour la survie et l'avenir de la ferme Sellanraa ; sans l'aide pratique et administratif de Geissler, le projet agrarien d'Isak serait bataille perdue : Isak serait victime des bureaucrates de l'Administration de l'Etat. Geissler est donc nécessaire pour Isak et son monde à lui ; il est nécessaire dans l'univers romanesque, mais il est aussi nécessaire pour que cet univers puisse exister, pour que le roman puisse être créé. Le romancier en question ne serait pas Hamsun, s'il se laissait représenter par un personnage qui lui ressemblât au fond si peu que ne le fait Isak Sellanraa, mais en même temps il est, sans ambivalence, du côté d'Isak, il n'y a pas de véritable ironie narrative et donc de distance idéologique ou autre dans le portrait hamsunien d'Isak, là je suis d'accord avec la grande majorité des critiques. Isak est fondamentalement différent de Hamsun, c'est tout. Mais c'est quand même beaucoup...

Hamsun s'est alors choisi un autre personnage pour représenter tout ce qui pour lui reste problématique dans cette utopie - et dans l'écriture pastorale ou idyllique. Ou disons, probablement, il ne l'a pas choisi consciemment : le personnage de Geissler (et la perspective ironique qu'il représente dans ce roman - j'y reviendrai à l'instant), est une conséquence de l'ambiguïté et la contradiction profonde dans la personnalité de Hamsun, contradiction qui fait que celui-ci est un romancier polyphonique même dans ce roman qui pourrait paraître le plus monologique de toute l'oeuvre romanesque hamsunienne.

Regardons un peu comment Hamsun décrit le personnage de Geissler, tout d'abord, dans sa fonction de *lensmand*, c'est-à-dire d'officier d'administration chargé du maintien de l'ordre et du respect de la loi dans les communes rurales. C'est le *lensmand* Geissler qui fait tout le nécessaire pour que Sellanraa soit officiellement cadastrée et enregistrée comme propriété d'Isak. Puis, on s'en souvient, Geissler aide Isak dans les démarches officielles pour faire sortir Inger de la prison, et, finalement, c'est lui qui est à l'origine de l'exploitation des minéraux des montagnes autour de Sellanraa. Pour Sellanraa, Geissler est décidément quelqu'un de bien, il paraît un homme juste, et Isak sent qu'il peut se fier à lui sans hésitation aucune. Cependant, surtout vers la fin du roman, Geissler sera néanmoins présenté d'une manière plutôt ambiguë, comme quelqu'un qui ne maîtrise pas bien sa propre vie et qui, tout en aidant les autres, s'en va vers son propre déclin.



Rottem et Wøide constatent que la relation à la nature des héros romanesques hamsuniens des années 1890, est problématique ; c'est une relation d'extériorité, tout à fait différente de la communion mystique que l'on connaît des *Fruits de la terre*. L'opposition culture / nature est tout à fait frappante dans ces romans, même dans *Pan* où, à la limite parfois, le lieutenant Glahn est très proche d'une véritable communion avec la nature. Mais, tout comme la relation nature / culture est problématique dans *Pan*, elle l'est dans *Les Fruits de la terre*, à la différence que cette fois Hamsun a réussi à peindre une vraie incarnation de son rêve utopique, un héros, pour ainsi dire, « non problématique », qui vit en communion parfaite sa relation avec la nature.

Or, je l'ai dit, Isak n'est pas Hamsun ; en fait, on trouve difficilement une personne plus différente de Hamsun qu'Isak, à bien des égards. Néanmoins, Isak est présent comme le porte-parole de l'auteur par la quasi-totalité des critiques. Voilà un effet étonnant de ce que j'appellerai la polyphonie hamsunienne : l'auteur a réussi à peindre, ou si l'on veut, à faire vivre, un héros romanesque qui incarne, de son propre droit, une vision du monde qui n'est guère celle qu'incarne la voix de l'auteur, mais qui est suffisamment indépendante de celle-ci pour pouvoir apparaître en sujet de son « propre discours immédiatement signifiant. »¹⁰

Regardons à ce propos par exemple la relation entre Isak et Geissler. Chaque fois qu'il arrive à la ferme, Geissler arrange des choses pour Isak, qui accepte, lui, tout ce que fait son bienfaiteur. En fait, il y a chez Isak une confiance totale en Geissler, la confiance de quelqu'un qui ne comprend pas très bien ce qui ne fait pas partie de son domaine, le travail manuel de défricheur, en une personne qui, elle comprend et - apparemment comprend même très bien comment il faut s'arranger pour gagner dans le monde des hommes modernes.

Un exemple serait la scène où Geissler se fait le négociateur d'Isak pour vendre une mine de cuivre à des capitalistes suédois ; Isak lui laisse les mains libres dans la négociation que Geissler termine d'ailleurs de manière tout à fait convaincante :

« Je ferai comme il vous plaira dit Isak (...) Vous avez toujours été bon pour nous... » (I, chap. 17).

Rottem et Wøide caractérisent la relation d'Isak à Geissler comme celle d'un enfant à un adulte qui s'occupe de lui. Même si je ne trouve pas cette description de leur relation tout à fait réussie (il y a quand même une sorte d'égalité et de respect mutuel profond entre les deux hommes), je pense que Rottem et Wøide touchent ici à un point essentiel : Isak ne peut pas exister tout seul, ou, disons, seulement entouré de sa famille et de ses animaux. Il a besoin de quelqu'un d'une espèce tout autre pour pouvoir exister, de quelqu'un qui connaisse le monde des hommes et qui sache comment l'affronter.

Geissler sait comment affronter le monde des hommes, notamment lorsqu'il agit pour les autres. Mais, tout comme le romancier Hamsun, il n'arrive pas bien à y mener sa propre vie. Comme le romancier, il peut, par contre, faire l'éloge de la vie à Sellanraa, et agir de son mieux pour que l'utopie soit réalisée. C'est lui qui sait et qui fait comprendre à Isak, que le projet de défrichage des terres et de constructions d'une ferme n'est pas vraiment possible et donc, n'a pas de sens en dehors de la société administrée par les hommes et gérée par leurs lois et non par celles de la nature.

Pour Isak, ce sont les lois de la nature qui importent. Dans sa vision du monde, les produits, matériels ou immatériels de la civilisation sont accidentels, tandis que ceux de la nature sont essentiels. C'est une vision du monde réfléchie et mûre, sans aucun doute, mais elle n'est pas de ce monde, ou disons, elle est particulièrement *problématique* dans ce monde, et l'écrivain Knut Hamsun le savait bien. Pour cette raison, il ne pouvait pas en rester là, il ne pouvait pas décrire une utopie sans y mettre quelques réserves, signées non par le prophète agrarien Knut Hamsun, qui lui, sans doute est cent pour cent derrière Isak, mais par *l'écrivain* ou *le romancier*, qui sait qu'Isak a besoin de quelqu'un du monde des hommes pour vivre sa véritable utopie. Dans l'univers romanesque, ce quelqu'un sera Geissler, et, en tant que créateur de toute cette fiction, le romancier ne peut pas s'empêcher de rester fidèle à lui-même ni d'exprimer, à travers l'ironie narrative, l'attitude ambiguë typiquement hamsunienne.



Déjà dans la première partie du roman, on voit des signes de cette ambiguïté vis-à-vis du rôle de Geissler, par exemple, lorsque Geissler, qui ne travaille plus maintenant comme *lensmand*, arrive à la ferme de Sellanraa pauvrement vêtu,

sans bagage et les yeux rouges (on comprend qu'il boit un peu). Mais s'il a l'air d'avoir vu des jours meilleurs, il ne semble point abattu, et il se montre tout de suite loquace et plein de projets.

Avec une énergie et d'une manière qui annoncent celles que l'on connaîtra plus tard chez Auguste, il propose entre autres, de faire creuser un fossé pour arroser avec l'eau de la rivière les champs secs. Il demande aussitôt un pic, une pelle et quelques planches de bois, et se met sans hésiter à construire des rigoles et des gouttières. Avec Isak et Sivert il y travaille toute la journée sans arrêt, en leur promettant que « tout sera vert demain ». L'enthousiasme de Geissler règne sur Selanraa, je cite :

« Sivert se leva au milieu de la nuit pour voir si l'eau coulait bien. Il rencontra son père, qui était sorti dans la même intention. Ah ! Dieu ! C'était un grand événement que l'on vivait à la ferme ! Mais, le lendemain, Geissler dormit jusqu'à midi. Il était épuisé, maintenant que son excitation était tombée. Il ne demanda plus à voir le bateau, ni à visiter la scierie ; il n'éprouvait plus autant d'intérêt pour ses travaux d'irrigation. Quand il vit que le champ et le pré n'avaient pas reverdi pendant la nuit, il perdit courage » (I,15).¹¹

Geissler dépend totalement de l'inspiration du moment ; s'il en est dépourvu, il se sent vide et épuisé. En cela, il ressemble à l'écrivain que fut Hamsun : Geissler a le tempérament d'un artiste, comme l'a Nagel et comme l'aura Auguste ; en effet, dans l'épisode du fossé, le comportement de Geissler est tout à fait tel que sera celui d'Auguste. Geissler, c'est un peu une constante chez Hamsun, un personnage qui revient sans cesse sous des déguisements divers. Parfois, comme dans *Les Fruits de la terre*, l'auteur s'amuse à se déguiser à peine dans le personnage, par exemple lorsque Geissler raconte un souvenir de son enfance, d'un événement survenu à côté de la grange de la ferme d'« Oppigaard à Garmo » dans le Lom, - la ferme même où naquit Hamsun et où il vécut ses premières années !

Une fois qu'on a compris l'importance du personnage de Geissler dans *Les fruits de la terre*, on ne pourra plus voir l'utopie de ce roman comme une idylle sans ambiguïté. Utopie pastorale bien sûr, mais incarnée par Isak, personnage très fort et, en effet, très indépendant, car il n'est pas le porte-parole de l'auteur, contrairement à ce que dit la thèse communément admise. Geissler est, on l'a vu, un personnage bien plus proche de l'auteur que ne l'est Isak. Si l'on a tendance à prendre l'utopie incarnée par Isak pour une idylle peinte sans ironie, c'est sûrement parce que la polyphonie de ce roman fait en sorte que le personnage d'Isak soit sujet de son « propre discours immédiatement signifiant »¹² et non pas objet du discours de l'auteur, qui exprime, lui, ses réserves à travers le personnage de Geissler.

Rien d'étonnant, alors, au fait que Geissler semble toujours en mouvement, incapable de se fixer dans un endroit ou dans une situation stable. Au début du roman, il est vrai, Geissler se trouve dans une situation tout à fait respectable : il

a son poste de *lensmand*, un foyer, une femme et des enfants. Mais sa situation bien bourgeoise ne dure pas. Il quitte ses fonctions pour aller en Suède, ou ailleurs ; on ne sait pas très bien au fait ce qu'il fabrique, ce Geissler. C'est un personnage énigmatique, qui va et vient un peu comme un esprit bien-faisant, tout en paraissant comme une victime de la société moderne dont, apparemment, il maîtrise les combines, mais laquelle quand même le forme à son image.

Isak, lui, reste en dehors de tout ce jeu de société. Il ne sera pas corrompu, même lorsque Sellanraa sera de plus en plus entourée par l'activité capitaliste moderne, avec les conséquences négatives qui s'ensuivent pour d'autres personnes, à Sellanraa même comme dans le voisinage.

Nous savons par bien d'autres romans de Hamsun, entre autres par *Enfants de leur temps* et *La ville de Segelfoss*, ce que l'écrivain pensait de l'industrialisation et du capitalisme, et notamment de l'impact de ces phénomènes des temps modernes sur les gens, sur tous les gens. Comment donc l'innocence d'Isak est-elle possible, ou plutôt, comment cette innocence a-t-elle pu être peinte avec une telle maîtrise, et surtout, avec une telle intégrité, une telle honnêteté même, au point qu'elle passe à travers toute méfiance des lecteurs avertis, qu'ils soient de l'époque ou qu'ils soient d'aujourd'hui ?

Je pense que l'on voit là un effet très convainquant de la polyphonie hamsunienne : l'innocence, ou si l'on veut, la vision non corrompue du monde que représente Isak, trouve son incarnation là où le savoir du monde et le scepticisme fondamental du romancier s'abstiennent, se refusent de toucher, pour ainsi dire. Le romancier, lui, cherche à s'exprimer par d'autres moyens que son protagoniste, ou disons, que par celui qui est littéralement son *héros romanesque*.



Le personnage vraiment hamsunien dans *Les Fruits de la terre*, c'est donc Geissler, tout aussi problématique que les héros hamsuniens des années 1890, et proche à maints égards de ceux qui prendront le relais, tel Auguste, pour citer l'un des plus importants. En tant que personnage problématique, Geissler incarne les contradictions de l'écriture hamsunienne dans *Les Fruits de la terre* : il est l'utopiste qui se trouve à l'extérieur ou à une certaine distance de l'utopie qu'il décrit ; son propre comportement apparaît de plus en plus en contraste à l'Évangile dont il se fait le porte-parole, et l'ironie narrative est en effet de taille, lorsque c'est par sa voix que l'idéologie pastorale et idyllique est transmise vers la fin du roman :

«*Ecoute-moi, Sivert, tu peux être content de ton sort : vous avez tout ce qu'il faut pour vivre, tout ce qui peut donner un sens à la vie, tout ce qui peut fonder une foi. Vous naissez et vous engendrez, vous êtes ceux dont la terre a besoin. Ce n'est pas le cas de tous, mais vous, oui, vous êtes nécessaires. Vous perpé-*

tuez la vie. De génération en génération vous n'existez que par succession de ces générations, et quand vous mourrez, vos descendants prennent le relais. C'est ce qu'on entend par la vie éternelle » (II, 12).

C'est d'ailleurs le professeur Atle Kittang, ici présent, qui fut le premier, que je sache, à noter cette ironie narrative dans *Les Fruits de la terre*. Dans sa grande monographie sur les romans hamsuniens de la désillusion,¹⁵ il traite principalement d'autres romans de l'auteur, mais il trouve quand même, dans son contexte de désillusion hamsunienne, de bonnes raisons de parler d'un « roman de l'illusion » comme *Les Fruits de la terre* et notamment du personnage de Geissler. En outre, il y a d'autres critiques qui ont avancé que ce dernier représente le contraire de ce qu'incarne Isak. Rottem et Wøide font mention d'Einar Eggen, qui en 1973 dit ce qui suit :

« Geissler et Isak sont les deux pôles opposés dans Les Fruits de la terre : la réflexion contre l'instinct, le compliqué et le divisé contre le simple et l'harmonieux, le flou contre le point stable et fixe. »¹⁶

Il n'y a qu'une seule voix dans le roman capable d'exprimer directement, par des paroles bien réfléchies le sens profond du travail des Sellanraa, et le fait que cette voix appartienne à Geissler, personnage incapable de participer lui-même à la vie idyllique qu'il louange, renforce à mon sens à la fois et l'ironie narrative et la polyphonie du texte. Il y a deux personnages indépendants et égaux exprimant chacun son idéologie ou sa vision du monde dans ce roman : Isak le fait surtout par ses actes alors qu'il parle peu ; Geissler, au contraire, sait bien parler, mais ses paroles ne sont que des paroles, et son comportement devient de plus en plus ambigu.

Vers la fin du roman, Geissler dit qu'il est de ceux qui savent ce qu'il faut faire, mais qui ne le font pas. Il est « *comme le brouillard qui flotte ça et là, parfois comme la pluie sur le sol brûlé par la sécheresse* » (II, 12). Il se sait quand même utile, il est « quelque chose », comme il dit, par opposition à son fils, qu'il compare à l'éclair :

« Mon fils est l'éclair, rien de plus ! Une lueur stérile : il sait agir. Mon fils est le type de l'homme moderne ; il croit sincèrement à l'enseignement de son époque... »

Et un peu plus loin Geissler poursuit :

« Voici le problème : je n'ai pas la faculté d'agir et de ne pas le regretter. Si je l'avais, cette faculté, je serais moi-même l'éclair : or je suis le brouillard. » (ibid.)

Selon Rottem et Wøide, Geissler incarne un doute fondamental qui est celui du romancier Hamsun, non seulement vis-à-vis de ce personnage romanesque mais vis-à-vis de tout son projet romanesque dans *Les fruits de la terre* et notamment de sa propre approche de cette utopie dont il se savait exclu. Il s'agirait donc dans *Les Fruits de la terre* autant de la création de l'utopie et de la place du créa-

teur dans sa propre utopie, que de l'univers même de l'utopie ; c'est cela qui en fait un métaroman.

La question pour le romancier, à travers les problématiques, existentielle et esthétique, qu'incarne Geissler, est de savoir s'il est possible pour celui-ci (et donc pour l'écrivain) de s'identifier aux valeurs auxquelles il ne peut jamais adhérer qu'en théorie, que par des paroles, peut-être des paroles bienfaisantes et utiles, comme « la pluie sur le sol brûlé par la sécheresse », mais des paroles quand même.

Comme on touche ici à un problème presque classique d'écrivain, la question est, dans *Les fruits de la terre*, autant une question que le romancier se pose, donc une mise en question de sa propre position de romancier édifiant, voire de prophète utopiste, qu'elle est une mise en question, à l'intérieur de cet univers romanesque, de l'unité organique du roman, guère ébranlée dans les commentaires directs du narrateur.

Je partage sans problèmes la thèse de Rottem et Wøide, selon laquelle c'est le vagabond, le déraciné, l'étranger sur terre Knut Hamsun qui s'exprime dans *Les Fruits de la terre*. Dans ma lecture du roman, l'unité apparemment organique et, par conséquent, la vision du monde inébranlable du sédentaire défricheur, constituent un leurre : mais c'est un leurre auquel ce roman invite par la création du personnage extraordinaire qu'est Isak, par cette voix intègre qui est tout à fait indépendante de celle de l'auteur sans se distinguer de celle-ci d'une façon qui lui ferait perdre la confiance des lecteurs.



Les oppositions ou les contradictions qui caractérisent le personnage de Geissler ne sont guère simplement une opposition entre la théorie idéale et la pratique moins idéale. Ce sont des contradictions qui viennent du fait que la mise en paroles de la vision utopique (donc ce que fait Geissler) ou la mise en écriture de celle-ci (ce que fait le romancier polyphonique), ces contradictions coupent nécessairement l'utopiste de sa propre utopie.

Je m'explique : Pour créer une utopie littéraire, et surtout pour la rendre crédible, il faut un savoir qui ne puisse être compatible avec la vie dans l'utopie, donc un savoir qui nécessairement détruira l'utopie pour celui qui le possède. Il faut en conséquence incarner l'utopie dans un personnage romanesque indépendant, ce que fait l'écrivain Hamsun par le personnage d'Isak, et, on l'a vu, par une technique de romancier que l'on pourra, en se référant à Bakhtine, appeler polyphonique.

Hamsun sait que pour être comme Isak, l'homme moderne doit abandonner une partie de lui-même, une partie de son savoir sur le monde. Hamsun sait que pour lui, et pour ses semblables, il est impossible de retrouver l'innocence d'Isak, et

quand Hamsun s'exprime à travers Geissler, c'est justement un conflit ou une problématique non résolu(e) qu'il intègre dans ce roman, à mon avis comme le conflit principal de l'oeuvre.

Dans le personnage d'Isak, Hamsun a réussi à éliminer l'opposition nature / culture, mais le roman *Les fruits de la terre*, dans sa globalité, montre que cette opposition reste tout aussi peu résolue dans cette oeuvre-ci que dans les autres romans hamsuniens. Le conflit non résolu est cependant réservé, pour ainsi dire, à d'autres aspects de ce roman que ceux qui concernent directement le portrait d'Isak. Isak n'est pas objet du scepticisme de l'auteur ; le patriarche de Sellanraa est un vrai sujet indépendant, et c'est de ce statut particulier du personnage que vient sa force de persuasion.

On l'a compris, la polyphonie dans *Les fruits de la terre* est un aspect important et particulièrement intéressant de ce roman, notamment à cause des descriptions des deux personnages romanesques principaux et de la relation entre eux. En ce qui concerne *Mystères*, j'ai simplement voulu présenter une lecture que je trouve fascinante de ce roman, une lecture qui montre que l'indépendance, voire la liberté, dans le sens bakhtinien, des personnages romanesques hamsuniens ne cessent de nous surprendre ; on ne sait jamais quel sera le prochain personnage ou roman hamsuniens à nous étonner par la révélation d'aspects jusqu'ici cachés ou, du moins, négligés. Voilà un effet de la polyphonie hamsunienne qui est différent de celui que l'on trouve dans ma lecture des *Fruits de la terre* ; et, il est vrai, dont j'ai peu traité ici. Je crois en effet que la narration dans *Mystères* est moins proche de la polyphonie au sens strict bakhtinien que ne l'est la narration dans *Les Fruits de la terre*, même si *Mystères* peut, au premier abord, sembler plus dialogique, plus ouvert vers des interprétations variées des lecteurs. Or, l'accueil quasi unanime en ce qui concerne l'unité organique et la prétendue absence d'ironie narrative dans *Les Fruits de la terre*, confirme en fait mon point concernant la force de persuasion du personnage d'Isak : probablement c'est justement cette force de persuasion et donc la crédibilité de l'incarnation de l'utopie qui font que, paradoxalement, Knut Hamsun n'a sans doute jamais été romancier plus polyphonique que lorsqu'il écrivait son

« évangile de la terre défrichée. »

Notes

1 Définition du *Petit Robert*.

2 M. Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevsky* (Seuil, Paris 1970), p. 32.

3 Cf. B. Holm, « Den mannliga läsningens mysterier. Knut Hamsuns roman 100 år efteråt. » (Les mystères de la lecture masculine. Le roman de Knut Hamsun 100 ans après.) in *Edda* 3/1992. Voir aussi la conférence de Birgitta Holm aux « Journées Hamsun 1992 » à Hamarøy, publiée dans N. M. Knudsen (réd.), *Hamsun og Norden (Hamsun et le Nord)*, Tromsø 1992.

4 Voir Sten Sparre Nilson, *Knut Hamsun.. Un aigle dans la tempête* (Pardès 1991), p. 103.

5 Par exemple « *la bouche fine, comme chez une femme* » de Nagel ; l'attitude extrêmement humble et soumise, donc peu masculine, de Minutten et sa « *barbe si peu fournie qu'elle laissait apparaître partout la peau du visage* » ; « *les épaules pas plus larges que chez une femme* » de Karlsen.

6 Cette interprétation du personnage de Dagny Kielland peut paraître en contradiction avec le comportement de Dagny dans certaines scènes du roman non traitées par B. Holm. Je trouve cependant son interprétation suffisamment étayée pour être reconnue comme possible quoique litigieuse.

7 On pourrait par exemple dire à propos d'un parti politique : « *Det partiet mangler takhøyde* », ce qui signifie qu'il s'agit d'un parti dogmatique, hostile à toute idée non-conformiste.

8 Ø. Rotten et O. Weide, « *Utopi på leirføtter* » (*L'utopie aux pieds d'argile*) in *Nordskrift* 41/1983, Université d'Oslo 1983.

9 Ici, le nom de Geissler peut en effet signifier « flagellant », du verbe allemand *geisseln* = fouetter en public, flageller.

10 M. Bakhtine, *op. cit.* p. 33.

11 Traduction de J. Petithuguenin

12 Cf. note 10.

13 A. Kittang, *Luft, vind, ingenting* (Air, vent, néant : Les romans hamsuniens de la désillusion, de *Faim* au *Cercle s'est refermé*) (Gyldendal, Oslo 1984).

14 E. Eggen, « *Tilbake til det enkle* » (*Retour aux choses simples*), préface de l'édition scolaire de *Markens grøde* (*Les fruits de la terre*) (Gyldendal, Oslo 1972), p. 259.

Le héros hamsunien devenu vieux

par Régis Boyer

1933 : Knut Hamsun a soixante-quatorze ans ! A un âge où la grande majorité de ses confrères ont cessé, parfois depuis longtemps, d'écrire, le grand Norvégien, plus vert, plus fécond que jamais publie le troisième et dernier volet de la trilogie qu'il ouvrit, en 1927, par *Vagabonds* (*Landstrykere*) et poursuivit avec *August* (1930). Ce volet s'intitule, dans la traduction française, *Mais la vie continue* - le titre norvégien est autrement expressif : *Men livet lever*, littéralement : *Mais la vie vit !* Et l'on ne saurait faire abstraction d'un pareil intitulé tant lorsque l'on pense à l'auteur lui-même qui, logiquement, doit bien se sentir plus proche de sa fin que du temps où il écrivait *Pan*, que si l'on songe à August lui-même qui, logiquement, doit bien avoir l'âge, approximativement, de son créateur !

Car la trilogie est tout entière centrée sur ce héros : le second volume le dit expressément (alors que le premier partageait l'intérêt entre Edevart et August) et le troisième, malgré toute une galerie de personnages secondaires qui ont, tous, leur importance et leur intérêt, concentre incontestablement l'éclairage sur August, ou, plus précisément, sur Altmulig puisque c'est le surnom que porte maintenant notre homme. Altmulig : celui à qui tout (*alt*) est possible (*mulig*). J'ai rendu le sobriquet par « homme à tout faire » en m'en expliquant dans une note en bas de page, mais le norvégien est autrement éloquent. Si la vie continue, tout est (encore) possible...

Donnons tout de suite un portrait en pied de cet August-Altmulig : il a décidé de se rendre à Sørgrænden où habite la gamine de dix-huit ans qu'il aime sans oser encore le lui dire :

A-t-on jamais entendu parler d'un homme qui se lève à trois heures du matin et se rase pour être à Sørgrænden à dix heures ?

Il était bien loin de porter tous les atours qu'il eût pu mettre, mais il avait une chemise neuve à carreaux rouges, et il n'avait boutonné que les deux boutons du bas de son gilet pour avoir la poitrine ouverte, et briller.

Qu'est-ce qu'il allait faire dans la nouvelle maison de Tobias, était-il en train de mener sa course pressée ? Cela ne regarde personne. Il est August. C'est un vieux chemineau, un marin échoué, sa profession est de faire tout ce qu'il est possible, son lieu est partout, sa vie a un sens pour le jour qui vient. Ne l'interrogez pas sur la raison de sa course. C'est lui qui peut poser des questions. Il est organisé comme les autres, c'est seulement qu'il a de meilleures facultés et davantage de ressource, il a le sens de la grandeur et de l'aventure, il a les plans et la volonté de les mener à bien, il est équipé pour cela. Et tout de même. . .

C'était lui qui pouvait demander : « Au nom du ciel, qu'est-il advenu de tout ce dont j'ai profité dans la vie ? » Un homme de rien, un menteur, un malfai-

teur, un joueur, un vantard dans les grandes largeurs un bouffon, mais dépourvu de méchanceté, doué d'amabilité, très joyeux quand tout allait bien..., le voilà dans sa vieillesse, accusant d'autant moins qu'il en profite.

Il a perdu partout, en amour, en fait de chance, et même dans son droit le plus évident. I.e sort lui a refusé un pourcentage réel sur chaque gain. On a abusé de lui, aucune bénédiction ne l'a accompagné, il n'a laissé que des ruines partout, bien qu'il ait fait de son mieux. Oh oui ! comme il s'est évertué ! Qui l'a vu avoir peur de sa peine ? Pour lui, la vie n'a pas été source de jouissances, mais fardeau à porter, tous ces jours, toutes ces années à porter. Maintenant son temps est passé, et il le sait, il n'a pas envie de vivre un changement, son dû, il n'en veut pas, il n'attend aucun droit, pas même une grâce. Et tout de même. (p. 95-96 de la traduction française à laquelle seront faites ici toutes les références).

La citation est longue, mais je la juge indispensable car elle nous permettra de prendre la mesure de mon propos.

L'originalité première de ce livre, c'est le fait que tout soit dit. Alors que, d'ordinaire, Knut Hamsun ne travaille que par allusions souvent obscures, évocations feutrées, sous-entendus volontiers assassins, ici, pour la première fois, il joue cartes sur table. Le connaisseur est fort surpris de lire, au détour d'une page, des déclarations du type « Lui, chemineau superbe et vagabond qui traînait ses racines derrière lui de pays en pays et ne connaissait rien d'autre » (p. 67), ou « Tu as toujours été un bouffon et une personne stupide en tout ce qui concernait ton propre bien » (p. 242) et « Il était sans profondeur. Il avait l'esprit de son époque. Il avait d'excellents traits et des défauts insolents » (p. 335). On en vient à se demander : mais pourquoi l'auteur renonce-t-il ainsi à ses plus chères habitudes ? Qu'est-ce qui le pousse à se dévoiler de la sorte ?

La réponse est immédiate : ce que Hamsun nous propose dans cet extraordinaire roman, c'est un portrait en bonne et due forme de son héros, mais devenu vieux. Le héros hamsunien devenu vieux : que peut-il apporter à notre compréhension de l'homme et de l'oeuvre.



Car il est effectivement devenu vieux, ce n'est plus une affaire de lamentation complaisante par anticipation, c'est bel et bien une réalité. C'est « un vieux marin », « Altmulig est trop vieux » (p. 20), « un vieux tableau tout chauve » (p.179), on fait allusion à « ses dents artificielles » (p. 237), « l'âge avait raidi ses doigts » (p. 317), etc... Il revient fréquemment, et sans doute sans mentir, sur son passé : des personnages comme le docteur Lund et sa femme Ester, Pauline, tout un faisceau de réminiscences de Polden, les détails précis sur le compte d'Edecart, des souvenirs sur une incursion à Rio de Janeiro (p. 169),

des frasques commises en état d'ivrognerie, antan (p. 188), la découverte soudaine qu'il parle anglais (p. 347), une rapide évocation du Cap (p.367) : le tableau s'esquisse touche par touche de ce que fut la vie du héros une quarantaine, une cinquantaine d'années durant ! Ce point me paraît tout à fait capital pour saisir l'économie de l'ensemble : August est différent de Knut Pedersen, de Johan Nagel, de Thomas Glahn, entre autres, qui tous sont *jeunes*, serait-ce relativement ! Ici, nous avons basculé, à tout moment, par d'infimes détails comme par allusions à peine discrètes, on nous rappelle qu'il n'est plus question de péchés de jeunesse...

Or, la nature d'August, en tant que « héros hamsunien », est demeurée *inchangée*. Depuis *Faim*, en passant par *Pan*, *Mystères*, *Rêveurs*, etc..., nous sommes accoutumés à cet homme jeune, rêveur, inadapté, fantasque, envoûté par sa propre fantaisie débridée, instable, amant de l'amour, on pourrait continuer indéfiniment : on pourrait invoquer cette infinité de possibles que dit *altmulig* ! Seulement, *Altmulig* est vieux ! Il a quand même conservé ce sentiment d'être autre chose et plus que ce qu'il est : le principe hamsunien du dédoublement quasi conscient - qui fait dire, par exemple, à Benoni : « Benoni et moi, nous... » - reste productif. C'est « de la part d'August et de moi », dit August (p. 147), « Ce n'est pas tous les jours qu'August et moi, nous nous offrons à quelqu'un » (p. 267), « Est-ce qu'August et moi ne nous étions pas trouvés tant de fois au bord des pires gouffres... » (p. 274). Sans développer ici, ce personnage-miroir, cet alter ego propice à tout un jeu de doubles, de réserves, de possibles encore une fois, fait partie intégrante de l'idiosyncrasie romanesque de Hamsun. Or il ne dépend pas de l'âge du héros !

Non plus que certains caractères fondamentaux qui, tous, ont grande valeur symbolique. Ainsi, August est *marin*, avec tout le romantisme sous-jacent au thème : l'auteur le confesse carrément p. 20 : « C'était un vieux marin ou un vagabond qui était venu un jour demander du travail. » Ou, p. 67, il est question de « la mer à laquelle il avait longtemps appartenu ». L'épisode du caboteur montre à quel point il est resté familier de tout un univers naval. Et l'aveu franc est fait en fin du roman, p. 366 : « la mer, son véritable foyer. » L'explication nous est proposée, d'ailleurs, puisque encore eu fois, cet étrange livre ne fait plus mystère de rien : August ne saurait vivre dans un univers étriqué et fermé, il lui faut des décors et des perspectives infinies « grandeur, plans, voyages dans les nuages, visions et aventures » (p.244). Ce n'est pas gratuitement que la dernière phrase du livre nous renvoie à une *folkevis* (une ballade de type médiéval) où il s'agit d'une mer de moutons qui emporte le héros !

D'autre part, August nous est clairement donné pour un *vagabond*, avec la précision que ç'aura été, finalement, le lot de toute sa vie puisque, maintenant, il est âgé ! Nous venons de le voir, p. 20, où le fait est noté comme une évidence. Ailleurs, il sera qualifié de « sauvage » (p. 61), manquant de racines (p. 67, citée au début du présent essai). « Tu es exactement, lui dit Pauline, aujourd'hui comme tu étais il y a vingt ans : tu n'es pas capable de mener tes propres affaires, tu es comme un enfant ou un oiseau volage ! » (p. 240). C'est qu'il « traîne ses racines

derrière lui de pays en pays », nous a-t-on dit p. 67 et il se pourrait bien que ce fût là dans le système mental de Knut Hamsun, l'accusation (ou l'exaltation !) majeure qu'il entend faire porter sur son personnage : il est déraciné, déraciné de fait mais surtout déraciné du cœur, déraciné de la vie, si l'on ose dire ! Ce serait en cela qu'il serait un « enfant de son époque ». Et nous savons bien tout ce que l'auteur de *Markens Grøde* pouvait mettre derrière de pareilles affirmations.

Ou bien, Hamsun insiste sur le côté *joueur* de son héros. August aime le jeu à la passion, il entend, par là, défier le Destin (ou le hasard), c'est-à-dire, en un sens, refuser ce réel qui l'assomme : « le miracle, le jeu en soi, voilà ce qui l'absorbait » (p. 51, mais voyez p. 63 : « le jeu - le jeu le captivait »), ou plus nettement encore : « Oser et gagner, risquer et perdre, miser, jouer. » (p. 61), il jouait ardemment et imprudemment » (p. 76).

On ne sera pas surpris de me voir prodiguer les citations littérales. On a, il me semble, trop écrit autour du héros hamsunien ou à propos de lui, on lui a prêté trop de sentiments qu'il n'a pas, trop de pensées dont il serait bien empêché. Dans sa nudité et sa brutalité, la littéralité du texte coupe court à toute hyperbole ou déformation...

Il est, pour y revenir, intéressant que Hamsun ait mis l'accent sur le côté joueur d'August. L'idée que la vie serait un jeu n'est pas loin, mais on peut aussi bien procéder *a contrario* et voir que cette passion s'élève contre le prétendu idéal casanier, terrien, fixe (« rangé »), bref conforme - celui-là même qu'un jour Aksel Sandemose dénoncera avec une sorte de rage dans sa fameuse « loi de Jante » (dans *Un fugitif recoupe sa trace*, 1933). Incontestable, cette part de révolte et d'inadaptation, cette inacceptation fondamentale. Je ne sais s'il faut la dire typiquement norvégienne puisque nous ne la trouvons pas exprimée avec autant de violence en Suède ou au Danemark. Mais elle n'a pas pu laisser insensible l'auteur des articles incendiaires des années 1890 (sur la vie intellectuelle des Américains ou la vie inconsciente de l'âme).

En tout état de cause, August-Altmulig a, d'évidence, refusé la vie plate et routinière, ce qui explique ses multiples capacités. Car il a réellement des connaissances (« les connaissances du vieux n'étaient pas insignifiantes », p. 44), il s'entend à résoudre toutes sortes de problèmes, notamment pratiques, du plus insignifiant au plus grave (« un homme indispensable, cet Altmulig » p. 51), il est tout plein de capacités insoupçonnées (ainsi, on découvre soudain qu'il sait conduire une automobile, p. 94 - encore que ce soit sans permis !), il sait faire des quantités de choses incroyables, comme tremper de l'acier (p. 115) ! Cela aussi s'inscrit dans une problématique résolument anti-moderniste : par ce biais, Hamsun ruine, par dérision la figure de l'homme moderne-technocrate, étiqueté, « spécialiste ». Avec sa dimension infinie, onirique, August est bien autrement séduisant que nos techniciens ! Il transporte avec lui une immense marge de liberté (peut-être le trait majeur du héros hamsunien) par refus d'enfermement. Et ce type d'analyse peut aller fort loin car, pour ne prendre qu'un exemple qui est à peu près toujours incompris ou escamoté, le héros de *Faim* n'est pas vraiment affamé ! A tout moment

ou presque, il pourrait sortir de son état, se nourrir, revenir à l'existence normale, mais il ne le veut pas, il gaspille les précieuses couronnes qui devraient lui sauver la vie, il refuse de redevenir un homme normal : il sait que son état famélique entretient cette frange de fantaisie intense qui, seule, lui permet de rêver en halluciné et, d'aventure, de composer ces textes auxquels il tient tellement !

Sur le plan psychologique strict également, August reste fidèle au héros hamsunien de toujours (dont le prototype, rappelons-le, a quelque quarante-trois ans lorsque lui voit le jour : *Faim* date de 1890). Les traits caractéristiques n'ont pas changé. Relevons-en quelques-uns seulement.

August est, de façon incorrigible *hâbleur et fanfaron* comme tous ses congénères. Son but premier est de se faire valoir en toutes circonstances : « Il se fit bien valoir », p. 47. « Il s'était fait valoir, il était supérieur » p. 115. « mais il fallait qu'il se fit valoir » p. 148). De là viennent les constantes exagérations dont il n'est pas capable de se dispenser : rappelons-nous la prodigieuse ferme d'Amérique du Sud, où il prétend avoir été, avec ses trois millions de bêtes (p. 139). Amusons-nous de ses *hâbleries* systématiques, sur la « bible russe » par exemple qui est « un mensonge en règle », nous dit-on (p. 65), sur ses fabuleuses amours (p. 102), sur le trousseau de clefs significatif puisque le nombre des clefs donnerait à entendre qu'il possède autant de coffres aux trésors ! Il arrive que cela aille trop loin : lorsqu'il affirme au consul qu'il a possédé tout le Hardanger (p. 142), son interlocuteur, gentiment, refuse de se laisser entraîner ! Au demeurant, un des charmes d'August est qu'il ne cesse de faire allusion à des lieux autres (Java, par exemple) ou à des mœurs différentes : bref, il donne à rêver à qui veut bien le suivre, que ce qu'il dit soit fictif ou vrai ! Dans ces conditions, n'importe qu'il triche (cela nous est explicitement dit p. 178) ou qu'il aille jusqu'à se mentir à lui-même (p. 181 : « Dans sa grande et grotesque rouerie, il était bien capable de se mentir à lui-même aussi. Il était comme un être imaginaire, aussi mensonger qu'une prise en l'air. ») Encore une fois, il faut suivre avec soin les réactions de son entourage : il n'est pas dupe, en général, je viens de dire qu'il est d'une grande gentillesse, mais c'est aussi parce qu'il est fasciné. Gordon Tidemand a parfois et visiblement peur de voir August continuer à fabuler (cela nous est littéralement dit p. 381), mais tous, jeunes ou vieux, importants ou humbles, peuvent reprendre à leur compte la célèbre citation d'August, justement :

« Raconte, August, raconte ! Nous ne savons pas si tu dis la vérité ou non, peut-être ne le sais-tu pas toujours toi-même, mais tu es en tout cas un journal vivant ; plus encore, tu alimentes nos rêves, nous t'écoutons ».

De même, son *don d'inventivité* n'a pas pris une ride depuis le Knut Petersen de la première trilogie (celle qui commence par *Sous l'étoile d'automne* et qui remonte à plusieurs décennies plus tôt), n'est, en fait, qu'une illustration pratique de ce qui vient d'être avancé ! Sur le plan technique un héros hamsunien qui se respecte doit se montrer en mesure de réaliser toutes sortes de machines ou d'artifices d'ordinaire fort utiles. Ici, nous voyons bien qu'August n'y manque pas.

Qu'il s'agisse de créer une usine, de développer l'élevage du mouton dans la montagne ou d'ouvrir une vaste pêcherie dans le lac haut situé, il est toujours présent, il tire son « maître » de bien des difficultés. Il a, Hamsun y revient plusieurs fois, la « tête rapide » qui est requise pour ce genre de prestations (voyez p. 141 ou 253, par exemple : « Et August était là, plein de plans, plein de promptitude d'esprit »)

Inaliénable également, sa *générosité*, même si elle est bien souvent purement ostentatoire et contribue à rendre son personnage imposant. L'illustration attendue concerne le cheval qu'il donne à Tobias de Sørgrønden, ou l'accordéon dont il fait cadeau au petit frère de Cornelia : on voit bien que le but visé est d'une autre nature ! Pourtant, au fond, ce n'est pas un homme intéressé qu'August. Il donne suffisamment de preuves de sa capacité à s'enrichir, on vient de le dire, mais le fait est qu'il n'a réussi à rien durant sa longue vie et on nous donne à voir de quelle façon suprêmement désinvolte il dilapide le pécule que la chère Pauline a si longtemps thésaurisé à Polden. Il est toujours aussi pauvre à soixante-dix ans passés que dans sa jeunesse, et osons dire qu'il n'en a cure. Ici, assurément, il se distingue de son créateur ! Mais c'est que lui, il est chargé de transmettre un message de type poétique : il est en représentation, il est attaché aux biens de ce monde dans la mesure où ils contribuent à édifier sa légende. Répétons : pour lui, le monde, l'homme, la vie n'existent que comme représentations (re-présentations, en fait). L'argent n'est, à cette fin, qu'un moyen possible. Le fond de l'entreprise est inaliénable, c'est de changer le réel,

de le transfigurer.

Je me suis parfois étonné que les poèmes, *stricto sensu*, de Knut Hamsun, ne soient pas de la qualité de ses ouvrages en prose. Mais en somme, faut-il vraiment s'en montrer surpris ? Il y a certainement dans la formulation poétique classique - celle que pratiquait Hamsun - une contrainte, des lisières que ne connaît pas la prose romanesque. Or, contraintes, lisières, c'est exactement cela que Hamsun ne tolère pas en littérature comme, sans doute, bien qu'à un moindre degré, naturellement, dans la vie ! Le héros hamsunien, qu'il s'appelle comme on le voudra, n'admet pas le réel : tout ce qui peut lui permettre de s'en évader et, par contrecoup, de nous en faire sortir, lui est bon.

Il n'y a pas à chercher ailleurs l'explication de ce *prodigieux don de narration* qui est le propre d'August comme de tous ses semblables et de leur auteur ! En première approximation, disons qu'il cherche à enchanter sa condition (je parlais, il y a un instant, de transfiguration) par ses récits : « Il se consolait lui-même par ses vantardises, peut-être y croyait-il lui-même » (p. 102, qui reprend en partie la citation d'August donnée un peu plus haut). Je voudrais que l'on lût avec le plus grand soin la citation que voici parce qu'une fois de plus, Hamsun nous tend une clef. Il s'agit d'Ester de Polden, qui est originaire du même village qu'August, à laquelle, donc, notre héros rappelle constamment un passé cher à tous les deux, et qui est comme envoûtée par ce personnage :

« Personne ne savait fabuler comme ce compatriote de Polden, elle ne croyait peut-être pas un mot de ce qu'il disait, mais ne lisons-nous pas, nous aussi, des contes sans y croire ? August était différent des autres qui lui / = à Ester / racontaient quelque chose. Qu'est-ce qu'elle entendait dire aux bonnes gens dans la cuisine ? De quoi le docteur / = son mari / même pouvait-il l'amuser ? Comparé aux invraisemblances d'August, tout le reste était assommant et vrai. (p. 304)

On voit que lorsque je dis que Hamsun lève le masque dans ce roman (qui, bien qu'il ne soit pas le dernier de l'oeuvre, n'est pas loin de l'achèvement de la production tout de même), je n'exagère pas. Et ce serait un jeu que de prodiguer les exemples vraiment saisissants de la manière dont August-Hamsun, sans préambule, à la faveur de toutes les circonstances que l'on voudra bien, brosse une anecdote, tresse un morceau narratif de premier ordre. Ainsi de l'histoire du matelot qui avait perdu un oeil et se l'était fait remettre - et c'est pareil pour les oreilles, précise August (pp. 118-119), ou de la scène en Estonie inventée sur-le-champ pour détourner l'attention d'un individu perspicace en passe de dévoiler une des nombreuses supercheries d'August (à propos de la « bible russe », p. 148), avec, en prime, des traits humoristiques vraiment inénarrables : « Je prends constamment garde de ne pas en dire trop », confesse sobrement Altmulig (p. 303). Faisons confiance à Knut Hamsun : « August était équipé pour la fable et les chimères » (p. 320) : que nous faut-il davantage ?

Je peux noter le même fait d'une autre manière : il règne dans toute oeuvre hamsunienne qui se respecte un *sens du mystère*, réel ou inventé, qui est certainement ce qui nous retient le plus. Voyez à quel point notre homme s'entend à prodiguer les « fines » allusions sur son passé ténébreux, à faire planer l'incertitude sur ses actes - tout l'épisode du revolver, par exemple, qui donne à penser qu'August n'est pas ignorant du maniement de cette arme, tant s'en faut ! Ou surtout, la rixe, p. 187 et suivantes, à laquelle August participe, de loin, avec une telle chaleur de conviction qu'il se met dans un état dangereux, se console en buvant à l'excès, prend froid, doit s'aliter, etc... : véritable scène de genre, parfaitement réussie, mais où, clairement Knut Hamsun a voulu nous engager sur une piste qui lui est chère. Non pas : le passé nous suit (à la Ibsen), mais bien : si vous saviez ce que le passé a pu receler de charmes, ou même : voyez tout ce qu'un peu d'imagination peut faire avec un passé bien obscur, bien affabulé...

Redisons-le : le but est de susciter une marge dans laquelle, exactement, le narrateur se situe et où évolue sa créature. Cette marge, deux mots dont la valeur est apparentée, la définiront, elle s'appelle ailleurs et autrement. J'ai toujours tenu que la force, la magie de l'écrivain Knut Hamsun tenaient à l'incroyable virtuosité avec laquelle il s'entend à nous faire évoluer sur ce territoire-frontière (*grenseland*, comme il fait dire, à propos d'Abel Brodersen, l'August, en quelque sorte, de son tout dernier roman, *Le cercle s'est refermé*) où les crochets banals de nos analyses quotidiennes ne sont plus d'aucun secours : en substance, pour ne pas prodiguer les citations, nous autres, nous sommes ce que nous sommes parce que nous sommes

tellement quotidiens, mais lui, il vient d'un territoire-limite où tout est possible, et voilà ce qui nous fascine.

Ailleurs et autrement. Ce n'est pas seulement la raison d'être du rêve ou de la légende. C'est aussi, sans aucun doute, la justification (la motivation) de toute écriture !

August, quoique vieux, si je peux dire, c'est donc le parfait héros hamsunien tel que nous le connaissons depuis *Faim*. S'en tenir là, toutefois, serait limiter gravement la portée de ce livre étrange qu'est *Mais la vie continue*. Car en somme, tout ce que nous venons de dire pourrait tendre à rendre banal ce roman si son héros coïncide si bien avec tous ses prédécesseurs !

Or ce héros hamsunien devenu vieux possède une originalité inattendue, et c'est ce qu'il nous reste à établir maintenant. Elle va nous situer à la fois dans la continuité et dans l'incongruité, précisément en raison de son âge. C'est qu'il est amoureux, amoureux fou et d'une jeune fille - qui, bien entendu, n'y comprend rien et ne veut pas entendre parler de pareille monstruosité, elle a ses propres amants qui se disputent pour elle ! - à un âge qui ruine par définition toutes prétentions en ce domaine, et cela le rend pitoyable. Il n'est pas habituel que le personnage d'un roman de Hamsun suscite notre compassion : l'auteur attend de lui, d'ordinaire, qu'il éveille admiration, envie, intérêt positif, si l'on ose dire. Mais ici, August est un vieil amoureux complètement ridicule et cela n'appartient pas au registre coutumier de Knut Hamsun. Dieu sait qu'il est capable de fustiger toutes sortes de personnages - que l'on relise *Femmes à la fontaine*, notamment, où à peu près personne n'est épargné, du héros central aux comparses plus ou moins épisodiques - mais qu'il s'en prenne, et directement, de la sorte, à « son » héros, il y a là quelque chose qui désarçonne et nos habitudes et nos attentes. En même temps, c'est l'une des deux grandes nouveautés de ce livre. August souffre d'une passion risible à son âge !

Car il s'agit bien d'un amour fou, il n'en faut pas douter, l'auteur a pris toutes les peines du monde à nous en convaincre, en vertu du principe de franchise que j'ai déjà plusieurs fois signalé et qui fait aussi de *Mais la vie continue* une œuvre exceptionnelle. On nous prévient dès la p. 101 : l'amour, « c'est notre tare ». Trois pages plus haut, on nous avait dit : August « avait un petit mouvement imbécile dans la poitrine /.../ un jour, il avait reçu une bouffée de deux yeux aux longs cils, une compassion l'avait saisi, une espèce de besoin douceâtre d'être quelque chose pour elle ». En un sens, tout le roman n'est que les minutes du lent procès qu'August se fait à lui-même pour parvenir à obtenir la bien-aimée dont il a presque quatre fois l'âge. « Il voulait cette fille. Et il ne fallait rien pour enflammer sa jalousie et le rendre stupide. » (p. 183, voyez aussi comme effectivement il est jaloux au point de faire souffrir les petits jeunes hommes qui sont également amoureux de Cornelia, p. 98 ou 139). Il évolue, du coup, dans un état de désespoir stupide (voyez p. 155-156), « son cœur souffrait » (p. 182), « comme il était devenu pitoyable (p. 187).

Il n'est pas nécessaire de faire de longues analyses, là encore. J'ai déjà signalé à quel point l'imagination est ce qui régent la vie d'August-Hamsun. Ici, il faudrait parler de sensibilité, ou plutôt, une fois de plus, de ce type d'émotion que l'on éprouve à se voir souffrir. La passion qu'éprouve August pour Cornelia est d'ordre premièrement mental, cela ne saurait faire de doute. Mais Hamsun consigne des effets, à sa manière toujours, il ne s'interroge pas sur les véritables ressorts de cet état. Il a décidé de noter - ou il s'est laissé emporter à le faire - les effets de cette situation aberrante : « son cœur l'emportait » (p. 248), c'était « un vieillard transformé en jouvenceau » (p. 263) et : « Comme c'était stupide de sa part d'être tellement énamouré et de ne pas avoir honte ! » (p. 264).

Cela reconnu, ce n'est plus qu'un jeu que de relever ses pitoyables ruses, ses lamentables forfanteries - affaire, en général de costume, de cadeaux, mais la cérémonie hautement burlesque du « baptême » administré par un zélé piétiste a certainement des résonances qui dépassent son propos anecdotique - et, en particulier, ses détestations de la jeunesse rivale vis-à-vis de laquelle il entretient une étrange attitude ambiguë d'attraction-répulsion.

En fait, on est en droit de se demander pourquoi Hamsun a voulu que son héros tombât amoureux de la sorte. Laissons de côté, me semble-t-il permis de dire, un aspect caricatural classé (le vieillard amoureux ridicule) qui viendrait s'ajouter à la satire d'ensemble que l'auteur a voulu faire de notre société. Il n'est pas exclu, bien entendu, que le personnage ait tenté ce grand amateur d'eaux-fortes ou de charges au vitriol. Mais August n'est pas grotesque comme tant d'autres créations similaires où la méchanceté du romancier, bien connue au demeurant, se donne libre cours. S'il a voulu son quasi-alter ego amoureux (alors que lui-même, que l'on sache, n'en était plus à ce genre de préoccupations à un âge identique), c'est, je présume, parce qu'ainsi, August incarne un nouveau type de personnage encore, un simulacre de contre-épreuve du héros hamsunien jeune et « normalement » épris.

Mais bien d'autres réponses sont possibles : par exemple, une sorte de condamnation implicite de la légende ou du mythe qui demeure insensible à de jeunes cœurs - car Cornelia peut bien être attentive à toutes les hableries et prouesses vraies ou fausses d'August, elle ne l'aime pas d'amour ! Ou encore : Hamsun veut-il marquer les limites de « son » personnage, signifier qu'il y a un moment où la réalité ne se plie plus aux fantasmes du conte ? Entend-il dresser en face des lents échafaudages verbaux ou gestuels de l'illusion, les impitoyables attentes et solidités du réalisme ? En fait, un peu tout cela, certainement : il y a bien longtemps que l'on s'extasie sur l'infinité polysémique des romans du Norvégien... Ils ont la richesse de la vie, tout simplement, la vie qui admet toutes les Cornelia et tous les August ! Mais qui entend bien mettre chaque chose et chaque être à sa place. Car le mot « anormal » ou quelque équivalent m'est plusieurs fois venu sous la plume au cours de ce petit essai : en somme, il est anormal qu'un septuagénaire s'amourache d'une gamine de dix-huit ans comme ferait n'importe quel jouvenceau. Cela n'est pas dans l'ordre de la nature, cela ressortit au roman, à la ténacité

logie. Et que le héros hamsunien devenu vieux se comporte comme un blanc-bec épris de la première donzelle venue, cela ne se supporte pas. Par quoi nous voici de nouveau sur un sol ferme, dans le droit fil d'une analyse que nous connaissons, reconnaissons bien : quelle époque condamnable que celle que nous vivons, où tout viole l'ordre immémorial des choses, où le premier rêveur venu impose sa voix à la réalité tout en bousculant le cours normal de la nature. Je lirais volontiers, dans *Mais la vie continue*, une condamnation feutrée mais d'autant plus implacable, de cette époque d'aberrations et de monstruosité que l'on nous inflige et où plus rien n'est à sa place.

Au demeurant... Je crois bien que Hamsun a senti ce que je viens de suggérer, car : pourquoi a-t-il fait de son August une créature religieuse, seconde grande nouveauté de ce roman ? Ce n'est pas son habitude de nous proposer des hommes ou des femmes confits de dévotion, sincèrement croyants et pratiquants. D'ordinaire, de pareils personnages sont plutôt sujets à dérision sous la plume du féroce Hamsun. Or August est religieux. Le fait est consigné maintes fois : « Il était sûrement religieux car il se signait parfois et menait une vie tranquille » (p. 21), « il était respectueux et religieux » (p. 43), « Ce n'était pas l'August de Polden, maintenant il était vieux et il était religieux » (p. 65), « Tout est dans la main de Dieu », dit August » (p. 160). On le voit se repentir de sa conduite passée (voyez pp. 59, ou 70 où il se promet de ne plus raconter de sornettes - sans effet, bien entendu !). Il deviendrait presque prêchant, comme lorsqu'il fustige un petit commerçant qui « fait le cochon avec le sacré » alors qu'il « a été baptisé au nom de la Trinité » (p. 75). Pour un peu, sans tenir compte des implications diverses que le fait peut également avoir, il serait superstitieux (ainsi p. 382, tout à la fin du roman, alors que sa mort est proche et qu'il a l'impression d'avoir vu une corneille).

« Il prenait garde à Dieu » - nous dit-on (p. 156). De nouveau, la question se pose, de savoir pourquoi Hamsun a voulu ainsi son August. Est-ce un réflexe conjuratoire, une manière de lucidité devant la mort qui vient ? Car il y a bien d'autres héros hamsuniens qui voient venir leur mort, dans d'autres livres, et qui n'en deviennent pas religieux pour autant. Seulement, ils ne sont pas enfants d'un père aussi âgé et eux-mêmes ne sont pas d'une vicillesse comparable à celle d'August. On répondra aussi que cette attitude est dûment tempérée par un humour évident (« un homme doit être vieux » nous est-il dit à plusieurs reprises, on peut aussi bien comprendre : « un mari doit être vieux », par exemple p. 100 repris p. 116). Il n'empêche : cette dimension, prenons-y garde, est à peu près totalement absente des romans de la jeunesse ou même de la maturité. S'y substitue, à la rigueur, un vague mysticisme diffus, ou une sorte de religiosité d'ordinaire centrée sur la nature, que dit fort bien le titre *Pan*. Ici, le propos est explicite et n'admet guère de réserves, même en tenant compte de son éventuelle dimension humoristique. Le héros hamsunien devenu vieux est également devenu amoureux et religieux ! Je viens de parler de conjuration : peut-on avancer aussi le terme de compensation ? Sont-ce là les catégories qui auraient fait défaut au personnage de

Hamsun jusque là ? Je ne le pense pas, mais le seul fait que l'on puisse poser la question me paraît significatif.



Pourtant, s'il est un trait auquel il faut prêter toute l'attention désirable, dans ce roman, c'est sa fin. Ou, plus exactement, la véritable cause de la mort d'August.

Hante le roman tout entier un mystérieux personnage, Åse, la vieille Åse que l'on nous donne pour plus ou moins Same (Lapone, on sait que les Lapons, depuis la plus haute antiquité scandinave, sont réputés magiciens). Elle intervient à tous les temps forts de l'histoire qui nous est contée ici, souvent de manière violente (l'œil du docteur Lund, qu'elle extirpe), toujours de façon inquiétante - et fatidique ! Elle jalonne le chemin d'August en se moquant de lui, en lui dévoilant la vérité de sa passion risible. A la toute dernière page du livre, au moment où il semble qu'August va se trouver en mesure de conjurer le péril imminent que représentent les milliers de moutons se précipitant vers lui, elle surgit tout soudain, figure haute, noire et maléfique, elle canalise, si l'on peut dire, le flot de moutons vers August : celui-ci ne pourra résister, sera emporté et en mourra.

Or, à deux reprises, elle a qualifié notre homme d'« enfant du vendredi » (p. 259 et 383), laissant entendre, par là, qu'une sorte de fatalité s'attache à August, qui viendrait de ce que le sort l'a voulu fait de telle et telle façon. Je ne parviens pas à raccrocher cette semi-malédiction à la religion nordique ancienne, mais il est clair que nous avons affaire là à une superstition qui pourrait tenir au christianisme. N'importe : le Destin, cette véritable divinité scandinave immémoriale, cette authentique préoccupation constante de Knut Hamsun (mais toujours par allusions, toujours en passant, le Destin est trop sacré pour donner lieu à de longs développements explicites), ce moteur occulte du roman qui nous occupe ici, est présent de bout en bout du livre et il lui arrive de nous interpellier - à propos de la « bible » russe, par exemple, ou lorsqu'August évoque son passé - mais jamais de manière aussi ouverte que dans la toute dernière page. Encore que... Que faut-il penser du fait que le cheval dont August fait don à Tobias, père de Cornelia, celle que le vagabond génial aime d'une passion impossible, soit responsable de la mort de la jeune fille ? Les effets de l'amour sont les causes de la mort de cet amour...

J'aimerais conclure ces quelques observations en citant encore une page de *Mais la vie continue* (p. 143) parce qu'une fois de plus, Hamsun y abat son jeu. On va voir que la réflexion y fonctionne sur plusieurs niveaux en interférence. La structure de surface tendrait à dresser, une fois de plus, le procès de notre époque avec son esprit matérialiste, mercantile, etc... en faisant d'August à la fois le porte-parole et la victime des idées nouvelles. Mais la toute dernière phrase de la citation

doit retenir davantage encore l'attention : « Dieu le laissait exister », le Destin, en quelque sorte, a été pris, en l'occurrence, en charge religieusement...

August comprenait qu'on ne l'avait pas cru, mais il ne s'en souciait guère. Il ne s'en était jamais soulié autrement. Il ne regrettait pas ses vantardises, pas un mot. C'était tout de même sa mission d'agir pour le développement et le progrès, et il avait mis en route divers ravages en maints lieux. Il était inconscient, et donc innocent, un homme de combat pour le progrès humain, même si cela se terminait dans l'absurdité et la défaite. Devions-nous ne pas lui emboîter le pas ? L'étranger devait-il rire de nous ? Le temps, l'esprit de l'époque avait l'œil sur lui et pouvait se servir de lui, pouvait se servir même de lui, c'était un marin, un marin qui naviguait tout autour de la mer, en haillons tant intérieurement qu'extérieurement, qui ne doutait pas, qui n'avait pas de conscience, mais qui avait une tête intelligente et une main capable. Le temps avait fait de lui un émissaire. Il avait la vocation de créer le développement et le progrès même en anéantissant l'ordre des choses. Il était anormalement mensonger comme le temps lui-même, mais comme il était inconscient, il était innocent. Maintenant, il était vieux, mais il avait encore du souffle, Dieu le laissait exister.

Devenu vieux.. encore du souffle... Dieu le laissait exister : le Destin, en la personne d'Åse, fait mourir August à la fin de *Mais la vie continue*, soit ! N'allons pas croire pour autant que le personnage hamsunien a disparu. En fait, il vit éternellement dans nos cœurs et nos imaginations ! Et il me paraît tout à fait remarquable que son créateur, l'ayant voulu vieux, le donne tel qu'en lui-même, amoureux de l'amour ou de la jeunesse plutôt que d'une personne donnée, et fidèle à ce qui aura été la constante occupation de sa vie, ce culte du Sacré qui peut se manifester de tant de façons ou à travers tant de visages !

Le déclin de l'ancienne société ou l'écriture dans l'impasse *Enfants de leurs temps - La ville de Segelfoss - Les fruits de la terre.*

par Marc Auchet.*

Il est évident que le sujet que je me propose de traiter ici est central pour la compréhension de l'auteur de *Pan*, mais il dépasse largement le cadre d'une brève communication. C'est pourquoi j'ai préféré limiter mes investigations à une partie de l'important corpus que constitue l'ensemble de l'œuvre. Je précise donc dès maintenant que je concentrerai mon analyse sur *Enfants de leurs temps*, *La ville de Segelfoss*, et *Les fruits de la terre*. Ce choix peut sembler arbitraire, mais en réalité, de fortes raisons plaident en sa faveur.

Tout d'abord, comme le fait remarquer E. Beyer dans l'introduction qu'il a rédigée pour une édition de *Segelfoss By*, le diptyque qui a pour cadre géographique la ville qui a donné son titre au roman, paru en 1915, occupe une position centrale dans la production de Knut Hamsun, aussi bien au simple point de vue chronologique que dans la perspective globale de l'œuvre¹. D'autre part, et ce n'est pas le moindre intérêt du regroupement que je propose, les trois romans envisagés ont été rédigés dans la même situation d'écriture, soit quelques années après le mariage de Hamsun avec Marie Andersen (1909), qui, comme on le sait, a créé chez lui une période de véritable euphorie et le sentiment exaltant d'un nouveau départ. C'est aussi l'époque où l'écrivain fait ses adieux à la ville et la culture citadine et éprouve le besoin de retrouver ses racines. Il achète en 1911 la ferme de Skogheim, à Hamarøy dans le Nordland, où il restera jusqu'en 1917, date à laquelle il déménagera pour une courte période à Larvik, avant de s'installer à Nørholm, près de Grimstad, en 1918. On sait la détermination avec laquelle Hamsun avait décidé de retourner à la terre et le sérieux qu'il mit à s'occuper personnellement des travaux de la ferme. Les trois romans que j'ai l'intention d'analyser ici se rattachent à la même tranche de vie et à la même problématique existentielle.

Le point sur lequel j'aimerais insister et qui n'a peut-être pas été suffisamment souligné jusqu'ici par la critique, c'est que, par-delà l'unité temporelle, un autre trait est commun à ces trois œuvres : une interrogation sous-jacente sur l'acte d'écriture et les sources d'inspiration de l'écrivain. Si le dernier volume de la série de romans sur le vagabond August, *Men Livet lever* (1933) a un rapport explicite direct avec *La ville de Segelfoss*, on peut considérer que *Les fruits de la terre* fait partie d'une trilogie dont les deux autres composantes seraient *Enfants de leur temps* et *Segelfoss By*.

* Université Nancy 2

L'ouvrage qui a valu à Knut Hamsun le prix Nobel de littérature en 1920 est plus que le versant positif du message critique exprimé par les deux autres : il a permis à l'auteur de sortir d'une sorte d'impasse.

J'aimerais tout d'abord faire remarquer que Hamsun a employé plusieurs symboles particulièrement significatifs dans les deux premiers romans de la « trilogie » que j'étudie ici. Mis à part celui de la pie, qui fonctionne comme un véritable leitmotiv dans *La Ville de Segeltoss* et représente à l'évidence le principe usurpateur qui caractérise—aux yeux de l'auteur—la société dont le « boutiquier » Théodore est le plus illustre représentant, le motif du cygne signale avec une netteté particulière une intention de l'auteur. Comme c'est souvent le cas, c'est avant tout le chant de cet oiseau mythique qui fait image. Ce n'est certainement pas un hasard si *La ville de Segelfoss* termine sur une référence à des cygnes, juste au moment où le lecteur vient d'apprendre la mort de Bårdsen : « Et droit au sud, les cygnes jouent². » A plusieurs reprises, Per, le père de Théodore, est mis en rapport avec l'oiseau qui meurt en chantant. Au début du roman, on apprend qu'il s'irrite souvent contre le chant des cygnes. Il est hémiplégique, cloué sur son lit de maladie, et s'inquiète d'entendre cette « sinistre musique » le soir, quand il est plongé dans l'obscurité (p. 16). Il est encore question du jeu des cygnes au moment où les deux amoureux Nils et Florina, se fâchent et se séparent (pp. 39-40). Cette dernière, fille facile, joue un rôle sordide dans le roman puisqu'elle fait croire à plusieurs hommes mariés qu'elle est enceinte de leurs œuvres, pour les contraindre à lui payer une sorte de rente pour prix de son silence. Quand on connaît la valeur presque sacrée que Hamsun donnait à la transmission de la vie³. On conçoit facilement que le « commerce » que Florina faisait ainsi de ses charmes était parfaitement odieux à ses yeux, et qu'il avait quelque chose de représentatif quant à la mentalité moderne. On remarquera que ce chantage avait pour cible deux « piliers » de la nouvelle société : un homme d'affaires aux mœurs légères, Didriksen, et l'avoué Rasch, figure antipathique de parvenu sans culture, mais fier de sa richesse.

Le motif du cygne réapparaît expressément dans un contexte morbide vers la fin du roman, dans la scène poignante qui décrit la mort de Per le boutiquier. Lorsque Lassen, le pasteur, se trouve à son chevet, attendant une confession et quelques signes de contrition, le vieillard acariâtre se souvient brusquement qu'il en a souvent voulu aux cygnes, dont le cri lui faisait peur, mais il se défend en signalant qu'il ne les a jamais maudits. L'ecclésiastique s'étonne alors que ces « blanches créatures de Dieu », qui ont inspiré à Brorson de si belles pages, aient pu provoquer une telle haine, et il en conclut que le mourant cherche à faire diversion et qu'il n'est absolument pas disposé à la repentance. Lassen ne comprend pas que Per vient de lui avouer sa rébellion à l'égard du destin. Tout au long de *Segelfoss By*, le père de Théodore a en effet des aspects démoniaques. Avec sa main paralysée qu'il essaye rageusement de mouvoir dans des moments de colère presque titanesque, il a des traits inhumains, voire surhumains⁴. Pour ameuter le voisinage et contraindre les siens à céder à ses caprices, il beugle « comme un auroch » (p.

137) ; il a quelque chose de bestial (p. 136), il semble avoir des rapports privilégiés avec les éléments, la mer et le tonnerre (*ibid.*), et quelques instants avant de rendre l'âme, il s'agrippe encore à la vie, sans aucune dignité, engageant un combat épique avec les « puissances », combat qui lui donne un « aspect grotesque » et même une « laideur préhistorique » (p. 228). Tout se passe comme si Hamsun avait voulu concentrer sa haine et son inquiétude sur ce personnage, qui est le père de Théodore, principal promoteur de la modernisation de Segelfoss, et faire de cet invalide révolté le symbole de la maladie de la société moderne. C'est sa boutique que son fils a reprise et considérablement agrandie, et c'est son commerce qui, sous l'impulsion de ce dernier, a rapidement pris des proportions presque démesurées. Son esprit mercantile est donc en quelque sorte à l'origine du mal dont souffre Segelfoss. Sa « répugnance caractérisée à mourir » (p. 227) et son amertume semblent d'autant plus déplacées que, grabataire, il mène depuis plusieurs années une existence minable.

Cette attitude face à la mort s'oppose totalement à celle qu'adopte Bardsen - l'un des porte-parole de l'auteur - à la fin du roman, peu après avoir rappelé au cordonnier Nils une pratique de l'antiquité romaine suivant laquelle les patriciens qui soupçonnaient qu'ils étaient tombé en disgrâce auprès de l'empereur s'ouvraient les veines ou se laissaient mourir de faim. Il se laisse en effet déperir, ne se nourrissant plus que de maigres biscuits, régime qui lui donne bientôt la couleur blanche et la « clarté intérieure » que le jeûne procure aussi aux sages de l'Inde, et qui leur permet de parvenir à la félicité (p. 250). Bardsen estime que sa résignation devant la mort est un signe de « politesse » indispensable à l'égard de Dieu (*ibid.*). Il est parfaitement réconcilié avec son sort, estime avoir eu sa part des biens de ce monde, ne regrette rien et ne se sent coupable de rien. Il laisse au cordonnier une ultime maxime : « En tout cas, il ne faut pas que tu aies des griefs contre la vie au moment où tu la quitteras. » (p. 251) il se situe donc bien aux antipodes de Per le boutiquier, qui ne quittait la vie « qu'à reculons et en luttant » (p.228).

Avant de revenir à Bardsen et à l'énigme qu'il pose, il est temps de signaler que la symbolique du cygne est également présente dans *Enfants de leur temps*, bien que de façon plus discrète. Elle donne ainsi au diptyque déjà cité une unité interne qui ne fait que confirmer celle que créent le cadre géographique et le fil ininterrompu du récit. Adelheid, la femme de Willatz Holmsen III, est expressément comparée à une « mère cygne » qui ferait monter « son chant vers le ciel », lorsqu'elle chante un duo avec son fils (p. 109), et la comparaison est reprise deux pages plus loin, au moment où elle s'installe au piano à queue que Holmengrâ vient d'acheter et que, « comme le cygne qu'elle était », elle « déverse des flots d'harmonies » dans l'air du soir (p. 111). Faut-il s'étonner qu'elle meure noyée ? Son destin est ainsi doublement tragique puisqu'elle trouve la mort au cours d'un accident et que la vie de couple qu'elle a connue a été un échec total au point de vue affectif. Très liée à son fils, musicienne comme lui, elle incarne un principe de

déchéance, elle a fait de son mari « un célibataire malgré son mariage » (p. 123). et ce dernier se sent revivre lorsqu'elle le quitte pour une période plus ou moins longue. Elle s'identifie à l'église de Segelfoss, dans laquelle elle fait volontiers entendre sa superbe voix lors des offices, et c'est à cause d'elle que Willatz Holmsen fait entreprendre à grands frais la réfection de l'édifice, et il est poursuivi jusqu'au dernier moment par l'idée qu'il faut y installer un orgue, suivant les vœux de sa femme, par respect pour sa mémoire. Cette mise en état de l'église grève évidemment le budget déjà fragile de la famille, et c'est bien Adelheid qui, en tout état de cause, est à l'origine de ces dépenses dont son mari se serait bien passé. La femme de Willatz Holmsen III absorbe ainsi de plusieurs manières une bonne partie de l'énergie de son mari. Elle est liée à la notion de déclin, qui est caractéristique des deux romans décrivant l'histoire des propriétaires des terres de Segelfoss.

Le personnage énigmatique de Bårdsen est, lui aussi, en rapport avec l'idée de la mort et du déclin, mais dans un sens « positif », si l'on peut dire. En effet, c'est lui qui assiste avec dévouement Willatz Holmsen III dans ses derniers instants, au moment où celui-ci attend vainement l'arrivée de son fils, dans *Børn av tiden* (p. 187). C'est encore lui qui aide le cordonnier Niels à se préparer à la mort, se montrant très généreux à son égard, et offrant à l'affamé un petit repas arrosé à l'eau de vie, pour lui procurer un sentiment d'euphorie. C'est d'ailleurs cette même stratégie qu'il avait utilisée à l'égard de la troupe de comédiens que la population de Segelfoss avait si mal reçus lors de leur deuxième tournée. Il avait organisé pour eux une sorte d'orgie destinée à leur faire oublier leurs déboires. On a le sentiment que dans les deux cas, il s'agit d'une sorte de rite mortuaire dont Bårdsen serait l'officiant. Ses tendances morbides l'ont même amené à procurer un poignard à une pauvre actrice avec qui il avait eu une liaison d'un jour, pour que celle-ci, croyant que la lame était escamotable, le blesse sérieusement, mettant même ses jours en danger. Sa philosophie de la vie reste d'ailleurs la même du début à la fin du roman. C'est déjà celle qu'il expose dans les premières pages, lors d'une partie de cartes :

« Nous gesticulons tous. Vous, tout autant que lui ou moi. Et rien ne revêt plus d'importance pour nous que nos propres gesticulations. » Il estime aussi qu'il faut « de l'audace et un culot inouïs pour être préoccupé par ses propres activités et ses gesticulations » (p. 34).

C'est la même distance, le même détachement par rapport à la vie qu'il affiche à la fin de *Segelfoss By*, au moment où le lecteur apprend qu'« il avait sans doute dès sa naissance un penchant naturel pour le déclin » (p. 249). L'atmosphère qui semble être naturelle pour lui est la résignation, le renoncement, la soumission au destin. *« C'est nous qui sommes sur le bon chemin, nous ne sommes pas de grandes lumières au milieu de l'énigme du monde, mais nous sommes ténèbres dans les ténèbres, nous faisons un avec elles. »* Il console son compagnon d'infortuné, le cordonnier Nils, en lui assurant qu'ils sont l'un et l'autre en route

vers la félicité, le nirvana. « *La vie et la mort avaient à ses yeux la même valeur, et il en avait le cœur léger.* » (p. 250)

On remarquera que le roman s'achève sur la scène qui décrit comment Lars Manuelsen et Ole Johan découvrent le corps de Bårdsen dans la mystérieuse cave que Holmengrâ avait fait creuser peu de temps auparavant. « Les deux hommes redescendent rapidement à *La ville de Segelfoss* et à la boutique. Ils arrivent et résolvent une énigme - ils ne la résolvent peut-être pas, mais ils sont conscients d'apporter une nouvelle importante. » (p. 259) L'hésitation volontaire de l'auteur, au moment où il mentionne l'énigme qu'avait posée la disparition de Bårdsen, est lourde de sens. Le personnage en question joue en effet un rôle symbolique qui n'apparaît peut-être pas à la première lecture. Le point essentiel dans cette « énigme » est sans doute que l'ancien chef de la station de télégraphe locale⁶ est allé se réfugier, au moment de mourir, dans l'étrange « caverne » que Holmengrâ semblait avoir destiné à recueillir des diamants. Avant de trouver sa dernière demeure dans ce mystérieux trou protégé contre le feu, les cambriolages et les affaissements (p. 234), Bårdsen s'est déjà curieusement rapproché du propriétaire d'usine jadis si influent, au moment où la faillite de ce dernier est devenue patente. Il semble clair qu'un lien relie les deux hommes dans l'esprit de l'auteur.

Quand on considère que Bårdsen est le fils d'une famille aisée qui s'est autrefois essayé à la littérature, mais qui n'a jamais pu percer, on se sent fondé à penser qu'il représente symboliquement une des principales sources d'inspiration qui ont nourri l'œuvre de l'auteur : une sorte de « chant du cygne » sur le déclin et la disparition de l'ancienne société à laquelle Hamsun était si attaché. En d'autres termes, la fin de Holmengrâ et la faillite de son entreprise, qui entraînent toute la région dans une profonde crise économique, sont aussi celles de l'écrivain, dont la carrière - ce détail doit aussi avoir une valeur symbolique - avait avorté avant même d'avoir commencé. Les diamants en question pourraient ainsi représenter à la fois la richesse fabuleuse du roi Tobias - alias Holmengrâ - et la création littéraire inspirée par l'atmosphère mélancolique qui entoure le déclin de l'ancienne société. Bårdsen est bien mort. Toute la population en est informée, l'épisode fait beaucoup jaser pendant quelque temps, puis chacun « retourne à sa tâche quotidienne. Puis il n'y a plus rien. Et droit au sud, les cygnes jouent. » (p. 259) Il semble bien que le récit tourne court et que ces dernières lignes signalent la fin irrévocable d'une époque. Cette impression est d'ailleurs confirmée par le fait que Lars Manuelsen, voleur impénitent, soit revenu bredouille de son incursion sur les lieux. Il voulait certainement subtiliser quelques-uns de ces « diamants », mais il doit se contenter de sa découverte macabre. « Puis il n'y a plus rien » Le décryptage de tout ce passage n'est pas sans difficulté, mais Hamsun semble vouloir signaler à la fin de son roman que la disparition de l'ancienne société entraîne aussi celui qui prenait un plaisir presque morbide à sa lente désagrégation. On peut donc voir là une con-

damnation implicite d'une attitude philosophique qui n'aurait d'autre perspective que le ressassement du passé ou une résignation mélancolique.

Dans le même ordre d'idée, on doit signaler l'étrange « épidémie » qui éclate à Segelfoss après la mort de Per le boutiquier. Théodore, dont la richesse et l'influence sont intactes, s'avisant que le cimetière local doit ressembler à celui des autres villes, fait mettre une croix et une grille sur la tombe de son père. Toute la population est bientôt « contaminée » par ce « culte des tombes » (p. 255), le petit cimetière se remplit rapidement d'une grande quantité de monuments funéraires, et Théodore a tôt fait de s'assurer le monopole du commerce qui se greffe sur cette nouvelle mode. L'ironie dont l'auteur fait preuve ici est proche du cynisme : il montre l'absurdité d'un système mercantile qui crée de toutes pièces un besoin qui ne correspond à rien dans l'esprit des gens qui s'y soumettent, bien qu'il soit en rapport direct avec les questions fondamentales de l'existence. Ce cimetière, grâce auquel l'arriviste Théodore s'enrichit sans vergogne, prouve que la société moderne a perdu le sens des valeurs les plus fondamentales et mesure tout à l'aune du profit et du conformisme. L'argent, référence suprême, est ainsi apparenté une nouvelle fois à la mort.

Les nombreuses allusions à l'emploi intempestif du drapeau norvégien qui émaillent le texte de *Segelfoss By* ont pour fonction de signaler la perte des valeurs qui a marqué l'époque moderne. Utilisé jadis par les classes privilégiées pour marquer des occasions exceptionnelles, il est maintenant entre les mains d'un certain nombre de parvenus qui le hissent à tort et à travers, par exemple pour signaler la visite d'un riche négociant, etc. Théodore le boutiquier est le représentant par excellence de la nouvelle mentalité. La réussite matérielle est le seul critère sur lequel il s'appuie. Ses affaires sont florissantes, et rien n'arrête sa progression, pas même la « chute » du propriétaire de l'usine. Il continue à faire du négoce à grande échelle, même si la population locale n'a plus d'argent pour se fournir chez lui. son commerce local tourne en quelque sorte dans le vide, mais cela ne freine pas ses activités. Fait symptomatique, il achètera le château de Segelfoss dans le dernier roman de la trilogie qui a August comme personnage central, et usurpera ainsi la place de la famille Holmsen.

Je viens de souligner que *Segelfoss By* décrit la fin d'une époque. La richesse de Théodore est bien réelle, mais elle ne profite pas à la population locale. Il y eut changement de paradigme, la société d'autrefois, dont l'existence gravitait entièrement autour de la famille des châtelains, s'est désagrégée. Les années où Holmengrâ a pris en quelque sorte la relève ont été une période de transition. Le « règne » du propriétaire d'usine a certes bouleversé le paysage et les habitudes de vie, mais il se rattachait encore un peu à l'ancien ordre de choses. Si la nouvelle société incarnée par Théodore est plongée dans la grisaille d'une vie sans joie, régie par des besoins créés artificiellement, Hamsun place ostensiblement, dans les deux romans que je suis en train d'analyser, l'ancien mode de vie sous le signe du conte (*eventyr*). On apprend ainsi, dès les premières pages de *Enfants de leur temps*, que

l'épouse du fondateur de la dynastie Holmsen pouvait provenir de n'importe où, « de Hollande ou du Holstein, peut-être de la Scanie, peut-être d'un conte. » (p. 7) Son fils formait avec la nouvelle châtelaine un couple « qui rappelait un peu les contes » (p. 8). Le bruit court qu'un trésor est enfoui quelque part dans la propriété. Le spectre du premier Holmsen hante encore les lieux. Willatz Holmsen naît un jour de Noël, d'une façon « presque surnaturelle » (p. 18).

Il est important de noter que Holmengrâ se rattache lui aussi au même univers du conte. Dès son arrivé à Segelfoss, il est salué comme un personnage proprement légendaire. « Tobias, le garçon pêcheur L...I, lui qui avait quitté le pays une génération avant, était devenu un grand roi quelque part, avait été élevé par Dieu et les hommes. » (*Born av tiden*, p. 30). Bientôt baptisé le « roi Tobias », il fait figure de « héros fabuleux » (p. 33) parmi les grands « enfants » (p. 37) que sont les habitants du Nordland. Cette province est d'ailleurs désignée « non comme le pays du travail et de l'activité, mais celui du conte. » (*ibid.*)

Hamsun prend plusieurs fois la précaution de montrer que la réputation de Holmengrâ est surfaite, surtout dans le deuxième roman du diptyque, où il fait piètre figure pour finir. Mais son rayonnement initial est tel, dans *Enfants de leur temps*, qu'il est même comparé à un dieu (p. 91). Petit à petit, il va perdre son prestige, et toutes les tentatives qu'il fera pour le sauvegarder vont échouer lamentablement devant le manque de respect qui caractérise la nouvelle mentalité du monde ouvrier. Parmi les moyens qu'il emploie, il en est un qui en dit long sur la nature de son statut social : il disparaît pendant quelque temps de la région et cherche à son retour à créer artificiellement une atmosphère de mystère en louchant étrangement et en arborant une bague qui est supposée être un insigne franc-maçon. Ses efforts sont parfaitement vains, on a commencé à douter de sa richesse, et « s'il n'était pas riche, il n'était rien » (*La ville de Segelfoss*, p. 50). L'homme qui avait fait des « miracles », le « roi Tobias sorti du conte et du pays de l'or » n'est plus en mesure de faire revenir l'époque où il « était sorti du mythe avec la splendeur infinie du soleil levant » (*ibid.*). Sa force réside jusqu'à la fin dans l'éclat mystérieux qui entoure son nom. « Nous avons un roi, M. Holmengra [...], il a une princesse [...]. Nous avons un château abandonné. » (p. 32) Ces quelques mots-clés prononcés par Bårdsen campent le décor de façon particulièrement claire et montrent bien que Holmengrâ fait partie du même univers de rêve que le lieutenant Willatz Holmsen. Il a beau être son créancier, il vit en quelque sorte dans son ombre. Il en va tout différemment de Théodore le boutiquier, dont la richesse est plus solide, mais aussi beaucoup plus prosaïque. Figure de transition, homme par lequel le scandale arrive, Holmengrâ ne s'est jamais départi de son respect pour l'aristocratie, marquant ainsi son attachement au passé. « C'était un personnage venu d'ailleurs, des profondeurs, il était roi, il faisait de la vie l'énigme qu'elle est. » (p. 235). Ce jugement prononcé sur lui par le narrateur au moment où le lecteur apprend qu'il a entrepris de creuser une curieuse cave le rend participant du même univers romanesque que celui du château de Segelfoss et de ses propriétaires.

C'est la raison pour laquelle on a des raisons de s'attarder sur le fait que Bårdsen - qui exprime une partie des idées de l'auteur- ait été retrouvé mort dans cette «caverne aux diamants ».

Je résumerai ce que je viens d'exposer en précisant qu'on peut voir - selon moi - dans *Enfants de leur temps* et *La ville de Segelfoss* une sorte de chant du cygne marquant aux yeux de l'auteur la fin d'une époque prestigieuse et propice à la création littéraire. Il est utile pour la démonstration de faire remarquer que, revenu dans son pays natal pour y puiser une inspiration nouvelle, le jeune Willatz reste d'abord longtemps stérile, sa veine créatrice semble avoir tari. Jusqu'au moment où la Svaguc » exaltante de l'inspiration s'empare de lui pour quelques jours. Il faut sans doute voir dans ces problèmes d'écriture un reflet de ceux que connaissait Hamsun lui-même, revenu lui aussi dans le Nordland en quête d'un renouveau. Dans ces deux romans hantés par l'idée du déclin et de la mort, d'abord du lieutenant Holmsen, puis de Holmengra, dyptique qui s'achève sur l'image d'une population dont la grille du cimetière n'arrête même pas la manie d'acheter, l'auteur semble vouloir signaler aussi d'une certaine manière que la littérature, le raconte » est entré dans une impasse. Le triomphe du boutiquier Théodore tue le rêve, et, du même coup, il ne reste plus qu'à ensevelir l'écrivain - représenté par Bårdsen - dont l'œuvre se rattachait à un passé désormais révolu. Le sort peu brillant de Holmengra arrache au narrateur ces quelques remarques désabusées dès le début de *La ville de Segelfoss* :

«Pauvre roi dans ses beaux vêtements, pauvre créature fabuleuse, il avait l'air usé, courbé [...] le conte était fini. » (p 85)



Dès les premières lignes, *Les fruits de la terre* se distingue très nettement des deux livres précédents. Le décor est différent, puisqu'il s'agit cette fois de terres qui n'ont pas encore été défrichées, alors que les deux romans de Segelfoss avaient une petite ville pour cadre. Mais ce changement de lieu a pour corollaire un ton nouveau, empreint d'une certaine grandeur épique, qui correspond parfaitement à la beauté sauvage du paysage et la rudesse du travail entrepris par le pionnier Isak. Après le constat d'échec qui servait de conclusion au roman précédent, l'auteur entraîne son lecteur dans un retour aux sources qui engendre un récit ayant toutes les caractéristiques d'un mythe fondateur. Pour sortir de l'impasse, il fallait trouver des bases entièrement nouvelles. C'est une des raisons pour lesquelles les premières pages du texte rappellent si fortement le début de la *Genèse*.

Comme je l'ai déjà indiqué, la « trilogie » dont je traite ici ne prend tout son sens que si on la rapporte aux expériences faites par l'auteur pendant la période de rédaction. Dans un article publié en 1910, « Le théologien dans le pays du conte », Hamsun s'en était pris avec véhémence aux pasteurs qui répugnaient à

exercer leur ministère dans le diocèse perdu de Tromsø, et il leur faisait remarquer que le gain qu'ils pourraient retirer d'une telle mise à l'écart était d'ordre personnel et psychologique. Le contact direct avec la nature et le silence pourraient leur permettre d'échapper « à l'attrait grossier du profit, pour s'adonner à une vie religieuse contemplative⁷ » C'est bien un but semblable qu'il poursuivait peu de temps après, lorsqu'il partit s'installer dans le Nordland où il avait grandi, au printemps 1911, à la recherche de ses racines, pour répondre à l'appel de la nature.

Quelques années plus tôt, en 1908, il avait rédigé le célèbre article adressé à Johannes V. Jensen, sur « La culture paysanne », dans lequel il prenait fortement à partie l'auteur du *Nouveau Monde*, lui reprochant d'être un merveilleux styliste, mais un piètre penseur. A la lecture de ces pages, on se demande parfois s'il ne s'agit pas en partie d'une autocritique de la part de Hamsun. Il lui reproche entre autres de confondre culture paysanne et culte du paysan :

« Tu peux dire les mots les plus paradisiaques et, par là, bien remédier à ce qu'il y a d'étourdi dans le raisonnement. Mais à la longue, cela ne suffit pas, c'est d'une telle stérilité, on finit par lire des yeux seulement [. . .] Mais ta façon de penser est légère et il lui manque d'y ajouter de la méditation [...] Dans l'état présent des choses, tu préfères t'en tirer sur le plan linguistique et conserver ton vocabulaire d'avant et d'après, plutôt que de mettre le sang de ton cœur dans ton propos. »

Il l'accuse aussi de ne traiter que de choses « inventées » :

« C'est ta tête qui s'est affairée à en faire un livre [...] Il n'y a pas d'exaspération non plus, pas de souffrance, pas d'expérience vécue⁸. »

Quelques mois plus tard, l'année de ses cinquante ans, Hamsun se mariait avec Marie Andersen, avec qui il partait vivre à la campagne, inaugurant ainsi une période de bonheur et de paix, qui contrastait avec l'instabilité presque perpétuelle qu'il avait connue jusque-là. Ce que je voulais faire remarquer, c'est que Hamsun a fait lui-même l'expérience de la vie pratique qu'il recommandait à l'écrivain danois, et que celle-ci était de nature - à ses yeux - à remédier à une certaine « stérilité ». Le court roman intitulé *Sous l'étoile d'automne*, paru en 1906, décrit bien le mouvement de va-et-vient entre la ville et la nature, de fuites et de retours sans cesse renouvelé qui était le symptôme principal de la « neurasthénie » de l'auteur :

« Me voici loin du vacarme et de la presse de la ville, des journaux et des gens, j'ai fui tout cela parce que, de nouveau, on m'appelait de la campagne et de la solitude dont je suis originaire. Je pense, plein d'espoir : Tu verras, tout va bien aller. Hélas ! Je me suis déjà enfui de la sorte et je suis retourné à la ville. Et me suis de nouveau enfui⁹. »

Lorsque Hamsun écrit *Les Fruits de la terre*, en 1917, il suit donc une pente naturelle de son esprit, mais entretemps, il a pris la décision de s'établir durablement d'abord à Hamarøy, avant de déménager pour Nørholm, en 1918. Il prati-

quait par là-même un retour à la terre bien réel, puisqu'il habitera désormais jusqu'à la fin de sa vie à la ferme et qu'il ne restera pas étranger à la gestion quotidienne de son exploitation.

Il est intéressant de noter les remarques qu'il faisait en 1919, pour répondre à une demande de conseil d'une dame qui lui avait soumis un modeste galop d'essai littéraire :

« Vous et moi, nous ne devons pas vivre d'écriture et de choses vaines, nous devons avoir une importance en tant qu'êtres humains, nous marier et avoir des enfants, fonder un foyer et avoir les pieds sur terre [...] J'ai peut-être écrit une trentaine de livres, je ne m'en souviens plus exactement, mais j'ai cinq enfants, c'est ma grande bénédiction [...] Prenons de moins en moins de temps pour écrire de la littérature. Déployons notre activité dans nos foyers, parmi nos enfants et notre conjoint. Pensez à cela ! ¹⁰ »

Lorsqu'on lit ces lignes et qu'on tient compte du fait que Hamsun a réellement fait ses adieux à la ville et réalisé un rêve écologiste avant l'heure à la période à laquelle je me réfère, on est obligé de conclure que la trilogie que constituent les trois romans analysés ici retrace symboliquement un cheminement capital pour l'auteur, aussi bien au point de vue purement existentiel que pour sa production littéraire, les deux aspects ne faisant d'ailleurs qu'un.

Le point essentiel dans ce que je cherche à souligner ici, c'est que la critique de la société moderne engendrait chez Hamsun un sentiment de stérilité, et qu'il était littéralement vital pour lui de trouver un remède à ce « poison ». Cet antidote lui a été fourni par le contact avec la nature, qui a si puissamment renouvelé son inspiration à cette époque, et lui a valu - accessoirement - le prix Nobel de littérature en 1920.

Dans un remarquable article intitulé *Festina lente* (1928), Hamsun s'étonne que certaines personnes puissent s'adresser à lui pour qu'il leur donne « un adage, une maxime concentrée dont ils pourraient vivre à l'avenir¹¹. » Il se défend d'être un « maître mondial comme Kant, Goethe, Darwin, Tolstoï » ou d'autres, et définit son désarroi existentiel de la façon suivante :

« Moi qui ne sais pas moi-même comment m'accommoder de la vie et qui dois, chaque jour, me renseigner auprès de la mer, du vent et des étoiles [...] moi, je suis vide, je n'ai rien à proposer, je ne sais rien, je ne suis même pas diplômé d'une école. Me voici, paysan sur sa terre. » (p. 135-136)

La devise latine qu'il recommande signale qu'il est violemment opposé au rythme effréné de la société moderne. Et il donne pour finir sa propre définition du progrès :

« Le progrès, c'est le repos nécessaire du corps et le calme nécessaire de l'âme. Le progrès, c'est le bien-être de l'être humain. » (p. 146)

Ces quelques citations sont très révélatrices quant à son attachement à la nature et à son rythme séculaire. Parlant des terres, des champs et des étables qui entourent une petite agglomération, dans l'article *La ville voisine*, il précise : « Ce doit être cela qui s'est infiltré en moi, ici comme partout ailleurs, c'est le terrain qui fait que je me plais. » Cette infiltration, ce contact physique avec la nature font partie de son sentiment identitaire. Il en a besoin pour vivre et c'est bien là qu'il a ses points de repères. S'il se renseigne auprès des éléments naturels, le vent, la mer et les étoiles, on mesure à quel point il est erroné de vouloir traiter son œuvre comme celle d'un idéologue. L'idéologie est si peu son affaire qu'on a bien du mal à trouver dans ses romans des prises de position parfaitement claires.

Aux deux romans marqués par une atmosphère décadente a succédé un hymne à la vie sous sa forme la plus primitive. Ce sont là les deux grands thèmes qui sous-tendent toute la production de Hamsun. Ce sont en quelque sorte la diastole et la systole - pour reprendre un mot célèbre de Goethe - qui constituent la apuisation » de l'œuvre. *Markens grøde* est plus que le pendant négatif des deux romans qui ont Segelfoss pour cadre. C'est la revanche de la vie sur la mort ¹².

Notes

1 Cf. *op. cit* édition Norges Nasjonallitteratur, under redaksjon av Francis Bull, Gyldendal Norsk Forlag, Oslo 1958, p. V. E. Beyer distingue fort justement une première période, les années 90, pendant lesquelles Hamsun s'est spécialisé dans la psychologie et la description de la vie inconsciente et irrationnelle de l'âme, suivie d'abord d'une décennie marquée par une certaine lassitude et plusieurs crises, aux cours desquelles il était prêt à tourner le dos à l'activité littéraire, puis d'une nouvelle période où le thème de la vieillesse devint progressivement obsédant. Après deux romans où la figure du vagabond joue un rôle central (*vandrerbøkene*), il voit dans *La Dernière Joie*, paru en 1912, le moment où Hamsun se met à jouer sciemment le rôle de critique de la société contemporaine et contempteur du « nouvel esprit » qui a cours en Norvège. Il est clair que *Enfants de leur temps* et *La ville de Segelfoss* inaugurent une nouvelle phase importante dans l'œuvre hamsunienne, au cours de laquelle son écriture devient plus « réaliste ». La description psychologique cède le pas aux tableaux représentant des scènes de mœurs au ton souvent satirique.

2 *op.cit.*, Gyldendal Pocket, édition de 1994, p. 259. Désormais, toutes les citations de *Børn av tiden* et de *Segelfoss By* seront tirées de cette édition. Les pages seront simplement signalées entre parenthèses. Pour ce qui est de *Markens grøde*, c'est le texte de Gyldendal Norsk Forlag pour lequel Einar Eggen a rédigé une postface (troisième édition, datée de 1986) qui sera utilisé ici.

3 Voir à cet égard son célèbre article sur l'infanticide, publié la même année que *Segelfoss By* (1915) et les passages particulièrement significatifs consacrés à l'avortement dans *Markens grøde* (1917).

4 Les passages qui lui sont consacrés rappellent très fortement les pages sombres où Tore Hamsun décrit l'oncle qui a fait subir à son père de mauvais traitements particulièrement traumatisants. Cf. Tore Hamsun, *Knut Hamsun - min far*, Gyldendal 1992, pp. 17 à 35. Comme Per på bua, Hans Oison souffrait d'une paralysie du bras, et il avait l'habitude de dicter ses ordres d'une voix de stentor qui retentissait dans toute la maison.

5 Quant à lui, il est plutôt porté vers la philosophie, celle des humanistes et des encyclopédistes, « c'était là son office religieux » (p. 12), mais l'auteur laisse clairement entendre que cette culture livresque n'avait pas une importance fondamentale pour le châtelain.

6 Il a été destitué de ses fonctions à la suite de malversations ou de négligences dans sa gestion. (p. 249)

7 cf. Tore Hamsun, *Knut Hamsun - min far*, p. 225.

8 cf. Knut Hamsun, *De la vie inconsciente de l'âme et autres textes critiques*, traduit du norvégien, présenté et annoté par Régis Boyer, Joseph K., 1994, pp. 98-100.

9 *op.cit.*, Calmann-Lévy, Collection biblio, p.8.

10 cf. Tore Hamsun, *op.cit.*, p. 249.

11 K. H., *De la vie inconsciente de l'âme*, p.135.

12 Vers la fin du roman, Isak Sellanra est soumis à une sorte d'épreuve initiatique. Il constate que ses forces ont irrémédiablement baissé. C'est à ce moment-là que l'auteur souligne la valeur de son rôle de pionnier qui lui confère une dignité proche de celle d'un prêtre. Les toutes dernières scènes lui donnent même un rôle archétypal qui le fait échapper à la condition humaine habituelle. Il semble appartenir à un ordre de choses éternel.

Du fantastique dans l'œuvre de Knut Hamsun

par Béatrice Oudry-Henrioud.

Après avoir recensé ce qui semblait pouvoir porter l'étiquette « fantastique », il apparaît que ces éléments se fondent parfaitement dans l'œuvre et que l'art de l'écrivain est bel et bien de brouiller les pistes. On peut essayer, malgré tout, d'esquisser une classification de ce fantastique pour mieux le cerner et appréhender sa place dans l'œuvre romanesque de Knut Hamsun.

Sans doute faudrait-il poser, dans un premier temps, ce que l'on entend par fantastique. Cela pourrait être ce qui permet à Knut Hamsun d'échapper au quotidien, de donner une autre dimension à la vie et ainsi de l'enrichir, d'élargir le monde, d'élever l'homme dans ses délires au dessus de la condition humaine. Dans son article « De la vie inconsciente de l'âme », il essaie de nous faire comprendre sa démarche et sa vision de la création littéraire. Il y écrit : « Il y a un vieux dicton qui dit : il y a bien des choses cachées dans la nature. (...) Chez des gens de plus en plus nombreux qui mènent une vie intellectuelle surmenée et, par là, ont un esprit délicat, il surgit souvent des réalités spirituelles de l'espèce la plus étrange. Il peut s'agir d'états de perception tout à fait inexplicables : un ravissement muet, sans cause ; un souffle de souffrance psychique ; le sentiment de se voir adresser la parole de loin, de l'air, de la mer ; une attention cruelle, subtile qui vous amène à souffrir même du murmure d'atomes pressentis ; un regard fixe, soudain, non naturel, dans des royaumes fermés qui s'ouvrent ; le pressentiment d'un danger imminent au milieu d'un moment insouciant... (...) et ces mouvements de sensitive presque imperceptibles en l'âme peuvent faire surgir des pensées chez des individus congrûment réceptifs, des pensées qui, finalement éclosent en résolutions et en actes le jour où la sensitive sort des pétales. (*De la vie inconsciente de l'âme*, p.35).

Cet article est écrit en 1890 - *Faim* paraît en 1882, *Pan* en 1895 - Il s'attache en effet, dans ses premiers romans au personnage qui représente son alter ego. « Ce qui m'intéresse c'est l'infinie variété des mouvements de ma petite âme, l'étrangeté originale de ma vie mentale, le mystère des nerfs dans un corps affamé ! ». Il pousse l'expérience jusqu'au paroxysme dans *Faim* et entraîne son héros jusqu'aux confins de la folie : « oui, jusqu'aux astres lointains, jusqu'aux portes du ciel et de l'enfer »... « Même les plus vagues attendrissements piqués par mon scalpel, je les tiendrai sous ma loupe et je veux précisément examiner de préférence les plus infinis frémissements, et je me lancerai dans la lutte, et je

prêterai l'oreille au bruit le plus ténu (...) pour écouter le souffle errant, les bruits presque morts ».

Cette introspection ne durera cependant qu'un temps. Sans doute retrouvera-t-on le « personnage hamsunien » jusque dans son dernier roman, mais son champ de vision s'élargit ; sous nos yeux va se dérouler la vie d'une communauté, celle de Segelfoss, celle de Polden-sur-Mer, dans un contexte social où apparaît la transformation de la société, son industrialisation... Mais en parallèle à cette réalité surgit sans cesse un autre monde. Les revenants viennent réclamer ongles ou dents, et à travers la fascination d'Hamsun pour la mort, celle-ci prend les formes les plus variées. Les êtres souterrains font des cadeaux aux êtres humains. Les Lapons, quant à eux, semblent appartenir aux deux mondes. Enfin, la religion, assimilée à la superstition, laisse apparaître un Dieu sadique, une nature rédemptrice, et le diable surgissant au coin d'un bois. Mais ce sont encore les personnages hamsuniens qui nous font le plus certainement glisser de l'autre côté du miroir dans l'univers extrêmement riche de leur auteur.

Ce fantastique n'a rien d'artificiel dans cette oeuvre car il fait partie intégrante de la vie même de son auteur. La tradition orale, très forte dans le Nordland, peuplait d'histoires fantastiques les longues veillées. L'hiver et la petite enfance de Knut Hamsun, alors qu'il est encore dans sa famille, est nourrie de ces histoires merveilleuses que racontait si bien son grand-père. Plus tard chez son oncle, la Bible et l'image terrifiante de la damnation éternelle, continuent à alimenter l'imagination de l'enfant solitaire. Son attirance pour le cimetière tout proche, le contact avec la mort, apaisant et consolateur, donnent également à Knut Hamsun une culture très particulière. A cela s'ajoute encore la proximité d'un monde étrange et fascinant, celui des Lapons que l'on retrouve également dans son oeuvre.

Sur cette base qui compose l'univers hamsunien et qui semble être la trame de son oeuvre, inextricablement tissée avec le fil de chaîne qui serait la « réalité » (réalité datée par un contexte social, économique précis), vit le « héros hamsunien » qui introduit un autre fantastique. Celui des fantasmes de son auteur, celui de sa revanche, celui de ses provocations pour secouer les petits-bourgeois abhorrés. Mais qu'il soit, (ou parce qu'il est) Messie, Maudit, Mal-Aimé, il doit séduire.

On pourrait ainsi distinguer deux aspects de ce fantastique, celui des réminiscences du monde de l'enfance, essentiellement culturel, et celui du personnage hamsunien et de son imaginaire.

REMINISCENCES

Si l'on revient à la texture de l'oeuvre et que l'on évoque le fantastique issu de la mémoire de son auteur, on peut commencer par les revenants, et tout d'abord celui de la nouvelle *Un fantôme*, par exemple. Cette nouvelle nous rapporte directement un épisode « vécu » dans son enfance. Il n'y a dans ce texte aucune place pour le doute. Le spectre est bel et bien là, terrorisant l'enfant. Le souvenir est précis : « C'était l'automne, il faisait noir de bonne heure... la lune s'était levée. C'était la demi-lune ». L'enfant sent un coup léger sur sa tête, « comme donné par un doigt » et lorsqu'il porte la main à sa tête, il sent, contre sa main, « quelque chose d'un froid glacial » qu'il lâche aussitôt. Peu après il voit cette fois « l'homme » : « Il avait toute sa barbe, rousse, un cache-nez rouge autour du cou et un suroît sur la tête (...) Je voyais ce visage avec une clarté épouvantable, il était livide, presque blanc et ses yeux me fixaient directement (...) L'homme riait (...) il manquait une dent » (p. 112). » L'auteur souligne qu'il n'avait pas perdu conscience, qu'il remarquait tout autour de lui et il nous donne des indications concernant le poêle, la pendule, et des précisions sur « le suroît que portait l'homme ». L'homme reviendra plusieurs fois, jusqu'à la dernière où le narrateur voit que la dent est revenue dans la bouche de l'homme. Chaque fois, le narrateur est conscient de l'environnement qui le rassure et ramène le fantastique dans la réalité quotidienne.

Ce souvenir s'ancre bien dans son enfance et Knut Hamsun nous précise le contexte de cette histoire (explication, désir d'authentification ? !) : « Mon oncle me menait si sévèrement que, petit à petit, ma seule joie fut de m'esquiver et de rester seul ; si jamais j'avais une heure de liberté, je me rendais dans la forêt ou bien je montais au cimetière et errais parmi les croix et les pierres tombales, rêvant, pensant et parlant tout seul à haute voix ». La mort n'a rien d'effrayant pour l'enfant : « il m'arrivait de trouver sur les tombes des ossements et des touffes de cheveux de cadavres que je remettais en terre comme le fossoyeur me l'avait enseigné. J'y étais tellement habitué que je ne ressentais aucune horreur à tomber sur ces restes humains. Sous l'une des extrémités de l'église, il y avait un ossuaire qui contenait des masses d'ossements épars : j'y suis resté maintes fois à tailler quelque objet ou à former diverses figures sur le sol avec des os qui s'effritaient. » (*Esclaves de l'amour*, p. 110)

Knut Pedersen retourne vers son passé et cherche à revivre cette paix qu'il éprouvait dans le petit cimetière de son enfance : « si possible, je voulais aussi essayer de cultiver un peu en moi le sentiment de la sainteté de l'Église et de la crainte des morts ; je me rappelai de loin, loin en arrière cette mystique profonde, riche de contenu, et je souhaitais y avoir part de nouveau. (*Sous l'étoile d'automne*, p. 38). Au lieu de cela, il vit une nouvelle rencontre avec un autre spectre, cette fois il s'agit d'une femme. « Ce fut cette nuit-là que j'appris à

trembler. Le cadavre d'une femme entra dans la pièce, vint à moi, tendit la main gauche et me la montra ; l'ongle du pouce manquait. Je secouai la tête en disant que j'avais pris un ongle autrefois, mais que je l'avais jeté et que j'avais utilisé un coquillage à la place. Le cadavre demeurait là tout de même, et moi, je restais étendu, glacé de terreur. Puis je parvins à dire que malheureusement, je n'y pouvais rien, il fallait qu'elle s'en aille, au nom de Dieu. Et Notre Père qui êtes aux cieux... Le cadavre marcha droit sur moi, je le repoussai de mes deux poings noués en poussant un cri glacé et tout en aplatissant Falkenberg contre le mur... je restai là, les yeux ouverts, et vis le cadavre disparaître très lentement dans les ténèbres de la pièce. Je gémis : C'est le cadavre. Elle veut récupérer son ongle. Falkenberg se dressa tout raide dans le lit, bien réveillé, également. -Je l'ai vue ! dit-il. (...) Le lendemain matin, je cherchai l'ongle partout, et le trouvai parmi la sciure et les copeaux, sur le plancher. Je l'enterrai dans le chemin de la forêt.» (*Sous l'étoile d'automne*, p. 108) Mais, comme le pensait Falkenberg, c'est insuffisant et : « Cette nuit-là j'eus de nouveau la visite du cadavre, cette affligeante femme en chemise qui ne me laissait jamais tranquille à cause de l'ongle de son pouce. » Le narrateur réagit violemment, se met en colère « J'avais fait ce que je devais en le réenterrant... Alors, elle se glisse de côté vers mon oreiller et essaie de me prendre par derrière. Je m'assieds d'un bond en poussant un cri » (p. 182) et là encore, son compagnon de chambre a vu quelqu'un sortir...

Beaucoup plus prosaïque August n'hésite pas à déterrer un cadavre pour récupérer sa bague en or « une besogne peu ragoûtante, pendant laquelle il rencontre parfois quelque chose de gluant... (*Vagabonds*, p. 432).

S'il y a des « vrais » fantômes, il y en a des « faux ». Il arrive que le fantôme « n'existe pas » mais qu'on l'invente pour les besoins de sa cause... August utilise la mort de Skaaro en montant une véritable mise en scène pour effrayer la communauté et obtenir de l'aide pour assécher le marais d'Ezra. Mais si ce fantôme n'existe que par les cris d'Ezra, il existe bel et bien « des légendes et des histoires véridiques de jeunes filles qui s'étaient perdues dans le marais... » (p. 73) et il faut qu'Ezra avoue la supercherie à Hoesa pour qu'elle puisse enfin s'installer chez lui. « On ne devait pas s'étonner que les grandes personnes elles-mêmes eussent peur de se promener la nuit (...) si l'on avait entendu appeler dans le marais !... (p. 239)

La mort est très présente dans l'oeuvre de Knut Hamsun et prend les formes les plus diverses. Depuis l'affiche publicitaire « aux maigres caractères grimaçants » qui revient de façon obsessionnelle dans *Faim* : « Suaires, chez Demoiselle Andersen, à droite, sous la porte cochère », jusqu'à son dernier ouvrage *Les sentiers où l'herbe repousse* dans lequel il est souvent question de la mort et où il nous dit : « nous ne mourons pas pour être morts, pour être choses mortes, nous mourons pour pouvoir passer à la vie, nous mourons pour la vie. » (p. 181).

Elle est particulièrement présente dans ses nouvelles. Le mari décapité par le trolley et dont la mort est l'œuvre de sa jeune et belle femme. Celle de la grande soeur douce et prévoyante qui donne à sa petite soeur les fleurs que l'on portera sur sa tombe pour qu'elle puisse s'acheter des chaussures bien chaudes... Autre aspect de la mort, celle de la phalange coupée qui ressemble à un « petit cadavre ». Celle également de la mouche, tuée dans un accès de jalousie par le narrateur. On peut encore rappeler le bébé mort qui hante la dame du Tivoli ; le mari dans son cercueil que découvre l'écrivain H. après une nuit passée avec la veuve, ou la double mort de Fredrikke précipitée dans la mer par Marcelius qui va la rejoindre après une rapide prière et après avoir déposé sa vareuse et son gilet sur un rocher pour qu'ils puissent profiter à quelqu'un... Mort d'Eva, de Victoria, de Lovise Falkenberg, de Glahn, de Nagel, de d'Arentsen... La mort est là qui rode, bien visible dans *Le dernier chapitre*, fascinante et terrible.

Mort encore à l'origine de cet autre spectre tout aussi effrayant, dans une des histoires étranges de *Mystères*, celui de cette femme que Nagel rencontre dans une fumerie d'opium (p.255). Là, il assiste à une étrange scène. Cette femme doit mettre la croix qu'elle porte à son cou en gage car elle n'a pas les trois dollars nécessaires. Elle ne peut s'y résoudre, mais sait désespérément qu'elle le fera ! Nagel lui donne ces trois dollars auxquels il en ajoute un, n'agissant comme il le répète que par curiosité et non pas par esprit chevaleresque comme on serait tenté de le croire ; « Ce serait très amusant » pense-t-il, face à cette femme en pleurs... On propose donc à Nagel, dans une petite chambre une pipe d'opium qu'il fume et lors de ses rêves il rencontre au fond de la mer cette inconnue, morte, il cache « sa croix sous sa robe pour que les poissons ne la lui volent pas »... « le lendemain on (lui) apprit que la femme était morte dans la nuit. Elle s'était jetée à l'eau devant le quartier chinois ; on l'avait retrouvée dans la matinée ». Simple coïncidence bien sûr, mais le fantastique surgit, bien plus tard, en Europe, dans un port où cette même femme grande et mince le réveille en lui disant : « il pleut ». Il veut l'ignorer mais descend cependant de la pompe où il s'était confortablement installé et endormi. A ce moment même celle-ci se met en marche, sans elle il aurait été déchiqueté... « Je regardai autour de moi ; il commençait effectivement à pleuvoir. La femme s'en allait et je la vis devant moi ; je la connaissais bien : elle portait toujours la croix. Je l'avais reconnue tout de suite, mais fis semblant de rien. Je voulus la rattraper et la suivis aussi vite que possible, sans y parvenir. Ses pieds n'avaient aucun mouvement ; elle glissait sur le sol. Elle tourna au coin d'une rue et disparut. » (p. 258) Lorsqu'on lui demande s'il ne l'a jamais revue : « Si, aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle j'ai un sentiment d'angoisse, de temps à autre. J'étais à la fenêtre, mais elle me suivit du regard. Alors je la saluai ; elle le vit et, se tournant rapidement, partit vers les quais. Le chien Jakobsen avait le poil hérissé et aboyait comme un fou en lui courant après. (...) Peut être me met-elle en garde. Le docteur ne put se contenir et éclata de rire (...) - Nervosité et superstition, affirma, très sèchement, le docteur. » (p. 259).

Cette fois encore, on glisse de la réalité - Nagel suit une femme dans la rue, au rêve - il la rencontre morte, pour revenir à la réalité, elle est réellement morte noyée, il aurait réellement failli être broyé si elle ne l'avait pas réveillé. Cette apparition fantasmagorique est de plus, confirmée par la réaction du chien, comme l'apparition du fantôme l'était par son compagnon de chambre, comme l'histoire de la Tour octogonale l'était par l'affirmation de la bonne.

D'autres esprits interviennent directement dans la vie des humains. Ils peuvent également être généreux. C'est le cas dans *Mais la vie continue* : « les gens avaient tant à croire, avec les trolls, les êtres souterrains et les intersignes. Certaines gens s'étaient mises à regarder par en dessous la route de montagne du consul, les plus arriérés, et qui ne faisaient que s'évertuer à des communions et à une vieillotte crainte de Dieu venue des ancêtres... peut-être cela avait il tenu initialement à quelques propos obscurs d'Ase. « Il n'y a pas de paix pour les souris et les moineaux » (p. 135) Et les vieillards enchaînent sur tous les malheurs et cataclysmes dus à la colère des esprits souterrains. « C'est qu'il y avait des habitants, dans la montagne, un peuple souterrain, des trolls, qui avaient leur agriculture et leur bétail, des êtres riches et paisibles qui ne faisaient rien aux hommes sur la terre tant qu'eux-mêmes avaient la paix. Toute cette folie de cris d'avertissement, de coups de mine, de cognements et de bruyants appels depuis ce printemps avait dû être une époque mauvaise et désagréable pour les créatures souterraines et les avait obligées, peut-être, à déménager pour une autre montagne. » On parle également à cette occasion de la générosité « d'une bonne femme souterraine » à qui Ingeborg d'Utleia avait donné les bas gris et rouge qu'elle venait de tricoter, grâce à ce cadeau Ingeborg était parvenue à une telle grandeur et élévation après s'être mariée d'abord à un frère, puis à l'autre ; elle avait hérité de tout après eux deux »... (p. 137)

Mais Knut Hamsun brise ce fantastique, le tourne en dérision à propos de cette pièce étrange trouvée dans le tiroir-caisse de la boutique et qui pourrait bien être venue de ces êtres souterrains ! ? mais qu'un jeune homme sait être de la monnaie allemande, donnée par un des musiciens allemands en échange de tabac. Pourtant Benjamin et un garçon du voisinage, sur les conseils des vieux, vont essayer plusieurs nuits de suite (avant minuit, dernier délai) de rencontrer la houl-dre pour lui faire des cadeaux somptueux : un coeur d'argent accroché à une chaîne et un anneau d'or auquel étaient accrochées des mains en or. (*Mais la vie continue*, p. 170) Suivant l'enseignement des vieux, ils portaient leur chemise à l'envers, ils n'avaient pas de couteau et ils avaient chacun trois baies de genévrier dans la poche. Pendant toute la durée de l'épreuve, plusieurs nuits de suite, « ils devaient ne pas avoir de tabac et ne pas badiner avec les filles ». Malgré tout, « la faille de la montagne ne s'ouvrit pas et personne ne sortit ». (p. 172). On ne passe pas radicalement du côté des êtres souterrains, on reste à la frontière ! Ils avaient également bien pris la précaution d'aller communier avant d'entreprendre cette grande aventure. On voit encore mêlée au fantastique ou à la supersti-

tion, la religion chrétienne. On reste bel et bien dans l'ambiguïté, dans le flou, rien de péremptoire, de définitif, mais suggestif...

Il en va de même pour ce paysan croisé sur la route à mi-chemin entre l'être humain et l'être souterrain, reviviscence des fables de son enfance... Knut Hamsun ne tranche pas ! « habillé comme dans nos contes, en gilet rond à boutons d'argent et pantalon gris à fond de cuir noir. Il menait une toute petite charrette à foin avec un tout petit cheval et il y avait dans la voiture une vache menue (...) ces trois êtres, l'homme, le cheval et la vache étaient si petits, ils dataient de l'âge de la pierre, on eût dit des esprits souterrains en train de faire un petit tour parmi les hommes, je m'attendais à les voir disparaître à ma vue. Soudain, la vache se met à meugler dans sa voiture lilliputienne. Et même ce son absurde venait comme d'un autre monde]. (*Un vagabond en sourdine*, p. 83)

Il arrive aussi que la réalité nous apparaisse « merveilleuse » et semblable à un conte de fée. C'est le cas pour Isak : « Maintenant quand il rentrait chez lui et découvrait son domaine du haut de la colline, il croyait voir un palais des Mille et une Nuits. La solitude s'était peuplée ; la bénédiction de Dieu était descendue sur elle. La nature s'était éveillée après un long sommeil. Des créatures humaines vivaient ici. Des enfants jouaient autour de la maison. Puissante et propice, la forêt l'environnait, sur les hauteurs bleutées du fjeld. » (p. 124)

Il semble que plus l'on monte vers le Nord, les nuits polaires étant plus sombres, les nuits d'été plus claires, plus il y ait de ces êtres fantastiques. Edevart, descendu un peu au Sud pour les besoins de son commerce, pense avec nostalgie à son village qui « était pauvre mais clair et riant en été : hanté par les nymphes et les génies des eaux ; fertiles en légendes l'hiver » (*Vagabonds*, p. 161)

Il existe par ailleurs, dans ces contrées septentrionales, des êtres qui sont ambivalents, semblant appartenir aux deux mondes et qui ont certainement impressionné Knut Hamsun lorsqu'il était enfant. Il s'agit des Lapons. Ase, mi-lapone, mi-bohémienne est un personnage étrange et fascinant, aussi prompt à soigner et à soulager la souffrance, qu'à blesser ou à tuer.

« Elle crache le malheur sur la maison des gens » (p. 75). Elle a, pendu à sa ceinture, un certain nombre de « choses extraordinaires » qui fascinent le petit garçon d'Ester qui vient de se fracturer la jambe. Il peut les examiner de près quand elle lui confie cette ceinture. Avec des objets utilitaires : pipe, tabac, tabac à chiquer, de l'acier et du silex, il y a également des objets d'argent et d'os, une monnaie étrangère avec une attache (que lui a donnée August), un couteau incrusté, dans une gaine portant des signes et des runes. Enfin un cœur contenant un petit champignon qu'elle fait sentir à l'enfant et grâce auquel il s'endort rapidement alors que les gouttes de son père, le docteur, n'avaient pu le calmer. (p. 111) Ase peut donc faire preuve de générosité - elle n'a pas soulagé l'enfant pour

de l'argent puisqu'elle repousse fièrement celui que veut lui donner Ester. Elle accourt encore lorsqu'un enfant s'est ébouillanté, « elle passe pour rebouteuse, pour savoir guérir les bêtes et en partie les gens, » mais sa cruauté est sans limite, elle arrache un oeil au docteur qui la chasse de chez lui, alors qu'elle vient de soulager son fils ; elle précipite Solmund qui l'a repoussée lorsqu'elle lui demandait (juchée tout à coup au sommet du tas de bois qu'il charroyait) de l'épouser « - Ça n'arrivera pas, dit-il, et pic et pic et colegram et dégage de mon chemin. - Tu vas le payer ! dit Ase. A partir de ce jour-là, le cheval devint farouche et le pauvre Solmund alla au-devant de son destin... (24) ». Peu après on apprend qu'il a été pris avec son cheval par la cascade de Segelfoss (p. 25). Cette mort laisse sa femme et ses enfants dans le plus grand dénuement. August aussi sera victime de sa vengeance, vengeance féroce puisqu'elle provoquera sa mort en rabattant les moutons vers lui ; l'énorme troupeau de moutons, pris de panique, va le porter et le précipiter dans l'abîme... Mais si Ase sort tout droit de la légende, de la mythologie, « elle peut être au même moment à Sorgraenden et à Nordgraenden bien qu'elle fût tout à pied » (p. 25) elle est en même temps très humaine et tout ce qu'elle demande c'est de l'amour. C'est la jalousie, le dépit et l'orgueil qui provoquent chaque fois le drame, c'est-à-dire la mort de Solmund, celle de Cornelia - elle avait craché sur le seuil de sa maison - et celle d'August. Ils l'ont tous deux repoussée sans ménagement, et Cornelia est trop aimée d'August. Ase souffre de ce manque d'amour pourtant on nous dit que c'était une fille remarquablement belle, qu'elle marchait à grandes enjambées telle une reine, fière de sa personne, au parler lent et grave, mais elle est également toute crottée et sans doute son ascendance, (son père est censé être bohémien, sa mère lapone), fait d'elle une exclue. Si elle fréquente un peu les Lapons et habite une cabane auprès d'un vieux Lapon, elle ne semble pas faire partie de leur communauté et si elle porte comme eux un sarrau, le sien est uni, brun sans broderies aux couleurs criardes, ni fioritures. (p. 24)

D'autres Lapons apparaissent également maléfiques : Gilbert dans *Benoni* et *Rosa* et dont Rosa redoute les apparitions car elle a l'impression qu'il lui porte malheur. Chaque fois qu'il y a un événement dans sa vie, il surgit (sa rencontre avec Benoni, son mariage avec Arentsen, lorsqu'elle emménage chez Benoni, au moment du retour d'Arentsen) là s'arrête son rôle de mauvais augure pourtant, mais il la terrorise car pour elle « chaque fois les présages de Gilbert ont été véridiques ». (p. 97) Il joue également un rôle important dans la vie de la baronne Edvarda. La célébration devant l'idole de pierre que surprend le narrateur rappelle les rites orgiaques de la déesse Freyja. Pour la baronne, aucun doute : le Dieu de pierre s'est vengé de Munken Vendt qui l'a touché, car « il est plein à déborder de la sainteté que les Lapons lui ont infusée par leurs prières, de génération en génération ! » Aussi « ses yeux deviennent carrément stupides » lorsqu'elle apprend que le Lapon a « enduit son dieu de pierre d'une matière empoisonnée pour frapper de malheur tous ceux qui y toucheraient ! (...) elle avait manifestement cru à toutes les supercheries du Lapon (p. 113). Quant au Lapon Os An-

dersc'est surtout à Inger qu'il porte malheur et c'est à lui qu'elle attribuera la responsabilité du bec-de-lièvre du bébé qu'elle va avoir après qu'il lui eut apporté un lièvre de la part d'Aline. Pas plus que dans le cas du dieu de pierre, on n'est obligé de croire au maléfice du Lapon. On peut tout autant penser qu'il ne s'agit que de fantasme de la part d'Inger qui, folle de chagrin, a besoin d'un bouc émissaire pour se décharger de sa douleur et de l'horreur de son acte. Dans un sens ou dans l'autre, le mystère subsiste, la démystification n'est pas totale.

Oline, si proche des Lapons pourrait être apparentée à Ase, mais ce qui la pousse à agir, « étrange créature t...) qui rôdait partout et trottait infatigablement en dépit de ses soixante-dix ans » (p. 224) ce n'est pas la quête d'amour, mais l'amour qu'elle a pour ses enfants. « Oline a quelque chose de fatal. On la voit toujours arriver quand il y a un malheur quelque part ; elle le flaire. Comment se serait-elle tirée d'affaire tout au long de son existence si elle n'avait pas été douée de cet instinct ? (p. 274) Elle invoque sans cesse « le Tout-Puissant », « Le Sauveur », « le Seigneur », « le Très-Haut », « Dieu » et ses « Légions Célestes », pourtant elle est beaucoup plus proche du paganisme que du christianisme. Il y a en elle une force primitive et sauvage, qui l'apparente davantage à une sorcière qu'à une sainte. La baronne Edvarda, passe également d'une religion à l'autre et si elle veut se rendre à Jérusalem pour expier, elle confie au narrateur qu'elle « n'a la paix avec rien », qu'elle a essayé » beaucoup de remèdes, « je suis allée jusqu'à vénérer des dieux étrangers. C'est ce que je faisais en Finlande aussi et je n'ai pas eu la paix »... Elle peut être, comme Ase ou Oline généreuse et monstrueuse à la fois, manipulant Benoni et Munken Vendt. Devenant diabolique lorsqu'elle recueille la vermine chez le vieillard grabataire pour la répandre chez Rosa... Ces femmes semblent à mi-chemin entre le mythe et la réalité. Elles ont la force et la détermination de femmes telles que Gudrun ou Brynhildr, bien qu'elles ne soient pas douées de pouvoirs magiques comme c'est le cas pour Ase. Mais elles ont toujours un point commun, c'est l'amour, qui dicte leur conduite.

Si l'amour est à la fois leur force et leur malheur, c'est la religion qui doit venir à leur secours. Associer la religion au fantastique peut paraître aberrant, cependant il manquerait un élément important dans la fantasmagorie hamsunienne si on l'excluait. En effet, comme on vient de le voir avec Oline et Edvarda, il n'y a pas de frontière bien définie dans le monde hamsunien entre superstition, rêve, Nature, et Dieu, que l'on invoque pour un oui, pour un non, qu'on le maudisse ou qu'on le remercie. Tout événement est lié à la Providence, au Destin. Termes que l'on retrouve sans cesse.

Les références à Dieu sont innombrables et fluctuent d'un personnage à l'autre, d'un roman à l'autre ou simplement d'un moment à l'autre. Dieu est « démoniaque » dans *Faim*, s'acharnant contre ce pauvre jeune homme, s'interposant lorsqu'il cherche un emploi (p. 35). On peut multiplier les citations exprimant la cruauté divine : « servirait-il de cobaye pour expérimenter ses caprices ? », « S'il croyait me rapprocher de lui et me rendre meilleur en me

martyrisant, en accumulant les déboires sur ma route, il se trompait quelque peu, je pouvais le Lui garantir. Je levai les yeux vers le Très-Haut, pleurant presque d'orgueil et de défi, et je le Lui dis une fois pour toutes, mentalement... Dieu avait fourré son doigt dans le réseau de mes nerfs et discrètement, en passant, il avait un peu embrouillé les fils... Il y avait un trou béant à la place touchée par son doigt qui était le doigt de Dieu »... Il finit cependant par le laisser aller en paix avec ce trou béant dans la tête... (p. 37).

A nouveau un an plus tard, « du haut du ciel, Dieu me suivait d'un oeil attentif et veillait à ce que ma déchéance s'accomplît selon toutes les règles de l'art, lentement et sûrement, sans rompre la cadence. Mais dans l'abîme de l'enfer, les méchants diables se hérissaient de fureur, parce que je tardais trop à commettre un péché mortel, un péché impardonnable pour lequel Dieu, dans son équité, serait forcé de me précipiter... » (p.76). Ces accusations terribles ne l'empêchent pas d'implorer ce même Dieu sans cesse et de le remercier aussitôt qu'une éclaircie apparaît.

Cette relation à Dieu traverse l'oeuvre de Knut Hamsun et perdure jusque dans son livre ultime, *Les sentiers où l'herbe repousse*. Malgré la situation désastreuse dans laquelle son auteur se trouve après des années de prospérité, il se contente de « remercier Dieu le Père de la vie (qu'il a) pu vivre ici-bas » (p. 174) « Je reçois tant de dons bénis de l'être suprême, mais je n'en donne qu'un reflet épars et confus. Il me suffit de les toucher, de mettre les doigts sur le pollen » (p.145) dit-il à propos de ses recueils de poèmes qui manquent de « suavité ». Et l'évocation de Dieu par le chemineau Martin n'est pas négative non plus. Elle lui a permis de supporter un amour malheureux, de vivre libre sur les routes de Norvège en portant la bonne parole avec l'aide de « l'Esprit Saint » et « par la grâce de Dieu ».

Cette relation à Dieu est très personnelle ; Knut Hamsun ne semble pas avoir participé à une vie collective religieuse, « une fois j'ai communie à l'église. C'était lorsque je fus confirmé ». Il met une distance vis-à-vis de cet acte « le pasteur me fourra quelque chose dans la bouche, sur quoi il me fit boire une gorgée dans un verre... ». Et que faut-il penser de la suite : « mais ils se retinrent et ne rirent pas », et de ce souvenir : « je suis arrivé une fois à une chapelle, ou Dieu sait comment cela s'appelle, un temple musulman, mais minuscule et délabré. Un homme de haute taille, à la barbe rousse, posa quelques chiffons par terre et, sur les chiffons, quelques petites pierres. Puis l'homme se jeta à genoux. L'idée me vint qu'il priait Dieu. Pourquoi avançait-il et reculait-il les pierres sur les chiffons ? Je ne compris rien, mais je me retins et ne ris pas. » (p. 182)

Knut rejette à travers son oeuvre toute église et toute liturgie. Le contact avec Dieu est direct, je ne dirais pas d'homme à homme mais plutôt de fils à père. Cette notion de Dieu le Père est récurrente. Il ne veut pas d'intermédiaire.

Le rôle des pasteurs est de maintenir la crainte du châtement divin. Le prêche à propos du cambriolage dans *Rêveurs* est assez caractéristique :

« Que fait-on maintenant ? Ah ! le monde a crû en effronterie, on emploie la nuit au pillage et au péché. Que le coupable soit frappé, qu'on l'amène ! Le nouveau pasteur s'avérait comme un coq de combat. Cela faisait la troisième fois qu'il prêchait et il avait déjà contraint à l'expiation maints pécheurs de la paroisse. Quant il était en chaire, il était si blême et si bizarre qu'il avait l'air d'un fou. Certaines de ses ouailles en eurent assez dès le premier dimanche et n'osèrent plus revenir. » (*Rêveurs*, p. 32)

On retrouve là l'aversion de Knut Hamsun, lorsque se réunissait autour de son oncle, austère piétiste, une petite communauté d'hommes sombres qui retrouvaient l'ire du Seigneur dans les textes du Message biblique :

« La première image que j'ai de Lars Oftedal se rattache avec une étrange intensité à une après-midi dominicale où le ciel était bleu et où le temps était calme, calme ; un soir de printemps où l'on entendait, venu de l'est, le chant du tétras, où un grand chien jaune suivait en aboyant une trace qui allait vers la chaîne des montagnes, au nord, et où un soleil couleur de sang sombrait dans le Vestfjord. »

*Je m'étais tant réjoui à la pensée de ce soir. Au presbytère, deux camarades de la ferme voisine m'attendaient... mais on comptait sur moi pour la lecture ! Une nouvelle gazette, **Le Message biblique de Stavanger**, était rentrée ; il y avait une quantité épouvantable de numéros. Je lisais Oftedal. J'étais assis dans une pièce chaude et étouffante à côté de personnes en vêtements sombres, qui revenaient de l'église et qui maintenant, sinistres et pensives, attendaient l'appel du Saint-Esprit dans leurs coeurs. Juste devant moi, il y avait un grand poêle noir avec un dragon terrifiant sur la porte. Je découvris pour la première fois qu'il y avait quelque chose de mystérieux sur cette porte. Et dehors, le ciel des Lofoten déversait sa belle lumière fiévreuse. Le soleil teintait les feuilles que je tenais entre mes doigts. A chaque point qui terminait les phrases, j'entendais le tétras, la-haut sur la chaîne des montagnes, à chaque nouvelle ligne je voyais le chien qui ne cessait de s'éloigner, mais chaque fois que je prenais un nouveau numéro de la revue, j'entendais très distinctement mes camarades chuchoter mon nom et je les voyais se pencher vers ma fenêtre et regarder, craintifs, à travers la croisée. Et c'était là que j'étais.*

Je lisais à haute voix. Sept personnes étaient là à écouter. C'était une heure, voire deux ou trois heures de grâce, toute une communion, le Verbe divin dans le feu brûlant de l'enfer - un instant béni où mon coeur se convulsait et où les auditeurs exultaient dans un commerce sublime avec Dieu. Et au fur et à mesure que je lisais, le chien ne cessait de disparaître, et le soleil s'engloutissait... Au moment où je sortis, tout était calme : je n'aperçus pas la moindre trace de vie. Mes camarades étaient partis... »

Ces lectures ont marqué Hamsun sur plusieurs points : détestation de cette religion sans espoir, sans joie et qui le retient prisonnier, fierté de prendre le rôle du pasteur devant un auditoire d'hommes adultes (*Un aigle dans la tempête*, p. 39, 40, 41), et la connaissance du monde biblique.

Mais ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est le dragon qui intervient au beau milieu de l'histoire et qui incarne toutes les frayeurs que peut vivre l'enfant dans cet univers d'hommes habillés de noir. Ce qui est également très révélateur dans ce souvenir, c'est l'opposition si nette de la religion cauchemardesque et de la nature si paisible et accueillante qui l'attend au dehors. Comment s'étonner alors que la nature soit, dans toute son oeuvre, un lieu de recueillement et de réconfort ? « L'atmosphère de la forêt allait et venait à travers mes sens, je pleurais de tendresse et j'en étais absolument joyeux, j'étais éperdu d'actions de grâce. Toi, bonne forêt, mon foyer, paix de Dieu, je dois te dire du fond de mon coeur... Je m'arrête, me tourne dans toutes les directions et nomme en pleurant les oiseaux, les arbres, les pierres, l'herbe et les marais par leur nom, je regarde autour de moi et je les nomme en litanies. Je lève les yeux vers les montagnes et pense : oui, me voilà ! comme si je répondais à un appel. » (*Pan*, p. 120)

Extase également pour Nagel : « S'oubliant totalement, il fut submergé par ce bonheur qui l'emportait, et il se cacha dans le soleil brûlant. Le silence le possédait littéralement, rien ne le dérangeait, à part, haut dans le ciel, le murmure doux de la machinerie du bon Dieu. Dans la forêt pas une feuille, pas une aiguille de pin ne bougeaient. Nages nageait dans le plaisir, se mettait en boule et tremblait de joie : tout était si bon. » (*Mystères*, p. 55).

Si la nature est bienfaitrice et maternelle, elle est aussi pour le tout jeune Johannes un lieu de culte : « Il chercha des yeux les oiseaux de la forêt. Il connaissait chacun d'entre eux, savait où se trouvaient leurs nids, comprenait leurs cris et leur répondait à sa façon. Souvent, il les avait nourris de boulette préparées avec la farine du moulin. Tous les arbres long du chemin étaient ses amis. Au printemps, il en extrayait la sève. L'hiver il était comme un père pour eux, les libérant de la neige qui alourdissait leurs petites branches. Même là-haut, dans la carrière de granit, les pierres, dont aucune ne lui était étrangère, avaient son amitié. Il avait gravé sur certaines des lettres et des signes, puis les avait ordonnées tels les fidèles autour du prêtre. » (*Victoria*, p. 45). Glahn fait également figure d'officiant « Un merci, pour la nuit solitaire, pour les montagnes, les ténèbres et le mugissement de la mer qui rugit à travers mon coeur ! Ecoute à l'est et écoute à l'ouest, oh ! écoute. C'est le Dieu éternel ! ce silence qui murmure contre mon oreille, c'est le sang de la Toute-Nature qui bouillonne, c'est Dieu qui tisse une trame entre le monde et moi... Oh ! par mon âme immortelle, je rends toutes grâces aussi de ce que c'est moi qui suis ici !... » (*Pan*, p. 162).

On peut à nouveau faire le parallèle entre cette vision et celle qui apparaît encore dans *Enfants de leur temps* : « Au début il avait eu le désagrément de ne trouver aucun domestique parce que sa maison était construite avec les matériaux d'un bâtiment d'église : il devait y avoir des esprits, des revenants, les murs sentaient décidément le cadavre (p. 131)

Cette opposition n'apparaît pas dans *L'éveil de la glèbe*. Ici on est loin de toute église et Dieu est présent, sans intermédiaire, sans pasteur, sans prêche, sans sermon. « Il se débrouillait : le don de l'invention, peut-être une inspiration émanée de Dieu même ! ainsi, tant bien que mal, « eh, mon Dieu ! » Il ne lisait pas mais il pensait à l'au-delà, car il avait une âme simple et craintive. Le ciel étoilé, le bruissement de la forêt, la solitude, l'immensité neigeuse, les forces de la terre et de l'espace l'incitaient à la réflexion et au recueillement. Il était croyant et redoutait le Seigneur. Le dimanche, il se lavait, par respect pour la sainteté du jour, mais il travaillait comme dans la semaine ». (P. 12) Il n'y a pas de dissociation entre Dieu et la Nature, il s'agit pour Isak d'un « Grand tout ».

« Depuis des générations, de mémoire d'homme, les siens de père en fils, avaient semé du blé. C'était un soir tranquille et tiède, brouillé de pluie, quand les oiessauvages venaient d'émigrer (...) Isak allait nu-tête et se mariait au nom de Jésus. Il était rude comme un bloc de chêne pourvu de bras ; mais, dans son cœur, il était comme un enfant. Chacun de ses gestes était soigneusement exécuté dans un esprit de bonne volonté et de résignation. Voyez, ces petites graines qui vont germer et croître et donner des épis et multiplier, ainsi font-elles par toute la terre où le semeur répand son blé ! En Palestine ou en Amérique, comme dans la vallée du Gudbrand, le semeur est pareil à cet Isak, qui sème, point minuscule au milieu du vaste monde ! Sa main lançait le blé à la volée : le ciel était brumeux et doux, une pluie fine arrosait la terre ». (p. 42)

On trouve mêlés ici les coutumes ancestrales et le sacré avec les références bibliques soulignées par le choix, parmi les deux pays cités de la Palestine, ainsi que le paganisme avec la terre nourricière et la Nature. Et chaque fois qu'il est question de la Nature, c'est toujours avec une majuscule. Elle est transcendée et Knut Hamsun nous entraîne dans un espace édénique où les contingences matérielles n'existent plus.

Isak vit ainsi dans la proximité de Dieu et lorsqu'il rencontre le diable, après la stupeur, la peur, vient la force de le repousser. C'était un hiver sombre, lugubre. Isak recherchait la solitude (...) Tout était silencieux autour de lui. Dieu soit béni pour cette paix et ce recueillement, car il n'y a rien de meilleur ! Isak est un défricheur ; il promène son regard sur la campagne, pour voir ce qu'il aura à défricher encore (...) Il se leva et resta coi de saisissement. Que lui arrivait-il ? Il y avait quelque chose là, devant lui : un esprit ? un fantôme ? ... Non, ce n'était rien. Il se sentait étrangement troublé ; il fit un pas court, mal assuré, et marcha droit au-

devant d'un regard, un regard puissant, deux yeux. Au même moment, l'apparition se mit à gronder. Or, tout le monde sait qu'un fantôme peut avoir une manière bizarre et effrayante de gronder. Isak n'avait jamais entendu une pareille horreur de grondement et il frissonna ; il étendit même la main, et ce fut peut-être le geste le plus désespéré que cette main eût jamais exécuté. Mais qu'y avait-il là, devant lui ? Était-ce l'effet d'une hallucination ? Était-ce une créature matérielle ? Isak était prêt à jurer qu'il y avait une puissance suprême. Mais ceci n'avait pas l'aspect de Dieu. Était-ce le Saint-Esprit ? Qu'aurait-il fait là, suspendu dans l'espace ? Deux yeux, un regard, et rien de plus ! Était-ce pour le prendre, pour emporter son âme ? Soit ! Isak se résignait à l'inévitable : alors il irait au Ciel, dans le séjour des bienheureux. Il était anxieux de voir ce qui allait arriver ; il tremblait toujours. Il sentit un froid qui émanait de l'apparition. Ah ! ce devait être le diable ! Isak commençait à douter de sa raison. Si c'était le diable, que lui voulait-il ? Isak n'avait rien fait de mal : il n'était qu'un bûcheron qui rentrait las et affamé et qui n'avait que de bonnes intentions. Il fit encore un pas, mais petit, et il recula aussitôt. Il fronçait les sourcils. C'était peut-être le diable, bon ! mais le diable n'était pas tout-puissant : Luther, par exemple, l'avait vaincu, sans parler de tous ceux qui l'avaient mis en fuite en faisant le signe de la croix et en invoquant le nom de Jésus. Isak se sentit enclin à mépriser le danger ou à en rire ; il ne croyait plus qu'il allait quitter ce monde pour le séjour des bienheureux. Il fit deux pas vers l'apparition, se signa et cria : - Au nom de Jésus !... Hem ! En entendant le son de sa propre voix, il revint à lui d'un coup et vit Sellanraa au flanc de la colline. Le fantôme ne grondait plus, les deux yeux dans l'air avaient disparu. Il rentra chez lui par le plus court chemin, sans braver inutilement le danger. Quand il posa le pied sur le seuil de sa maison, il toussa, conscient de sa force ; il se sentait sauvé. Il entra dans la salle comme une créature humaine qui avait encore sa place ici-bas. Inger le considéra et lui demanda pourquoi il était si pâle. Il avoua qu'il avait rencontré le diable. « - où ? demanda-t-elle - Là-haut, juste devant chez nous. - Le diable lui-même ? Isak fit une inclination de tête. - Comment t'en es-tu débarrassé ? - J'ai marché sur lui, au nom de Jésus, » répondit Isak. Inger fut un moment à se reprendre avant de pouvoir servir à souper. (*L'éveil de la glèbe*, p. 189).

La religion - on pourrait dire le mysticisme - d'Isak échappe à tout livre, elle émane de son environnement, de la Nature et il la transmet à ses enfants : « Il avait porté les enfants dans ses bras ; leur avait parlé des oies sauvages et des bêtes des bois, des merveilles de la nature... » Cette éducation a marqué l'un de ses fils et on peut imaginer qu'il sera fidèle à l'éthique de son père : « Sivert se promène un soir au bord de la rivière. Il s'arrête soudain. Deux canards sont posés sur l'eau, mâle et femelle ; ils l'ont aperçu. La présence de l'homme les inquiète. L'un dit quelque chose : un chant bref, une mélodie en trois notes. L'autre répond dans le même langage. Alors ils s'enlèvent tourbillonnant, comme deux petites roues, et vont se reposer à un jet de pierre plus loin. L'un dit encore quelque chose et l'autre lui répond ; c'est le même langage que la première fois, mais son-

nant d'une allégresse nouvelle, deux octaves plus haut ! Sivert est là et regarde les oiseaux, regarde au-delà, perdu dans un rêve. Un son l'a traversé, une douceur, et a réveillé en lui le souvenir subtil et délicat de quelque chose de sauvage et de délicieux, de quelque chose qu'il a vécu dans une existence antérieure, mais qui s'est effacé. Il rentre silencieusement, ne dit rien à personne de sa rencontre : cela ne peut pas s'exprimer en langage terrestre.

Et c'était Sivert, de Sellenraa, un jeune garçon pareil à tant d'autres, qui, se promenant un soir, avait éprouvé cela. » (P. 360)

Sivert sera sauvé, il restera à Sellenraa pendant qu'Elseus partira se perdre en Amérique. La vie paysanne assure la rédemption. Ce sera le cas pour Julie d'Espart, pour Ingeborg Torsen, comme on peut penser que Knut Hamsun le concevait pour lui-même.

Dans *L'éveil de la glèbe* tout est lié et entremêlé. « Est-elle sans joie, la vie du paysan ? pas du tout ! Il a la compagnie des puissances supérieures, de ses rêves, de ses amours, de ses superstitions. » (p. 359)

Rien d'orthodoxe non plus pour Glahn lorsqu'il « résonne à l'unisson dans le grand silence, à l'unisson. Je regarde le croissant de la lune, il se tient dans le ciel comme une coquille blanche et j'éprouve pour lui un sentiment de tendresse. Je sens que je rougis. C'est la lune ! dis-je silencieusement et passionnément, c'est la lune ! et mon cœur bat vers elle, dans une légère palpitation. Cela dure quelques minutes. Il vente un peu, un vent étranger me parvient, une pression d'air singulière. Qu'est-ce ? Je regarde autour de moi et ne vois personne. Le vent m'appelle et mon âme s'incline, consentante, vers cet appel, et je me sens enlevé, arraché de ma cohésion, attiré sur une poitrine invisible, mes yeux s'embuent, je frissonne... Dieu est quelque part dans le voisinage et me regarde. Cela dure encore quelques minutes. Je tourne la tête, l'étrange pression d'air disparaît et je vois quelque chose, comme le dos d'un esprit, qui chemine sans bruit à travers la forêt... A ces temps forts, plein d'allégresse succède « une profonde mélancolie ». (*Pan*, p. 169)

Cet hymne à la Nature s'accompagne de légendes, de personnages mythiques apparaissant au gré de l'imagination enfiévrée de leur auteur et qui semble l'incarnation de dieux de la nature. Diderick et Iseline symbolisent l'amour et la sexualité. Ils apparaissent dans *Pan* et on les retrouve dans *Rosa*, avec Munken Vendt, et dans *Victoria*, qui devient Isolin du domaine d'Os. « Cher lecteur voici l'histoire de Didrik et d'Iselin, écrite au récit fidèle de l'aventure de Didrik, que Dieu fit terrasser par l'Amour. » (P. 103) Mais revenons à *Pan*, « comme il pouvait m'arriver des choses extraordinaires pendant les nuits ! Personne ne le croirait. Si *Pan* était perché dans un arbre et me regardait, quelle conduite tiendrais-je ? Et s'il avait le ventre ouvert et s'il était recroquevillé de telle sorte qu'il fût assis comme s'il buvait son propre ventre ? Mais il ne faisait tout cela

que pour loucher de mon côté et m'observer, et tout l'arbre tremblait de son rire silencieux quand il voyait que toutes mes pensées s'emballaient et m'emportaient... Je ne dormais pas de trois nuits, je pensais à Diderik et Iseline. Voyez, pensai-je, ils pourraient venir. Et Iseline attirerait Diderik vers un arbre et dirait : - Reste ici, Diderik, monte la garde pour Iseline, je veux faire nouer le cordon de mon soulier par ce chasseur... Et quand elle vient, mon coeur comprend tout, et il ne bat plus, il sonne le tocsin. Et elle est nue sous sa robe, de la tête aux pieds, et je pose ma main sur elle... » (*Pan*, p. 45)

Hymne à l'amour et à la sensualité de ce roman qui commence avec l'arrivée du printemps et se termine après les « nuits de fer », le début de l'automne alors qu'« un calme mystérieux s'étendit sur les êtres humains, ils rêvaient et se taisaient, leurs yeux attendaient l'hiver. » (P. 202) et lorsqu'il rencontre une jeune bergère : « Ma petite fille de la lande, entre dans la cabane et laisse-moi te regarder. D'ailleurs, tu t'appelles Henriette. Mais elle passe devant moi sans mot dire. L'automne, l'hiver l'avaient saisie. Déjà ses sens dormaient. Déjà le soleil était descendu dans l'Océan. » (p. 203) A la magie de l'été, succède celle de l'hiver...

Chaque saison a ses prodiges ; mais il y a toujours l'immense rumeur du ciel et de la terre, la grandeur de la nature qui vous enveloppe de toute part, les profondeurs ténébreuses de la forêt, la poésie des arbres. Tout est grave et doux, et porte à la méditation. Ils avaient la joie, à Sellanraa, d'assister, au printemps et à l'automne, au passage des oies migratrices, dont les cancons résonnaient du haut des airs ; et, quand elles étaient passées, le silence retombait sur la campagne. Mais les êtres humains éprouaient un attendrissement singulier : il leur semblait que la nature venait de leur parler. Oui, ils étaient entourés de prodiges en toute saison. L'hiver, ils contemplaient les étoiles et souvent aussi l'aurore boréale : un cataclysme au firmament, un incendie chez Dieu. De temps en temps, ils entendaient le tonnerre, et c'était un événement sinistre et solennel pour les hommes et les animaux. Le printemps, oui, avec sa hâte, sa frénésie, ses transports ! Mais l'automne ! l'automne incitait à la mélancolie et à la prière ; on devenait superstitieux et on entendait des avertissements. Inger subissait cette influence ; cela pesait sur elle et l'inclinait à la piété. Pouvait-elle s'en défendre, quand on est seul devant la nature ! Les soins de ce monde comptent moins ici que la religion, la crainte de la mort, les merveilles de la superstition. Inger n'avait pas plus de raison qu'une autre de redouter le jugement du Ciel. Elle savait que Dieu viendrait au soir des temps et abaisserait sur elle son regard fabuleux. (*L'éveil de la glèbe*, p. 187)

Inger quant à elle s'accroche désespérément à la religion lorsqu'elle souffre de l'abandon de Gustaf. Mais là encore elle a une piété très particulière. On a plus l'impression d'un objet magique, d'un talisman que d'un livre de prière classique.

« Une chose singulière que ce livre de dévotion ! un guide, un bras autour du cou ! quand Inger avait perdu la maîtrise d'elle même et était allée cueillir des mûres, elle n'avait qu'à rentrer dans la petite chambre et à prendre son livre de prières : alors elle se sentait humble et craignait Dieu ». (p. 324).

On serait tenté d'établir une relation avec la lance incrustée de signes magiques et le manteau de Glumr dans *La saga de Viga Glumr* et dont Régis Boyer écrit : « Tant que Glumr conservera ce dépôt, il sera grand, sa fortune ne cessera de croître (...) Le jour où (...) il se débarrassera de ce qu'il faut bien appeler ces talismans, il sombrera et finira assez lamentablement sa vie ». *Les religions de l'Europe du nord*, (p. 29).

Ces avertissements sont également donnés à Nagel, sous la forme de cette femme grande, qu'il voit passer sous sa fenêtre. Elle lui a déjà sauvé la vie une fois, mais le Destin est là et malgré cette mise en garde, il se noiera. Il faut également souligner qu'il s'est également dessaisi de son talisman, de la bague de fer qu'on découvre une première fois avec la description du personnage : « Il portait à un doigt un simple anneau de fer ou de plomb. (p. 9) Une deuxième fois, oui c'est vrai qu'il se pavane constamment avec sa bague en fer au petit doigt » (p. 77). A propos de la question « S'y connaît-il en sorcellerie ? Il répond qu'il « touchait un peu à tout. Comme on pouvait le voir, il portait ce simple anneau de fer sans valeur, mais aux propriétés les plus remarquables. On ne le croirait pas, pourtant si jamais il perdait sa bague à dix heures du soir, il lui fallait absolument la retrouver avant minuit, sinon, gare à lui. Il l'avait reçue en cadeau d'un vieux Grec, commerçant sur le port du Pirée, à qui il avait rendu service et même fait cadeau d'un paquet de tabac... Il avait été sauvé une fois par lui. Après tout, l'objet de la foi importe peu si seulement, au fond de soi-même, on préfère telle chose à telle autre. La bague l'avait guéri de sa nervosité, l'avait rendu fort et puissant. » (p. 81) Une quatrième fois, « Je décide de couper les ponts avec le monde, je renvoie la bague ». (p. 222), une cinquième fois : « ... il était, lui, arrivé au bout de la route. Il passa par le port pour voir une dernière fois les bateaux et, devant le dernier quai, jeta sa bague en fer dans la mer et la regarda couler. Tiens, tiens, voilà enfin un effort pour se sortir du bluff ! » (p. 234) Sixième fois, « Brusquement, il se leva, écarlate, et affirma qu'il lui manquait quelque chose. Il ne comprenait pas lui-même, c'était comme si quelque chose d'imprévu l'attendait. Il se sentait angoissé. (p. 254) Septième fois « Soudain, il regarda sa main et vit que sa bague avait disparu. Son cœur se mit à battre rapidement ; il regarda bien : la trace de la bague y était, mais la bague, elle, avait disparu ! Mon Dieu, la bague a disparu ! oui, il l'avait jetée à l'eau, croyant qu'il n'en aurait plus besoin, il l'avait jetée à l'eau... Et maintenant plus de bague, plus de bague... Il se leva précipitamment, s'habilla à toute vitesse et tourna en rond comme un dément. Il était dix heures : à minuit il fallait qu'il l'ait retrouvée, minuit, pas une seconde de plus... la bague, la bague ! (p. 265)

On pourrait ajouter à cet objet qui le protège, le signe de la croix d'August dans *Mais la vie continue* qui semble conjurer le mauvais sort... Il se signe sans cesse, lorsqu'il rencontre Ase, bien sûr, mais aussi lorsqu'il indique l'endroit où trouver du hareng : les deux patrons de bateau s'interrogent : « - Oui, mais il allait faisant de curieux signes et des croix avec les doigts, exactement comme une espèce de sorcellerie... Force leur était de demander, dans leur médiocre savoir, si de pareilles choses ne revenaient pas à conjurer Dieu ? » ... « Oui, pendant sept jours, j'ai dit. Si vous n'avez rien pris pendant sept jours, vous vous déplacez de sept milles vers le nord.(...) Mais vous ferez des prises avant, je crois ! ajouta-t-il en se signant à la fois sur le front et sur la poitrine. - Bizarre ! murmurèrent les patrons (...) Altmulig se fit prophète, et voyant (...) - As-tu conjuré ton hareng ? demanda l'un des deux patrons, réduit à quia.- oui, parce que, alors, nous ne voulons rien avoir à faire avec ça ! » dit l'autre. Altmulig leva les yeux sur le chef et demande : « Je ne sais pas... Y avait-il autre chose ?... (...) Même le chef devait trouver l'homme à tout faire un peu trop mystérieux, mais il laissa faire ». Ces nombreux signes de croix jouent peut-être également un deuxième rôle : « August se signa sur le front et sur la poitrine, visa une seconde et tira. La feuille rouge du tremble disparut (...) qu'il eût touché juste, c'était la plus incroyable merveille, et cela avait été un coup éclair. Mais qu'il se fût signé deux fois avait peut-être fait encore plus impression..., cela faisait peur, c'était une conjuration, et même un signe fait au mauvais pour qu'il l'aidât - et alors, Ase était impuissante. » (p. 104).

LE PERSONNAGE HAMSUNIEN

Le fantastique d'une manière ou d'une autre fait partie intégrante du personnage hamsunien qui est un être à part, sans racine, libre. Il n'accepte ni ne supporte aucune contrainte, pas plus celles de la religion que celles de la société. Il souffre et s'enorgueillit tout à la fois de son exclusion, de cet exil permanent qui lui fait rechercher dans la nature ce qu'il ne peut trouver auprès de ses « semblables » dont il est si différent.

Là encore, dans la vie même de ce personnage transparait le fantastique, dans le sens où il échappe aux contingences matérielles, au quotidien. Ce sont des êtres de légendes, des êtres mythiques qui bouleversent l'ordre établi. Bons et mauvais génies tout à la fois, ils émaillent l'oeuvre de Knut Hamsun et lui donnent sa dimension.

August en est peut être le plus beau représentant qui n'en finit pas de faire rêver, d'intriguer, de fasciner et qui peut paraître en même temps si pitoyable, et vulnérable. Victime éternelle de ses amours dans *Vagabonds* déjà et dans *Mais la vie continue* où la toute jeune Cornelia fait chavirer son vieux

coeur. Avec lui tout se brouille : « August s'entendait admirablement à mêler les choses, le juste et l'injuste, le véridique et l'imaginaire. Il n'avait pas honte. Il parlait même de procédé loyal, proclamait qu'on devait toujours agir selon la justice et l'honnêteté. Il riait avec sa bouche en or... » (*Vagabonds*, p. 85). Tout comme Nagel, c'est un conteur infatigable et ses aventures n'ont jamais de limites. « August se taisait, mystérieux. Mais un autre auditeur observa : « Oui tu voudrais bien le savoir, Teodor ! Mais ce n'est pas pour tes oreilles, ni pour les miennes ! ». Et August s'épanouissait ; il ouvrait sa bienheureuse bouche en or et laissait s'égarer sa fantaisie. Ah ! Dieu ! c'était quelque chose d'entendre ça ! Edevart l'aidait à triompher... Et que t'est-il arrivé là-bas demanda Edevart. August se recueillit : « J'ai perdu le fil. Ce n'est pas là que je pataugeais dans l'or ? - Dans l'or ? s'écria Edevard, lui-même intéressé. - oui ! Que Dieu m'assiste ! Dans l'or pur ! Je ne pouvais pas me le figurer ! Mais, quand j'ai regardé mes bottes, elles étaient bel et bien dorées ; je les secouais, je frappais du pied, mais l'or ne paraissait pas. Alors je compris ce que j'avais à faire : je courus au bateau, en amont, et avisai le capitaine. Mais personne ne m'aurait cru, si on n'avait pas vu mes bottes. » (*Vagabonds*, p. 296-297).

Nagel tient également son auditoire en haleine et nous fait pénétrer dans un monde féérique. Là encore, sans transition, on bascule d'un monde à l'autre : « Mais laissez-moi vous raconter une aventure qui m'est arrivée. Une fois, il était dans sa chambre, dans une petite ville, pas en Norvège, peu importe l'endroit d'ailleurs. Bref, il était dans sa chambre, un doux soir d'automne d'il y avait huit ans, en 1883. Il lisait, tournant le dos à la porte... Tout à coup j'entends des pas ; on monte l'escalier et on frappe à ma porte... personne.. Je reprends ma lecture et j'entends un souffle léger, comme un souffle humain, et je perçois un chuchotement : viens ! Je me retourne : personne. Je meremets à lire en disant, agacé : « Suffit ! » Alors je vois tout près de moi, à ma gauche, un petit homme pâle avec une barbe rousse et des cheveux en brosse. Il me fait un clin d'oeil, je l'imité. Nous ne nous étions jamais vus, mais nous nous sommes fait quelques clins d'oeil.. Je referme mon livre de la main droite. L'homme va vers la porte et disparaît ; je l'ai suivi des yeux et je l'ai bien vu disparaître. Je me lève et avance vers la porte, lorsqu'on me chuchote : « Viens « Je prends un pardessus, enfile mes bottes et sors.... » (*Mystères*, p. 89-90). Et c'est là qu'il vit cette belle et terrible aventure, la nuit dans une tour octogonale où il rencontre la fille de cet homme qui est venu le chercher et qu'il a suivi à travers la forêt « cet être affreux, mi-homme mi-animal dans les yeux duquel Nagel dit « j'entrevis toutes les horreurs que ces yeux avaient connues dans leur vie ». Et voilà que sa nuit devient un conte : il est allongé dans le lit que lui a laissé la jeune femme et fume son cigare. Il poursuit pour un auditoire que l'on peut imaginer de plus en plus étonné, envoûté : « une myriade de minuscules êtres immaculés, aveuglants de blancheur, tombe sur moi ; ce sont de petits anges qui m'entourent d'un mur de lumière. Ils sont peut être un million à déferler du sol au plafond, et ils chantent, chantent, nus et immaculés. Mon coeur s'arrête, ils sont partout ; je les écoute

chanter. Ils effleurent mes cils et mes cheveux et tout l'espace vibre sous le charme de leurs petites bouches... J'avance doucement la tête et les regarde au fond des yeux : ils sont aveugles... Tous étaient aveugles... Je restai immobile, le souffle coupé, plein de tristesse et d'amertume... Et lorsque la jeune fille revient il lui demande « N'as-tu pas entendu une musique dans la nuit ? J'ai entendu une musique indescriptible. - C'était moi qui chantais. -Toi ? Enfant, c'était toi ? Et nous sommes sortis de la tour, main dans la main, en direction de la forêt. Le soleil brillait dans ses longs cheveux et ses yeux noirs étaient délicieux. Je la pris dans mes bras et l'embrassai deux fois sur le front, puis je tombai à genoux devant elle. Elle saisit alors un ruban noir qu'elle avait sur elle et me l'attacha au poignet en pleurant, visiblement émue... Elle me regarda et se retira après une profonde révérence. Elle fit quelques pas et se retourna une dernière fois. Alors je vis ses yeux. Elle était aveugle... Les douze heures qui suivirent ont totalement disparu de ma mémoire et je ne pourrais dire ce qui s'est passé, je l'ignore. Parfois je me cogne la tête en me répétant : elles sont cachées quelque part là-dedans, tu dois les retrouver. Je n'y suis pas encore arrivé... »

L'histoire ne se termine pas ici, le narrateur est à nouveau dans sa chambre, un livre à la main, les jambes toujours humides et un ruban noir au poignet.

Lorsqu'il demande à la bonne s'il y a une grande tour octogonale dans la forêt, elle lui répond que oui, qu'elle est habitée « Oui, par un homme ; mais il est malade, possédé ; on l'appelle l'homme à la lanterne. Il a une fille qui vit avec lui ; personne d'autre. » Et lorsqu'il retourne et retrouve la tour, c'est pour y voir la jeune fille « étendue sur le sol, morte, brisée par sa chute... et en petit homme, le père, qui contemple le corps de sa fille et qui hurle en tournant autour du cadavre... » (p. 95-96). Alternance de paix extatique, de grand bonheur et d'horreur.

Ces personnages ont vécu mille aventures. Le peu qu'ils nous rapportent subjugué leur auditoire, leur univers ne se borne pas à nos dimensions. Quand August parle du "vaste monde" il ne s'agit pas d'un vain mot : son monde semble plus vaste que celui du commun des mortels.

Pourquoi ces histoires ? Quel rôle, quelle fonction assument-elles ? Peut-être sont-elles des messages, paraboles qu'il faut décrypter. Peut-être ne sont-elles que des fables destinées à enrichir, par leur poésie, un monde de plus en plus matérialiste. Peut-être enfin sont-elles destinées à séduire, à gagner la sympathie ou plus simplement à mobiliser l'attention, le regard, l'écoute.

A ces histoires fantasmagoriques, à ces voyages dans les terres lointaines, s'ajoutent les voyages oniriques. Les rêves tiennent une grande place dans l'oeuvre de Knut Hamsun, particulièrement dans *Victoria*, qu'il s'agisse des rêves éveillés de son enfance qui lui permettent de prendre sa revanche sur la réalité, ou de délire, comme celui où ayant écrit la dernière ligne de son roman, « fruit de neuf mois de travail (...) et tandis qu'il regardait vers la fenêtre à travers laquelle le jour

commençait à poindre, les pensées continuaient à foisonner dans sa tête : Assez mystérieusement, il se trouvait maintenant dans une vallée déserte. Au loin, un orgue abandonné jouait de la musique. Il s'en approcha pour l'examiner et vit que l'instrument saignait... » (p. 101) Il s'agit plutôt d'un cauchemar affreux où il voit encore danser des vieillards... aveugles et morts... un homme de musc, collectionneur d'ombres à l'affût... une tête d'homme rouler sur le chemin lui indiquant ainsi le chemin à prendre... un poisson à crinière aboyait comme un chien... et Victoria nue, qui le regardait en riant, les cheveux soulevés par le vent. Il lui tendit les bras en criant... et se réveilla ». (p. 102).

Les rêves ne sont pas toujours des cauchemars. Glahn déclare à Eva : J'aime trois choses... J'aime un rêve d'amour que j'ai fait une fois, je t'aime, toi, et j'aime ce coin de la terre. - Et qu'aimes-tu le plus ? (lui demanda alors Eva) -Le rêve ». (*Pan*, p. 163). Et encore, « Dormir c'est cette rage inouïe de trouver dans une de mes poches de l'argent que je n'ai jamais perdu et que j'ai intensément cherché. Dormir, c'est me délivrer finalement d'un marin très fort, que je suis en train de tuer mais qui en revanche me pince avec un sécateur. Eh oui, voilà les fables de la vie, les miracles prodigieux que donne le sommeil. (*Sur les sentiers où l'herbe repousse*, p. 46).

Chez les anciens Scandinaves, les rêves jouent un rôle très important puisqu'ils permettent aux morts de communiquer et il importe de savoir les interpréter. C'est une notion qui revient souvent dans les sagas et les eddas. C'est le cas par exemple dans la *Saga de l'iga Glumr*. Glumr voit en songe une femme immense qu'il comprend être la hamingja de sa famille et son apparition signifie certainement la mort de son grand-père et en effet la nouvelle de cette mort lui parvient par le prochain bateau.

Nagel ne se contente pas d'entraîner son auditoire dans ce monde onirique, il l'entraîne aussi dans un autre monde fantastique, celui de sa musique. La musique est, avec l'écriture, un moyen d'expression pour les personnages hamsuniens. Il y a la guitare de Rolandsen, le violoncelle de Bardsen, l'accordéon d'August et surtout le violon de Nagel. « Ce petit homme large d'épaules, habillé de jaune criard, les frappait tous d'ébahissement. Et que jouait-il ? Une chanson, une barcarolle, une danse, une danse hongroise de Brahms, un pot-pourri passionné, un jeu aux tonalités rudes et voluptueuses qui s'infiltraient partout. Il penchait la tête de côté et tout paraissait mystérieux : son exhibition hors programme, dans le noir, au fond de la salle, son apparence peu discrète, la dextérité sauvage de ses doigts, tout troublait les assistants et les faisait penser à un magicien. Il joua plusieurs minutes. Le public resta assis, comme envoûté. Il passa ensuite à un lourd, à un sinistre pathos, un jeu fort de la puissance d'une fanfare : il ne bougeait pas, seul son bras remuait et sa tête était toujours penchée. Il était apparu à l'improviste et avait surpris, en dehors des organisateurs, tous ces braves habitants et paysans qui ne comprenaient pas ; son jeu leur paraissait bien meilleur

qu'il n'était en réalité, meilleur que toute autre chose, bien qu'il jouât avec une passion excessive. Après quatre ou cinq minutes, il se mit soudain à produire des sons horribles, un cri désespéré, un hurlement si pénible qu'ils se demandèrent tous où cela finirait : mais il cessa après trois ou quatre mouvements d'archet. Il s'arrêta et posa l'instrument. Le public ne réalisa pas immédiatement et les applaudissements fous et persistants, ne se déclenchèrent qu'après une minute. Certains montèrent sur les sièges en criant « Bravo ! »... Tout n'était que bruit et confusion... Le public était toujours sous l'emprise de cet homme mystérieux » Et lorsqu'on lui demande pourquoi avoir terminé par ces sons affreux, il répond « J'ai voulu marcher sur la queue du diable. (*Mystères*, p. 199-200)

August, lui, joue de l'accordéon de façon également envoûtante. Il n'a cependant pas besoin de cet instrument pour apparaître souvent comme un personnage fabuleux : Après son départ, les frères rentrèrent au village. Ils parlent de celui qu'ils venaient de conduire au bateau. Joakim dit : « C'est tout de même étrange !... Ne serait-ce pas un envoyé ? - Comment ? Joakim ne sait pas expliquer, mais une sorte d'envoyé. L'existence et les habitudes, dans la baie, avaient été transformées par August pendant les douze dernières années. Le bon et le mauvais, la prospérité, les vicissitudes et l'insécurité, tout pouvait lui être attribué. Du jour où le navigateur, revenant de ses voyages à travers le monde, avait surgi de la profondeur et des ténèbres, il avait aiguillonné toutes les âmes dans la commune et aux environs, il avait été l'initiateur. Il a fait beaucoup de bien, dit Ede Joakim qui était un jeune gars laborieux et était abonné à un journal et tout le reste, était de la même opinion. Mais August n'avait-il pas été, dans un certain sens, un instrument ?... Instrument du Destin.

Autre élément déterminant qui revient sans cesse. Élément incontournable de toute la mythologie nordique, le Destin. On peut retrouver dans les propos de Régis Boyer, dans sa présentation du livre *Les Religions de l'Europe du Nord* bien des éclaircissements par rapport au monde hamsunien. En ce qui concerne le destin il nous dit : « ...le Destin est sacré. Il n'est pas de plus haute valeur. Et si l'on ne peut donner sa vie pour le sacré, vaut-il la peine de vivre ? ou, plus exactement, si la vie peut être si passionnante, n'est-ce pas parce qu'elle est ce champ clos qui nous a été donné pour y faire chanter, éclater le sacré ? Car le Destin s'incarne, le sacré se dépose en chaque homme. Nous accédons ici à la caractéristique la plus originale, la plus étonnamment moderne du paganisme germanique : l'homme ne subit pas son sort, il n'assiste pas à son destin en spectateur intéressé mais étranger, il lui est donné de l'accepter et de l'accomplir -de le prendre en charge, à son compte. » (p. 13) Julie d'Espard pense que Daniel « affronte la destinée en homme » quant à lui, il avait inventé des proverbes, tels : « Il ne faut pas jouer au plus fort avec la vie ! » (*Le dernier chapitre*, p. 42). Il assume jusqu'au bout son destin et il est conforme à ce qu'écrit encore Régis Boyer, « La paix c'est le consentement au Destin, à tous les échelons de cette curieuse hiérarchie sociale et mythique. C'est par excellence l'ouverture au sacré et sa

reconnaissance. Il n'est pas d'acte d'adoration plus clair. » (*Les religions d'Europe du nord*, p. 37).

On pourra citer aux côtés de Daniel, Julie d'Espard, Mademoiselle Torsen, aux côtés de Nikolai et Benoni et Rose et bien entendu Inger et Isak qui entrent également dans cette logique et finissent par trouver la paix et l'harmonie. Ce qui ne peut être le cas de Glahn, de Nagel, de Bardsen, de Holmengrå, d'August ou encore de Geissler qui déclare qu'il a été « l'instrument du Destin ». Ils semblent doués d'un destin particulièrement lourd à propos desquels on pourrait reprendre cette inscription runique de Borgund :

« Les Nornes décident du bien et du mal. A moi, elles ont donné grande souffrance ». (p. 56) Ils sont possédés de cet orgueil immense qui les pose en rival ou en victime de Dieu, sinon les deux à la fois. « Le lensmand Geissler s'assit, se donna une claque vigoureuse sur le genou et s'installa dans la destinée d'Isak ». (*L'éveil de la glèbe*, p.117). Lorsque l'exploitation de la mine (qui a pourtant été son oeuvre) est interrompue, il déclare « Maintenant c'est ma volonté qui fait loi ». « Il joue à être Dieu », comme le dit Henry Miller à propos de Nagel. Ne déclare-t-il pas dans son délire, en songeant à Dagny « tu aurais, au maximum, pu m'aider dans les actions, m'aider à accomplir ma mission dans le monde... Tu n'as pas voulu rompre avec tous les autres et te lier à moi... » (*Mystères*, p. 222)...

Il y a d'un côté les autres, « ces carnivores », de l'autre lui, seul, qui veut faire le bien, envers Martha Gude, envers Minute qu'il poursuit également de toute sa férocité lorsqu'il veut le démasquer. Le héros de *Faim* vit dans le même isolement : « Ces gens que je rencontrais, comme ils balançaient légèrement et joyeusement leurs têtes blondes et pirouettaient dans la vie comme dans une salle de bal ! Pas l'ombre de souci dans tous ces yeux que je voyais, pas le moindre fardeau sur ces épaules, peut-être pas une pensée nuageuse, pas une petite peine secrète dans aucune de ces âmes heureuses. Et moi, je marchais à côté de ces gens, jeune, tout frais éclos, et pourtant j'avais oublié déjà la figure du bonheur ! (*Faim*, p. 34)

On peut rapprocher la solitude dans laquelle se trouvent ces héros, incapables de s'intégrer à la société, toujours en marge, et la proscription, châtiment plus terrible que la mort dans ce monde germanique ancien. « Coupé de son clan, l'individu n'a plus aucune ressource, puisqu'il est retranché de la seule communauté sacrée, puisqu'il ne participe plus au sacré. C'est peu de dire qu'il a perdu toute raison de vivre : en vérité, il n'existe plus. Les dieux se sont retirés de lui. Ce n'est pas assez de parler de malédiction, il faut dire dépossession. » (*Les religions de l'Europe du nord*, p. 33). C'est bien ce qui fait le tourment de ces personnages et c'est en effet avec son installation, sa ferme, le foyer qu'il fonde qu'il peut à nouveau trouver la paix, en retrouvant sa place dans la société et en constituant un lignage, une descendance. N'y-a-t-il pas à ce moment acceptation du Destin, humilité et enfin sérénité ? ! Même Oliver, si durement touché par le Destin a « sa place au soleil ». Abel semble faire exception, s'il est un pros-

crit, il n'y a plus souffrance, il est arrivé si haut et si loin, que rien ne peut plus l'atteindre : « En tout cas, je ne suis pas désespéré comme toi, je ne rumine pas mes pensées, je suis calme, je ne suis rien, je suis éliminé et sans nom » (*Le cercle s'est refermé*, p. 282) Il rejoint le héros de *Faim* mais alors que celui-ci se posait en victime de Dieu, Abel parle de « don » et c'est aussi le sentiment de Clemens : « Nous autres, nous devenons le peu que nous devenons parce que nous sommes tellement communs. Lui est d'un territoire limite, inconnu de nous ». (*Le cercle s'est refermé*, p. 279).

Ainsi, lors d'une conférence dans une assemblée d'étudiants donnée en 1897 et dont le thème concernait l'écriture, Knut Hamsun déclare : « L'écrivain n'est pas congénitalement un homme établi ni un payeur d'impôts, c'est un vagabond. Son âme ne peut créer que quand elle est touchée par la grâce ».

Nagel est bien ce poète. Il transfigure la réalité et ne perçoit le monde qu'à travers l'humeur du moment. « Nuits claires. C'était une nuit merveilleuse... Vue de la maison du docteur, la-haut sur la colline, la ville ressemblait à un énorme insecte, un animal fabuleux, étrange et ramifié, qui étalerait toutes ses pattes, ses cornes et ses antennes. De temps en temps, il remuait un membre, tel ce petit bateau qui rentrerait, traçant son sillon dans le noir de la baie. La fumée bleue du cigare de Nagel montait vers le ciel. Déjà, il respirait le parfum de la forêt et de l'herbe, et se sentait envahi par un bonheur aigu, puissant et indéfinissable qui lui faisait monter quelques larmes aux yeux. Il marchait à côté de Dagny, restée silencieuse.(...) Quel bonheur que ces nuits claires ! - Regardez comme les cimes là-bas sont lumineuses, dit-il, je suis si heureux, mademoiselle ; je vous demande de me comprendre : ce soir le bonheur pourrait me faire faire des bêtises. Regardez les sapins, les pierres, les arbustes : on dirait de petits hommes assis dans la lumière de cette nuit. Qu'elle est pure et légère, sans menaces cachées, sans dangers latents. Ne m'en veuillez pas : j'ai le sentiment que des anges me traversent l'âme en chantant. Je vous fais peur ? Elle s'était arrêtée. - Je me suis demandé quel genre d'homme vous étiez, répondit-elle en souriant. (...) La voix de Dagny, claire et tremblante cependant, trahissait bien ce sentiment de bonheur et d'effroi. (p. 86)

Nagel évoque « la logique subjective de mon sang » (p. 41) et encore « je n'entends pas le son matériel qui peut être haut ou bas, aigu ou profond, je ne veux pas dire la tessiture de la voix, sa tonalité, mais j'entends le mystère qui est derrière, le monde qui s'y cache... » (p. 118) ce don qu'il possède avec le héros de *Faim* et Johannes, n'est pas sans souffrance.

Il est sans cesse question de folie dans les premiers romans. Cela revient tout au long de *Faim*. Le jeûne provoquerait délires et visions, mais Johannes, Nagel, éprouvent très souvent ces mêmes accès de fièvre. On retrouve cette déraison chez August se traduisant par une hyperactivité jusque dans *Mais la vie conti-*

nue. Alors qu'il est vieux, qu'il se fait humble. Altmulig, l'homme à tout faire du grand Gordon Tidemand, ne peut s'empêcher d'agir et sa mégalomanie le pousse une dernière fois à acheter un immense troupeau de mouton... Quant à Abel, au contraire, son inertie, son incapacité à s'adapter au monde qui l'entoure et qui en fait un individu totalement associal pourraient également être qualifiées de pathologiques. La dame du Tivoli, avec son bébé mort, peut, suivant le point de vue que l'on adopte être considérée comme délirante, mais les yeux de cette femme « de l'espèce la plus singulière, des yeux bleus, voilés, qui ne cillaient pas » posent un regard insupportable sur le narrateur ; il ressent alors une gêne inexplicable, se sent agité, saisi d'un malaise nerveux... Le pouvoir de ce regard donne à cette femme une dimension qui dépasse celle de la maladie mentale. Edvarda, dans son exaltation est sans doute très proche de la folie ; elle déclare à Munken Vendt : « Je crois à la folie en vertu de sa nécessité, a-t-elle dit, oui, en vertu du bien-fondé de l'équilibre qu'elle procure ». (p. 111). Ce serait là une manière de salut, la seule possibilité de supporter l'existence, de s'en évader ? Knut Hamsun ne parle-t-il pas de ses accès de mélancolie ? sa jalousie vis-à-vis de sa femme est démesurée. On peut penser qu'il est allé lui-même très loin dans « l'autre monde », comme Knut Pedersen :

« Alors, de nouveau, je reste à écouter le murmure dans la forêt. Est-ce la mer Egée qui résonne, est-ce le courant marin Glimma ? La tête me tourne à rester aux écoutes, en moi déferlent des souvenirs de ma vie, mille joies, de la musique, des yeux, des fleurs. Il n'existe pas de splendeur au murmure de la forêt, c'est comme un balancement, c'est comme la folie : Ouganda, Tananarive, Honolulu, Atacama, Venezuela... » (*Un vagabond joue en sourdine*, p. 199)

Folie, poésie, mysticisme, souvenirs, identité culturelle d'un déraciné, séduction... il semble bien improbable de trancher et ce qui ressort de cette approche, c'est que rien n'est saisissable, tout glisse entre les doigts. Les personnages possédant des dons surnaturels sont humains, les humains n'en possédant pas ont une dimension surnaturelle, la religion se mêle à la superstition et au fantastique de façon inextricable. On bascule sans cesse d'un monde dans l'autre, du rêve à la réalité, du quotidien le plus banal aux fantasmes les plus délirants, de la folie au bon sens paysan (August). En ce sens les paroles de Nagel sont éclairantes « Quel intérêt y a-t-il donc, même concrètement, à enlever toute poésie, tout rêve, tout mystère, toute beauté, tout mensonge à la vie ? Vous savez ce qu'est la vérité ? Nous ne marchons que grâce à des symboles, et nous en changeons au fur et à mesure que nous progressons... » (*Mystères*, p. 157)... Citons encore ces mots de Régis Boyer à propos des sagas, mais qui me semblent convenir parfaitement à Hamsun :

« la norme est la simplicité de l'intrigue, de la psychologie et du ton. Il ne s'agit pas de forcer le tragique de l'exceptionnel mais de le laisser sourdre, comme naturellement du banal, du quotidien : il était parti faucher le foin, il s'arrêta pour nouer le lacet de sa chaussure, elle étendait du linge... » (*Les sagas islandaises*, p. XLIX 197).

BIBLIOGRAPHIE

- Auguste le marin*, tr. M. Gay et G. De Mautort, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- Benoni*, tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1980.
- Le cercle s'est refermé*, Tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1990.
- De la vie inconsciente de l'âme*, tr. R. Boyer, Joseph K., 1994
- Le dernier chapitre*, tr. I. Guilhon, Paris, Calmann-Lévy, 1976.
- La dernière joie*, tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1979.
- Enfants de leur temps*, tr. Régis Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
- Esclaves de l'amour*, tr. R. Boyer, Calmann-Lévy, 1986.
- L'éveil de la glèbe*, tr. J. Petithuguenin, Paris, Flammarion, 1937.
- La Faim*, tr. G. Sautreau, PUF, 1978.
- Femmes à la fontaine*, tr. Régis Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1982.
- Fragments de vie*, tr. J. Le Bras, Actes Sud, 1990.
- Mais la vie continue*, tr. R. Boyer, Calmann-Lévy, 1993.
- Mystères*, tr. I. Guilhon, Paris, Calmann-Lévy, 1976.
- Pan*, tr. G. Sautreau, P.J. Oswald, 1972.
- Rêveurs*, tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1988.
- Rosa*, tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1980.
- Sous l'étoile d'automne*, tr. Régis Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1978.
- Sur les sentiers où l'herbe repousse*, tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1981.
- Un vagabond joue en sourdine*, tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1979.
- Vagabonds*, tr. J. Petithuguenin, Paris, Grasset, 1936.
- Victoria*, tr. I. Guilhon, Paris, Calmann-Lévy, 1977.
- La ville de Segelfoss*, tr. R. Boyer, Paris, Calmann-Lévy, 1984.
- La Vie culturelle de l'Amérique*, tr. D. Bernard-Folliot et A.P. Guilhon, Café Clima Ed., 1985.
- Les religions de l'Europe du Nord*, tr. R. Boyer, Paris, Fayard/Denoël, 1974.
- Les sagas islandaises*, tr. R. Boyer, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1987.
- HAMSUN*, Marie, Regnbuen, Oslo, 1956.
- HAMSUN*, Tore, Knut Hamsun, min far, Oslo, 1956.
- NILSON*, Sten Sparre, *Knut Hamsun, un aigle dans la tempête*, tr. M. Cadars et H. Vidar Holm, Pardes, 1991.

***Born av Tiden* de Knut Hamsun
et
Buddenbrooks de Thomas Mann¹**

par Olivier Bouchet.

Il n'est un secret pour personne que l'histoire des courants culturels existant entre la Norvège et l'Allemagne montre une très nette prédominance du sud sur le nord. Il est cependant des exceptions et Thomas Mann paraît en constituer une de choix. Cet écrivain se présente en effet comme un cas à part ou même comme un contre-exemple dans le flot des échanges d'idées entre les deux pays que nous considérons ici : il donne peu mais assimile beaucoup et en cela inverse la tendance générale maintes fois constatée.

Cet écrivain aux puissantes racines lubekoises se sentait proche de cette Scandinavie dont certaines facettes apparaissent, mais sans insistance, au détour de son oeuvre. N'est-ce pas au Danemark que Tonio Kröger va chercher la sérénité ? Semblablement, mais sans que cela apparaisse en clair dans l'intrigue, les grands classiques de la littérature norvégienne paraissent avoir inspiré l'auteur des *Buddenbrooks*. Dans sa thèse intitulée : *Rezension und Integration skandinavischer Literatur in Thomas Manns Buddenbrooks* (1974), Uwe Ebel minimise l'influence traditionnellement reconnue du René Maupérin des frères Concourt et avance à grand renfort de citations et de rapprochements entre les ouvrages considérés les noms célèbres de Kielland, Lie, Ibsen et Bjørnson, sans oublier le Danois Brandes. Qu'on adhère sans réserve aux conclusions d'Uwe Ebel ou que l'on préfère émettre des réserves partielles, il est clair, de l'aveu même du grand romancier allemand, que bien des auteurs scandinaves, au nombre desquels figure, comme il se doit, Strindberg, l'ont séduit, et que Knut Hamsun l'a tout particulièrement fasciné dans sa jeunesse.

Dans le cas précis des *Buddenbrooks*, publiés en 1901, et de *Born av Tiden*, paru en 1913, la chronologie implique que Hamsun serait redevable à Mann. La tendance s'inverserait-elle donc pour ce seul ouvrage ? Un critique a émis cette remarque que si Hamsun a été le contemporain de bien des auteurs, lui, en revanche, semble avoir eu peu de contemporains, à l'exception notable de Dostoïevski, à la mort duquel Hamsun a vingt-et-un ans, et de Nietzsche, qui s'éteint alors que l'auteur norvégien compte quarante-et-un ans.

En fait, bien d'autres écrivains pourraient être évoqués pour avoir exercé une influence sur l'autodidacte Hamsun, mais que signifie influence ? La notion reste des plus floue, pour ne pas dire fragile ou même inconsistante : le costume jaune et bleu porté par le lieutenant - pour m'en tenir à ce seul exemple - rappelle, par ses couleurs, les goûts vestimentaires du célèbre Werther : dira-t-on pour autant que Goethe a influencé Hamsun, même si l'on ne peut rejeter a priori, de la part du Norvégien, un clin d'œil de connivence ? Une démarche analogue à partir des mêmes indices permettrait cependant d'affirmer avec autant de poids que le drapeau suédois est éminemment werthérien ! Aussi, plus que l'étude de la société moderne, c'est pratiquement l'idée d'influence que je me propose de relativiser ici à l'aide des deux romans retenus.

Une objection aux restrictions qui précèdent se présente cependant immédiatement à l'esprit : comment prétendre établir une comparaison sans reconnaître quelques similitudes auxquelles se raccrocher ? C'est indéniable, et la plus évidente est à coup sûr le thème général des deux ouvrages : le déclin des familles possédantes dans la seconde moitié du XIXe siècle. De fait, les deux oeuvres semblent fondées en histoire.

Avant de composer ses *Buddenbrooks*, Thomas Mann, comme ce sera toujours son habitude, se livre à une préparation minutieuse et effectuée de nombreuses lectures, dont la plus évidente manifestation pour le lecteur est le cadre chronologique précis dont l'auteur le tient constamment informé. On sait ainsi que le roman débute en 1836, on apprend l'âge des principaux protagonistes et Thomas Mann ne néglige jamais d'indiquer, de chapitre en chapitre, le temps écoulé depuis l'épisode précédent.

Rien de tel chez Knut Hamsun, qui se borne à de fugitives allusions comme « les événements du Hanovre ». Il nous apprend ainsi, non sans humour, que le père d'Adelheid « est un général que le destin avait arrêté au rang de colonel parce qu'il manquait quelque chose au Hanovre », ou bien il s'agit de l'année où la monnaie passa des rixdales aux couronnes et aux øre, « l'argent à la nouvelle mode », ou encore : « du froment, un conte de fée, un fruit du sud ». S'inscrivent dans le même système d'écriture, la mention de l'uniforme danois que porte l'ancêtre de Holmsen et de la mort du roi à Malmö ou encore le spectacle du progrès technique présent dans la photographie ou le passage du moulin à la minoterie, du voilier au vapeur. Au fond, chez Hamsun, le cours du temps se marque moins aux cheveux grisonnants, évoqués ici ou là, qu'au changement d'aspect, c'est-à-dire de valeur, de toutes choses : « Maintenant, c'était comme une avalanche », note le narrateur.

Face à leur époque, face à l'Histoire, l'autodidacte norvégien et le cancre repent de Lübeck possèdent la même base, c'est-à-dire révèrent les mêmes maîtres à penser : Dostoïevski, Schopenhauer, Nietzsche, auxquels il faudrait adjoindre

pour Thomas Mann - Goethe et Wagner. Considérées dans leur ensemble, les œuvres de Thomas Mann comme celles de Knut Hamsun paraissent relever d'un même mouvement ternaire, que ce soit, chez le premier, par tradition philosophique, ou, chez le second, parce que c'est le rythme même de la vie dans ses éternelles contradictions. Et pourtant tous deux présentent du temps une conception divergente.

Chez Mann, la tradition constitue un indispensable bagage, qui fait de lui un *poeta doctus*, au sens donné à l'expression par le critique allemand Hermann Meyer (in : *Das Zitat in der Erzählkunst*), entretenant une connivence avec le lecteur cultivé par le biais de citations non signalées intégrées au récit : qu'on se remémore ici, pour illustrer ce qui précède, l'exclamation ingénue de Tony, faisant à son frère et à la jeune femme de celui-ci les honneurs de la maison qu'elle a aménagée au mieux pour eux durant leur voyage de noces : « Kennst du das Haus ? Auf Säulen ruht sein Dach... » Le vers de Goethe, connu et ressassé à en être éculé, place avec un humour quelque peu iconoclaste le personnage de Tony Buddenbrook dans une tradition familiale et allemande qu'elle incarnera jusqu'au sacrifice de ses penchants personnels sur l'autel de la Maison Buddenbrook.

Semblablement, Knut Hamsun dépeint une société qu'il connaît bien : lui aussi restitue son milieu d'origine. L'attitude délibérément critique qu'il adopte face aux changements implique un système de normes et de valeurs auxquelles il serait attaché, une sorte de message qu'il délivrerait, sans que - par bonheur - on puisse restreindre la portée de l'œuvre à cela.

La constellation historico-sociale distingue le diptyque de *Segelfoss* (1913-1915) de l'œuvre antérieure. Même dans des romans à tendance réaliste tels que *Benoni* ou *Rosa* (1908), la description de la société la montre assez statique et les modifications économiques n'y entraînent de conséquences que pour le seul Benoni, qui change de classe sociale. Cette évolution ne constitue pas le cœur du récit alors que dans *Born av Tiden* les changements de classe sont indissociables de l'intrigue.

Ces altérations du paysage social sont historiquement fondées : la pêche au hareng, florissante de 1865 à 1880 sur la côte de Helgeland et de Salten, connaît ensuite un déclin jusqu'en 1905. Chacun doit jouer un rôle déterminé par sa position économique et sociale dans un monde où toute distorsion se paie. Lorsque Hamsun écrit son livre, tout est joué économiquement, « la Norvège moderne est apparue » : la structure de la population, ses classes ont évolué sous l'influence du processus d'urbanisation et d'industrialisation qui marque la fin du XIXe siècle. C'est précisément ce dont la longue conversation du lieutenant avec Fredrik, au chapitre VIII, se fait l'écho.

A l'époque de Hamsun, d'autres voix que la sienne s'élèvent pour dénoncer l'évolution de la société et, d'une façon générale, on considère alors que la

description qu'il fournit du capitalisme et des rapports sociaux est globalement correcte. On s'en persuadera en lisant, par exemple, le compte rendu qu'Anders Krogvig fournit en 1915, dans la revue *Samtiden*, de sa lecture de *Segelfoss By*.

En revanche, au cours des ans, tout particulièrement après la première guerre mondiale et la révolution russe, on posera sur le monde un regard différent. Knut Hamsun, lui, ne changera pas d'opinion : comme son héros le lieutenant Holmsen, Hamsun est un être qui persiste, qui n'évolue pas.

Qu'en est-il de Thomas Mann ? La présentation qu'il propose de la révolution de 1848 dans ce microcosme de Lübeck suggère que pour lui la caractéristique de l'ouvrier conscient de sa classe est la sottise. (Krogvig parlait sans ambages de « grande gueule » et de paresse !). Rien dans les *Buddenbrooks* n'autorise à considérer que Thomas Mann adhérerait à l'idée de Renan selon lequel ce type humain, certes déplaisant à l'extrême, constituerait une étape indispensable dans la constitution de l'humanité. Le conservatisme de Thomas Mann est confirmé par ses *Betrachtungen eines Unpolitischen*. La différence avec Hamsun, c'est que la guerre de 1914-1918 et les événements qui y feront suite avec la montée des fascismes l'amèneront à évoluer, à amender ses vues politiques et à se rapprocher des opinions de son frère Heinrich, socialiste de toujours.

En fait, ni Thomas Mann ni Knut Hamsun n'entendent faire œuvre d'historiens. L'Histoire fournit un cadre bienvenu, un prétexte commode pour le thème commun du déclin, mais la communauté semble s'arrêter là.

Chez Thomas Mann, sous l'influence notamment de sa très relative fréquentation de la Faculté de Médecine, le déclin se manifeste par des troubles physiques plus ou moins prononcés, tels que tics et manies, affectant ses personnages. Sourcils levés, phrases répétées, moustaches lissées, paumes tournées vers le haut ou vers le bas : tout ceci est l'indice d'une déperdition d'énergie vitale, tout ceci marque la lente et délétère emprise du psychisme sur le corps, tout ceci trahit l'opposition irréductible entre vie et art - ce qui constitue, comme on sait, l'un des thèmes majeurs de l'œuvre de Mann. L'évolution que la philosophie de Hegel présentait comme le progrès de l'esprit, Thomas Mann l'inverse et en fait le chiffre du déclin : souci métaphysique et religieux, puis philosophie, puis art, c'est le mouvement vers la mort de la famille Buddenbrook, qui trouve son apothéose funeste dans la disparition prématurée du jeune Hanno, musicien de génie.

Chez Hamsun, l'artiste accompagne le déclin : Adelheid peint, chante, et Petit Willatz devient musicien. Mais ces traits ne sont qu'une manifestation de la décadence parmi bien d'autres, puisque toute transformation est synonyme de déperdition, tout particulièrement dans le domaine social. Qu'on s'en convainque

en relisant la diatribe du lieutenant contre les fonctionnaires civils, seuls les militaires - et pour cause ! - trouvant grâce à ses yeux :

« Les fonctionnaires civils... non, c'est vraiment une minable espèce de gens. Bureaucrates de père en fils, de génération en génération. Recrutés parmi des garçons de paysans qui ont *'grimpe à la force du poignet'*. Du reste, c'est descendre à la force du poignet qu'ils font, partis de bons pêcheurs et agriculteurs, ils sont devenus scribouillards et pasteurs. Mais soit ! Il semble que ce soit une loi, qu'un fonctionnaire engendre un fonctionnaire... pourquoi cela ? » (ch. VIII)

La question restera sans réponse. C'est en créant un certain nombre de personnages représentant chacun un degré de ce qu'on pourrait nommer cette « chute sociale ascensionnelle », que le roman va illustrer ces vues. En allant du meilleur au pire - dans l'optique hamsunienne - le lecteur rencontre tout d'abord le lieutenant, sa femme et son fils ; puis Fredrik, consul, négociant mais cultivé, car issu d'une bonne famille. Dans une lettre à Georg Brandes, Hamsun reconnaît qu'il ne sait guère ce que recouvre le terme de culture, mais que selon lui, c'est une question de cœur. C'est pourquoi cette figure dont « la conception de la vie était qu'on devait marcher avec son temps » peut servir, dans tous les sens du terme, d'intermédiaire entre Holmsen et Holmengrâ. A la différence de ce dernier, Fredrik n'est pas un « enfant de son temps » ; il en est l'interprète, qui tire leçon et profit des choses qui changent.

Holmengrâ constitue le type suivant, celui du parvenu, cependant pourvu de qualités que ne possèdent plus les autres, tels Lars Manusen, le métayer qui revendique, ou, pire que tout, Per de Bua, le boutiquier à ce point malhonnête qu'il est forcé de repeser, même quand la marchandise lui est destinée. Le fond est atteint avec les médecins et les pasteurs, surtout Muus.

Concluons cette rapide évocation du thème du déclin avec une remarque de Rakel Chr. Cranaas, tirée de son article : « *Ironie et idéologie dans Børn av Tiden* », (*Literärarbok*, 1979, p. 316) :

« Si même Fredrik avec son passé et ses acquis ne peut pas assumer la fonction de modèle pour l'homme moderne, c'est que les conceptions défendues dans le roman sont résolument tournées vers le passé et fatalistes. »

Ce dernier mot énonce un thème hamsunien d'une toute particulière importance et qui mérite qu'on s'y attarde : le destin. Il est partout présent dans le livre, expressément, le texte parlant, à propos du lieutenant, d'un être « condamné au déclin » (*nedomt*). Holmsen a compris que le cours des choses l'entraîne socialement vers sa mort. Cependant, il ne se contente pas d'être un spectateur passif ou une victime. Il est mû, semble-t-il, par ce qu'après Freud on pourrait nommer « l'instinct de mort ». Une autre possibilité d'interprétation, plus satisfaisante à mes yeux, peut être fournie, *mutatis mutandis*, par la conception que les anciens Scandinaves se faisaient du destin. Il faut « agir son destin ». Ainsi le lieutenant Holmsen ne se contente-t-il pas d'autoriser à plusieurs reprises Holmen-

graa à bâtir boutique, bureau etc. sur la terre qu'il lui a cédée, il lui en offre d'autres lopins, que le parvenu s'empresse d'acheter. Ainsi encore abat-il plus de bois, et trop tôt, que la quantité dont on lui a passé commande. « Il semblait avoir pris goût à sa propre dévastation », lit-on dans ce passage, qui, pour la première fois, exprime clairement la rivalité avec Holmengrâ. Il en ressort clairement que le lieutenant n'est pas un personnage aveugle, c'est un « personnage raidi » - et le tout peut se résumer par une autre citation, une sorte de commentaire que le lieutenant formule sur sa propre attitude :

« *Il fallait bien que l'être humain pût avoir la force d'être un peu plus grand que son destin.* »

N'est-ce pas là l'exigence même d'un Egill Skallagrimsson ou d'un Skarphedhinn ? Cela fait dresser l'oreille. Il paraît hautement probable que Hamsun connaissait les sagas norroises, quoique il soit extrêmement difficile d'atteindre une quelconque certitude sur les lectures de cet auteur, qui rompt radicalement avec la tendance commune des autodidactes à vouloir à toute force montrer tout ce qu'ils savent. Dans le domaine de la littérature allemande, Günter Grass en fournit un exemple quasi idéal. Rien de cela chez le Norvégien. Il n'en paraît dès lors que plus intéressant, plutôt que d'essayer de retrouver d'hypothétiques lectures, de s'efforcer de définir l'écriture de Hamsun pour y déceler quelque parenté avec le style fait d'ironie, de distance, de mélange de discours direct et de discours rapporté de ses illustres ancêtres. Ici encore, la comparaison avec Thomas Mann se révèle féconde.

Il est aisé d'opposer ces deux arts dans leur simple mode d'apparaître : là où la phrase de Knut Hamsun est nerveuse, syncopée, vibrante, brève, Thomas Mann préfère le recours à des périodes où les propositions s'enchaînent et s'enchâssent. Alors que Hamsun raconte et donne à voir, Thomas Mann démontre et donne à penser. Alors que Hamsun intervient à tout propos, commente, s'exclame, Thomas Mann reste à distance. Alors que Hamsun, très souvent, narre rapidement l'intrigue dans les premières pages de son livre pour la développer ensuite à loisir, Thomas Mann, lui, ne fait intervenir aucun événement qui ne soit préparé et amené - même les coups du sort.

Dans un article intitulé : *Knut Hamsun und Thomas Mann. Das letzte Kapitel - Der Zauberberg* (1928/1929), Hans Jacob, étudiant dans leur différence le rapport des deux langues à la création littéraire, souligne :

« Hamsun gebraucht die Worte als *Worte*, sofern etwas in ihnen ausgesprochen liegt, sofern sie überhaupt 'deutig' sind. Was er selbst in einzelnen sagt, lässt er in dem Worte ausgesprochen liegen, ohne es in bestimmten Ausdrücken eindeutig zu fixieren. T. Mann benutzt die Worte in ihren Bedeutungen, als vermittelnde Träger derselben. » (p. 36)

Pour Mann, la langue est le moyen d'expliquer une situation : ce qui importe, c'est l'expression. Pour Hamsun, ce qui importe, c'est le mot lui-même, Hamsun choisit un mot comme on cueille un fruit :

« Bei Hamsun ist es ein Raunen : Thomas Mann raunt nicht, er berichtet » ajoute Hans Jacob (*op.cit.*, p. 37) La création d'une unité expressive (*Ausdruckseinheit*) vient de l'extérieur et porte la marque d'une volonté pensante. L'unité lexicale (*Worteinheit*) propre à Hamsun est intérieure, ouverte au monde, à l'écoute. Un exemple simple suffira à faire saisir cette opposition : dans le monde médical de *Der Zauberberg*, Thomas Mann définit les larmes comme un « alkalischsalziges Drüsenprodukt ». La froideur scientifique suffit à créer une distance, que Hamsun précisément abolit lorsqu'il écrit à propos de Darvedana qu'elle « jette ses larmes à la figure de Holmengrâ ». Contrairement à ce qui se passe chez Hamsun, la création lexicale chez Thomas Mann est univoque, ce qui n'est pas synonyme d'absence d'arrière-pensée ou de sous-entendu. La raison chez lui se défie des émotions, et le récit reste en apparence objectif, alors que le narrateur hamsunien intervient sans cesse, prend parti, fait volte-face. D'où ces incessants mouvements d'âme des personnages chez le Norvégien, alors que Mann, lui, se veut précis, voire technique, retrouvant et mêlant ainsi les deux sens étymologiques du mot art. Le plaisir que l'on peut éprouver à la lecture de Thomas Mann relève de la délectation intellectuelle et apparaît aux antipodes de celui causé par la fréquentation des écrits de Hamsun. Voici quelques extraits du *Tonio Kröger*² propre à illustrer cette analyse :

« (*Tonio Kröger*) se livra tout entier à la puissance qui lui apparaissait comme la plus élevée sur terre (...) la puissance de l'esprit et de la parole qui règne en souriant sur la vie inconsciente et muette. (...) La puissance de l'esprit aiguë son regard et lui fit percer à jour les grands mots qui gonflent les poitrines des hommes, (...) le rendit clairvoyant, lui montra l'intérieur du monde et ce qui se trouve tout au fond sous les actions et les paroles. Et ce qu'il vit fut ceci : ridicule et misère - misère et ridicule. » (p. 39)

Ce mot de ridicule apparaît souvent dans le roman de Hamsun, placé dans la bouche du lieutenant, mais le sens en est alors bien différent : est ridicule chez Thomas Mann ce qui est contraire à la raison. Chez Hamsun est ridicule ce qui est contraire à la nature ou à la tradition, tant il semble que l'auteur de *Born av Tiden* considère l'histoire de la tradition comme une histoire naturelle.

Écoutons encore Tonio Kröger :

« Quant à l'expression, il s'agit peut être là moins d'une libération que d'un moyen de refroidir, de glacer le sentiment. Sérieusement, c'est quelque chose de bien glacial, une bien révoltante prétention que cette stupide et superficielle délivrance du sentiment par l'expression littéraire. Avez-vous le cœur trop plein, vous sentez-vous trop ému par un événement attendrissant ou pathétique, rien de plus simple ! Vous allez chez le littérateur et en un rien de temps il y mettra bon ordre. Il analysera votre affaire, la formulera, lui donnera un

nom, l'exprimera, la fera parler, vous débarrassera du tout, vous y rendra indifférent pour toujours... » (p. 58-59)

Ne sommes-nous pas là aux antipodes de la pensée hamsunienne ? Voici un dernier extrait du même ouvrage de Thomas Mann, qui devrait achever d'en convaincre :

« Si vous tenez trop à ce que vous avez à dire, si votre cœur bat trop vite pour votre sujet, vous pouvez être sûr d'un fiasco complet. Vous serez pathétique, vous serez sentimental, vous produirez une oeuvre lourde, gauche, austère, dénuée de maîtrise, d'ironie et de sel, ennuyeuse, banale (...). Car c'est ainsi (...) : le sentiment, le sentiment vivant et chaud est toujours banal, inutilisable, et seules les vibrations, les froides extases de notre système nerveux corrompu, de notre système nerveux d'artiste ont un caractère esthétique. » (p. 49)

Comment ne pas songer à la fameuse phrase de Knut Hamsun, célébrant à la fin de son essai *De la vie inconsciente de l'âme* (1890) les « errances de la pensée et du sentiment en l'air, ces voyages sans pas, sans traces avec le cerveau et le cœur, d'étranges activités des nerfs, le murmure du sang, la prière des os, toute la vie inconsciente de l'âme » ? Avec les mêmes termes, Thomas Mann et Knut Hamsun disent l'inverse l'un de l'autre.

C'est cette position qui explique et entraîne que chez Hamsun chaque mot se voie priver de son univocité ou se déploie dans une polysémie redécouverte, afin que, comme Gentz, dans *Sidste Kapitel*, le dit à propos de Rakel, « dans chaque mot éclore un monde ».

« Das Ganze », constate encore Hans Jacob, « ist nicht von der Bedeutung her zu verstehen, sondern muss umgekehrt gesehen werden : aus demselben Wort wie aus einem magischen Grund springt (...) etwas deutlich hervor. Wir sind dem eberliefert, wenn wir die Worte vernehmen, es spricht uns an, den Leser sowohl als den Dichter. Denn nicht Hamsun spricht eigentlich ; es ist als spräche die Sprache aus sich selber. » (p. 45)

C'est là sans doute une des explications recevables du fréquent recours aux tournures impersonnelles qui caractérise le style de Hamsun. Lorsque, dans *Sidste Kapitel*, un personnage, évoquant « un chiffon rouge qui a un peu pâli », poursuit : « oui, je pâlis, vous pâlissez. Du reste, vous avez l'air en pleine forme aujourd'hui, vous devez avoir excellemment dormi », on peut entendre « mourir » derrière « pâlir », mais on ne peut pas remplacer « pâlir » par « mourir » à cause de la suite de la phrase ! Les contenus objectifs des deux propositions se contredisent, mais ce qui importe ici, ce n'est précisément pas le contenu objectif, mais le sens littéral - ce qui confère à « pâlir » un impact d'autant plus saisissant. L'apparente répétition constitue ici en fait une reprise, une perpétuelle recréation du mot (cf. H. Jacob p. 46). La conséquence en est que l'exemple donné n'est pas reproductible et ne vaut que dans l'unicité de son contexte, *hic et nunc*, ce qui

signifie bien une façon de vaincre le temps. D'autre part, ce procédé linguistique crée une sorte de mouvement de spirale, de volute dans l'approche de la réalité, quelle qu'elle soit, que l'auteur veut dépeindre : un travail qui n'est pas sans évoquer la recherche de l'art viking, mais il serait assurément exagéré de vouloir appliquer à Hamsun les conclusions auxquelles Hallvard Lie aboutit à propos de l'art des scaldes scandinaves. J'entends surtout ici souligner deux choses :

- d'une part la communauté fondamentalement identique qui lie Hamsun à ses lointains ancêtres auteurs de sagas dans le regard qu'ils posent sur le monde et dont la litote est sans doute l'expression la plus immédiate. (Cf. in *Born av Tiden* : « han var så langt fra uhjælpsom mot andre ») ;

- d'autre part, il s'agit véritablement d'un travail, non d'une écriture automatique, mais bien d'une attention de tous les instants aux mouvements de l'âme. D'où cette attitude particulière du narrateur : constamment, il se défend d'être un narrateur omniscient, garant des événements, en assortissant ses descriptions de *peut-être* et autres restrictions. Rien de surprenant, dès lors, à constater l'abondance des modaux dans l'écriture hamsunienne : leur rôle est de signaler la ou les subjectivité(s) à l'oeuvre, alors que chez Thomas Mann le recours aux modaux marque la distance, en particulier avec la prédominance de *sollen*. Pour Hamsun également, la contradiction, c'est la vie. D'où bon nombre d'expressions négatives, sources de comique par effet de surprise. Considérons la séquence : « Où passe le chemin ? Nulle part. Mais où passe le chemin du retour ? Nulle part. » Cette suite que Kafka n'aurait pas désavouée, est proprement *incompréhensible*, tout particulièrement dans l'univers d'un Thomas Mann qui s'adresse en priorité à l'entendement, alors que Knut Hamsun apostrophe l'être tout entier. Cela signifie l'abandon de la logique aristotélicienne du tiers exclu. En rejetant chemin et chemin du retour, Hamsun indique, si j'ose dire, une troisième voie, au-delà de l'exact et du faux, mais, pour citer à nouveau *Sidste Kapitel*, « incomparablement vraie ». C'est ce qui explique pourquoi on trouve chez Hamsun des caractérisations de personnages par une série de traits radicalement contradictoires. Prenons l'exemple de la conversation mémorable entre le lieutenant Holmsen et Fredrik (ch. VIII) :

« Le père a commencé à faire de la copie, le fils doit faire de même, c'est ce qu'ils appellent acquérir de la culture. Pour ma part, je parle avec plus de satisfaction intérieure à mes ouvriers qu'à nos fonctionnaires. En fait, je ne parle à personne, ajouta le lieutenant. »

Il n'y a pas correction successive des affirmations : elles sont toutes vraies, incomparablement vraies, simultanément, comme c'est également le cas dans la rencontre avec Muus :

« Mais Willatz n'avait jamais entendu langage si bizarre ; c'était incompréhensible, encore que ce ne fût pas une langue étrangère, cela venait seulement d'un autre monde. »

Ou encore, lors de la naissance de Willatz que l'auteur présente comme :

« Un gamin sans pareil, criant comme une force de la nature, furieux et mauvais, oh ! un délice. »

On aura sans doute relevé, dans les considérations qui précèdent, une contradiction, puisque j'ai insisté d'un côté sur la spontanéité du style de Hamsun, alors que je viens de souligner à l'instant son travail, son élaboration. Faudrait-il donc parler de spontanéité construite ? C'est sur ce paradoxe que je voudrais m'attarder pour conclure.

Une première remarque s'impose : *Born av Tiden* est construit en deux parties égales de neuf chapitres chacune, la jonction en étant assurée par le personnage de Holmengrâ. On tient donc là avec clarté une trace de la volonté de l'auteur. On lit souvent que Hamsun se trouve tout entier contenu dans son œuvre, mais à l'évidence il y est aussi à l'œuvre. Le jeu des thèmes récurrents, comme celui de la bague du lieutenant, en fournit l'illustration. On peut croire dans un premier temps à un tic, mais en fait cette manie ponctue les événements, et l'auteur n'en fait pas mystère. Un autre exemple fera encore mieux saisir et apprécier le rôle de ces reprises dans l'économie du roman : celui du cheval. Depuis les Indo-européens, cet animal est le signe du maître et de son pouvoir. Ainsi le lieutenant parcourt-il son domaine à cheval, quotidiennement, sans grand commentaire de la part de Hamsun. Puis vient l'épisode du tir de mines qui effraie la monture de Holmsen. Celui-ci, pris au dépourvu, manque d'être désarçonné. Son cheval l'emporte au galop, le lieutenant glisse de sa selle, mais, en cavalier accompli, ne tombe pas.

Dès que l'occasion s'en présentera, le maître de Segelfoss déjouera les prévenances de Holmengrâ pour pouvoir effacer cette humiliation en maîtrisant sa monture dans la même situation. Mieux, il exigera qu'on tire la mine.

En apparence, l'incident est clos, le lieutenant Holmsen a retrouvé la face. En profondeur, il n'en est rien, car une dizaine de pages plus loin, alors qu'une discussion oppose Holmsen à sa femme, le narrateur note : « Le lieutenant avait l'air d'un cavalier qui glisse de sa selle. »

Autrement dit, l'épisode a éminemment valeur de symbole, peut-être même de métaphore : face aux événements nouveaux qui viennent bouleverser sa vie, le lieutenant est un cheval qui veut fuir mais se maîtrise. L'étape ultime sera atteinte lorsque le parvenu Holmengraa offrira un cheval au jeune Willatz : le roi de légende calculateur comble ainsi concrètement et symboliquement le vide laissé entre les montures des parents venus accueillir l'héritier de Segelfoss à son retour d'Angleterre.

L'exemple qui précède vient mettre en lumière le travail précis, subtil et construit du romancier Hamsun malgré l'apparente discontinuité rhapsodique de

son récit. Hamsun n'écrivit-il pas à ses éditeurs combien de temps une page exigeait de lui ?

De conclusion, il n'y en a pas, c'est d'ouverture qu'il faut parler face à l'œuvre monumentale de ces deux auteurs, classiques tous deux au sens où leur œuvre continue d'intéresser au-delà de leur temps. Thomas Mann et Knut Hamsun sont tous deux, en matière littéraire, des *conservateurs innovateurs*. C'est là qu'ils manifestent le plus clairement leur grandeur. Et pour tous les deux, c'est bien la langue qui a le dernier mot.

Notes

1 Les articles de Hans Meyer, de Rakel Chr. Granaas et de Hans Jacob utilisés dans cette étude sont cités d'après le recueil *Auf alten Pfaden...*, herausgegeben von Heiko Uecker, Lange Verlag, 1981, où ils sont commodément accessibles.

2 Cité d'après l'édition en français du Livre de Poche..

LA FEMME NORDIQUE : MYTHE ET RÉALITÉ.

Colloque de l'Institut Finlandais de Paris (14-17 mars 1991)

Sommaire

La femme nordique mythe ou réalité *par Christian Malet.*

La femme dans les sagas islandaises *par Régis Boyer.*

Femmes et déesses dans la civilisation indo-européenne *par Louis Prat.*

Femme nordique ou dame du septentrion *par Jean-Luc Moreau.*

Liisi Oterma : une grande scientifique finlandaise *par Françoise Arditti.*

La femme, faiblesse et angoisse - la femme perçue *par Søren Kierkegaard par Heidi Liehu.*

La question des femmes au Danemark de 1975 à 1991 *par Merete Gerlach-Nielsen*

Peut-on parler de la spécificité de la langue des femmes nordiques *par Marc Tukia.*

Image de la femme canadienne dans l'œuvre de Margaret Laurence et de Margaret Atwood *par Maurice-Paul Gautier.*

La femme estonienne aujourd'hui *par Malle Talvet.*

La femme inuit dans l'arctique canadien *par Michèle Terrien.*

La contribution (et le défi) des femmes à l'œuvre culturelle en Finlande *par Katarina Eskola.*

Les paradoxes sociaux de la femme finlandaise *par Liisa Rantalaiho.*

Influence et pouvoir : les femmes et leur carrière *par Bodil Bierring.*

La femme lituanienne pendant la période transitoire de 1988 à 1991 *par Ozelyte Vaitekuniene.*

Langage des femmes en Laponie : la parole réinvestie ? *par M. M. Jocelyne Fernandez.*

Le prix qu'il faut payer pour l'égalité *par Laila Freivalds.*

La femme et la tradition marine dans la culture insulaire *par Gyrid Högman.*

La femme lettone *par Anna Zyguļen.*

Le terme de "compositur" existe-t-il au féminin *par Henri-Claude Fantapié.*

Vie littéraire et artistique

Nouvelles des lettres et des arts *par Denise Bernard-Folliot.*

Quand le vent du Nord atteint le Sud *par Catherine Bouruel-Aubertot.*

Vie scientifique

Expédition internationale au Kamtchatka et en Tchoukotka.

Les Ahiamut (1920-1950) dans la perspective de l'histoire des Inuit Caribous *par Yvon Csonka.*

Knut Hamsun et Nietzsche

par Tarmo Kunnas*

Le jeune Knut Hamsun considérait Nietzsche comme l'une des sources principales de son inspiration artistique. Toutefois, bien qu'il fit souvent allusion à Nietzsche dans ses écrits, il n'est pas sûr qu'il ait eu une connaissance approfondie de sa pensée. Il avoue lui-même dans une lettre à Georg Brandes, datée de décembre 1898 qu'il n'a jamais eu le temps d'étudier la philosophie. Sans doute, a-t-il pu appréhender son œuvre ne serait-ce que grâce à la série de conférences sur la philosophie de Nietzsche donnée à Copenhague par Brandes dix ans plus tôt, en 1888 et dont la publication dans la revue *Politiken* n'a pas peu contribué à faire connaître le philosophe allemand dans les pays nordiques. Les premières traductions en danois, en suédois et en norvégien parurent dans les années 90

Si Knut Hamsun n'a pas bien étudié la philosophie de Nietzsche, du moins a-t-il connu l'atmosphère nietzschéenne propre à cette fin-de-siècle. Les influences sont l'air qu'on respire, or il y avait tout un climat intellectuel nietzschéen aussi bien en Scandinavie qu'en France et en Allemagne qui avait pris naissance chez de nombreux écrivains et poètes ayant précédé Nietzsche comme Schopenhauer, Dostoïevski, Kierkegaard, Strindberg dont la pensée s'apparentait à la sienne. On retrouvait ce même climat chez de jeunes penseurs directement influencés par le philosophe allemand pour ne nommer que Maxime Gorki, Gabriele d'Annunzio, Rainer Maria Rilke, Stefan George, G. B. Shaw, André Gide sans oublier Eino Leino, le poète finlandais que Knut Hamsun avait rencontré personnellement.

C'est donc au contact de cette atmosphère intellectuelle que le jeune Knut Hamsun a pu rencontrer des idées philosophiques et esthétiques proches de celles de Nietzsche sans en avoir jamais étudié systématiquement les fondements.

La comparaison entre le philosophe et l'écrivain n'est pas seulement facile. La personnalité Nietzsche a dû être différente de celle de Hamsun. Certes, la solitude leur fut un thème commun mais l'écrivain norvégien menait, à la différence de Nietzsche - une vie relativement équilibrée et plus sociale. Il n'avait pas la dimension pathologique qui devait jeter une ombre sur une grande partie de l'existence du penseur allemand. Knut Hamsun était plus apte à faire un vrai nietzschéen que le philosophe lui-même !

Nietzsche était professeur d'université et avait une excellente formation philosophique. Hamsun, pour sa part, soulignait volontiers qu'il était autodidacte et paysan. Or, pour un écrivain autodidacte comme lui, le philosophe allemand était

un penseur idéal parce qu'il ne s'embarrassait pas d'un jargon académique et théorique. Il écrivait comme un poète en ayant recours aux métaphores, aux symboles, à l'ironie, à l'ambiguïté esthétique. Nietzsche avait en effet une attitude extrêmement critique envers l'érudition universitaire.

Dans la réalité esthétique, la philosophie perd sa forme philosophique et devient une expérience vécue, un état d'âme, une atmosphère. Et la philosophie de Nietzsche possédait, déjà dès le départ, des qualités littéraires et une dimension poétique. La philosophie n'était pas pour Nietzsche seulement un système capable d'expliquer le monde, mais la recherche d'une forme esthétique.

Knut Hamsun et Nietzsche avaient quelques dénominateurs communs. Ils vivaient tous deux dans un milieu luthérien sévère et puritain. Tous deux avaient dû prendre parti pour ou contre certains phénomènes intellectuels, esthétiques et politiques qui les entouraient : protestantisme, darwinisme, industrialisation, nationalisme, socialisme. Il y avait aussi l'arrivée de la civilisation de masses, les mouvements de femmes, le vain pédantisme universitaire et les courants philosophiques et esthétiques tels que le positivisme, le réalisme, le naturalisme. Tous deux se sont révoltés contre le monde qu'ils appelaient moderne.

Nietzsche lui-même était pour beaucoup d'écrivains européens un prophète et l'analyste de la décadence européenne. Sa révolte avait pour cible l'esprit matérialiste, moralisateur, rationnel et utilitaire de la civilisation protestante européenne.

Le contact de Knut Hamsun avec les écrits de Nietzsche et avec le climat nietzschéen ont certainement approfondi sa révolte instinctive contre son temps ; elle se manifeste déjà dans son essai sur *La vie culturelle de l'Amérique en 1885* de 1889. Dans cet ouvrage polémique, il identifie la crise du monde moderne en partie à l'arrivée d'un mode de vie matérialiste américain. L'extrait suivant de cet écrit tendancieux du jeune Hamsun pourrait être de la main de Nietzsche. Knut Hamsun traite le nouveau monde avec une ironie cinglante :

« On est facilement et rapidement convaincu de ce développement formel auquel l'Amérique est parvenue, par tout ce bruit, aujourd'hui attaché à son nom. On entend les clameurs des campagnes électorales et l'on s'enthousiasme ; on écoute les rugissements du Barnum Circus, et l'on tremble lorsqu'on lit les histoires sur les abattoirs de porcs de Chicago, et l'on jubile, on lit tous ces contes à dormir debout dans les journaux, on lit et on croit. Après que les marteaux-pilons vous ont rendu sourds et que la foule mécanisée vous a à moitié étouffé, on pense avec un cerveau engourdi. L'Amérique est grande ! De grandes choses sont là pour vous en convaincre. L'esprit américain, effectivement, s'infiltre peu à peu dans votre conscience ; il vous contamine par les lettres, les journaux, les dires des voyageurs. Les Yankees sont eux-mêmes parfaitement satisfaits de ces choses dans la mesure où elles sont grandes ; si elles ne le sont pas, alors elles doivent coûter

beaucoup d'argent C'est la dimension des choses, et leur valeur marchande qui font le prix de tout. » (p. 182)

C'est dans les romans de Knut Hamsun comme *La terre nouvelle* (1893), *La dernière joie* (1912), *Les enfants de leur temps* (1913), *La ville de Segelfoss* (1915) et évidemment dans *La sève de la glèbe* (1917) que nous pouvons retrouver le refus de notre prétendue civilisation moderne européenne sous une forme approfondie. Les protagonistes des romans de Knut Hamsun détestent une culture qui coupe l'être humain de ses véritables racines et ils exècrent la civilisation de masses, la grande ville et la conception d'un monde unilatéralement matérialiste.

Dans *La dernière joie*, Knut Hamsun ou plutôt, le narrateur de son roman fait une allusion directe à Nietzsche - le nom du philosophe suggère une attitude apparentée à la sienne :

« Me voici dans les forêts. Ce n'est pas que quelque chose m'ait offensé ou que j'aie été particulièrement blessé par la méchanceté humaine ; mais si les forêts ne viennent pas à moi, il faut que ce soit moi qui aille à elles. C'est ainsi. (...) Sans doute aurais-je pu faire un peu plus de bruit autour de cette affaire. Car je m'en vais marcher ici en pensant et en entreprenant de grandes choses. Nietzsche aurait sûrement dit quelque chose comme : la dernière parole que j'ai dite aux humains m'a valu leur approbation, les humains ont fait un signe d'acquiescement » (s.7)

Aussi les romans *Pan* et *Mystères* sont-ils là pour arracher au lecteur tout respect envers les performances de la civilisation moderne. L'œuvre entière de Knut Hamsun avec sa mystique de la nature donne à chacun une leçon anticivilisatrice.

Le roman intitulé *Le dernier chapitre* (1923) semble condamner l'avitilissement de l'individu par le mode de vie industriel C'est en même temps la description de la rupture consommée entre la civilisation et la vie paysanne à la fin du siècle dernier. Néanmoins, l'exaltation de la vie paysanne et du milieu agricole est un thème plus hamsunien que nietzschéen.

Nietzsche et Hamsun ne sont pas catégoriquement contre l'époque moderne. Ils n'en méprisent pas tous les bienfaits. Pourtant la négation de l'idée du progrès est intimement liée à leur critique de la culture, dirigée contre la civilisation moderne de l'Europe. Ils réagissent à la fois contre la conception libérale du progrès et contre le déterminisme marxiste.

Leur monde est dominé par le hasard, par le contingent. Le monde est dépourvu de sens général et de finalité et même la nature est indifférente à l'égard des êtres humains. La vision de Knut Hamsun comme celle de Nietzsche s'apparentent à celle des existentialistes.

Nietzsche a été avec Schopenhauer le précurseur de la psychologie des profondeurs et le révélateur du dynamisme de la vie inconsciente de l'âme humaine. On peut les appeler l'un et l'autre les « philosophes de l'irrationnel ».

Quand le jeune Hamsun écrit son article sur la vie inconsciente de l'âme, il suit ainsi la psychologie de Nietzsche - avant Freud et d'autres penseurs de la psychanalyse classique.

Disciple de Dostoïevski et de Nietzsche, Hamsun pensait que les forces de l'instinct priment celles de l'âme et de la raison. L'intellect n'est pour lui qu'un serviteur de la volonté. Son respect pour l'instinct se montre dans sa confiance en l'intuition. Le roman *Pan*, imprégné de symboles et d'intuitions en est une illustration concrète parmi d'autres.

Les forces irrationnelles qui déterminent l'homme hamsunien sont la voix même de la nature qu'il faut écouter et suivre.

Knut Hamsun rejoint la psychologie de Nietzsche en soulignant encore la complexité de la vie psychique et de la personnalité humaine. C'est avec des êtres comme Nagel dans *Mystères* et le lieutenant Glahn dans *Pan* que fait son apparition pour la première fois dans la littérature nordique un type de personnage littéraire qui n'a plus de qualité dominante, mais dont la personnalité extrêmement complexe apparaît plus comme le champ de bataille de pulsions imprévisibles et contradictoires que comme une unité psychique. Dans la vision psychologique de Nietzsche, le moi se relativise. Le même phénomène se produit chez les personnages-clé de Knut Hamsun tels que Nagel ou le lieutenant Glahn ; leur moi respectif perd son unité apparente et artificiel. C'est ainsi que l'un et l'autre sont fréquemment capables également d'actes gratuits. Leur comportement n'est pas rationnellement fondé. Ils semblent faire des choses incompréhensibles : mais derrière leurs actes gratuits se profilent des nécessités subconscientes.

Le critique allemand Martin Beheim-Schwarzbach dit que Nagel est l'incarnation des vertus nietzschéennes cardinales : celles de l'intelligence, du courage, de la compassion et de la solitude. De plus, Nagel est impertinent et provocateur comme il convient à un héros nietzschéen. Dans *Mystères*, il a un contre-poids dans la figure du personnage secondaire appelé Minute. Minute est un homme faible, marginal, mentalement attardé et invalide - c'est lui qui incarne la bonté. Il sauve la vie du personnage principal Nagel qui est en train de se suicider. Ce Nagel avec son arrogance, son égoïsme et son anarchisme est le vrai héros du roman. A la fin du livre, l'auteur jette une immense ombre de doute sur le personnage humanitaire et sympathique Minute. Dans la scène finale du roman deux femmes qui adorent Nagel dialoguent. On ne sait pas exactement de quoi elles parlent ; celle qui se nomme Dagny s'écrie :

« Nagel m'avait déclaré dès l'été dernier que Minute finirait mal. Je ne comprends pas comment il pouvait le savoir. Pourtant il l'a affirmé longtemps avant que tu me racontes ce que Minute t'a fait, - Vraiment ? Oui. »

Or c'est le démoniaque Nagel qui est beaucoup plus l'alter ego de l'écrivain que Minute avec son caractère faible et charitable. Minute s'approche de la caricature de la bonté. Nagel et Glahn sont à ce point excessifs, que *Mystères* et *Pan* sont parfois proches de la littérature de l'absurde. Le rationalisme est une

fausse prison qui étouffe ces héros. Nagel défend la gratuité humaine contre la moralité et la fausse rationalité de Gladstone et des libéraux :

« Sachez que Gladstone est chevalier de la Justice incontestable et qu'il défend sa cause. Jamais il ne lui viendrait à l'esprit de céder à une quelconque erreur. (...) Certes, Gladstone peut s'élever au-dessus de deux et deux font quatre : je l'ai entendu au cours d'un débat budgétaire affirmer que dix-sept fois vingt-trois font trois cent quatre-vingt-onze ; et ses yeux en brillaient sa voix tremblante l'élevait à la grandeur (...) Je réfléchis sur le chiffre trois-cent-quatre-vingt-onze et trouve qu'il est exact ; j'y pense encore un peu et je me dis : mais arrêtons-nous un instant : dix-sept fois vingt-trois, ça fait trois cent quatre-vingt-dix-sept Je sais bien qu'en réalité ça fait trois cent quatre-vingt-onze, mais je m'y oppose quand même, rien que pour dire le contraire de cet homme, ce professionnel de la justice. Une voix me souffle en mon for intérieur : élève-toi, élève-toi contre cette justice toute faite ! (...) Gladstone est un héraut de la justice et de la vérité, son cerveau est empreint des victoires qu'il a remportées, que deux et deux fassent quatre constitue pour lui la plus grande vérité sur terre. Et pourrions nous le contredire ? Non, bien sûr, et je dis cela pour montrer que Gladstone a toujours raison » (p. 72)

C'est une liaison intime de l'homme avec la nature que recherche Knut Hamsun encore plus consciemment que Nietzsche. La mystique de la nature de *Pan* n'est pas seulement opposée à la mystique d'ici-bas de *Zarathoustra*, elle est, en plus, conforme à la psychologie et à l'image que se faisait de l'homme le philosophe allemand. Sous cette perspective, il est naturel que Knut Hamsun soit méfiant à l'égard de l'intellect seul ; il décrit les intellectuels souvent avec mépris et ironie, par exemple le docteur ou le baron finlandais dans *Pan* ou le médecin-progressiste Stenersen dans *Mystères*. C'est la maison de ce dernier qui devient le symbole concret du laisser-aller intellectuel :

« Ils étaient arrivés près de la maison du médecin, une construction à deux étages de couleur jaune, avec un véranda. La peinture se craquelait en plusieurs endroits, les gouttières ne tenaient plus et au premier un carreau manquait ; les rideaux étaient loin d'être propres. Nagel éprouva une antipathie immédiate à l'égard de cette maison mal entretenue, et voulut partir... » (p. 51)

Le radicalisme du docteur est artificiel. Nagel ne renonce pas entièrement aux vertus. Ses mœurs bohèmes ne sont pas en contradiction avec les idéaux paysans. Il serait faux de dire que l'éthique chrétienne ou luthérienne n'aurait pas laissé de traces dans la vision du monde de Knut Hamsun. L'homme hamsunien peut être charitable. Isak et Inger dans *La sève de la glèbe* respectent toute la nature et sont polis même envers les animaux

Knut Hamsun est dans sa complexité morale aussi le défenseur chevaleresque des faibles. Il est l'ami des petites gens. Il veut montrer la grandeur humaine chez les personnes les plus modestes. En tant qu'écrivain, il méprise l'immoralisme à la petite semaine. Mais l'homme hamsunien peut avoir une forte volonté et un

moi puissant. L'irrationnel donne aussi bien chez Knut Hamsun que chez Nietzsche une coloration tragique à l'image de l'homme. C'est la volonté de puissance et l'éternelle lutte pour la vie qui risquent rendre les hommes égoïstes et même méchants. L'homme peut être égoïste par sa volonté. Cet égoïsme peut servir sinon les autres hommes, au moins l'ordre de la vie et du monde.

Parmi toutes les pièces de théâtre de Hamsun, c'est la trilogie qu'il a écrite de 1895 à 1898 *A la porte de l'empire*, *Le jeu de la vie* et *Le crépuscule du soir* qui a subi l'influence de la philosophie morale de Nietzsche.

Un personnage-clé de ces pièces - Kareno - représente la méfiance de Hamsun à l'égard de la démocratie, du libéralisme ou du socialisme. Le protagoniste apparaît tenté par une morale au-delà du bien et du mal et il annonce l'arrivée du surhomme nietzschéen. Ce surhomme n'est pourtant ni pour Nietzsche ni pour Hamsun une entité raciste ou biologique. C'est un idéal d'homme qui devrait réaliser toutes ses riches potentialités morales au-delà des normes standardisées, à la fois capable de faire une synthèse entre les qualités opposées de l'être humain et de devenir un homme universel. C'est à cause de cet idéal humain que Hamsun décrit parfois négativement les intellectuels et les artistes : ils représentent seulement une petite partie soi-disant rationnelle des possibilités infinies qui s'offrent à chaque être humain.

Le lieutenant Holmsen dans *La ville de Segelfoss* a, lui aussi, une dimension nietzschéenne dans sa personnalité.

Les personnages de Knut Hamsun agissent sans penser à l'existence d'une morale, si ce n'est pas une morale dont la critère est la vie et la vitalité. Leur morale est le contraire même de l'éthique tolstoïenne. Elle se fonde sur l'intensité d'expérience vitale et sur les forces de l'instinct.

Dans *La sève de la glèbe*, le narrateur décrit avec une grande sympathie une paysanne qui a assassiné son enfant légèrement invalide et condamne les vices mineurs qu'engendre la civilisation moderne et urbaine. Cette tendance éthique de Knut Hamsun n'est pas seulement une contestation de la morale bourgeoise et puritaine, mais une protestation contre les idées fondamentales du christianisme. Cette amoralité nietzschéenne est un aspect de l'antirationalisme de l'écrivain. Chaque morale risque d'empêcher l'évolution libre des sentiments et des instincts humains à cause de sa rationalité même.

L'idéal nietzschéen de la grandeur implique aussi une dimension aristocratique. Il n'est pas surprenant que la vision sociale de Hamsun soit paternaliste. Dans son monde le peuple et les aristocrates s'entendent bien. Victoria, Segelfoss By et Les Enfants de leur temps ne sont pas pour l'avènement de la démocratie. Les aristocrates menacés par l'époque moderne dans ces romans ont une grandeur exceptionnelle.

Les parallélismes entre Hamsun et Nietzsche ne sont pas toujours la preuve d'une influence directe de Nietzsche sur Hamsun. Ils ont été le plus souvent créés et produits par le même climat intellectuel - nous l'avons vu - qui, pour sa part, a été

conditionné par le même contexte social et culturel. On peut expliquer l'opposition de Hamsun et de Nietzsche à l'égard des mouvements de femmes dans une perspective similaire.

On peut encore établir des parallèles entre Hamsun et Nietzsche sur le plan stylistique. Tous deux représentent une esthétique de l'ambiguïté. Le roman *Mystères* est une version gaie de l'esthétique de Kafka où rien n'est univoque, où l'ambivalence est devenue un système et où toutes les interprétations se complètent et s'emboîtent. Le roman *Mystères* reste un mystère à l'issue de chaque interprétation logique.

La philosophie de Nietzsche a sa dimension logique et rationnelle. Mais comme structure, elle reste contradictoire, ambivalente et ambiguë. On pourrait dire autant de quelques romans de Hamsun - avant tout de *Mystères*. Les affirmations de Nietzsche comme les répliques des héros hamsuniens - celles du lieutenant Glahn, celles de l'artiste de *La faim* ou de Nagel sont souvent gratuites, ambivalentes et ambiguës. Le monde romanesque de Hamsun représente parfois le kafkaïen ou l'absurde souriant.

Mais Hamsun sait être très simple. Il cache son raffinement esthétique et philosophique sous une couverture de simplicité paysanne. Ses narrateurs, ses hommes et ses femmes n'ont rien d'intellectuel et la totalité de son œuvre recèle néanmoins des profondeurs esthétiques et philosophiques. C'est là que Hamsun diffère du philosophe allemand, qui reste en apparence malgré tout, intellectuel et un peu didactique.

Le rire de Hamsun est plus jovial, plus humoristique que celui de Nietzsche. Hamsun et Nietzsche sont tous les deux ironiques, mais l'ironie de Nietzsche se transforme souvent en moquerie, celle de Hamsun reste plus discrète.

Ce n'est pas le Nietzsche de la deuxième période tentée par l'athéisme, par les idéaux du Siècle des lumières et par l'optimisme scientifique qui est proche de Knut Hamsun. C'est plutôt le dernier Nietzsche et son *Zarathoustra*. Le jeune Nietzsche pour qui toute l'existence était un phénomène esthétique a de même marqué la vision esthétique de Knut Hamsun, bien qu'on ne trouve pas de traces profondes de *La naissance de la tragédie* dans l'œuvre hamsunienne.

Knut Hamsun âgé a été fortement attiré par le fascisme et par l'hitlérisme. Il accorda même son soutien à Quisling, le chef de la scandaleuse collaboration norvégienne.

Chez bon nombre d'écrivains tentés par le fascisme, on décèle l'influence de Nietzsche pour ne citer que Drieu La Rochelle, Gottfried Benn, Ernst Jünger, le Finlandais Ornulf Tigerstedt et Céline. Cette constatation du fait ne doit pas nous amener à une réflexion déterministe simpliste ; un certain héritage philosophique nietzschéen a été usurpé par les idéologues fascistes ou proches du fascisme par Benito Mussolini, par Giulio Evola et même dans une certaine mesure par Hitler lui-même.

Mais les idées adoptées par les fascistes ne sont pas pour autant fascistes même si les fascistes ont cherché à les monopoliser. Dans les années vingt et trente le climat intellectuel était nietzschéen. Le nietzschéisme était à l'époque l'un des véhicules vers le fascisme. Une inspiration nietzschéenne amenait des écrivains au fascisme, parce qu'ils étaient nietzschéens et parce que le fascisme avait l'air nietzschéen. Mais il n'est pas dans ce contexte question d'un processus historique objectif et déterminé. Les facteurs subjectifs y ont joué aussi leur rôle. Les écrivains nietzschéens ont cru ou simplement espéré, trouver leur conception de la vie dans le fascisme. Ils l'ont identifiée, plus ou moins consciemment, à la réalité et à l'idéologie fasciste. De cette réalité et de cette idéologie, ils ont éliminé ce qui n'allait pas dans leurs sens. Ainsi pensaient-ils donner à leur politique un fondement moral et la rattacher à leur conception de la vie.

D'une part, il y eut beaucoup d'intellectuels et d'écrivains influencés par Nietzsche mais qui n'étaient pas fascistes pour autant. Ainsi, le nietzschéen finlandais le plus connu, Eino Leino, était un libéral convaincu.

D'autre part, il y eut des fascistes qui n'avaient rien à voir avec Nietzsche. Charles Maurras qui exerça une grande influence sur les écrivains français d'extrême-droite, se moquait de Nietzsche qu'il appelait le Sarmate.

En outre, pas plus Mussolini que Hitler n'eurent une idée exacte de la complexité réelle de la philosophie de Nietzsche. Et l'on ne saurait qualifier ce dernier - en dépit de son esprit antidémocrate et belliqueux - de réactionnaire ni de fasciste. Il ne fut ni raciste ni antisémite ni nationaliste et marqua bien moins d'intérêt pour les Germains que ne le fit Knut Hamsun qui admirait tant la culture allemande. Ce qui unit vraiment Nietzsche et Hamsun sur le plan politique, c'est leur... apolitisme. Ils regardaient la réalité politique de l'extérieur et du point de vue de la philosophie de la culture, de l'esthétique.

Certes, Nietzsche a conduit, involontairement, Hamsun aux portes du fascisme, mais Hamsun aurait pu tout aussi bien trouver son chemin sans lui. Il reste que la philosophie de Nietzsche a fécondé et enrichi l'œuvre exceptionnelle du plus grand romancier du Nord de l'Europe.

A propos de l'eugénisme «démocratique» : le cas du Danemark

par Alain Drouard*

Introduction

De nos jours l'eugénisme n'est pas seulement identifié et confondu avec le nazisme. En raison de ce qui est appelé la «dérive eugénique» il est aussi présenté dans les débats bioéthiques contemporains comme une menace pour l'avenir de l'humanité. Jacques Testart¹ invoque le risque de voir naître un eugénisme mou et « démocratique » qui serait une réponse non plus à des préoccupations d'idéologues comme à la fin du XIX^{ème} siècle mais à une demande populaire. On se propose de contribuer à l'analyse de la notion d'eugénisme « démocratique » en étudiant l'eugénisme des pays de l'Europe du Nord principalement dans l'entre-deux-guerres. Au Danemark, en Suède, en Norvège, en Finlande, en Islande l'eugénisme a été élaboré et mis en oeuvre selon des procédures démocratiques : consultations, débats publics et vote de lois au Parlement². Dans ces pays, il a été défini et présenté comme « volontaire », c'est-à-dire comme reposant sur le consentement libre des intéressés même s'il convient de s'interroger d'emblée sur le sens du terme de volontaire appliqué à des malades mentaux internés dans des hôpitaux. L'eugénisme s'y inscrit aussi dans le cadre d'une politique de réforme sociale et de santé publique conduite par des gouvernements sociaux-démocrates et visant à la consolidation de l'Etat-providence. Le Danemark est non seulement le pays qui a la plus ancienne tradition eugéniste puisque dès 1788, la déclaration et le traitement des maladies vénériennes et contagieuses étaient rendus obligatoires, tout d'abord à l'échelle d'une province puis, un an après, pour l'ensemble du pays mais il est surtout le premier pays d'Europe du Nord à avoir adopté - dès 1929 - une loi de stérilisation et pratiqué une politique d'eugénisme « négatif », qui sera également celle de la Suède, de la Norvège. Il se distingue enfin de ces pays parce qu'il n'a connu ni mouvement ni institution eugénistes.³

Les origines et les sources de l'eugénisme danois sont à la fois nationales et internationales. Comme l'a rappelé l'un des eugénistes danois les plus connus du XX^e siècle, Tage Kemp (1957), le Danemark réunissait des conditions favorables au développement de l'eugénisme. Tout d'abord, l'essor de la génétique y a été particulièrement important depuis le début de ce siècle tandis que les connaissances en matière de génétique étaient diffusées dans le public. Ensuite, l'existence d'un système de santé publique et de protection sociale parmi les plus anciens et les plus

* Centre Roland Mousnier URA 100 du CNRS, Paris.

développés d'Europe, permettait une prise en charge poussée des malades mentaux et des handicapés. Enfin, fait unique en lui-même, l'enregistrement des maladies héréditaires de toute la population danoise par l'Institut de génétique humaine était l'une des conditions de leur contrôle et leur suivi par les médecins.

Quand on s'interroge sur la genèse de la législation eugéniste des années trente, on s'aperçoit que revendications sociales et analyses intellectuelles interfèrent constamment dans les débats qui conduisent à l'adoption des lois sur le mariage, la stérilisation et la castration, l'avortement - lois qui seront appliquées bien au delà de la Seconde guerre mondiale, même si l'eugénisme se transforme alors en hygiène génétique et en conseil génétique tandis que ses liens avec l'eugénisme allemand font l'objet d'un réexamen.

Aux origines de l'eugénisme danois.

Au Danemark, trois disciplines scientifiques ont contribué à la formation de l'eugénisme à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles, à savoir : l'anthropologie physique, la psychiatrie et la génétique.

Voyons tout d'abord l'**anthropologie physique**, bien qu'il soit difficile de parler alors de discipline puisqu'à cette époque, elle ne s'est pas encore institutionnalisée et ne dispose pas de chaire à l'Université. La plupart des anthropologues danois furent au départ des médecins intéressés par la paléopathologie - c'est-à-dire par l'étude des maladies observées sur des squelettes de la période protohistorique - ainsi que par l'ostéologie. Le débat majeur a porté sur les origines de la population danoise. En se fondant sur l'étude de trois squelettes préhistoriques, D. F. Eschricht affirmait en 1837 qu'ils appartenaient à la même race « caucasienne »⁴ que la population contemporaine du Danemark. Il s'opposait à S. Nilsson qui soutenait comme le fondateur de l'anthropologie en Suède, Anders Retzius, que la Scandinavie avait été peuplée à l'âge de la pierre par une population proche des Lapons. A la fin du XIX^e siècle, on admettait que la population de l'âge du bronze était mélangée, même si elle comptait plus de dolichocéphales que de brachycéphales.

La figure principale au début du XX^e siècle fut celle du Dr. Soren Hansen qui présida le Comité anthropologique danois, organisme privé créé en 1904 et chargé d'étudier la population danoise. Par la suite, Soren Hansen représenta le Danemark au Ier Congrès international eugénique de Londres en 1912. Dans un article consacré à l'eugénique (1931), il explique qu'il n'utilise pas le terme eugénique au sens de Galton c'est-à-dire pour définir « l'étude des facteurs soumis au contrôle social et susceptibles d'augmenter ou de diminuer les qualités soit physiques soit mentales des futures générations » mais bien pour désigner l'ensemble des mesures par lesquelles on essaie d'améliorer les qualités de la population. Il ajoutait que la lutte contre les fléaux sociaux devait permettre d'améliorer les qualités géné-

rales d'une population sans pour autant en modifier les caractéristiques raciales. L'élimination des souches cacogéniques ne fera pas des descendants plus résistants contre les infections.

Soren Hansen (1931-1932) prit position contre la loi de stérilisation de 1929 en expliquant que la démence et la folie avaient bien d'autres causes que l'hérédité et que si les effectifs de déments avaient tendance à augmenter la raison majeure n'était pas à rechercher dans des naissances plus nombreuses mais dans la chute de la mortalité. De même, il condamna le racisme :

«Au Danemark nous ne partageons pas l'opinion de ces philosophes qui considèrent la soi-disant race nordique comme la meilleure de toutes et qui rêvent d'en faire une race pure.(....) Nous n'avons pas le moindre espoir d'améliorer les qualités de la population par la sélection raciale mais nous essayons de le faire par la meilleure politique d'éducation intellectuelle et physique possible et par l'amélioration des conditions générales d'hygiène offertes aux enfants.»

Pour finir, il fit remarquer l'absence de mouvement eugénique au Danemark en soulignant que l'eugénisme était inséparable de la politique d'hygiène publique et de la politique sociale.

La psychiatrie est la seconde discipline scientifique ayant contribué à introduire au Danemark les idées et les thèses eugénistes. Si elle a défendu et répandu l'idée que la dégénérescence était héréditaire, force est de constater que le déterminisme héréditariste était représenté à la même époque dans de nombreuses oeuvres littéraires. Citons, entre autres, l'ouvrage de l'écrivain et futur Prix Nobel, Karl Gjellerup : *Arvelighed og Moral (Hérédité et Morale, 1881)* et celui de Herman Bangs - *Hablose Slægter (Descendance sans espoir)* de 1882. Ces idées sont défendues par les progressistes et les libéraux regroupés autour du critique littéraire Georg Brandes.

Sur le plan scientifique si le psychiatre Frederik Lange introduit en 1881 dans sa thèse les idées de Morel sur la dégénérescence, le darwinisme social pénètre quelques années plus tard par la traduction de l'ouvrage de J. B. Haycrafts *Darwinism and Social Improvement* paru en 1894. D'une manière générale, le déterminisme héréditariste est dominant chez les psychiatres placés à la tête des institutions et des asiles qui se sont développés à la fin du XIX^e siècle. Il faut mentionner les noms d'August Wimmer, l'un des premiers à introduire le concept d'eugénisme au Danemark et qui fut membre du Conseil médico-légal ainsi que celui de J. C. Smith qui travailla avec Johannsen et devint expert du Conseil qui se prononçait sur les stérilisations.

La génétique - et l'eugénisme enfin qui sont dominées par la figure de Wilhelm Johannsen (1857-1927). Ce savant botaniste a défini à partir de ces travaux sur les souches pures de pois bruns, les concepts fondamentaux de gène, de

génotype et de phénotype. En 1909, il fit paraître son ouvrage majeur en génétique : *Elemente der exakten Erblichkeitslehre*. En 1917 il condamne l'eugénique dans son livre *Heredity in historical and experimental light*. L'eugénique s'étant développée avant la génétique moderne, les notions employées par la littérature eugénique telles que celles de dégénérescence, dégénération, stigmates de dégénérescence ne sont pas scientifiques et doivent donc être critiquées. Il distingue et critique aussi bien l'eugénique de Galton que celle de Mendel. Il démontre en particulier qu'un génotype stable peut correspondre à des variations continues de phénotype. Une vive polémique l'opposa à Karl Pearson sur la question de la biométrie. Johannsen critiquait en effet une statistique qui reposait à ses yeux sur des conceptions fausses de l'hérédité. De même, il s'oppose à Davenport et à sa conception des « caractères uniques » produits par des gènes spécifiques. La distinction entre phénotype et génotype lui fournit le principal argument contre l'eugénique. Le génotype ne procède pas toujours du phénotype même lorsqu'on ne prend en compte qu'un seul groupe de caractères. Il souligne le fait qu'on reste trop ignorant en ce qui concerne l'hérédité de la maladie mentale. Toutefois il n'a pas toujours été hostile à l'eugénisme. Membre du Comité international permanent d'eugénique en 1923, il fait aussi partie de la Commission créée en 1924 sur les problèmes de la stérilisation et de la castration. Ses idées évoluent : d'abord hostile à l'eugénisme positif, il est plus enclin dans les années trente à accepter le principe d'un eugénisme négatif. A sa mort, le pathologiste Oluf Thomsen qui cherchait à introduire la génétique et l'eugénique à l'Université, prit une part active dans les négociations engagées avec la Fondation Rockefeller qui devaient aboutir en 1938 à la création de l'Institut de génétique humaine de l'Université de Copenhague et au recrutement de Tage Kemp.

Dans les débats sur l'eugénisme au Danemark, les institutions de soins aux malades mentaux ont joué un rôle essentiel. Au début du XIXe siècle, les établissements destinés aux aveugles et aux sourds relèvent encore de la philanthropie et sont généralement dirigés par des pasteurs. Mais les choses changent à la fin du siècle. La profession médicale s'est développée et s'est organisée dans la seconde moitié du XIXe siècle. L'Association médicale danoise, créée en 1857, plaide en faveur de la mise en place de caisses d'assurance-maladie. La loi sur les fonds de maladie de 1892, en assurant aux malades la gratuité des soins et aux médecins du secteur privé leurs rémunérations, contribua à ce qu'on peut appeler la forte médicalisation de la société danoise. Les soins aux malades mentaux se professionnalisèrent en se spécialisant. Les médecins-psychiatres prirent alors le pouvoir et le pas sur les pasteurs. Un nom s'impose ici : celui de la famille Keller. Le fondateur - le pasteur Johan Keller - est à l'origine des Instituts Keller pour malades mentaux installés dans le Jutland notamment à Bregninge et dirigés par ses fils. Un de ses fils, le professeur Christian Keller allait être l'un des principaux acteurs de l'eugénisme danois au début du XXe siècle. Bien qu'à l'écart du système hospitalier danois, les Instituts Keller avaient noué des relations avec l'extérieur, en particulier avec les Etats-Unis. En 1897, ils avaient été sollicités sur le problème de

l'asexualisation par le Dr Barr au nom d'un groupe de médecins de Pennsylvanie. La ségrégation avait été jugée comme une mesure suffisante. En 1910 une femme médecin travaillant à Bregninge, Bodil Hjort se rend aux Etats-Unis et visite les établissements de soins pour malades mentaux. Elle rencontre Henry H. Goddard et lui consacre à son retour plusieurs articles. En 1912 lors de la V^e Conférence scandinave consacrée aux malades mentaux qui se réunit à Helsingfors, Edwin Hedman, le responsable de l'institution de Bertula se fait l'avocat de la stérilisation. Christian Keller se laissera convaincre quelque temps après, vers 1915. Il s'intéresse en particulier à deux catégories de malades : les hommes agressifs, violents et dangereux qui relèvent à ses yeux de la castration et les femmes à la sexualité débordante pour lesquelles il préconise la stérilisation. En 1917, en présentant la traduction d'une conférence de l'eugéniste américain Walter Fernald, il affirme que les maladies mentales sont héréditaires et qu'elles vont se multiplier si l'on ne pratique pas la ségrégation et la stérilisation. Deux ans plus tard en 1920 il demande la réunion d'une commission pour examiner la question de la stérilisation des malades mentaux.

Les mouvements féministes

Au moment même où Keller faisait sa demande, le Conseil national des femmes présentait une pétition de plus de 100.000 noms contre les attentats à la pudeur et les crimes sexuels. La castration y apparaissait comme une alternative à l'internement.

Le Procureur du Royaume August Goll exprima ses réserves et la question fut alors portée devant la commission chargée de la réforme du droit criminel. Celle-ci s'adressa au conseil médico-légal dont faisait partie August Wimmer. La commission donna une réponse négative sans fermer la porte à la castration mais en l'excluant du régime des peines prévues par le code criminel.

Le 30 juin 1922 était adoptée la première loi eugénique danoise stipulant que les malades mentaux et les faibles d'esprit ne devaient pas se marier, que les sujets atteints de maladies vénériennes ou d'épilepsie ne pouvaient se marier sans que leurs futurs conjoints aient été prévenus par un médecin des dangers pouvant résulter de leur union. La loi instituait le certificat médical prénuptial. Enfin un arrêté du 28 novembre 1922 établissait que les malades mentaux devaient obtenir l'autorisation de médecins désignés par le ministère de la Justice pour pouvoir se marier.

L'eugénisme sort de la sphère académique et scientifique avec l'entrée en scène des politiques. Les sociaux-démocrates qui arrivent au pouvoir en 1924 vont en faire un enjeu de leur politique de réforme sociale et de consolidation de l'Etat-providence. Les deux noms à mentionner sont ici ceux de Vilhelm Rasmussen, élu député en 1915 et surtout celui de K. K. Steincke (1880-1962), ministre de la Justice en 1924. Avant d'entreprendre une carrière politique au sein du parti social-démocrate, Steincke avait été fonctionnaire et s'était occupé au niveau municipal de

l'aide sociale. Héréditariste convaincu, néomalthusien, il avait été influencé par Wilhelm Johannsen dont il reprenait la plupart des idées. Comme lui il rejetait l'hérédité des caractères acquis et critiquait l'idée généralement admise de l'alcoolisme héréditaire. Il était antidarwinien parce qu'il ne faisait pas de différence entre darwinisme et darwinisme social. Il admettait en effet que l'assistance sociale avait des effets dysgéniques sans préconiser pour autant l'application du principe de la sélection naturelle à la société. Il s'était également inspiré de Geza von Hofman, vibrant partisan de l'eugénisme américain dans son livre *Die Rassenhygiene in den Vereinigten Staaten*.

Pour Steincke l'eugénisme n'est pas une alternative à la politique sociale ou à la politique de réforme sociale. Il est partie prenante de la politique sociales. Les deux concepts sont complémentaires. Il faut être humain et généreux envers les inadaptés, les défavorisés, les dégénérés, il faut les nourrir et les habiller le mieux possible... aussi longtemps qu'ils ne se reproduisent pas et ne se multiplient pas. L'être humain a le droit de vivre et de profiter de l'existence dans la mesure de ses moyens. Un seul droit lui est refusé : celui de transmettre à la postérité ses défauts et ainsi de perpétuer ou d'accroître le malheur. Cette double préoccupation permettait de concilier le principe de la sélection naturelle et celui de la charité. Même si cela étonne de la part d'un social-démocrate, Steincke pensait que la question de l'eugénisme ne devait pas être portée sur la place publique mais rester une affaire d'experts et de spécialistes. En 1924, une commission fut constituée pour examiner la demande de Christian Keller concernant la stérilisation des malades mentaux et la castration des auteurs de crimes sexuels. Elle comprenait des médecins, des scientifiques et des juristes. En firent partie : Christian Keller, Wilhelm Johannsen, August Wimmer, Knud Sand, une femme médecin - Estrid Hein, proche du Conseil national des femmes ainsi que le maire de Copenhague. Le rapport, publié en 1926 portait le titre ambigu de *Mesures sociales concernant les individus prédisposés à la dégénérescence*. Tout en étant réservée sur la possibilité d'améliorer la qualité de la population par l'eugénisme, la commission se prononçait en faveur de la stérilisation des malades mentaux hospitalisés incapables d'élever normalement leurs enfants. Elle tournait ainsi une objection présentée par Johannsen du point de vue génétique : l'impossibilité de prévoir avec certitude l'hérédité des gènes défectueux. La castration était réservée aux auteurs de crimes et de délits sexuels tandis que la stérilisation était proposée pour des raisons sociales et eugéniques. Il était prévu que la loi serait de type expérimental et d'une durée limitée (cinq ans au maximum). D'après la procédure retenue, censée reposer sur le consentement libre et l'adhésion volontaire des malades, le ministère de la justice devait se prononcer sur chaque demande de stérilisation après avoir pris l'avis du Conseil de médecine légale et du ministère de la Santé. La définition des maladies mentales pouvant conduire à la stérilisation qui ne figurait pas dans le rapport de la commission était laissée à l'appréciation des médecins.

La loi du 1^{er} juin 1929

Après la défaite des sociaux-démocrates en 1926 et la victoire des agrariens du parti «Venstre», les deux seuls députés eugénistes du Parlement - K. K. Steincke et Vilhelm Rasmussen se retrouvèrent dans l'opposition mais ce changement de majorité n'eut pas d'incidence notable sur le vote de la loi. Les députés furent dans l'ensemble sensibles aux arguments des experts de la Commission. Lors des débats au Parlement en 1928, la seule opposition vint d'un prêtre du mouvement des Jeunes Conservateurs - Alfred Bindslev - qui insista dans son intervention sur l'ignorance des mécanismes de l'hérédité. Au Sénat, les arguments économiques jouèrent en faveur de la loi : la libération de malades stérilisés devait permettre à la société d'économiser des sommes importantes.

Le ministère de la justice rappela qu'il ne fallait pas considérer la loi comme une loi eugénique. Ce terme n'apparaît d'ailleurs pas dans le texte. Bindslev et cinq députés conservateurs votèrent contre la loi qui ne s'appliquait qu'aux malades détenus dans des institutions. La loi comprenait deux sections :

- la première, centrée sur la défense de la sécurité publique, visait les auteurs de crimes et de délits sexuels, *«personnes qui, en raison de l'importance ou du caractère anormal de leur désir sexuel sont susceptibles de commettre des crimes »* ;

- la seconde, inspirée par des considérations à la fois sociales et eugéniques, portait sur le problème de la descendance des malades hospitalisés, stipulant que *« des opérations sur les organes génitaux peuvent être autorisées chez des personnes mentalement anormales qui ne représentent pas pour autant un danger pour la sécurité publique au sens de la section I. La suppression de la fonction de reproduction est dans ce cas une mesure importante pour la société tout en étant bénéfique pour elles. »*

La première section définissait le champ d'application de la castration tandis que la seconde concernait la stérilisation et plus précisément la vasectomie et la salpingectomie.

La loi de 1934.

Cinq ans après l'adoption de la première loi eugénique, les instances chargées de son évaluation firent remarquer que la durée de l'observation était trop limitée pour permettre de porter un jugement sur ses résultats. K. K. Steincke, devenu ministre de la santé et du bien-être proposa de nouvelles dispositions. Désormais la stérilisation s'appliquerait aux malades mentaux jugés incapables d'élever leurs enfants et si la stérilisation permettait leur libération ou l'assouplissement de leurs conditions de détention. Par ailleurs, des mineurs pouvaient être stérilisés et surtout la stérilisation n'était plus limitée aux personnes placées dans des institutions. On distinguait entre les demandes présentées par les

gens «normaux » et celles des gens «anormaux». Dans le cas des gens «normaux» la stérilisation pouvait être envisagée si la descendance risquait d'être mauvaise ; pour les «anormaux », la stérilisation était censée permettre une amélioration de la situation de l'individu.

La plupart des stérilisations ont été opérées au Danemark dans le cadre de la loi de 1934. La demande devait être présentée par le médecin et ensuite, examinée par une commission de trois membres comprenant un expert médical, un psychiatre et un médecin attaché aux établissements psychiatriques. Il était prévu un internement des malades mentaux pour les empêcher d'avoir des enfants car les promoteurs de la loi - H. O. Wildenskov et Jens Chr. Smith, étaient de fervents héréditaristes.

Le rapport établi lors de la révision de la loi de 1929 faisait le bilan de son application. En cinq ans, 108 stérilisations furent effectuées sur 88 femmes et 20 hommes. Sur ce total, 102 des personnes stérilisées étaient des patients hospitalisés qui relevaient de la nouvelle loi de 1934 sur les malades mentaux. Les auteurs du rapport dressaient également la liste des maladies et des conduites pathologiques pouvant justifier le recours à la stérilisation : la schizophrénie, l'épilepsie, la chorée de Huntington ainsi que l'alcoolisme et les comportements criminels.

La nouvelle loi est inséparable d'un contexte devenu beaucoup plus favorable. Au milieu des années trente en effet, les idées eugénistes sont plus largement diffusées au sein de la population. Elles sont tout d'abord exposées dans plusieurs livres. August Wimmer publie en 1929 un ouvrage intitulé : *L'hérédité des maladies mentales et l'amélioration de la race* (*Sindsygdommenes Arvegang og Raceforbedrende Bestraebelser*). Knud Hansen fait paraître la même année : *L'hérédité humaine* (*Arvelighed hos Mennesket*). Axel Garbo écrit en 1931 : *L'hérédité et la politique sociale* (*Arvelighed og Socialpolitik*) ainsi que des articles consacrés notamment à la législation eugénique de l'Allemagne nazie. Oluf Thomsen est l'auteur en 1934 de : *Hérédité et Race* (*Arv og Race*) qui présente les contributions des spécialistes et des experts danois les plus éminents. Tout en critiquant la conception national-socialiste de la race et l'antisémitisme nazi, l'ouvrage se montre favorable à la législation eugénique allemande. Ce point de vue avait déjà été défendu par les principaux eugénistes danois - Tage Kemp, August Goll, Søren Hansen dans des articles de «*Politiken*» parus un mois avant l'adoption de la première loi allemande du 14 juillet 1933. Seul Wildenskov s'y déclarait hostile à la loi allemande. L'idée d'une stérilisation obligatoire avait fait son chemin et paraissait désormais admise par la plupart des eugénistes danois. L'opposition entre les deux pays sur le terrain de l'eugénisme ne fut peut-être pas aussi nette qu'on a voulu le faire croire surtout après la seconde guerre mondiale. Au delà des distinctions théoriques entre eugénisme volontaire et eugénisme d'État, la différence entre l'Allemagne et le Danemark se lit dans le nombre de stérilisations pratiquées dans les deux pays. Par ailleurs, des néomalthusiens et des partisans de la réforme

sexuelle, proches du communisme comme la féministe Thit Jensen qui militait depuis 1923 avec Margaret Sanger en faveur du contrôle des naissances et Jonathan Hagh Leunbach, l'un des fondateurs avec Magnus Hirschfeld de la Ligue de la réforme sexuelle, se font les défenseurs de l'eugénisme mais surtout de l'eugénisme volontaire présenté comme le seul efficace.

A la fin des années trente, en 1939 précisément⁴, le Danemark adopta une loi d'inspiration eugéniste qui autorisait l'avortement toutes les fois qu'il existait un risque de voir naître des enfants atteints de maladies mentales héréditaires. La même loi prévoyait de pratiquer la stérilisation de la femme s'il s'avérait que celle-ci était atteinte d'une affection faisant partie des maladies considérées comme héréditaires.

La Fondation Rockefeller contribua à l'institutionnalisation de l'eugénisme au Danemark en finançant la création en 1938 de l'Institut de génétique humaine de l'Université de Copenhague. Elle avait auparavant joué un rôle dans la carrière de celui qui allait devenir son premier directeur et l'une des figures majeures de l'eugénisme danois : Tage Kemp (1896-1964). Médecin et biologiste, élève d'Oluf Thomsen, Kemp était parti en 1937 étudier la génétique aux Etats-Unis grâce à une bourse de la Fondation Rockefeller qui l'avait chargé, en 1934, de faire le tour des principaux centres de recherche d'Europe. Il avait en particulier rencontré Othmar Von Verschuer, figure majeure de l'eugénisme nazi dont il reconnaît dans son rapport les qualités scientifiques tout en soulignant l'engagement national-socialiste. Réserve sur l'eugénisme positif, il se rallie plutôt à l'eugénisme négatif à partir de 1934-1935. Il fait alors la distinction entre l'eugénisme «*spéculatif*» et l'eugénisme «*scientifique*», pour préciser que les généticiens allemands se rangent dans le camp des scientifiques.⁵ En 1936 il publie une étude sur la prostitution où il souligne le poids des facteurs héréditaires. Ses positions sur l'eugénisme allemand ne sont pas dépourvues d'ambiguïté. Sans critiquer la loi eugénique allemande du 14 juillet 1933 - dont il dit qu'elle repose sur une base scientifique solide - et celles de 1935, il prend soin de souligner les différences de conceptions et de pratiques entre régimes dictatoriaux et démocraties. Il insiste dans ses écrits, sur le caractère volontaire de l'eugénisme danois, preuve à ses yeux de son caractère démocratique. Il entretiendra des relations régulières avec von Verschuer et Fritz Lenz et les aidera après la guerre à réintégrer la communauté scientifique internationale.

Sous sa direction, l'Institut de génétique humaine se consacra principalement à l'enregistrement des maladies héréditaires de la population danoise, en rassemblant en quelques années un ensemble de plusieurs milliers de fiches. Ce matériel, unique en son genre, servit aussi bien à la recherche sur la transmission des maladies héréditaires qu'aux activités de conseil génétique qui se développèrent surtout après la seconde guerre mondiale. Pendant les hostilités, le Danemark fut occupé par les Allemands mais cette occupation n'eut pas d'incidence sur les mo-

dalités de mise en oeuvre des stérilisations qui continuèrent d'être pratiquées pour l'essentiel selon les dispositions prévues par la loi de 1934.

La découverte des crimes nazis commis au nom de l'eugénisme ne se traduisit pas non plus par la remise en question des lois de stérilisation. Par contre, le terme d'eugénisme cessa d'être employé. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'est pas mentionné par Tage Kemp dans son adresse inaugurale lors de la réunion à Copenhague en 1956, du 1^{er} Congrès international de génétique humaine ; il devait être remplacé par celui d'«hygiène génétique» qui, de l'avis même de Tage Kemp, avait le mérite de traduire la préoccupation de santé publique inhérente à l'eugénisme négatif tout en recouvrant à ses yeux, des mesures comme la stérilisation, l'avortement, l'interdiction du mariage, le conseil conjugal et le planning familial. Au cours de ces mêmes années, des critiques s'élevèrent toutefois contre des modalités d'application de la loi de 1934 et en particulier contre l'internement obligatoire des malades mentaux destiné à prévenir leur descendance. Il fallut néanmoins attendre 1959 et la révision de la loi relative aux malades mentaux pour que soit aboli l'internement obligatoire, et 1967 pour que disparaissent stérilisation et castration obligatoires. Parallèlement, le nombre des stérilisations ne cessait de diminuer pour passer - de 275 en 1949, - à 80 en 1962. L'eugénisme disparaissait comme il était apparu dans une relative indifférence de l'opinion publique.

Conclusion

L'eugénisme danois est un exemple d'autant plus intéressant que loin d'être un cas isolé, il est représentatif de celui de la plupart des pays d'Europe du Nord (Suède, Norvège, Finlande et Islande). Dans tous ces pays, l'eugénisme est partie prenante de la politique de santé publique et de réforme sociale qui a accompagné l'essor de l'Etat-providence au cours de la première moitié du XX^e siècle. Il a en effet contribué à en définir les orientations et les applications. Son élaboration et sa mise en oeuvre ont été le résultat d'un processus démocratique fait de consultations et de débats publics. Il s'agit essentiellement d'un eugénisme «*négatif*» visant à prévenir la procréation des individus atteints de tares ou de maladies héréditaires. La tradition démocratique danoise se perpétue de nos jours dans les débats bioéthiques. En effet, le Danemark peut se prévaloir à travers son Comité national d'éthique⁶ d'une expérience intéressante pour les autres pays européens puisque celui-ci a accompli en quelques années d'existence un travail d'information et d'implication de la population qui n'a pas son équivalent ailleurs. Il a suscité et organisé à tous les niveaux de multiples débats publics sur les problèmes posés par les progrès des techniques de procréation assistée⁷. Or, ce même Comité vient de créer en son sein un groupe de réflexion sur l'eugénisme. Ne pourrait-on imaginer que cette décision inspire les Comités d'éthique des autres pays européens dans la mesure où elle traduit la volonté de mieux connaître les liens entre l'histoire de l'eugénisme et les débats liés à la procréation assistée ?

Nombre total des stérilisations effectuées au Danemark de 1930 à 1954
(Estimations) Source : Tage Kemp, 1957.

Périodes	Femmes	Hommes	Total	Moyennes annuelles
1930-1939	1.063	425	1.488	148
1940-1949	3.281	1.171	4.452	450
1950-1954	2.275	412	2.687	538
1930-1954	6.619	2.008	8.627	

Notes

1 Jacques Testart(1992.). Dans *Info-Matin* du 16 mars 1994, Jacques Testart déclarait : «Une nouvelle forme d'eugénisme, né du tri des embryons en éprouvette (le diagnostic pré-implantatoire après fécondation in vitro) est sur le point d'apparaître. Qui sera plus «acceptable» parce qu'elle fera l'objet d'un consensus et sera demandée par les individus eux-mêmes, pour avoir une belle progéniture.»

2 La Norvège vota sa première loi en 1934, la Suède et la Finlande en 1935.

3 Avant le Danemark, la Suisse - plus précisément le canton de Vaud - avait adopté le 3 septembre 1928 une loi prévoyant la stérilisation obligatoire de certaines catégories de personnes. L'article 28 bis nouveau de la loi sur «*le régime des malades de l'esprit*», précisait que lorsqu'il y a lieu de croire qu'une personne atteinte de maladie mentale, reconnue incurable, ne peut avoir qu'une descendance tarée, cette personne peut faire l'objet de mesures d'ordre médical pour l'empêcher d'avoir des enfants.

4 La notion de race caucasienne utilisée pour désigner «la race blanche» a été «forgée» par l'anthropologue allemand J.F. Blumenbach(1752-1840). Blumenbach distinguait cinq races humaines : - caucasienne, - mongole, - malaise, - éthiopienne et - des Indiens d'Amérique.

5 Deux publications de l'Institut de génétique humaine datant de la Seconde Guerre font des emprunts à la génétique nazie : une de Foghe Andersen (1942), consacrée, comporte des références à Joseph Mengele ; l'autre de Bartels et Brun (1943) sur les Gitans danois s'inspire du travail de Robert Ritter portant sur les Gitans allemands.

6 Créé par une loi de juin 1987, le Comité national d'éthique danois est placé sous la tutelle du ministère de la Santé. Il est composé de 17 membres dont 9 sont désignés par un comité parlementaire et 8 par le ministre de la Santé. Son Président est nommé par le ministre de l'Intérieur tandis que le vice-président est élu par le Conseil. Il publie un rapport annuel. L'organisation de débats publics fait partie de ses obligations statutaires.

7 On en trouve l'écho dans les rapports annuels du Comité. Le Rapport de 1993 décrit, par exemple, le travail d'information effectué en direction du public scolaire sur les problèmes posés par la génétique et le séquençage du génome humain.

Bibliographie

Bennike, Pia : - *Palaeopathology of Danish Skeletons. A Comparative Study of Demography, Disease and Injury*, Akademisk Forlag, Copenhagen, 1985.

Bennike, Pia : - *Epidemiological aspects of paleopathology in Denmark : Past, present and future studies*, in Ortner, D. J. and A. C. Aufderheide, *Human Paleopathology : Current Syntheses and Future Options*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1991.

Dahlsgard, Inga : - *Women in Denmark Yesterday and Today*, Det Danske Selskab, Copenhagen, 1980.

- Hansen, Bent Sigurd** : - *Something Rotten in the State of Danemark*, Eugenics and the Ascent of the Welfare State, ronéo.
- Hansen, Soren** : - *Eugenics abroad-II In Danemark*, The Eugenics Review, vol. 23, 231-234, 1931-1932.
- Ito, Hirobumi** : *Health insurance and Policy Development in Denmark and Sweden 1860-1950*, Soc. Sci. & Med, Vol. 13, 1979.
- Kemp, Tage** : - *Prostitution : an investigation of its causes, especially with regard to hereditary factors*, Copenhagen, 1936.
- Kemp, Tage** : - *La génétique médicale dans les pays nordiques*, Le Nord, 4, 1942.
- Kemp, Tage** : - *Genetics and Disease*, 1951.
- Kemp, Tage** : - *Genetic-Hygiene Experiences in Danemark in recent years*, The Eugenics Review : 49, I, April 1957.
- Koch, Lene** : - *On Danish human genetics and German racial hygiene in the 1930s and 1940s*, ronéo.
- Roll- Hansen, Nils** : - *Geneticists and the Eugenics Movement in Scandinavia*, The British Journal for the History of Science, vol. 22, September 1989 : 335-346.
- Testard, Jacques** : - *Le désir du gène*. François Bourin, 1992, Paris.
- Thomsen, Anne Tang** : - *La législation relative à la stérilisation et à la castration au Danemark dans les années 1920 et 1930*, Mémoire de maîtrise de l'Université de Copenhague, Institut d'histoire du temps présent, sous la direction de Henrik S. Nissen, 1991, traduction de Merete Gerlach-Nielsen.
- Vallgarda, Signild** : - *The Danish Health Care Sector in a Historical Perspective*, in Knudsen, Tim. (edited by) *Welfare Administration in Denmark*, Institute of Political Science, University of Copenhagen, 1991.
- Wildenskov, H. O.** : - *Sterilization in Danemark - A Eugenic as well as a Therapeutic Clause*, The Eugenics Review, vol. 23, 4, janvier 1932.

**Aliments et préparations alimentaires des Ammassalimiut
en 1935-1937
(GROENLAND ORIENTAL)**

par Paul-Emile Victor
avec la collaboration de Joëlle Robert-Lamblin.

Paul-Emile Victor nous a quittés, aussi n'est-ce pas sans une certaine émotion que nous publions aujourd'hui son dernier article. La première fois que son nom parut dans BOREALES, c'était il y a tout juste vingt ans, dans un essai sur les jeux de ficelle chez les Lapons, savant et passionnant travail, abondamment illustré de dessins de l'auteur. Les lecteurs s'émerveilleront une fois encore de la description méticuleuse de l'ethnologue, servie par une main d'artiste.

Hommage soit rendu ici à l'homme dont l'élévation d'esprit le tint toujours à l'écart des querelles mesquines, ne le portant toute sa vie à ne se préoccuper que de l'essentiel qui est... la vie !

Ὁ ἐθνολόγος φιλότεχνος ἰσοθεός

Christian Malet

Avant-Propos

On sait toute l'importance que revêt l'alimentation dans les sociétés humaines. Celles-ci s'identifient volontiers à ce qu'elles consomment et à la manière dont elles le consomment. Acquisition des éléments comestibles, préparations culinaires, goûts alimentaires, organisation des repas... sont au coeur des préoccupations humaines.

Mais la valeur accordée à la nourriture prend une dimension toute particulière, lorsqu'il faut lutter contre le froid ou faire face à d'importantes dépenses physiques, et lorsque disette et famine sont des menaces permanentes. Ces notes de terrain recueillies par Paul-Emile Victor dans les années 1930 au Groenland oriental, lors de ses séjours parmi les Eskimo ammassalimiut, montrent comment une petite société isolée a pu se nourrir et assurer sa survie dans un environnement peu généreux en ressources animales et végétales.

Le régime alimentaire hyperprotidique des populations de chasseurs de mammifères marins de l'Arctique a depuis longtemps soulevé bien des interrogations dans le milieu des nutritionnistes. En hommage à l'ethnologue récemment disparu, je suis heureuse de publier cette description minutieuse des différents produits consommés traditionnellement à Ammassalik, avec leur préparation (crue, séchée, gelée, faisandée, bouillie) et la façon de les conserver (par dessiccation au vent et au soleil, par congélation ou par macération dans l'huile rance) afin de pallier les aléas de la chasse. On remarquera que l'auteur de ces notes ne partage pas toujours le goût prononcé de ses hôtes pour les aliments faisandés ou putréfiés et fort odorants...

Joëlle Robert-Lamblin.

L'alimentation : généralités

La nourriture des Ammassalimiut est essentiellement carnée. La chair des phoques, des ours blancs, des narvals, des morses, est bouillie dans de l'eau douce, sans sel, ou à peine saumâtre (prélevée sur le rivage où la fonte des glaces flottantes diminue dans d'importantes proportions la salinité de l'eau de mer). Ou bien elle est consommée faisandée, ou encore séchée. Les poissons, de même, sont consommés bouillis, à peine écaillés, mais non vidés ; ou leurs filets sont séchés, crus. Les oiseaux sont toujours bouillis, une fois déplumés.

Les mets ne se mangent jamais très chauds, mais plutôt tièdes ou froids. Tout repas est accompagné de graisse crue, mangée comme les Français mangent le pain ; toutefois il n'y a pas de repas réguliers, à heures fixes. En cas d'abondance, il y a toujours une bassine au-dessus de la lampe à huile dans laquelle la viande mijote dans un bouillon auquel de l'huile de phoque a été ajoutée, et chacun se sert selon sa faim quand il en a envie.

Quand il y a pléthore de nourriture, les Ammassalimiut mangent comme si, dès le lendemain et pendant des jours, ils n'auraient plus rien à se mettre sous la dent. Ainsi, lorsqu'en hiver un phoque entier conservé depuis plusieurs mois sous des pierres a été tiré jusque dans la maison à l'occasion d'une fête, d'une visite, ou sans raison, leurs estomacs peuvent supporter de fantastiques agapes. Mais il sont autant capables de faire un repas colossal que de rester plusieurs jours sans absorber quoi que ce soit d'autre qu'un minuscule morceau de graisse.

Dans ce régime essentiellement carné, les vitamines sont fournies par la peau de narval, croquée crue. Celle-ci est sucrée et a la consistance d'un caoutchouc un peu dur. Les algues sont consommées comme elles sortent de l'eau, parfois elles sont ébouillantées. Airelles, pissenlit, oseille sont généralement conservés dans des outres remplies de graisse ou d'huile devenue rapidement rance. Et, par endroits, on trouve de l'angélique au goût sucré qui se croque comme la canne à sucre, véritable friandise.

La boisson unique est l'eau, le bouillon de viande, extrêmement gras, pouvant à peine être considéré comme une boisson.

A ces aliments de base sont venus s'ajouter les conserves, la farine, le riz, le sucre et le thé achetés aux comptoirs ou distribués par les autorités dans le cadre de l'aide sociale. L'effet de ce changement alimentaire est déplorable. Les Ammassalimiut souffrent tous, aujourd'hui, de caries dentaires, alors qu'autrefois leurs dents étaient solides et saines, usées cependant, avec l'âge, jusqu'à la gencive, car elles servaient d'outils.

Les aliments : conservation

Fabrication de l'outre à aliments : *iṁiṇa*

Il existe trois techniques de fabrication :

• *iṁiṇa perinade'*

Cette outre est fabriquée par les hommes. Elle est constituée d'une peau de phoque entière préparée comme suit :

1.- la peau est retirée comme au moment du dépeçage classique du phoque

2.- les poils sont enlevés à l'aide du couteau des femmes *caki*, la peau étant posée sur la planche à racler *qa biarpi'* = *mataṭuṇu* (travail de femme)

les nageoires ne sont pas enlevées et restent attachées à la peau

3.- on découpe une lanière (une courroie) de cuir le long d'un des côtés de la peau en la conservant attachée à la partie supérieure (côté tête) de la peau

= *agiwā perṭuṇu*

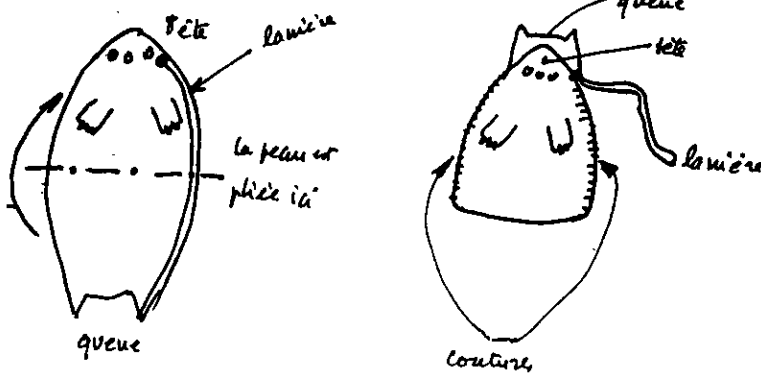


Fig.1

4.- la peau est pliée en deux par le milieu. La "queue" vient se placer contre la "tête". Les deux côtés sont cousus sauf du côté "tête-queue" qui sera l'ouverture de l'outre

ouverture = *pāja* ; cousu = *mercerṭuṇu*

5.- on fait des trous tout autour de l'ouverture, par lesquels sera passée une cheville en bois

= *aṁarterṭuṇu*

Utilisé pour amowāja : (l'intestin)

idiwanitiwā^t (les viscères)

ceqowā^t (les nageoires postérieures)

Les aliments

Le phoque : généralités

La viande : neŋe' ; neŋā

La viande de phoque est la nourriture de base à Ammassalik et lorsqu'un habitant de cette région dit qu'il a "faim", en été, alors qu'il a des poissons et des oiseaux en abondance, cela signifie qu'il a "faim de chair de phoque".

La viande de phoque peut être consommée sous diverses formes :

1.- cuite, chaude ou froide : ūtūŋu . Elle peut être cuite dans de l'eau douce, dans un mélange d'eau douce et d'eau de mer, ou dans de l'eau de mer généralement prélevée en bordure de côte, là où la salinité a été réduite par la fonte des glaces flottantes.

Elle peut être cuite dans un mélange d'eau et d'huile de graisse de phoque ou d'huile de graisse d'ours. En 1934-37, cette huile est généralement extraite par mastication de la graisse par les femmes et crachée dans la bassine = īŋe'

2.- viande faisandée cuite : ūtūŋu tipacimade', c'est-à-dire cuite et odorante

3.- viande séchée sur des rochers au soleil, conservée dans la cache à nourriture (qimūduduwit^t) ou dans l'outre (iīmīŋa), soit telle quelle, soit avec de la graisse de phoque ou de la graisse d'ours

4.- viande crue, gelée, faisandée. Le phoque est conservé entier sous des pierres pendant de longs mois = qīcia'.

Note : Tout se mange, tout est comestible dans le phoque, comme le sont toutes les parties du porc dans certains pays.

Partage et distribution

qideqipiāt nakūderceŋāt : la colonne vertébrale est la part des beaux-parents du chasseur, dans la coutume du partage : ubane'. Avant que la colonne vertébrale leur soit donnée, les vertèbres sont coupées deux par deux, sans être détachées pour faciliter la cuisson, la colonne vertébrale étant ainsi rendue souple. Il s'agit là d'une coutume de courtoisie : la part est ainsi remise prête à être cuite...

La viande séchée : paŋerte'

- Toutes les parties du phoque peuvent être séchées au soleil sur des rochers (pour conservation) à l'exception :

du crâne

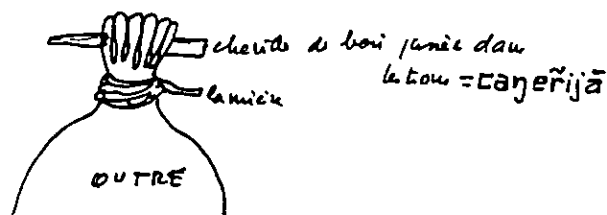


Fig. 2

• *iñiñā iziñade'*

1.- la peau du phoque est préparée comme pour *iñiñā perñade'*, mais la peau n'est pas pliée en deux. Une fois cousue, elle reprend la forme du phoque. Deux ouvertures sont aménagées à chaque extrémité (tête et queue). Elles sont fermées chacune par une lanière et une cheville

2.- la peau une fois épilée (avec le caki sur le qablarpi'), deux lanières sont coupées le long des deux bords de la peau. L'une reste attenante à l'extrémité "tête" et l'autre reste attenante à l'extrémité "queue"

= *agiwā ititu perñu*

3.- la peau est cousue tout le long, une fois pliée dans le sens de la longueur pour lui redonner la forme du phoque = *mercerñu*

4.- des trous sont pratiqués tout autour des deux ouvertures = *amarterñu*

5.- l'ouverture inférieure (extrémité "queue") est fermée à l'aide de la lanière correspondante et d'une cheville en bois. Cette ouverture n'est pas utilisée

= *qedercerñu*

6.- seule l'ouverture *pāja*, extrémité tête, est utilisée.

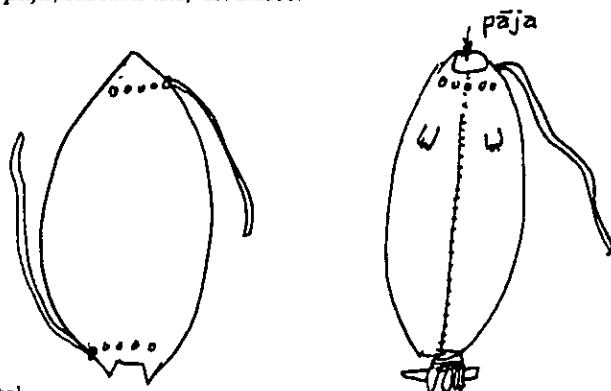


Fig. 3

• *iñiñā meqirarte'*

Certaines outres sont fabriquées sans épilage (avec poils à l'extérieur). Le goût de l'huile par laquelle les éléments sont conservés dans l'outre, est moins bon.

de l'appendice caudal
des nageoires
de la peau

- La viande séchée pañerte' est conservée soit dans la cache qimūduduwiṭ, soit dans l'outre iṁiṁa, généralement avec de l'huile de graisse de phoque iñe' ou avec de l'huile de graisse d'ours.
- Elle est consommée soit à sec, soit avec de la graisse de phoque fraîche, soit avec de l'huile de l'iṁiṁa.

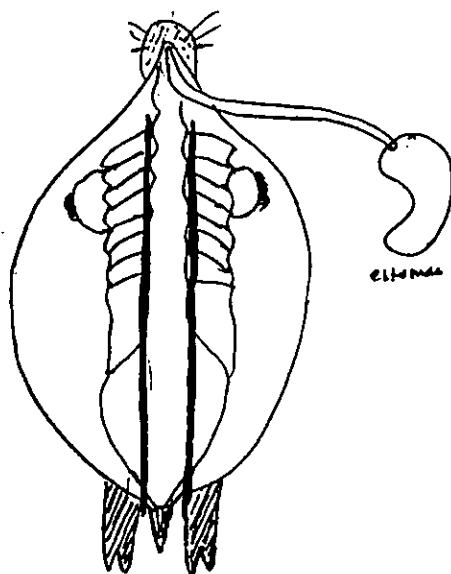
Préparation de la viande pour le séchage

- tidañe' : découpage du phoque en vue du séchage de la viande.

Technique appliquée à tous les phoques, à l'exception du phoque à capuchon nīniarte et du phoque barbu añe'.

Le découpage se pratique de la façon traditionnelle jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la peau (avec sa graisse) que :

- le crâne relié à l'estomac par l'oesophage
- la colonne vertébrale
- les côtes
- les nageoires antérieures coupées en deux
- le sacrum
- l'appendice caudal et les nageoires ~~post~~érieures



Le découpage se fait alors le long des deux traits pleins noirs.

Il ne reste plus que le crâne relié à l'estomac et la colonne vertébrale une fois que les côtes ont été retirées.

Fig. 4

La colonne vertébrale est alors coupée

aux deux extrémités

= qideqipiā^t (colonne vertébrale) pertūṇu

Puis l'oesophage est coupé au ras du crâne

et est enlevé avec l'estomac

= nīdarpi' (estomac) pertūṇu

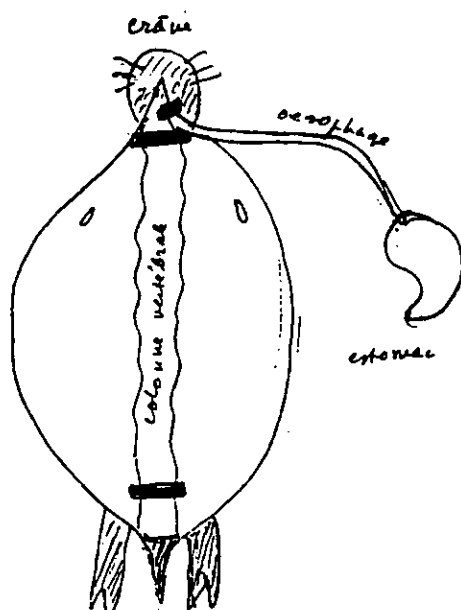


Fig. 5

tidāciġa'

Les côtes, avec les nageoires antérieures, l'os du bassin et les nageoires postérieures, ont été retirées.

Toute cette partie est maintenant coupée dans l'épaisseur. Il y aura, après découpage, deux "couches" :

- la viande du dessus : uwītā
- la viande du dessous, avec les côtes, les nageoires, le bassin : kikā^t (les os).

Ces deux "couches" s'ouvrent comme un livre, en partant de l'extérieur vers l'intérieur = tidāṭuṇu

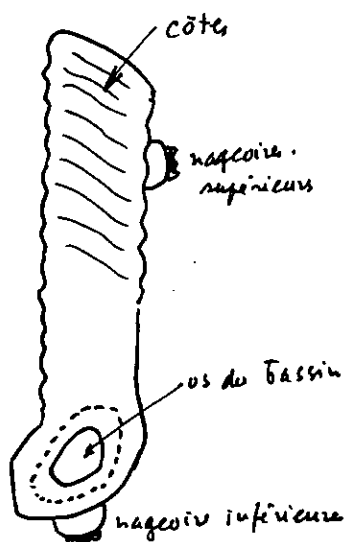


Fig. 6

tidāṭuṇu

La chair attachée à la colonne vertébrale est découpée suivant le gros trait vertical et "ouverte" (comme un livre).

Les vertèbres lombaires sont détachées
une à une :

dessus
dessous
dessus
dessous, etc.

suivant les gros traits horizontaux
= nigitarazātīṭuṇu

les articulations sont sectionnées
= īterṭuṇu

La chair est étendue au soleil sur des rochers
lisses et séchée (quelques jours par beau
temps).

Puis elle est stockée en cache ou en outre.

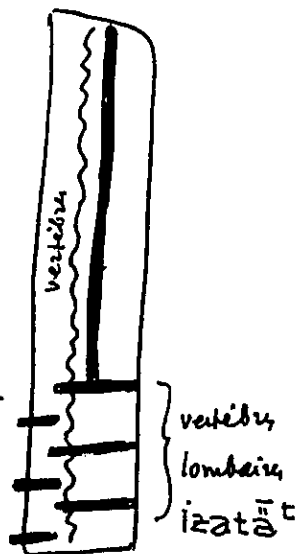


Fig.7 (vue de côté)

• tidañe' : découpage du nīniarte' (phoque à capuchon) et de l'añe' (phoque barbu).

1.-Le découpage est, pour commencer, le même que pour les autres phoques.

La procédure change à partir de la Figure 4 précédente.

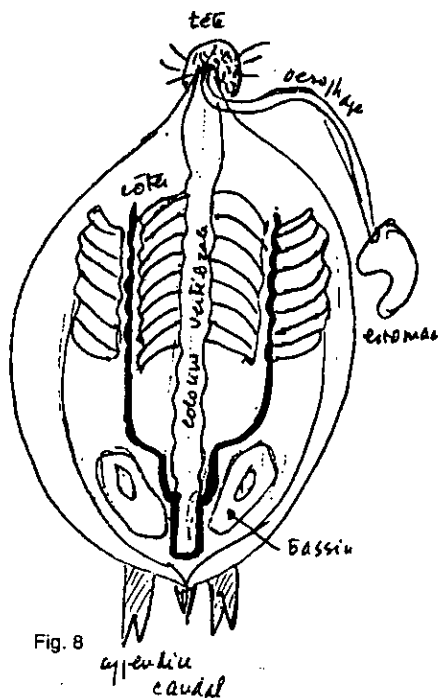


Fig. 8

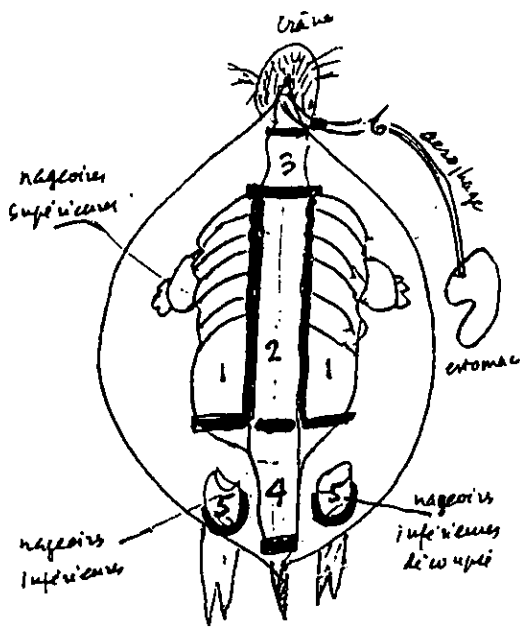
Il ne reste plus sur la peau (avec sa graisse)
que :

- le crâne relié à l'estomac par l'oesophage
- la colonne vertébrale
- les côtes
- les nageoires antérieures coupées en deux
- le sacrum
- l'appendice caudal et les nageoires postérieures
- le bassin

Le découpage se fait alors suivant les traits
pleins noirs :

les côtes antérieures sont séparées des
côtes postérieures qui restent attachées
à la colonne vertébrale ainsi que le
sacrum.

2.- Le découpage se poursuit suivant les traits pleins et les parties dégagées sont retirées dans l'ordre indiqué par les chiffres :



- 1 - les côtes postérieures
- 2 - la partie principale de la colonne vertébrale
- 3 - les vertèbres cervicales
- 4 - le sacrum
- 5 - les nageoires postérieures
- 6 - l'oesophage

Fig. 9

Les côtes postérieures :

cenaqâ^t

Une fois les nageoires antérieures détachées, la chair des côtes est coupée deux fois dans le sens de l'épaisseur (1 et 2 ouverts comme un livre ; 3 = mapimê)

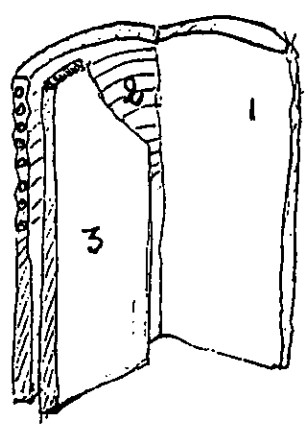
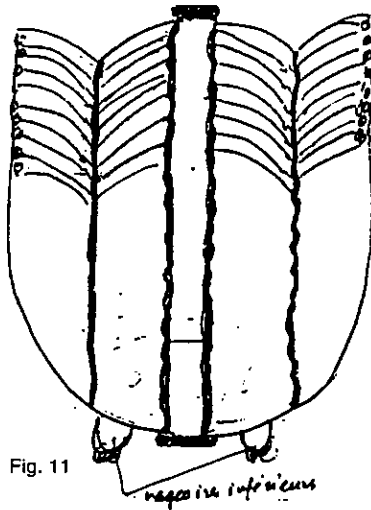


Fig. 10

- mapercim ānā : découpage des phoques de petite taille



Les différents morceaux ne sont pas détachés les uns des autres et séparés.

Une fois les entrailles (viscères), idiwanītiwāt, enlevées, la femme coupe avec son couteau cāki suivant les traits épais pour "ouvrir" la chair, mais sans la séparer.

Le tout est mis à sécher au soleil sur des rochers.

Fig. 11

nages in inférieurs

Préparation du sang (sang : ā')

- Sang de phoque faisandé : marizā

L'estomac de phoque, coupé de l'oesophage et de l'intestin est ficelé du côté des intestins pour en faire un sac. Puis il est rempli de sang de phoque et "ficelé" à l'ouverture. L'opération se fait généralement pendant le découpage du phoque ou aussitôt le découpage terminé, c'est-à-dire pendant la période où il est possible de récolter le sang, répandu en particulier sur la peau (avec sa graisse) étendue sur le sol.

L'estomac plein de sang est accroché à l'extérieur de la maison ou de la tente, cette préparation devant se faire en été ou au printemps et ne pouvant se conserver.

Le marizā est consommé lorsque le sang est faisandé et encore fluide.

Il est consommé tel quel,

ou avec des algues : kibidācāt ou mizaqāt

ou avec des aïelles, des camarines noires : pugukāt

ou des racines d'orpin rose : toqotāt

ou des orpins roses conservés à l'huile de phoque dans une outre : qujuwīt.

- Sang séché : ākā

Préparation courante.

Préparé comme marizā (ci-dessus), mais reste suspendu à l'extérieur jusqu'à ce que le sang soit séché. Peut-être conservé indéfiniment dans la cache à nourriture qimūduduwi^t.

Il est consommé tel quel, ou mélangé avec le sang faisant marizā.

Note : Le ākā a une consistance de glue épaisse collante. Les Ammassalimiut ont une très grande peur des orages et en particulier du tonnerre. Ils pensent qu'un coup de tonnerre peut leur décrocher la mâchoire. Quand un orage s'annonce, toute la communauté familiale se réunit (en 1934-1937) dans la maison ou dans la tente. Un morceau de ākā, gros comme la moitié du pouce environ, est distribué à chacun, grands et petits. Le ākā est mastiqué soigneusement afin d'être réparti entre les dents, entre les mâchoires inférieure et supérieure. Lorsque le tonnerre semble se faire plus dangereux, la mâchoire inférieure est poussée avec vigueur vers le haut à l'aide des mains. Le ākā sert de colle. Ainsi il est généralement évité que la mâchoire ne se décroche.

• Pâté de sang : āwiñā'

De la graisse de phoque fraîche est longuement mastiquée par les femmes et l'huile qui en est ainsi extraite est recrachée dans la bassine au-dessus de la lampe à huile unaqi^t (= amaqā kimadicimade').

L'huile est mise à bouillir. Quand elle bout, on y verse deux à trois fois son volume de sang frais. On laisse cuire pendant une ou même parfois plusieurs heures.

Puis on laisse refroidir. Le produit a la consistance d'un pâté.

Il est consommé tel quel, aussitôt prêt ou avec de la graisse de phoque crue, fraîche.

• Soupe de sang frais : nīgadeřa

On remplit la bassine d'eau que l'on recouvre d'une couche d'huile. On fait bouillir et on y verse 2 à 3 bols de sang frais. On remue jusqu'à cuisson.

Cette soupe est consommée chaude, telle quelle ou avec des algues mizaqāt ou kibidācā^t.

- imadeřa : idem, mais plus fluide, avec davantage d'eau.

• Sorbet de sang : qoča'

Se prépare comme la soupe de sang frais nīgadeřa, mais dans les proportions suivantes :

1 bol d'eau
1/2 bol d'huile
2 bols de sang

On fait bouillir et on remue jusqu'à cuisson.

Se prépare en hiver, car il faut faire geler ce sorbet en le sortant de la maison. Une fois gelé, on en frotte la surface avec de la graisse fraîche.

Se consomme gelé tel quel.

Se conserve dans la cache qimūduduwiṭ.

• Boudin de phoque : jādīda'

L'intestin du phoque (gros et petit intestin) est vidé de son contenu comme on vide un tube de pommade , entre deux doigts. Puis il est rempli de sang frais. Il est ensuite étendu sur les rochers pour le faire sécher au soleil.



Fig. 12

Il est conservé dans la cache à vivres qimūduduwiṭ.

Il est consommé tel quel,

ou avec de la graisse fraîche

ou avec des racines d'orpin rose toqotāṭ

ou avec de la graisse et des toqotāṭ

ou avec des algues mizaqāt ou kibidācāṭ .

• Sang faisandé : āpañcīja'

Le sang est versé dans un récipient quelconque et conservé dans la maison jusqu'à ce qu'il soit faisandé.

Il est consommé comme le marizā . Il se prépare en hiver.

• āwiarte' - Le qidito' (qui se trouve derrière l'intestin) se remplit lui-même de sang pendant le découpage. On le met à sécher à l'air, tel quel.

Se prépare au printemps pendant la saison des phoques qui se chauffent au soleil sur la glace : qacimadiṭ. Se conserve dans la cache à vivres qimūduduwiṭ.

Se consomme tel quel

ou avec de la graisse amaqa

ou avec des algues mizaqāt ou kibidācāṭ .

• Gelée de sérum : quṭeridia'

On laisse décanter le sang dans une bassine, en y ajoutant un peu d'eau de mer, et sans remuer. Quand le sérum (quṭeridiāca') est venu en surface, on le recueille.

Dans une bassine on fait bouillir de l'huile de graisse de phoque

= amaqa kiṁadīṭuṇu et on y verse le quṭeridiāca'. On fait cuire sans remuer. Se consomme refroidi comme une gelée, tel quel.

Note : J'ai expérimenté moi-même, en témoin attentif et ethologique, la préparation de toutes ces recettes (concernant le sang aussi bien que la viande etc.). J'en ai mangé fréquemment, certaines avec plaisir, certaines avec prudence (ākā, par exemple), certaines une seule fois...

Les abats

- **Les viscères :** idiwanītiwāt

Les entrailles :

foie : ideru^t
reins : ūwiāt
poumons : ertiwiāt
cœur : u^māt

sont découpées, ouvertes (= tida^tu^u), pour être séchées au soleil sur les rochers.

Conservées dans la cache à vivre ou dans l'outre.

- **Le foie :** ideru^t

1.- cuit à l'eau : ū^tu^u

Consommé aussitôt ou froid.

2.- faisandé : tīpacimade'

Préparé comme suit : en hiver, généralement en entier, dans un récipient, couvert d'une tranche de graisse de phoque amaq^a et posé sur le séchoir, dans la maison.

en été, le foie est placé en sandwich entre deux tranches de graisse de phoque et placé à l'extérieur sur un rocher.

Consommé faisandé avec de la graisse.

3.- séché : ti^uicada'

Préparé en été : le foie est coupé en deux, ouvert comme un livre, et mis à sécher au soleil sur le rocher

- conservé dans la cache à vivres, consommé avec de la graisse ou avec de l'huile īⁿe'
= mizigā^tu^u.

- conservé dans l'outre ī^mīⁿa avec de l'huile ; consommé avec de l'huile īⁿe'.

4.- ī^mīⁿarmiⁿ

Une fois séché, le foie est conservé dans l'outre ī^mīⁿa avec de la viande séchée panerte'

- préparé en été

- consommé tout le long de l'année.

5.- gelé : qī^zimade'

tipacimaⁿice' : non faisandé

- foie frais gelé cru
- consommé tel quel ou avec de la graisse.

tipacimade' : faisandé

- consommé gelé, tel quel ou avec de la graisse.

6.- cru, frais : ṓraṇice'

Mangé cru, frais, avec ou sans graisse.

7.- ṓḍoḡāt : coupé en long et cuit longuement dans l'eau douce ou dans l'eau de mer.

Puis séché au soleil sur le rocher.

Préparé en été, conservé dans l'outre iṁīṇa avec les autres abats séchés.

- Les reins : ūwiṭāt

1.- cuits dans de l'eau douce ou dans de l'eau de mer : ūṭuṇu

- consommés chauds ou froids, aussitôt.

2.- faisandés : tipacimade'

Même recette que pour le foie.

3.- séchés : panercimade'

- coupés en deux dans l'épaisseur et séchés au soleil sur le rocher
- conservés dans la cache à vivres qimūḍuḍuwit
- conservés dans l'outre iṁīṇa, généralement avec d'autres aliments séchés.

4.- gelés : qīzimade'

- frais, gelés, non faisandés : tipacimaṇice', consommés avec de la graisse de phoque
- faisandés : tipacimade' et gelés, consommés avec de la graisse.

5.- crus, frais, ṓraṇice'

Consommés avec ou sans graisse.

- Les poumons : ertiwiāt

1.- sont consommés cuits : ūṭuṇu, chauds ou froids.

2.- en hiver seulement, faisandés : tipacimade'

Pour cela ils sont placés, dans un récipient, sur le séchoir, sans être couverts d'une couche de graisse.

3.- faisandés et gelés : tipacimade' qīzimade'

- gelés à l'extérieur

- conservés dans la cache à vivres

- consommés gelés tels quels.

4.- séchés : panerṭuṇu

Coupés en deux (ouverts), mis à sécher au soleil sur le rocher

- conservés dans la cache à vivres ou conservés dans l'outre iṁiṇa avec les entrailles

- consommés tels quels.

- Le coeur = uṁāṭ ; agiṁārit

Se prépare et est consommé comme les poumons :

1.- cuit : ūṭuṇu

2.- faisandé : tipacimade'

3.- faisandé, gelé : tipacimade' qīzimade'.

• Les intestins : , amōwaja', plur.amōwajāṭ

Ils sont toujours, au préalable à toute préparation, vidés de leur contenu = cerēṭuṇu , par pression entre deux doigts.

1.- cuits : ūṭuṇu

2.- cuits et gelés : ūṭuṇu qīzimade', en hiver

3.- mis dans un estomac de niniarte' : nīdarpi' īmadi

Un estomac de niniarte' (phoque à capuchon) dont l'oesophage a été coupé, est rempli :

- de morceaux d'intestin d'environ 1m de long
- de sang faisandé
- de morceaux de viande gelée

L'estomac ainsi rempli est mis à geler à l'extérieur. Il est consommé tel quel, coupé en tranches épaisses (comme un jambon).

4.- séchés : panerceṭuṇu

- les intestins sont mis à sécher en été sur le rocher

- en hiver, dans la maison, sur le séchoir

- consommés avec de la graisse de phoque fraîche amaqā

- conservés dans la cache à vivres : qimūduduwit ou dans l'outre iṁiṇa.

5.- boudin de phoque : jādida', voir préparation du sang.

• Les os : kika^t

1.- toutes les parties molles sont rongées et grattées avec le couteau = qaqidārtuḡu

2.- les cartilages : cānāwāt se mangent comme la viande

3.- les os du poitrail cagia, c'est-à-dire les côtes proprement et méticuleusement nettoyées de toute trace de viande, sont cuites avec de la graisse coupée en morceaux = cagīmīn ceqoducīārtuḡu

Cette graisse une fois "cuite" avec les os, est pressée avec les mains, puis consommée (c'est une nourriture de disette). L'huile ainsi extraite est utilisée dans la lampe à huile.

• Le sacrum : izātāt

Se mange cuit, comme le reste du phoque

ou faisandé : tipacimade^t

- en hiver, il est placé dans un récipient, couvert d'une couche de graisse et posé sur le séchoir à l'intérieur de la maison

- en été, en sandwich entre deux couches de graisse, il est posé dehors, sur le rocher.

• La graisse : amaqa

1.- la graisse de phoque fraîche : ōraḡice^t est consommée avec tout (un peu comme le beurre...) : avec la viande cuite, faisandée ou séchée, avec les abats, avec les plantes comestibles, les algues, etc...

2.- la graisse de phoque "dégraissée" (sans huile) : īdārtnerce^t est consommée comme la graisse fraîche

Pour faire dégorgier la graisse de son huile, on la met, sans la couper en morceaux, dans un récipient. L'huile īnē^t s'en écoule d'elle-même = mizigārtuḡu

L'huile recueillie est mise avec de la viande séchée, ou certaines plantes, etc. dans l'outre pour être conservée au cours de l'hiver.

3.- iciḡā^t : graisse de phoque non coupée en morceaux, mise dans l'outre īmīḡa où elle perd son huile d'elle-même

Cette graisse, ainsi "dégraissée" : iciḡā^t est consommée cuite dans un peu d'eau

- ou, une fois cuite, elle est pressée comme une éponge dans de l'eau froide pour en extraire le "jus", puis consommée.

4.- kujada^t : graisse fraîche découpée en petits morceaux et cuite (frite) dans la bassine

Une fois refroidie, elle est pressée comme une éponge pour en extraire l'huile qui reste. Cette huile est versée dans l'outre īmīḡa pour y conserver aïelles ou autres végétaux.

La graisse frite, après extraction de l'huile, est considérée comme un élément pauvre et n'est consommée qu'en cas de disette.

• Le derme : mamīn

Le mamīn est la pellicule très fine ou en lambeaux qui reste sur la peau une fois que la couche de graisse en a été retirée avec le couteau des femmes cakī, sur la planche à racler qabiarpi' .

1.- itercicimade': si le mamīn est en lambeaux, ces lambeaux sont cuits dans une bassine, avec ou sans bouillon de viande nigā

Refroidi, on obtient une gelée qui est consommée telle quelle.

2.- imuzumade': si le mamīn n'est pas en lambeaux (couche de derme très fine), il est roulé et cuit dans une bassine, avec un peu d'eau

Une fois refroidi, on obtient une gelée qui est consommée telle quelle

ou ces rouleaux sont conservés dans l'outre īmīna , avec de la viande séchée ou avec des nageoires faisandées.

3.- imuzumade' ōrañice' tipacimade'

Le mamīn en rouleaux est conservé cru et faisandé

- en hiver, dans la maison, les rouleaux étant placés dans un récipient sur le séchoir

- en été, dehors, couverts d'une couche de graisse.

4.- imuzumade' ōrañice' tipacimañice' qītunū

- le mamīn, cru, non faisandé, est parfois consommé en rouleau, gelé

- idem faisandé : tipacimade' qītunū.

• Les nageoires postérieures : ceqowāt

(les nageoires : nuṭuwaridāt)

1.- cuites, consommées chaudes ou froides : ūṭunū

2.- faisandées dans un récipient, couvertes d'une couche de graisse : udicijāt

3.- cuites et mises dans l'outre īmīna avec d'autres aliments et de l'huile, pour conservation : īmīṇarmīn.

Les udicijāt, nageoires faisandées, constituent un plat de choix, une véritable délicatesse... L'odeur en est très agressive. Je n'ai jamais pu passer outre et en goûter moi-même...

• Le crâne : cūnia

1.- cuit : ūṭunū , consommé chaud ou froid

La moindre particule de viande en est soigneusement grattée.

Pour tous les phoques, la mâchoire inférieure et la langue sont consommées par les femmes.
Le crâne est mangé par les hommes.

2.- la cervelle : qazā, est consommée

- cuite, chaude ou froide

- faisandée, crue. La cervelle est placée pour cela dans le crâne (une fois nettoyé de sa viande) servant de récipient, dans la maison sur le séchoir, ou dehors, sous une couche de graisse.

3.- les yeux : uicadāṭ sont consommés cuits (croqués...) ou faisandés comme la cervelle. Ils sont considérés comme un plat de choix.

4.- faisandé : tipacimade'

Le crâne de phoque à capuchon, niniarte', ou de phoque barbu, aṇe', roulé dans sa peau dont la graisse n'a pas été retirée, est laissé dehors, en été, pour être faisandé.

• La peau: odiwi

1.- crue, fraîche

La peau du caka mamāṛte' (phoque annelé femelle ayant porté des petits) est consommée, découpée en lamelles, épilée ou non épilée.

2.- faisandée : tipacimade'

La peau des phoques entiers faisandés et gelés : idiwici, est consommée telle quelle

- la peau, avec ou sans sa graisse, roulée, est placée sous des pierres, pour être faisandée. Elle est alors consommée.

3.- cuite : ūṭuṇu

La peau de caka mamāṛte' épilée (migāṛṭuṇu) est consommée cuite dans du bouillon de phoque nigā.

- amājo'

En cas de disette, des peaux sont préparées et conservées comme suit :

1.- La peau de phoque à capuchon niniarte' ou de phoque barbu aṇe' : la graisse est enlevée avec le couteau des femmes caki, mais pas sur la planche à racler. La peau est alors roulée et placée sous des pierres pour être faisandée : tipacimade'.

Retirée en hiver de dessous les pierres, on l'épile (en arrachant les poils à la main) et on la partage. Elle est consommée telle quelle, ou cuite à l'eau si la graisse pour les lampes à huile ne fait pas défaut.

2.- Les peaux de phoque barbu aṇē', préparées pour en faire des semelles de kamiks, sont découpées en morceaux et cuites à l'eau, ou cuites avec de la graisse coupée en morceaux si la graisse ne fait pas défaut (ceqoduciḵāṭuṇu).

En cas de famine, avant d'être obligé de manger les peaux des kayaks et des umiaks, on mange des morceaux de peaux rognés en quelque sorte sur les peaux disponibles. Ces morceaux sont cuits avec de la graisse coupée en morceaux, s'il y en a de disponible = ceqoduciḵāṭuṇu :

1.- on commence avec les chutes de peaux coupées pour les divers travaux de couture ; ces restants de peaux : piḵagiṭ

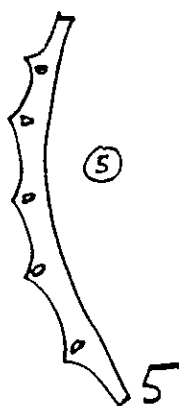
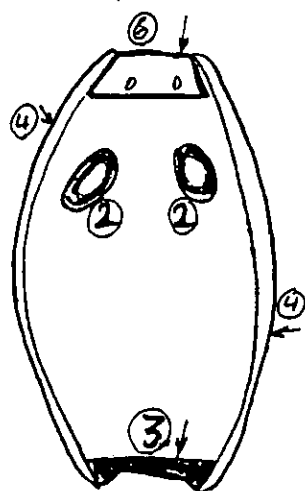
2.- morceaux de peaux découpés autour des nageoires antérieures, et séchés : ārcerṇīṭ (n°2, Fig. 13)

3.- morceaux de peaux découpés autour des nageoires postérieures, et séchés : cerḵīṭ (n°3, Fig. 13)

4.- le bord découpé tout autour de la peau : agiwarṇīṭ (n°4, Fig. 13)

5.- le bord troué des peaux séchées : cijarnīṭ (n°5, Fig. 13)

6.- la peau du crâne : kīḵa (n°6, Fig. 13)



adīguṭ: chutes des peaux préparées pour les semelles de kamiks

- les chutes sont mises à tremper dans l'eau, raclées, et cuites.

Fig. 13

L'ours : naṇē'

Tout est consommé dans l'ours blanc, sauf le foie. Son contenu en vitamines A rend le foie d'ours non comestible. Ceux qui s'y sont frottés ont tous contracté des troubles graves. Certains, assez rares cependant, sont morts d'empoisonnement. Les troubles habituels sont d'ordre épidermique : chute des systèmes capillaires, peau qui pèle, douleurs stomacales et intestinales violentes, nausées, etc..

La chair de l'ours blanc est généralement consommée cuite, chaude ou froide. De même en ce qui concerne les intestins, une fois vidés de leur contenu.

Si, par habitude et par nécessité, j'ai rapidement trouvé la viande de phoque bonne à manger, je peux affirmer que la viande d'ours m'a paru succulente dès la première fois.

Les préparations de la chair d'ours suivent les traditions de préparation de la chair de phoque (à l'exception, évidemment, du foie).

• La viande : neře', est consommée :

1.- cuite : ūṭuṇu, à l'eau douce (ou eau douce additionnée d'eau de mer) et consommée chaude ou froide, accompagnée ou non de graisse d'ours

2.- cuite et faisandée dans la maison : ūṭuṇu tipacimade'

3.- séchée : panerte'

On fait sécher des quartiers de viande sur les rochers

On les conserve dans une cache à nourriture ou une outre à aliments, avec la viande séchée de phoque.

• Les reins : ūwitāt'

1.- sont consommés souvent sur place, au cours de la chasse, crus et frais avec de la graisse d'ours

2.- faisandés : tipacimade'

On les fait faisander à l'extérieur en hiver, entre deux couches de graisse d'ours ; ou dans la maison, sur le séchoir, dans un récipient couvert d'une couche de graisse d'ours. Ils sont consommés tels quels, sans y ajouter de la graisse d'ours.

• Les intestins : amōwaja'

Vidés de leur contenu, sont jetés dans l'eau bouillante et mangés séance tenante aussitôt cuits ; fréquemment au cours de la chasse. Excellents. Consommés avec ou sans graisse.

• Le sang : ā'

Soupe de sang d'ours frais : nīgadeṛa, préparée comme le nīgadeṛa de sang de phoque.

De même, le imadeṛā de sang d'ours (= nīgadeṛa plus fluide, avec davantage d'eau).

• La graisse : amaqa

1.- elle est consommée crue, sans complément. Elle est moins grasse que la graisse de phoque et plus sucrée.

La meilleure graisse chez l'ours est celle qui enveloppe les intestins : amaqāḍā.

2.- cuite : ūṭuṇu iṁīṇarmīṇ

Cuite à l'eau, coupée en morceaux, elle est ajoutée dans l'outre iṁīṇa contenant de l'huile de phoque. Elle ajoute un goût sucré lorsqu'elle est consommée en hiver.

3.- les raclures de derme d'ours qāṭāñīṭ (correspondant au mamīṇ du phoque) sont consommées, soit crues, séance tenante, soit cuites, refroidies sous forme de gelée.

• Le crâne : cūne'

- la langue est mangée par les femmes

- le crâne est mangé par les hommes.

Le narval : qīḗdiwa

• La peau : māṭa'

Si je commence par la peau du narval māṭa', c'est parce qu'elle a une grande importance dans la vie alimentaire et la santé des Ammassalimiut. Aussitôt l'animal remorqué à terre, la peau du narval est découpée en cubes plus ou moins grands, distribués comme il serait fait de bonbons. C'est dur et souple, difficile à mastiquer, sucré, peu juteux. Les Ammassalimiut en raffolent. Son contenu en vitamine C est très élevé et leur apporte une sensation de bien être évident (de même que la viande de phoque faisandée qīcia' leur apporte, par les toxines qu'elle contient, une sorte d'euphorie ou d'excitation semblable à la consommation d'alcool).

Le māṭa' est généralement consommé sur place, cru. Mais une peau de narval, c'est grand. Différentes préparations sont donc courantes (en 1934-37) :

1.- cru, frais : oraṇice'

2.- cuit : ūṭuṇu

Cuite dans l'eau douce, la peau est consommée encore chaude ou refroidie, avec ou sans graisse

3.- cru et faisandé : oraṇice' tipacimade'

Le māṭa' est faisandé entre deux couches de graisse de phoque

4.- ūṭuṇu imīṇarmi

Une fois cuite, la peau est conservée dans l'outre imīṇa ,avec de l'huile de phoque et des morceaux de graisse de narval.

• La viande : neṛe'

1.- cuite à l'eau douce ou dans un mélange d'eau douce et d'eau de mer : ūṭuṇu

Consommée chaude ou froide

2.- cuite, faisandée : tipacimade'

Sous une couche de graisse de phoque, dans un récipient, dans la maison ; ou en sandwich entre deux couches de graisse, à l'extérieur, en été

3.- crue, fraîche : oraṇice'

4.- crue, faisandée : oraŋice' tipacimade' (= migia'), préparé comme ci-dessus

5.- gelée, faisandée : qīcia' ; migia'

N'importe quelle partie de la chair de narval est placée sous une couche de graisse de phoque, ou enveloppée dans de la graisse de phoque, sous des pierres

- elle est alors consommée gelée : qīzimade'

ou cuite : ūtūŋu

6.- séchée : panerte'

N'importe quelle partie de la chair du narval, coupée en tranches de quelques centimètres d'épaisseur, est mise à sécher au soleil, sur le rocher

- conservée dans la cache à vivres : qimūduduwit ou dans l'outre iīmīŋa , avec de l'huile extraite de la graisse de narval et des morceaux de graisse de narval.

• Les abats

- les poumons : ertiwiāt

1.- cuits à l'eau : ūtūŋu

2.- séchés : panerte' , après avoir été coupés en deux et ouverts comme un livre

- conservés dans la cache ou dans l'outre avec la graisse de narval.

- les reins : ūwiāt

1.- cuits à l'eau : ūtūŋu ; rarement

2.- séchés : panercertūŋu , après avoir été coupés en deux dans l'épaisseur

- conservés généralement dans la cache à vivres ou dans l'outre (rarement).

- le cœur : ūmā

1.- cuit à l'eau : ūtūŋu

2.- faisandé, cru : oraŋice' tipacimade', sous une couche de graisse de phoque

3.- séché : panerte', après avoir été ouvert en deux comme un livre

- conservé dans la cache ; ou dans l'outre, avec de la graisse de narval produisant de l'huile.

- le crâne : cūne'

- la peau māta' est mangée crue (croquée..)

- la viande neṛā , mangée fraîche et crue ou faisandée sous une couche de graisse de phoque.

- le foie : ideru

Il n'est généralement pas mangé, mais est séché et conservé dans la cache à vivres, "en cas de coup dur".

- l'estomac : nīdarpi'

1.- cuit : ūtūṇu

2.- ākādiātūṇu : rempli de sang, comme l'estomac de phoque et conservé dans la cache à vivres.

- "l'autre estomac" : artarezia'

1- cuit : ūtūṇu , et consommé chaud ou froid

2- cuit et conservé dans l'outre iīmīṇa , avec des morceaux de graisse de narval.

• Les viscères : idiwanītiwāt

Ils sont séchés, coupés ou ouverts après avoir été vidés, et conservés dans l'outre avec de la graisse de narval.

• La graisse : amaqā

La graisse fraîche de narval n'est pas consommée. Elle est mise en morceau et conservée dans l'outre iīmīṇa , puis elle est cuite à l'eau et consommée froide ou mangée crue avec du fucus vésiculeux.

• Le sang : āk

Le sang de narval est préparé comme le sang du phoque :

1.- faisandé : marizā

2.- séché : ākā

3.- en pâté : āwiṇā'

4.- en boudin : jādida'. Préparé dans de l'intestin de phoque à capuchon niniarte' ou de phoque barbu aṇe'

5.- faisandé : āpaṇcīja

6.- en gelée : quṭeridia' (voir le phoque, préparation du sang, p 00.)

Le morse : āwe'

Le morse est un animal rare, en 1934-37, dans la région d'Ammassalik. Et, par conséquent, rarement chassé par les Ammassalimiut.

• La chair : neṛā , est consommée :

1.- cuite à l'eau douce : ūtūṇu

2.- cuite et faisandée dans un récipient : ūtūṇu tipacimade'

3.- cuite et conservée dans une outre avec de l'huile de phoque : ūtūṇu iīmīṇarmi

4.- crue et faisandée sous une couche de graisse de phoque : oraṇice' tipacimade'.

• La peau : odiwi est consommée :

1.- cuite à l'eau douce : ūṭuṇu

2.- cuite et conservée dans une outre avec de l'huile de phoque : ūṭuṇu imiṇarmi

3.- crue, fraîche : oraṇice', mangée avec ou sans graisse de morse

4.- crue et faisandée sous une couche de graisse de phoque : oraṇice' tipacimade'.

• Le sang : ā^k, est préparé comme le sang de phoque et de narval.

• L'estomac : nīdarpi, est rempli de sang et séché : ākā.

• Les viscères : idiwanītiwāt, sont consommés cuits ou séchés et conservés dans des caches ou outres à aliments.

• Les intestins : amōwāja', sont consommés :

1.- cuits à l'eau douce : ūṭuṇu

2.- séchés : panerte', et conservés dans une cache à vivres ou dans une outre avec l'huile de phoque

3.- remplis de sang et séchés : jādīda'.

• Les nageoires postérieures : ceqowāt et les nageoires antérieures : izādāt, sont consommées :

1.- cuites à l'eau douce : ūṭuṇu

2.- cuites et conservées dans une outre avec de l'huile de phoque : ūṭuṇu imiṇarmi

3.- crues et faisandées sous une couche de graisse de phoque : udiciġa'.

Le renard : oreceṇa'

- La viande en est cuite à l'eau douce, rarement à l'eau de mer.

- Le foie n'est pas consommé car il contient, comme le foie d'ours blanc, une grande quantité de vitamine A.

Le chien : qiṁe' ; terme ancien : puṇō'

La viande de chien, les abats etc. sont consommés en cas de disette, toujours (comme pour la viande de renard) longuement bouillis dans de l'eau douce.

Le requin : niēdiṇa ; terme ancien : nājerte'

La chair du requin du Groenland est consommée généralement en cas de disette ; mais parfois pour le plaisir gastronomique.

1.- La chair crue : oranice', fraîche, coupée en tout petits morceaux grands comme la moitié du pouce, est consommée telle quelle.

2.- La chair coupée en tranches (= tipācīja', plur. tipācījāt), est mise à tremper dans l'eau douce pendant 4 à 5 jours, puis pendue pour être égouttée pendant 4 à 5 jours, avant d'être consommée.

Les tranches sont roulées en boulettes, la peau proprement dite, râpeuse et dure, roulée à l'intérieur de la boulette.

3.- Les cartilages , sont croqués frais et crus.

4.- Le foie : ideru^t, est cuit pour en extraire l'huile qui est utilisée dans les lampes unaqi^t.

5.- Seules les tripes ne sont pas mangées.

- Le requin cuit : ūtūṇu

1.- akudūkāt. La peau est enlevée. La chair est coupée en petits morceaux (= aku^tṭūṇu) qui sont placés dans la bassine, sans eau, et mis à cuire pendant 4 à 5 heures, lentement . La chair dégorge petit à petit son jus qui est retiré.

Consommé tel quel ; ou gelé ; avec ou sans graisse.

2.- idiwicidukāt. La chair (avec la peau) est coupée en morceaux grands comme la main, cuits à l'eau bouillante pendant plusieurs heures, comprimés comme une éponge pour en extraire le jus.

3.- tipacimade'. Faisandé, soit dehors, en été, entre deux couches de graisse de phoque, soit dans la maison, en hiver, dans un récipient recouvert d'une couche de graisse.

- Les os (kikā^t), sont également mis à faisander, soit cuits, soit crus.

- Les abats (uwicadāt), sont consommés après avoir été faisandés.

Les poissons : adizaṇāt (pluriel)

Note : tous les poissons sont consommés cuits ūtūṇu , sans être vidés.

• Le capelan : amāca', plur. : amācāt

Le capelan est (avec la morue et l'omble chevalier) le poisson le plus important pour les Ammassalimiut. Lorsqu'il vient frayer par millions dans les eaux des fjords de Kuummiut, il est l'occasion (en 1934-37) de grandes réunions sociales, amicales et familiales où les grandes décisions sont prises pour l'année à venir.

1.- séché : panerṭūṇu , c'est la façon la plus courante de le préparer. Il est mis à sécher par milliers, sur les rochers. Puis conservé pour l'hiver dans la cache à vivres, s'il en reste... après l'énorme consommation qui en est faite au cours de l'été, avec ou sans graisse

2.- cuit : ūṭuṇu , sans enlever les entrailles. Consommé cuit, chaud ou froid.

• La morue : adizaṛa

1.- cuite : ūṭuṇu , à l'eau douce mélangée à de l'eau de mer, sans être vidée.

Mangée chaude ou froide.

2.- faisandée : idiwice' tipacimade'. Une fois faisandée, la morue entière est :

- gelée : qīzimade' et conservée dans la cache qimūduduwit

- puis consommée gelée

ou dégelée (et crue) : ācumade'

ou dégelée et cuite

3.- séchée : panerte'. Consommée une fois séchée, avec ou sans graisse ; ou cuite ; ou conservée dans l'outre imīṇa avec de l'huile īṇe' = mizigāṛṭuṇu .

• L'omble chevalier : kaburniēṛa'

Mêmes procédures que pour la morue, mais plus fréquemment mis à sécher : panerte' et conservé dans la cache à vivres.

Le foie : ideruṭ, séché, est cuit puis conservé dans la cache à vivres.

En 1936-37, j'ai montré aux Ammassalimiut la façon de fumer le saumon. Il serait intéressant de savoir si la technique a subsisté aujourd'hui (50 ans plus tard).

• Le chabot : qiwāre'

Mangé bouilli non vidé ou séché, avec de la graisse de phoque.

Les mollusques et les crustacés

• les moules : kidītāt

sont consommées : - crues

- crues, accompagnées de graisse de mammifère

- crues, avec du fucus vésiculeux ou des algues brunes

- cuites

• la mye tronquée : pāt, mangée seule ou avec de la graisse de phoque

• le buccin : puziṇade', mangé cru ou cuit

• un petit coquillage blanc (*Hiatella arctica*) : citarte', idem

• un petit mollusque à coquille fine (*Musculus laevigatus*) : cūruijui, mangé cru avec la coquille

• un coquillage rouge de même forme que le buccin : kucūda', mangé cru, carapace enlevée

- l'anémone de mer : uwerċārte', crue ou cuite
- l'oursin : arca, cru
- le ver de sable : qumarġertowa, cru, intestin enlevé
- la langoustine : putūdidi, crue ou cuite, carapace enlevée
- la crevette : peqitaṇa', crue ou cuite, carapace enlevée
- autres mollusques ou crustacés comestibles, non identifiés :

awāṇa, cru ou cuit, coquille enlevée

abābaroco', cru ou cuit, coquille enlevée

torṇadiwarte', cru, coquille enlevée

Les oiseaux : timia', plur. timiāt

Tous les oiseaux - considérés comme un aliment de second ordre - sont préparés et consommés de la même façon, après avoir été vidés de leurs intestins (en général).

Généralement cuits : ūṭuṇu, dans un mélange d'eau douce et d'eau de mer.

- Le lagopède, perdrix des neiges : nagadaṛa'

- est cuit à l'eau douce, entrailles enlevées
- le contenu de l'intestin grêle est mangé cru : qigo'
- les pattes, épilées, sont mangées crues.

- Le guillemot : nornieṛa

- consommé cuit, mais entrailles non enlevées
- la graisse fine qui se trouve sous la peau est "dégustée" par succion
= odiwi' ikiwarṭuṇu
- les yeux sont croqués crus
- les pattes sont cuites avant d'être consommées : tuṁadāt ūṭuṇu

- L'eider : madercerta'

- consommé cuit, entrailles non enlevées
- la graisse sous la peau, enlevée par raclage, est consommée crue
= odiwi kiderṭuṇu

- Le corbeau : qartudu

- consommé longuement cuit pour en ramollir la chair, une fois les entrailles enlevées.

Les végétaux

Les plantes : nāco', plur. nācū^t

• Les aireselles, les camarines noires (*Empetrum nigrum*) : pugukā^t

Le terme pugukā^t est souvent (en 1934-37) employé dans un sens plus large, celui de "fruits" en général.

Les aireselles prennent une grande place dans l'alimentation d'été des Ammassalimiut. Elles sont consommées et conservées de nombreuses façons différentes :

- 1.- consommées fraîches à la cueillette, par tous
- 2.- consommées fraîches, à la cueillette ou aussitôt après la cueillette, avec de la graisse de phoque fraîche amaqa : amaqaṭuṇu
- 3.- mélangées avec de la graisse fraîche : taṇicīḷāṭuṇu
- 4.- conservées dans l'outre imīṇa, avec de l'huile de phoque īṇe' = imīgarmīṇ
- 5.- si la cueillette a été particulièrement fructueuse et les baies sont en grande quantité, on les rassemble dans une peau épilée matamē ficelée, et on les abandonne sur place, pour venir les chercher en hiver. Elles sont alors consommées. Leur goût en est très différent car elles ont plus ou moins fermenté et se sont légèrement faisandées = qimadādi^t
- 6.- pōmiḷṭuṇu : baies consommées fraîches avec du sang de phoque faisandé marizā
- 7.- pōmiḷṭuṇu imīgarmīṇ : idem, conservées dans l'outre imīṇa où se trouvent baies, sang de phoque faisandé et huile īṇe'
- 8.- nīgaṛterṭuṇu : baies consommées avec du bouillon de viande nigā
- 9.- cuites à l'eau douce : ūṭuṇu, les baies se transforment en une sorte de confiture plus ou moins liquide
- 10.- cuites dans du bouillon de viande : ūṭuṇu nīgaṛterṭuṇu
- 11.- le jus des baies : icā est exprimé par mastication et recraché dans un récipient : icāṇa'. Il est consommé tel quel ou avec du sang de phoque faisandé marizā
- 12.- itikārṭuṇu : baies consommées avec du sang séché ākā et de la graisse de phoque fraîche amaqa
- 13.- consommées avec de la viande séchée et de la graisse de phoque fraîche : paṇertikāṛṭuṇu
- 14.- consommées avec des capelans (séchés) aṁacāt et de la graisse fraîche : aṁacakāṛṭuṇu
- 15.- consommées avec de la morue alizaṛa (séchée) et de la graisse fraîche
- 16.- consommées avec de l'omble chevalier kaburniēṛa (séché) et de la graisse fraîche

17.- consommées avec du boudin de phoque jädidā et de la graisse fraîche

18.- consommées avec du bouillon de viande nigā (comme nīgaṭterṭuṇu) et de la graisse fraîche

19.- consommées avec de la viande cuite neṛe ūṭuṇu et de la graisse fraîche

20.- pugukāt imīgarmiñ. La préparation la plus appréciée, considérée comme une délicatesse, est la conservation des baies dans l'outre imīṇa avec de l'huile de phoque īñe' rancie après plusieurs mois, conservée liquide

- ou, raffinement plus apprécié encore, gelées et croquées comme des glaçons : imīgarmi qīcimadīt.

Les baies sont mises dans l'outre, non compressées

L'outre imīṇa contenant des pugukāt s'appelle : pugunāt

21.- trempées dans du sang faisandé : āmuṭ adigarṭuṇu .

• L'airelle bleue, l'orcette (Vaccinium uliginorum) : kīdarñāt , est mangée seule.

• L'oseille sauvage (Oxyria digyna) : nucuḱāt , est consommée comme suit :

1.- avec de la graisse de phoque fraîche amaqa

2.- avec de la graisse et du sang séché ākā

3.- avec de la graisse et de la viande séchée panerte'

4.- la tige de nucuḱāt : qāḁardīt , est consommée avec de la graisse

5.- consommée écrasée : aṇicumade'

6.- cuite à l'eau : ūṭuṇu

7. conservée dans l'outre imīṇa , avec de l'huile īñe' plus ou moins rance

- consommée gelée : qīzimade'

ou dégelée : qīzimaṇice'

8.- trempée dans du sang faisandé : āmuṭ adigarṭuṇu .

• Le pissenlit (Taraxacum croceum) : nuñāt

Mêmes façons de préparer et de consommer que ci-dessus.

• Autres végétaux préparés et consommés comme précédemment :

- La renouée vivipare (Polygonum viviparum) : iturmītāt

- Le saule herbacé (Salix herbacea) : qutoṇadi

- L'angélique (Angelica archangelica) : kuāñi et les racines d'angélique : kuanīṖ toqotāt

- L'orpin rose (Rhodiola rosea) : torṭerñāt

toqodā itikārṭuṇu : la racine toqodā de torṭerṇāt, une fois son enveloppe noire enlevée, est consommée avec de la graisse de phoque froide amaqa et avec du sang séché ākā.

Les racines fraîches sont blanches à l'intérieur. Les vieilles racines, non fraîches, roses ou violettes à l'intérieur, ne sont pas mangées.

Note : Autrefois appelée nūguṭ, la racine d'orpin rose a récemment, c'est-à-dire avant 1934-37, changé de nom à la suite de la mort du père de Morta de Kulusuk, qui s'appelait Nūguṭ. Cette racine est maintenant (en 1934-37) appelée toqodā, pluriel toqoṭāt.

toqodādiṭ : tas de toqodāt conservées sous des pierres pour l'hiver.

qujuwit : l'orpin rose (torṭerṇāt) cueilli en été est conservé dans l'outre iṁiṇa avec de l'huile de graisse de phoque īṇe'. Les plantes sont fourrées dans l'outre après avoir été compressées avec les pieds

- consommé en hiver, gelé ou dégelé
- l'outre iṁiṇa contenant le qujuwit s'appelle : qūjūt
- compresser les plantes avec les pieds : qujuṇi tukārā.

• Autres plantes comestibles, non identifiées :

udiṇīda'

aṇerṇīt

Les algues

Les Ammassalimiut font, en 1934-37, une grande consommation d'algues, en hiver en particulier. Les algues sont "cueillies" à faible profondeur à l'aide d'une perche terminée par un crochet. Elles contiennent beaucoup de vitamine C ; ce qui explique leur consommation. Les gens disent qu'elles sont "excellentes à manger", mais qu'elles vous "transforment en eau" (c'est-à-dire donnent la diarrhée) : corto ime'...!

• *Fucus vesiculosus* : mizaṭāṭ

Le fucus vésiculeux est consommé comme suit :

- 1.- avec de la graisse fraîche amaqa : amaqaṭṭuṇu
- 2.- avec du sang de phoque séché ākā
- 3.- avec de la graisse fraîche et du sang de phoque séché
- 4.- soigneusement mâché et la bouillie avalée avec du bouillon de viande de phoque nigā : tamowakāṭuṇu
- 5.- trempé dans du nigā : mizitāṭuṇu

6.- légèrement cuit à l'eau et consommé avec du sang séché et de la graisse fraîche : mizitā^t

7.- cuit dans la bassine, en même temps que la viande : ūtūṇu

Cette algue est conservée en hiver sous la neige.

• *Alaria pylaī* : kibidācā^t

Algue consommée et conservée comme le fucus vésiculeux mizaqā^t.

Seule la tige de l'algue (anāḍakā) est cuite en même temps que la viande.

• *Rhodymenia palmata* : imertikā^t

Algue rouge, également comestible.

• *Ascophyllum nodosum* : mizararnā^t

Algue brune, également comestible.

Scatophagie

- inexistante chez les adultes

- assez fréquente chez les enfants de 2 à 4 ans

- très fréquente chez les enfants en dessous de 2 ans.

Extrait du Journal de Paul-Emile Victor, Kangerlugssuatsiak, le 21 octobre 1936 :

"Comme c'est l'anniversaire de sa fille, Kristian rentre un idiwice' dans la maison ! Il y a deux sortes d'idiwice' (phoques entiers conservés sous des pierres) : migia' et qicia'.

Le migia' est un phoque entier, "mis de côté" sous un amas de pierres. Il est mangé fortement faisandé, mais non gelé, cru ou cuit.

Le qicia' est un phoque préparé de la même façon mais dont la viande faisandée est mangée une fois gelée : crue ou cuite. En général crue.

kuṇāt consiste à mettre sous des pierres la viande du phoque dépecé (avec la graisse attenante) reficelé dans la peau.

Aujourd'hui, Kristian a sorti de sous les pierres le phoque barbu qu'il y avait mis il y a environ un mois. Remorqué jusque dans la maison, il laisse une longue et large trace rouge le long de laquelle les chiots s'éparpillent. Dans le couloir d'entrée, les hommes, baissés, frottant leurs fesses au toit du couloir, font avancer le idiwice' par petits bonds. Il n'y a pas beaucoup de place dans le couloir (normalement si quelqu'un veut sortir en même temps qu'un autre veut entrer, l'un cède poliment le pas à l'autre). Quatre hommes dans le couloir, plus un phoque plus gros et plus large qu'un homme couché par terre, n'y laissent plus de place. On ne voit plus que des fesses gantées de peau, qui se propulsent péniblement.

Dans la maison, toutes les femmes, tous les enfants sont à leur place. Personne ne joue dehors. L'événement est d'autant plus important qu'il est plus impatiemment attendu. Et d'autant plus impatiemment attendu qu'ils n'ont plus mangé de phoque depuis au moins huit jours et qu'ils se nourrissent du riz, des macaronis, des lentilles et du pain que je leur donne.

Le couloir d'entrée finit par accoucher lentement de son phoque. On le remorque jusque devant la case de plate-forme de Kristian, et la curée des hommes commence.

Un phoque qui vient d'être ramené par un chasseur, est dépecé par les femmes. Mais les *idiwici*¹ sont dépecés par les hommes. Et cela s'explique : le phoque fraîchement tué n'est pas bon à manger, tandis que la viande faisandée de l'*idiwice*¹ est ce que les Eskimo aiment le plus parmi tous les aliments indigènes ou importés. Et les hommes ne se font pas faute de se tailler des morceaux énormes de viande noire.

Le dépeçage d'un *idiwice*¹ se fait autrement que celui d'un phoque fraîchement tué. Toute la viande est séparée de la peau. Il ne reste plus que les os avec la chair encore attenante (celle qu'on a pas pu enlever).

- Voici ton traîneau, dit l'homme à sa femme en lui tendant l'os du bassin (c'est en effet cet os qui représente le traîneau dans les jeux d'enfants).

- Voici ton *naneqi*¹ (pièce de fer qui sert à attiser la lampe à huile), dit un autre en tendant le *ceṇāṇa* (c'est-à-dire les deux côtes avec la viande qu'il y a entre les deux).

Au milieu des cris, des rots, des pets, des bruits de mâchoires, des conversations de plate-forme, le phoque est découpé en une scène à la Gargantua.

- Ah, rugit Mikidi, le sang coule !

Un ruisseau noir et visqueux coule sur la peau sur laquelle le phoque est posé. Mikidi, tout en continuant à hurler, ramasse précipitamment le précieux liquide pour le faire couler dans une cuvette à côté de lui.

Odarpi a la bouche pleine et mâche avec bruit. Entre les dents, il prend un gros lambeau de viande noire, couverte d'une couche de graisse épaisse de deux doigts et dégoulinante d'huile, et coupe d'un geste rapide au ras des lèvres. Il aspire, puis quatre coups de mâchoires pendant lesquels il continue à taillader dans l'obscurité par terre. Tout est avalé.

- C'est ce qu'il y a de tout à fait meilleur !

Entourant la viande étalée sur la peau étendue sur les dalles, Josepi, Teqi, Gaba, Kristian, Odarpi, Mikidi, taillent, dépècent, mangent, boivent de pleines poignées de sang gluant, éructent, crient, se lèchent les doigts, mâchent, avalent, se bourrent de graisse, de viande, aspirent des bouts d'intestins, tendent des quartiers puants à leurs femmes respectives. Et tout ça se passe là, en bas, dans l'ombre des lampes à huile, dans une sorte de fièvre lente, une sorte de messe basse.

- Tu n'en veux vraiment pas un petit morceau ? me demande Mikidi la bouche pleine.

- Donne ! dis-je. Et j'en mâche un lambeau, grand comme deux doigts. J'en connais le goût. Et je trouve à nouveau que c'est plutôt bon ; quoique ce goût de sang cru ne me plaise décidément qu'à moitié.

- Mange, mange ! me dit Kristian pour m'encourager.

Mikidi tape sur son ventre gonflé en rotant violemment et dit :

- Iya ! et maintenant, je dis merci, merci pour de bon, parce que ça, vraiment c'est de la nourriture !"

Note sur les transcriptions phonétiques :

ă : se prononce comme en anglais "hat"

c : se prononce comme ts

ē, ĭ, ō, ŕ : formes nasalisées de e, i, o et r

g : se prononce comme en français "gorge"

j : se prononce comme en anglais "yard"

ŋ : se prononce comme le "ng" anglais

q : forme uvularisée de k

s : se prononce comme en français "semer"

u : se prononce comme le "ou" français

w : se prononce comme en anglais "wagon"

z : se prononce comme en français "zigzag"

' : point glottal ou coup de glotte fait par la luette après une voyelle. Il correspond à une fin de mot en "k" ou "q" plus ou moins audible (exemple : ĭ' ou ĭk ou ĭq : l'humain)

Un son long est marqué par un trait placé sur le symbole du son ; et un symbole en exposant représente un léger glissement vers ce son qui est à peine audible (exemple : ĭ^k).

Bibliographie

BONNEVAL, L. de et ROBERT-LAMBLIN, J., 1979. Utilisation des végétaux à Ammassalik (Est Groenland). *Etudes Inuit*, vol.3, n°2, pp. 103-128.

HØJGAARD, A., 1941. Studies on the nutrition and physio-pathology of Eskimos, undertaken at Angmagssalik, East Greenland, 1936-1937. *Skrifter utgitt av Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo*, I, 1940, n°9, 176 p.

- ROBERT-LAMBLIN, J. 1986. Les Ammassalimiut au XXème siècle. Analyse du changement social au Groenland oriental. *Mémoires des Cahiers ethnologiques* 1, Université de Bordeaux II, publié avec le concours du CNRS, 518 p.
- VICTOR P.-E., 1953. *La grande faim*. Julliard, 262 p.
- VICTOR, P.-E., 1988. Techniques de chasse au phoque à Ammassalik il y a un demi siècle (1934-1937), Groenland, n° spécial sur la recherche française, *Det Grønland Selskab*, pp. 9-19.
- VICTOR P.-E. et ROBERT-LAMBLIN, J. 1989. *La civilisation du Phoque. Jeux, gestes et techniques des Eskimo d'Ammassalik*. Armand Colin/Raymond Chabaud, 311 p..

Le monde de l'Olonho yakoute

par Vassily V. Vinokourov.*

L'Olonho représente la grande épopée populaire orale des Yakoutes. Composé de mythes sur les dieux, de récits sur l'origine de l'univers, sur les hommes et les esprits peuplant le monde du Milieu, il vante les exploits des héros défenseurs des tribus contre les forces du mal, les terribles monstres chthoniens et les démons du monde d'En-haut et du monde d'En-bas. Dans l'Olonho, nous retrouvons toutes les caractéristiques fondamentales d'une œuvre épique. Il se transmet de génération en génération, de bouche en bouche, d'un conteur à l'autre, sous des formes étonnamment brillantes, éblouissantes même, mais sensibles, d'une grande charge émotionnelle et par là-même faciles à mémoriser car elles touchent au plus profond de l'âme.

Le partie descriptive est dite sur un tempo rapide, récitatif. Les monologues de tous les personnages s'expriment par des chants qui révèlent leur personnalité grâce à l'originalité de la voix, aux caractères du tempo, du timbre etc. Exécuté au cours d'une seule nuit, l'olonho est considéré comme court, - pendant deux, nuits, on le dit moyen, et long s'il dure trois nuits ou plus. La longueur moyenne est de 10.000 à 15.000 vers. Le plus grand olonho jamais enregistré, *Ala-Touïgoun* (Ала-Туйгун), fut réalisé dans les années 1960, à partir des performances du conteur R. P. Alekséïev : il ne comptait pas moins de 52.410 vers !

Le fond des manuscrits des archives de l'Institut de linguistique, de littérature et d'histoire de l'Académie des sciences de la République Saha (Yakoutie), détient plus de 150 enregistrements d'olonhos. Actuellement, 20 d'entre eux seulement ont été publiés. Les plus connus sont : *Niourgoun Bootour l'impétueux*, *Le rebelle Kouloun Koulloustouour* et quelques autres qui ont été traduits en russe, en français, en allemand et en anglais.

Comme toute véritable oeuvre d'art, l'Olonho consitue un trésor inestimable, fournissant une somme de renseignements utiles et édifiants sur l'ethnos, sur la vision et la conception du monde propre aux Yakoutes, ainsi que sur leur histoire complexe et controversée. Nous y trouvons un enseignement original sur la nature humaine et sur des valeurs comme le bien et le mal, la justice et la vaillance, le sens de la vie telles que se les représentaient les anciens Yakoutes.

* Licencié en philosophie, chargé de cours à la chaire de philosophie de l'université nationale de Yakoutsk.

En pénétrant dans ce monde épique merveilleux, nous découvrons avec surprise que le conteur peut décrire une cosmogonie qui, à bien des égards, rappelle celles des Chinois, des Indiens, des Grecs, des Persans et de bien d'autres peuples encore.

C'est ainsi que l'univers de l'Olonho yakoute se compose de trois mondes. Dans le monde Supérieur, vivent les dieux, dans le monde Moyen - les hommes et les esprits tout-puissants et dans le monde Inférieur - les monstres chthoniens. Comme dans d'autres mythologies, on trouve une description de l'arbre cosmique sacré - Aal Lououk Mass (Аал Лыык Мас) - qui pousse sur le sommet du kourgane¹ suprême, au centre même du monde du Milieu. La structure quinaire horizontale de ce monde du Milieu : Est, Ouest, Sud, Nord et Centre, apparente précisément, l'Olonho aux mythes de différents peuples. On trouve beaucoup de traits similaires dans le panthéon même des divinités supérieures yakoutes comme dans leurs fonctions.

Il convient de mentionner ici tout particulièrement les éminents conteurs d'olonho et leurs productions. Il nous ont offert en effet, des descriptions sublimes - de véritables tableaux - de la cosmogonie yakoute. Citons : *Le puissant et ferme Miould'iou* de D. M. Govorov², *Niourgoun Bootour l'impétueux* d'I. G. Teploouhov-Timofeïév³ etc. Par la suite, nous nous en tiendrons aux personnages et aux représentations du *Niourgoun Bootour l'impétueux* de P. A. Oïounsky⁴.

Cosmologie de l'Olonho.

L'univers de l'Olonho yakoute se compose, nous l'avons dit, de trois mondes : supérieur, moyen et inférieur. On raconte qu'il y avait autrefois trois grandes tribus unies qui un jour se livrèrent une guerre terrible et cruelle pour s'emparer du pouvoir. La bataille fut opiniâtre et sans merci. Le fin du monde était proche. Ayant cessé le combat, les chefs de chacune des trois tribus se mirent à réfléchir et décidèrent de se partager pacifiquement l'univers.

On partagea le monde d'En-haut entre les tribus du toïon⁵ Yourioug Aar (Юрюнг Аар Тойон) et celles du toïon Oulououtouyar Oulouou Souoroun (Улуутуйар Улуу Суорун Тойон). La partie orientale revint aux divinités yakoutes suprêmes avec à leur tête le toïon Yourioug Aar. La partie située au sud-ouest fut dévolue aux trente-neuf féroces tribus du toïon Oulououtouyar Oulouou Souoroun. Les trente-six tribus d'Arsan Doualaï (Арсан Дуолай) partirent dans le monde d'En-bas. Mais les trente-cinq tribus des aïyy aimaga : *parents de Dieu* (айыты аймага), s'établirent dans le monde béni du Milieu.

Dans l'Olonho, le monde Supérieur a la forme d'une coupole à plusieurs étages dont le bord inférieur se confond avec les limites de la terre. Au centre du monde du Milieu, dans la vallée de Kyladyky (Кыладыкы), se dresse un kourgane élevé au sommet duquel pousse le puissant arbre cosmique - Aal Lououk Mass (mentionné ci-dessus) qui relie les trois mondes. Son faite touche au domaine du toïon Yourioug Aar, tandis que ses puissantes racines poussent jusqu'à l'enfer même, là où vit le souverain du monde Inférieur, le terrible et cruel Arsan Douloai. En outre, de la vallée de Kyladyky, partent les quatre directions fondamentales : l'Est, l'Ouest, le Sud et le Nord.

On ne peut s'empêcher de remarquer que tous les principes originaux vivifiants se trouvaient sur le côté oriental du monde du Milieu. Là, ce n'étaient que vallées fertiles, lacs poissonneux et montagnes où étaient nés et se prélassaient le soleil et la lune. Là, vivaient aussi les dieux protecteurs des chevaux, le toïon Kioun Djecegeheï (Кюне Джесегей Тойон) et la hotoun⁶ Kiouré Djecegeheï (Кюпе Джесегей Хотун). Le versant oriental, de la vallée de Saidalyky était habité par les premiers ancêtres des айу аймара, le toïon Saha Saaryn (айыу аймага Саха Саарын Тойон) et la hotoun Sabyia Baai (Сабыяа Баай Хотун). Au confins orientaux, on rencontrait Cièghi Magan aartyk (Сиэги Маган аартык), la voie céleste qui reliait le monde du Milieu aux divinités supérieures. Au confins occidentaux, - l'autre voie céleste - Kèèhtiïè Haan aartyk (Кээхтийэ-Хаан аартык) menait chez les démons supérieurs - les abaassy (абаасы) sur lesquels régnait le toïon Oulououtouïar Oulouou Souoroun (Улуутуйар Улуу Суорун Тойон). Dans l'Olonho, le clan des démons supérieurs (абаасы) n'apportait aux hommes que calamités, malheurs et maladies.

Sur le versant méridional de la vallée de Kyladyky (Кыладыкы), on trouvait la voie descendant vers le monde Inférieur - Mouous Kiounkiouïè Hotoun aartyk (Муус Кюнкюйэ Хотун аартык). C'est par là, à travers des défilés montagneux étroits, que sortira dans le monde du Milieu, un héros du monde d'En-bas : Ayp-Hara Aat Mogoïdoon (Алып-Хара Аат Могойдоон). Sur le versant septentrional, existait une seconde voie d'accès au monde Inférieur - Oulouou Kouktouï Hotoun aartyk (Улуу Куктуй Хотун аартык). De ce côté vivait un autre héros du monde d'En-bas, Esch Harbyyr Iouss Kiouliouk (Есех Харбыыр Юс Кюлюк). Les héros du monde inférieur n'apportaient eux aussi aux hommes de terribles malheurs et souffrances.

Le monde Inférieur était peuplé de monstres borgnes, unijambistes et manchots. Là, ne brillaient qu'un soleil et une lune grêlés, aussi les ténèbres y régnaient-elles. La végétation était en fer et épineuse. On y voyait encore une mer de calamités, des abîmes de goudron brûlant et des marécages impraticables. Cet enfer

- Ioutioghen (Ютюген) - était le domaine du terrible Arsan Douolaï et de son épouse Ala Bouourai (Ала Буурай).

Les dieux, les démons, les esprits et les hommes.

1. Le monde Supérieur.

Chaque olonho possède un grand nombre de divinités, d'esprits et de monstres chthoniens (abassy) qui lui sont propres. Dans le *Niourgoun Bootour l'impétueux* de P. A. Oïounsky, il convient de considérer tout d'abord, la foule des divinités claires - les айуу (айыы) avec, à leur tête, le тоïон Iourioung Aar (Юрюнг Аар) et son épouse, la hotoun Adjynga Cièr (АДЖЫНГА СИЭР НОТУН).

La destinée, le sort et les nécessités étaient choisis par le Dieu Dylga Тоïон Tchynghyc Naan (ДЖЫЛГА ТОЙОН ЧЫНГЫС ХААН), mais promptement exécutés par un scribe céleste - héros puissant, le Long Djouranjaïy (Длинный Джуранжайы).

Parmi les divinités claires - les айуу - figurait aussi le dieu protecteur des chevaux, le тоïон Kioun Djecegeheï (Кюн Джесегей Тойон). Lui et son épouse, la hotoun Kiouré Djecegeheï (Кюре Джесегей Хотун), accordaient des chevaux aux hommes du monde du Milieu et veillaient sur leur bonheur.

La déesse de la fécondité et de la natalité était Айуусыт (Айыысыт), tandis que l'ange-gardien des hommes et leur intercesseur auprès des divinités supérieures était représenté par la déesse Ièïèhcit (Иэйэхсит).

Иlbiss Naan (Илбис Хаан) apparaissait dans l'Olonho en qualité de dieu de la guerre ; il y était accompagné de ses deux filles sanguinaires : Иlbiss kyyssa Kouo Holbonn'oi (Илбис кыыса Куо Холбонной) et Ossol ouola Neriouïè Harbass (Осол уола Нерюйэ Харбас). Tous trois étaient toujours présents sur le champ de bataille et le vainqueur, après la victoire, devait apaiser leur soif.

Dans le monde Supérieur officiaient également six chamanesses célestes et divines *"exorciseuses de neuf ciels, guérisseuses de huit ciels"*. Elles étaient commandées par la chamanesse Айуу Oumsouour (Айыы Умсуур).

Il faut signaler encore, les trois héros célestes, gardiens et messagers : Kioun Èrbiïè (Кюн Эрбийэ), Bouksaat Hara (Буксаат Хара) et Ala Djarghystaï (Ала Джаргыстай). Kioun Èrbiïè remplissait les fonctions de messager des dieux, c'était le Hermès de la mythologie yakoute. Le puissant Bouksaat Hara veillait sur les trois mondes, mais Ala Djarghystaï - était le gardien du monde d'En-haut et ne laissait passer aucun hôte indésirable.

Dans la partie sud-ouest des étages inférieurs du monde Supérieur, sévissaient les trente-neuf tribus cruelles des démons suprêmes - les abaassy - avec, à leur tête, le toïon Oulououtouïar Oulouou et sa femme, la hotoun Kouhoutouïa. Ils n'appartenaient pas aux divinités claires. Ils apportaient aux hommes du monde du Milieu toutes sortes de malheurs et de maladies. On les représentait sous les traits de créatures anthropomorphes hideuses.

2. Le monde du Milieu.

Il était peuplé d'hommes et d'esprits. Trente-cinq tribus - les *aiyy aimaga* - y vivaient, on les considérait comme les ancêtres des Yakoutes. D'ailleurs, les tout premiers ancêtres étaient le toïon *Saha Saaryn* (Саха Саарын Тойон) et son épouse, la hotoun *Sabyia Baai* (Сабыйа Баай Хотун). Ils s'étaient établis dans le monde moyen sur ordre du dieu suprême, le toïon *Iouroung Aar* (Юрюнг Аар Тойон) et du tout-puissant dieu de la justice, le toïon *Djylga* (Джылга Тойон). D'après la légende, le héros *Kioun Djirbinè* (Кюн Джирибнэ) et la belle *Touïaarumta* (Туйаарыма) seraient nés parmi les dieux vénérés. On considérait que les êtres qui faisaient partie de la tribu des *aiyy aimaga*, avaient sur le dos des rênes dorées comme le soleil et qu'en tant que *parents des dieux*, ils étaient reliés par mille fils au monde des divinités supérieures, leurs actions étaient soutenues par les forces célestes.

Selon les représentations des anciens Yakoutes, l'âme humaine se composait de trois éléments :

- la mère-de-l'âme - *iïè kout* (ийэ кут) ;
- la terre-de-l'âme - *bouor kout* (буор кут) ;
- l'air-de-l'âme - *salghyn kout* (салгын кут).

On pensait que lors de la conception d'un enfant, la déesse de la fécondité *Aïyycyt* extrayait de la terre - la *bouor kout*, de l'air - la *salghyn kout* et y adjoignait une partie de l'*iïè kout* ; le tout, grâce l'action de la déesse, pénétrait dans la femme et rendait possible la naissance d'un être humain. L'*iïè kout* était reliée au monde des divinités suprêmes, sa destinée était écrite dans la livre céleste ; la terre-de l'âme était en rapport avec l'apparence extérieure de l'enfant, et l'air-de-l'âme - avec son intelligence. Ainsi, dans la mythologie yakoute, l'homme faisait figure d'être biocosmique.

Les tribus du monde du Milieu, jusqu'à l'arrivée de leur défenseur Niourgoun Bootour l'impétueux, enduraient les tourments que leur infligeaient régulièrement les abaassy supérieurs et inférieurs. De même, un héros tOUNGHOUSE, *Ardjamaan-Darjamaan* (Арджаман-Даржаман) s'était trouvé être l'adversaire du grand preux. Sur le versant occidental du monde du Milieu, sur le kourgane Mououss Souoroun (Муус Суорун) vivaient le forgeron habile des trois mondes

Kytaï Bahcyлаany (Кытай Бахсылааны) et son épouse Ouot Kyndyalana (Уот Кындыалана). Mais au nord, près de la mer Ouot Nioudoulou (Уот Нюдулу), on rencontrait la demeure de *l'oeil-qui-voit-tout* et de *l'oreille-qui-entend-tout* /ce qui se passe/ dans le monde du Milieu, le vieux et sage Cèèrkèèn Cècèn (Сээркээн Сэсэн) ; il était représenté dans l'Olonho comme un frère vieillard portant une longue barbe blanche.

Dans le monde du Milieu, on rencontrait également des esprits tout-puissants - les itchtchi (иччи) : esprits du pays, du feu, de la taïga, des pièces d'eau, du foyer domestique, des grands défilés montant vers le ciel et de ceux qui descendaient vers le monde Inférieur etc.

La plus vénérée et la plus importante d'entre eux était la hotoun Aan Alahtchyn (Аан Алахчын Хотун). Elle était l'esprit-maître du lieu où vivait le grand héros de l'Olonho et habitait l'arbre sacré, Aal Lououk Mass. On la représentait sous les traits d'une belle et noble dame.

Hatan Tèmièritiè (Хатан Тэмиэрийэ) - l'esprit-maître du feu, Baai Baïanaï (Баай Байанай) - l'esprit-maître de la taïga et le patron des chasseurs, ainsi qu'Edioughèt Bootour (Едюгэт Боотур), - l'esprit-maître des pièces d'eau, compaient parmi les personnages les plus respectables de l'Olonho.

On rencontrait de même, dans le monde du Milieu, les âmes des défunts - iouér (юер) qui ne l'avaient pas quitté pour une raison ou pour une autre et s'étaient transformées en esprits malins. Parmi ces derniers, on trouvait aussi bien les âmes métamorphosées de personnes mortes prématurément ou dont le décès n'était pas dû à une cause naturelle, que celles des chamanes, des chamanesses, des fous, des suicidés, des trépassés sans sépultures etc.

3. Le monde Inférieur.

Le monde d'En-bas était peuplé de monstres chthoniens terrifiants et difformes et de tribus d'abaassy inférieurs. Le chef de ces trente-six tribus était Arsan Dioulaï que l'on représentait comme un géant avec des crocs comme des forteresses, tandis que son épouse, Ala Bouourai se présentait au jour avec un morceau de bois sur les pieds. Le plus fort et puissant héros du monde Inférieur était Ouot Oussou-taaky (Уот Усутаакы) Ce fut seulement après la victoire du grand preux de l'Olonho sur lui que vinrent à régner la paix et le bonheur dans le monde du Milieu.

Dans le récit épique, les habitants du monde d'En-bas ne sont autres que les fils d'Ekèt Djèkèt (Екэт Джэкэт). Les femmes sont les sœurs hideuses et lubriques des héros abaassy.

Conclusion

L'Olonho représente l'élément le plus important de la mythologie yakoute. Nous avons voulu familiariser les lecteurs avec cette oeuvre fondamentale et représentative de notre épopée. C'est pourquoi nous nous sommes attachés à lui faire connaître le panthéon des dieux suprêmes et les esprits plus vénérés, comme les démons et les créatures chthoniennes des mondes d'En-haut et d'En-bas, ainsi que les représentations du monde des anciens Yakoutes, leur conception de la structure de l'univers, de l'homme. Nous avons tenté de montrer, qu'à côté de traits originaux, certains caractères étaient similaires à ceux observés chez d'autres peuples.

Dans l'Olonho yakoute transparait l'histoire complexe de l'ethnos, sa philosophie, sa perception et sa conception du monde. Les recherches sérieuses sur cette épopée ne font que commencer. L'analyse philosophique des textes, des personnages et des représentations attendent encore leur chercheur.

Notes du traducteur

1 Kourgane (Курган) nom d'origine turque désignant à l'origine un fort, une muraille, puis un tombeau, un tertre funéraire.

2 cf. Bibliographie 1

3 cf. Bibliographie 4.

4 cf. Bibliographie 3.

5 Toïon ou toyon, seigneur, souverain, maître.

6 Hotoun : maîtresse, souveraine, ici souvent l'épouse du toyon.

Bibliographie.

1. Неспотыкающийся Мюлдью Сильный : олонхо Д. М. Говорова. Москва - Якутск, 1938. *En yakoute. [Miould'iou le fort, celui qui n'hésite pas (litt.: "celui qui ne trébuche pas") : olonho de D. M. Govorov, Moscou-Yakoutsk, 1938]*

2. Нюргун Боотур Стремительный : олонхо К. Г. Оросина, перевод на русский язык Г. У. Эргус - Якутск, 1947 [*Niourgoun Bootour l'impétueux : olonho de K. G. Orocine, traduction russe de G. O. Ergous, Yakoutsk, 1947.*]

3. Нюргун Боотур Стремительный : олонхо П. А. Ойунского, перевод на русский язык Вл. Державина - Якутск, 1982 [*Niourgoun Bootour l'impétueux : olonho de P. A. Oïounsky, traduction russe de Vl. Derjavine, Yakoutsck, 1982.*]

4. Строптивый Кулун Куллустуур : олонхо И. Г. Терлоухова-Тимофеева, запись В. Н. Васильева, перевод на русский язык А. А. Попова, И. В. Пухова - Москва, 1985. [*Kouloun Koulloustouour le rebelle : olonho d'I. G. Teploouhov-Timoféïev, enregistrement de V. N. Vassil'iev, traduction russe d' A. A. Popov et d' I. V. Pouhov - Moscou, 1985.*]

Traduit du russe par Christian Malet.

Expédition en Yakoutie arctique

(13 août - 30 septembre 1995)

Sponsorisée par l'Institut Français pour la Recherche et la Technologie Polaires (I.F.R.T.P.), cette campagne terrestre arctique était placée sous le patronage :

- du côté français, du Centre Nationale de la Recherche Scientifique ;
- du côté russe, de l'Académie des Sciences de Russie (Moscou) et de l'Institut des Problèmes des Minorités du Nord (Yakoutsk), une filiale de la prestigieuse académie.

Le but de l'expédition était de réaliser une enquête de terrain sur le thème :

Société et environnement en Yakoutie arctique.

Cette mission, dirigée par M. Boris Chichlo, comptait quatre membres :

- . Boris Chichlo, ethnologue, C.N.R.S. (Paris).
- . Christian Malet, médecin et ethnologue C.R.I.N. (Paris)
- . Joke Philipsen, ethnologue, Université de Leyde (Pays-Bas).
- . Katarina Gernet, linguiste, Université de Berlin (Allemagne).

Partie de Saint-Petersbourg, lieu de regroupement des participants, l'expédition gagna d'abord Yakoutsk, capitale de la République Saha où des contacts préliminaires indispensables devaient être pris auprès des autorités administratives et scientifiques, notamment avec l'Institut des Problèmes des Minorités (Pr Robbek). Puis, après une étape à Tchersky, chef-lieu de l'Oulous de Nijny-Kolymsk, la première partie de l'enquête s'effectua dans un campement youkaghiro-tchouktche, au lieu-dit de Krasniouchka, sur le cours inférieur de la Kolyma. La seconde partie eut pour cadre le village d'Andriouchkino, situé à environ 300 kilomètres à l'ouest du précédent, sur les rives du fleuve Aléseïa, tributaire comme la Kolyma, de la mer de Sibérie orientale. (Cf. Carte)

Les exposés qui vont suivre ne constituent qu'un bref aperçu des travaux effectués au cours de cette mission rude mais à tous égards passionnante et fructueuse. En effet, nous avons pu rapporter :

- d'importantes données écologiques, ethnologiques, démographiques et médicales sous formes de notes et de documents ;
- des films ethnographiques vidéo totalisant quinze heures de projection ;
- de nombreux enregistrements sonores présentant un intérêt musical, linguistique et ethnographique ;
- des milliers de photographies des hommes et de l'environnement.

Toutefois, quelle que puisse être leur valeur intrinsèque, ces documents ne peuvent suffire à eux seuls à brosser un tableau exhaustif de la situation complexe que connaissent les populations autochtones de ces régions, tant sur le plan économique et écologique que sociologique. Il faut demeurer lucide et donc modeste. Un objectif aussi ambitieux ne saurait être pleinement atteint dans un laps de temps aussi court. Il implique, au contraire, que soient réalisées d'autres missions qui, bénéficiant des acquis indispensables de ce travail préliminaire, pourraient s'avérer encore plus fructueuses.

Avant de poursuivre, il convient de remercier ici tous ceux dont le dévouement et la compétence ont permis la réalisation de cette entreprise. Et c'est tout particulièrement à nos amis Evènes, Tchouktches, Yakoutes et Youkaghirs que nous tenons à exprimer notre reconnaissance : ce travail qui, sans leur concours, n'eut pas été possible, leur est dédié. Mais nous n'oublions pas pour autant nos collègues dont l'aide précieuse et la collaboration ont permis d'aplanir tant de difficultés. A tous nous disons merci !



L'expédition devant l'Institut des Problèmes des Minorités de Yakoutsk.
De gauche à droite : J. Philipsen, C. Malet, B. Chichlo et K. Gernet.

Notes sur l'environnement de la Basse-Kolyma avec un inventaire des mammifères, des oiseaux et des baies qu'on peut y observer

par Christian Malet.

Les hasards de l'histoire ont épargné jusqu'à présent, les splendides paysages de la Basse-Kolyma. Dès que l'on s'éloigne de Tchersky, chef-lieu de l'oulous, on peut savourer la nature telle qu'elle était sans doute lorsque les premiers cosaques y firent leur apparition au milieu du XVII^e siècle. Ceci explique que des activités comme la renniculture, la chasse, la pêche et la cueillette jouent encore un rôle fondamental dans l'économie des peuples autochtones (Tableau I). On comprend l'avantage que peut présenter l'étude d'un environnement que n'ont pas saccagé le « progrès » et une industrialisation démentielle comme cela s'est vu ailleurs dans l'arctique sibérien... même si certains grands projets commencent d'inquiéter les riverains¹.

Une flore belle, mais pauvre.

Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer : à la nuit polaire, succède un été bref, relativement chaud, rendu insupportable par la pullulation des insectes hématophages tels que moustiques, simoules et taons. C'est que le nord-est de la Yakoutie connaît un climat continental particulièrement rigoureux avec des températures extrêmes comprises entre -60° et $+30^{\circ}$. Si l'on ajoute à cela le pergélisol - *la merzlota* - qui, en limitant les possibilités de drainage naturel ou artificiel, transforme à la saison chaude, la couche superficielle de la terre en un mollisol plus ou moins visqueux de quelques centimètres à un ou deux mètres, on aura une idée sommaire mais assez réaliste de l'écologie. Car, il convient de se garder des visions stéréotypées inspirées par les schémas cartographiques simplistes : la végétation n'a rien d'uniforme ni de monotone. Et ceci tient tout à la fois à la latitude, au relief et aux conditions édaphiques et climatiques.

Ainsi, la taïga remonte au-delà du cercle polaire, plus haut qu'on la limite habituelle des arbres. Certes, elle ne saurait être comparée aux hautes futaies sempervirens de Sibérie occidentale, les mélèzes qui la peuplent pour l'essentiel (*Larix gmelini* [Rupr.] Rupr.), étant plutôt petits, frêles et clairsemés. De cette couverture sylvestre en général peu dense, on va passer aux formations ouvertes par une succession d'états intermédiaires dont la variété et la transition, plus ou moins rapide,

tiennent aux facteurs énoncés plus haut. Là où un regard profane ne perçoit que *de la toundra*, le pédologue distinguera *des toundras*. De la taïga toundraïque aux barren grounds, on comptera au total une bonne dizaine d'associations telles que toundra boisée, toundra arbustive, toundra broussailleuse, toundra à osier, toundra herbacée, toundra à laïche, toundra à sphaigne, toundra à lichen, toundra marécageuse - par endroit véritable prairie inondée - toundra montagnaise etc. L'appauvrissement du revêtement végétal à mesure que l'on progresse vers le nord ou que l'on s'élève est un fait patent aisément compréhensible. Sa phase ultime est le désert de gélivation observé dans les conditions altitudinales ou latitudinales extrêmes.

Il faut reconnaître, en dépit de la diversité des formations végétales et pédologiques, que la flore régionale demeure particulièrement pauvre en ressources alimentaires pour les hommes. Celles-ci sont représentées par les baies (cf. Tableau II) et les champignons dont on fait une ample cueillette dès que revient l'été. Les animaux sont à cet égard micux servi et le lichen dont les rameaux lactescents enluminent le tapis végétal (*Cladonia rangiferina*) apparaît au cœur de l'hiver, comme une bénédiction pour les rennes.

Une faune riche et variée.

Le règne animal représente, encore de nos jours, la principale source alimentaire des peuples autochtones du nord-est de la Yakoutie qu'il s'agisse d'élevage, de chasse ou de pêche. Le tableau I représente les diverses activités pratiquées par les ethnies rencontrées sur les deux sites étudiés : le lieu-dit de Krasniouchka, sur cours inférieur de la Kolyma et le village d'Andriouchkino, sur le cours moyen du fleuve Aléséïa.

L'élevage.

Il est représenté par le renne, *Rangifer tarandus sibiricus* pour l'essentiel. Pratiqué traditionnellement par les Evènes et par les Tchouktches continentaux, il l'est également de nos jours par les Youkaghirs et les Yakoutes. Il requiert une excellente connaissance du milieu, de l'animal et une grande endurance. Sa pratique tend à disparaître pour des raisons variées qui remontent à la collectivisation des troupeaux, à la sédentarisation des nomades et à la scolarisation de leurs enfants. Le double mutation que connurent les pasteurs et leur famille en moins d'un siècle a lourdement pesé sur des sociétés dont l'équilibre économique est souvent précaire de par la rigueur même du climat.

A côté de l'élevage du renne, il faut signaler celui du cheval et de la vache, qui furent acclimatés par les Yakoutes sous ces latitudes, représentant une véritable prouesse pastorale, mais un apport quelque peu incongru au milieu arctique.

Nous ne ferons que citer les fermes d'isatis et de visons montées à grands frais par l'administration soviétique dans toute la Sibérie et qui se sont avérées à l'usage complètement irréalistes, dangereuses pour la santé, d'un coût exorbitant et au total - déficitaires. d'Andriouchkino est d'ailleurs presque complètement ruinée.

La chasse

Traditionnellement, les Youkaghirs étaient chasseurs de rennes sauvages et d'autres animaux terrestres. Mais la chasse a, de tous temps, été pratiquée par toutes les ethnies. Elle a fourni dans le passé et continue de fournir, de nos jours, un apport alimentaire fondamental ; elle constitue même un appoint économique quand ses produits ne sont pas consommés directement par la famille du chasseur, mais vendu ou échangé. Ceci est particulièrement vrai pour des fourrures précieuses comme la zibeline ou le renard. L'inventaire portant sur la faune mammalienne et aviaire que nous reproduisons, fournit quelques 122 espèces d'animaux recensées dans le seul oulous de Nijny-Kolymsk.

La pêche

Dans notre enquête, nous ne considérerons que la pêche en eau douce qu'elle soit lacustre ou fluviale ; elle est réalisée pour l'essentiel à l'aide de filets. Elle constitue l'autre activité traditionnelle des Youkaghirs. Les autres ethnies locales comme les Tchoukches, les Evènes et les Yakoutes, pêchent également. Il faut remarquer, néanmoins, que chez ces derniers, sans être méprisé, le pêcheur n'en jouissait pas moins dans le passé d'un statut inférieur à celui de l'éleveur ; on estimait qu'il s'agissait-là d'une activité d'homme pauvre : *rybolov* (рыболов) - en yakoute *balykcyt* (балыксыт)², pratiquée par des tribus pédestres. La liste des poissons fera l'objet d'une publication ultérieure.



La cueillette des aireselles rouges par deux Evènes dans la toundra d'Andriouchkino

FAMILLES	ALTAÏQUE		OURALIENNE	LUOREVETLIENNE	INDO-EUROPÉENNE	
	TURK	TOUNGOUSE			TCHOUKORIAK	SLAVE
ETHNONYMES	YAKOUTE	EVÈNE	WADOUL			
SITES						
KRASNOUCHKA			++		+	+
ANDRIOUCHKINO	+++	++	+++		+	+
ACTIVITÉS						
CHASSE	++	+++	+++		++	+
PÊCHE fluviale ..	+	++	+++		+++	+
CUEILLETTE: Baie	++	++	++		++	++
Champignon	++	++	++		++	++
ÉLEVAGE : Renne	+	+++	++		+++	
Cheval	+++	+				
Vache	+++					
Cochon	+					
Poule	+					
Lapin	+					
Renard	±	±	±		±	±
Vison	±	±	±		±	±
SERVICES	+	+	+		+++	+++
COMMERCE	++	+	+		++	++

Tableau I PEUPLES AUTOCHTONES D'ANDRIOUCHKINO ET DE KRASNOUCHKA ET LEURS ACTIVITÉS*

FAMILLES	GENRE & ESPÈCE (LATIN)	NOMS FRANÇAIS	NOMS RUSSES	PROPRIÉTÉS		U
				A	médicinales	
EMPETRACEAE	<i>Empetrum nigrum</i> L. Subsp. <i>Hermaphroditum</i> (Lange) Böcher	Camarine	Шикша	+	antiscorbutique (Vitamine C) roboratif	0 E.A.
ERICACEAE	<i>[Arctostaphylos uva-ursi (L.) Spr.</i>	[Busserole, raisin d'ours]	Толокнянка, медвежье ушко, медвежья ягода		diurétique, astringent, antiseptique	0 E.A.
	<i>Ledum palustre</i> L. subsp. <i>décumbens</i> (Ait.) Hult.	Lédon des marais	Барульник		diurétique, antalgique diaphorétique,	+
	<i>Oxycoccus microcarpus</i> Turcz.	Canneberge à petits fruits	Клюква	+	antiscorbutique (Vitamine C)	E.A.
	<i>Oxycoccus palustris</i> Pers.	Canneberge des marais	Клюква болотная	+	Vitamine C Élimine Co ⁺ , Sr ⁺	E.A.
	<i>[Vaccinium myrtillus</i> L.]	[Myrtille]	Чёрника	+	astringent, tonique, antiseptique,	0 E.A.
	<i>Vaccinium uliginosum</i> L. Subsp. <i>alpinum</i> (Bigelt.) Hult	Airelle noire, Airelle des marais	Голубика	+		+
	<i>Vaccinium vitis-idaea</i> L.	Airelle rouge	Брусника	+		+
ROSACEAE	<i>Rubus arcticus</i> L.	Mûre arctique	Княженица, княженица, княжника,	+	antiscorbutique (Vitamine C) roboratif	+
	<i>Rubus chamaemorus</i> L.	Mûron des Lapons	Морошка	+		+

Tableau II LES BAIES DE SIBÉRIE

U : Utilisation. ✖ : danger de contamination par l'échinococose alvéolaire (E.A.)

A . INVENTAIRE FAUNISTIQUE

I FAUNE MAMMALIENNE : CLASSE DES MAMMIFÈRES			
Nom latin	Nom français	Nom russe	
<i>CANIDÆ</i>	CANIDÆ	СОБАЧЬИ	
<i>Canis lupus lupus</i>	Loup	Волк	
<i>Vulpes arcticus</i>	Renard arctique	Песец	
<i>Vulpes vulpes</i>	Renard commun	Лисица	
<i>CERVIDÆ</i>	CERVIDÆ	ПЛОТНОРОГИЕ	
<i>Alces alces alces</i>	Elan	Лось	
<i>Rangifer tarandus var. sibiricus</i>	Renne de Sibérie	Олень	
<i>CRICETIDÆ</i>	CRICETIDÆ	ХОМАЧЬИ	
<i>Clethrionomys rufocanus</i>	Campagnol gris-roux	Красно-серая полевка	
<i>Clethrionomys rutilus</i>	Campagnol boréal	Красная полевка	
<i>Microtus œconomus</i>	Campagnol nordique	Полевка-экономка	
<i>Dicrostonyx torquatus</i>	Lemming arctique ou des neiges	Копытный лемминг	
<i>Lemmus sibiricus</i>	Lemming de Sibérie	Сибирский лемминг	
<i>Myopus schisticolor</i>	Lemming des forêts	Лесной лемминг	
<i>Ondatra zibethica</i>	Rat musqué	Ондатра	
<i>FELIDÆ</i>	FELIDÆ	КОШАЧЬИ	
<i>Lynx lynx</i>	Lynx	Рысь	
<i>LÉPORIDÆ</i>	LÉPORIDÆ	ЗАЯЧЬИ	
<i>Lepus timidus</i>	Lièvre variable	Заяц-белак	
<i>MUSTELIDÆ</i>	MUSTELIDÆ	КУНЬИ	
<i>Gulo gulo</i>	Glouton	Росомаха	

<i>Lutra lutra</i>	Loutre	Выдра
<i>Martes zibellina</i>	Zibeline	Соболь
<i>Mustela erminea</i>	Hermine	Горностой
<i>Mustela nivalis</i>	Belette commune	Ласка
<i>Mustela vison</i>	Vison	Норка
<i>OCHOTONIDÆ</i>	OCHOTONIDÆS	ПИЩУХОВЫЕ
<i>Ochotona alpina</i>	Pika de l'Altai	Пищуха
<i>SCIURIDÆ</i>	SCIURIDÆS	БЕЛИЧЬИ
<i>Citellus eversmanni</i>	Spermophile d'Eversmann	Длиннохвостый суслик
<i>SORICIDÆ</i>	SORICIDÆS	ЗЕМЛЕРОЙКИ
<i>Sorex crecutiens</i>	Musaraigne lapone	Средняя бурозубка
<i>URSIDÆ</i>	URSIDÆS	БОЛЬШИЕ МЕДВЕДИ
<i>Ursus arctos middendorffi</i>	Ours brun	Бурый медведь
<i>Ursus maritimus</i>	Ours blanc	Белый медведь

II FAUNE AVIAIRE : CLASSE DES OISEAUX

<i>ACCIPITRIDÆ</i>	ACCIPITRIDÆS : Buses	
<i>Buteo lagopus</i>	Buse pattue	Мохноногий канюк
<i>Haliaetus albicilla</i>	Pygargue à queue blanche	Орлан-белохвост
<i>ANATIDÆ</i>	ANATIDÆS : canards, oies, cygnes...	УТИНЫЕ
<i>Anas acuta</i>	Canard pilet	Шилохвость
<i>Anas creca</i>	Sarcelle d'hiver	Чирок-свиистунок

<i>Anas falcata</i>	Sarcelle à faucille	Касатка
<i>Anas formosa</i>	Sarcelle élégante	Чирок-клокотун
<i>Anas penelope</i>	Canard siffleur	Сиязь
<i>Anser albifrons</i>	Oie rieuse	Белолобый гусь
<i>Anser caerulescens</i>	Oie des neiges	Белый гусь
<i>Anser erythropus</i>	Oie naine	Пискулька
<i>Anser fabalis</i>	Oie des moissons	Гуменник
<i>Aythya ferina</i>	Fuligule milouin	Морская чернеть
<i>Aythya fuligula</i>	Fuligule morillon	Хохлатая чернеть
<i>Branta bernicla</i>	Bernache cravant	Черная казарка
<i>Clangula hyemalis</i>	Harelde de Miquelon	Морянка
<i>Cygnus colombianus jankovskii</i>	Cygne de Jankovski	Восточный тундровый лебедь
<i>Cygnus cygnus cygnus</i>	Cygne chanteur	Лебедь-кликун
<i>Melanitta f. sca</i>	Macreuse brne	Черный турпан
<i>Mergus merganser</i>	Harle bièvre	Большой крохаль
<i>Mergus serrator</i>	Harle huppé	Средний крохаль
<i>Polysticta stelleri</i>	Eider de Steller	Стеллерова гага
<i>Somateria fischeri</i>	Eider à lunettes	Очковая гага
<i>Somateria spectabilis</i>	Eider à tête grise	Гага-гребенутка
<i>Spatula clypeata</i>	Canard souchet	Широкооюска
<i>CHARADRIID.Æ</i>	CHARADRIIDÉS : Gravelots, Pluviers	РЖАНКИ
<i>Charadrius hiaticula</i>	Grand gravelot	Галстучник
<i>Eudromias morinellus</i>	Pluvier guignard	Хрустан
<i>Pluvialis squatarola</i>	Pluvier argenté	Тулес
<i>CHIONIDID.Æ</i>	CHIONIDIDÉS : Chionis	БЕЛЫЕ РЖАНКИ
<i>Chionis alba</i>	Grand Bec-en-fourreau, chionis blanc	Белокрылая ржанка

<i>CORVIDÆ</i>	CORVIDES : Corbeaux, corneilles...	ВОРОНОВЫЕ
<i>Corvus corax</i>	Grand corbeau	Ворон
<i>Corvus corone corone</i>	Corneille noire	Чёрная ворона
<i>Nucifraga caryocatactes</i>	Casse-noix moucheté	Кедровка
<i>CUCULIDÆ</i>	CUCULIDES : Coucous	КУПШКИ
<i>Cuculus canorus</i>	Coucou gris	Обыкновенная кукушка
<i>Cuculus saturatus</i>	Coucou de Blyth	Глухая кукушка
<i>EMBERIZIDÆ</i>	EMBERIZIDES : Bruanis	ОВСЯНКИ
<i>Plectrophenax nivalis</i>	Bruant des neiges	Пуночка
<i>FALCONIDÆ</i>	FALCONIDES : Faucons	СОКОЛИНЫЕ
<i>Falco columbarius</i>	Faucon émerillon	Дербник
<i>Falco rusticolus</i>	Faucon gerfaut	Кречет
<i>Falco peregrinus</i>	Faucon pèlerin	Сапсан
<i>FRINGILLIDÆ</i>	FRINGILLIDES : Pinsons	ВЬЮРКОВЫЕ
<i>Acanthis hornemanni</i>	Sizerin blanchâtre	Полярная чечетка
<i>Carpodacus sibiricus</i>	Roselin de Sibérie	Сибирская чечевица
<i>Fringilla montifringilla</i>	Pinson du Nord	Юрок
<i>GAVIIDÆ</i>	GAVIDES : Plongeurs	ГАГАРЫ
<i>Gavia arctica</i>	Plongeon arctique, Plongeon lumme	Чернозобовая гагара
<i>Gavia immer</i>	Plongeon imbrin	Полярная гагара
<i>Gavia stellata</i>	Plongeon catmarin	Краснозобовая гагара
<i>GRUIDÆ</i>	GRUIDES : Grues	НАСТОЯЩИЕ ЖУРАВЛИ
<i>Grus canadensis</i>	Grue du Canada	Канадский журавль
<i>Grus leucogeranus</i>	Grue sibérienne	Стерх
<i>LANIIDÆ</i>	LANIDES : Pies-grièches,	СОРОКОПУТОВЫЕ
<i>Lanus excubitor</i>	Pie-grièche grise	Серый сорокопут

LARIDÆ	LARIDÉS : Mouettes, Goélands	ЧАЙКИ
<i>Larus argentatus</i>	Goéland argentié	Серебристая чайка
<i>Larus canus</i>	Goéland cendré	Сизая чайка
<i>Larus hyperboreus</i>	Goéland bourmestre	Бургомистр чайка
<i>Larus ridibundus</i>	Mouette rieuse	Озерная чайка
<i>Rissa tridactyla</i>	Mouette tridactyle	Моевка, Трёхпалая чайка
<i>Rhodostethia rosea</i>	Mouette de Ross	Розовая чайка
<i>Xema sabini</i>	Mouette de Sabine	Вилохвостая чайка
MOTACILLIDÆ	MOTACILLIDÉS : Pipits, Bergeronnettes...	ТРСЮГУЗКОВЫЕ
<i>Anthus cervinus</i>	Pipit à gorge rouge	Краснозобый конек
<i>Motacilla alba alba</i>	Bergeronnette grise	Белая трясогузка
<i>Motacilla flava</i>	Bergeronnette printanière	Жёлтая трясогузка
MUSCICAPIDÆ	MUSCICAPIDÉS : Gobe-mouches, Pouillots...	МУХОЛОВКОВЫЕ
<i>Erithacus svecicus (Luscinia svecica)</i>	Gorge-bleue à miroir	Баракушка
<i>Ficedula parva</i>	Gobe-mouche nain	Малая мухоловка
<i>Phylloscopus trochilus</i>	Pouillot fitis	Пеночка-весничка
<i>Saxicola torquata</i>	Traquet pâtre	Черноголовый чекан
PANDIONI Æ	PANDIONIDÉS : Balbuzards	СКОПЫ
<i>Pandion haliaëtus</i>	Balbuzard fluxiatile	Скопа
PHALAROPODIDÆ	PHALAROPODIDÉS : Phalaropes	ПЛАВУНЧИКИ
<i>Phalaropus fulicarius</i>	Phalarope à large bec	Плосконосый плавунчик
<i>Phalaropus lobatus</i>	Phalarope à bec étroit	Круглносый плавунчик
PHASIANIDÆ	PHASIANIDÉS : Tétrás, Cailles, Perdrix...	
<i>Lagopus lagopus</i>	Lagopède des saules,	Белая куропатка
<i>Lagopus mutus</i>	Lagopède muet, Lagopède alpin	Тундряная куропатка
<i>Tetrastes bonasia</i>	Gelinotte des bois	Рябчик

<i>PODICIPEDIDÆ</i>	PODICIPÉDIDÉS : Grèbes	ПОГАНКИ
<i>Podiceps grisegena</i>	Gèbe jougris	Серощёковая поганка
<i>PRUNELLI Æ</i>	PRUNELLIDÉS : Accenteurs	ЗАВИРУШКОВЫЕ
<i>Prunella montanella</i>	Accenteur de Sibérie	Сибирская завирушка
<i>SCOLOPACIDÆ</i>	SCOLOPACIDÉS : Chevaliers, Bécasseaux...	БЕКАСЫ
<i>Calidris alba</i>	Bécasseau sanderling	Песчанка
<i>Calidris alpina alpina</i>	Bécasseau variable	Чернозобик
<i>Calidris temminckii</i>	Bécasseau de Temminck	Белохвостный песочник
<i>Gallinago gallinago</i>	Bécassine ordinaire	Бекас
<i>Gallinago stenura</i>	Bécassine à queue rétrécie	Азиатический бекас
<i>Limnodromus griseus</i>	Limnodrome gris	Американский бекасовидный веретенник
<i>Limosa lapponica</i>	Barge rousse	Малый веретенник
<i>Numenius phaeopus</i>	Courlis corlieu	Средний кроншнеп
<i>Philomachus pugnax</i>	Chevalier combattant	Турухтан
<i>Tringa erythropus</i>	Chevalier arlequin, Chevalier brun	Щеголь
<i>Tringa glareola</i>	Chevalier sylvain	Фифи
<i>Tringa hypoleucos</i>	Chevalier guignette	Перевозчик
<i>Tringa nebularia</i>	Chevalier aboyeur, Chevalier à pattes vertes	Большой улит
<i>Tringa ochropus</i>	Chevalier cul-blanc	Чёрныш
<i>Xenus cinereus</i>	Bargette de Terek, Bargette cendrée	Мородунка
<i>STERCORARIIDÆ</i>	STERCORARIIDÉS : Labbes ou Stercoraires	ПОМОРНИКИ
<i>Stercorarius longicaudus</i>	Labbe à longue queue	Длиннохвостый поморник
<i>Stercorarius parasitus</i>	Labbe parasite	Короткохвостый поморник
<i>Stercorarius pomarinus</i>	Labbe pomarin	Средний поморник
<i>STERNIDÆ</i>	STERNIDÉS : Sternes	КРАЧКИ
<i>Gygis alba</i>	Gygis blanche	Белая сова

<i>Sterna hirundo</i>	Sterne pierregarin	Обыкновенная крачка
<i>Sterna paradisaea</i>	Sterne arctique	Полярная крачка
STRIGIDÆ	STRIGIDES : Chouettes, Ducs, Hiboux ...	НАСТОЯЩИЕ СОВЫ
<i>Asio flammeus</i>	Hibou brachyote, Hibou des marais	Болотная сова
<i>Bubo bubo</i>	Grand-duc d'Europe	Филин
<i>Strix nebulosa</i>	Chouette laponne	Бородатая неясыть
<i>Surnia ulula</i>	Chouette épervière	Ястребная сова

Cette liste n'est nullement exhaustive. Sur les 156 espèces d'animaux recensées - mammifères et oiseaux - 34 n'ont pu être mentionnées ici, l'appellation vernaculaire étant trop générale et les données dont on disposait - insuffisantes pour en permettre la détermination précise. Or, dans une telle occurrence, il vaut mieux s'abstenir plutôt que de courir le risque de fournir une information erronée ! C'est dire qu'un travail de ce genre requiert un long stage sur le terrain. Nous avons utilisé comme base, le rapport de N. I. Skolobov, cité dans la bibliographie. Nous l'avons remanié dans sa forme, en l'incluant dans un cadre taxinomique simple, fondé sur la classification en familles⁸, tout en le complétant par l'adjonction à chaque espèce d'un binôme linnéen. Plutôt que de recourir à la systématique scientifique - plus satisfaisante pour l'esprit, mais accessible au seul spécialiste, nous avons adopté un classement purement alphabétique des familles mammaliennes et ornithologiques et, à l'intérieur de chacune d'elles, - de la terminologie latine internationale. Le présent inventaire n'avait d'autre but que de fournir des indications générales sur le milieu en en soulignant la grande richesse faunistique. Conscient de l'imperfection de cette première ébauche, nous espérons cependant qu'elle pourra peut-être intéresser un zoologue ou tout chercheur curieux de la nature et constituer alors, l'amorce d'une étude écologique plus approfondie du monde arctique de Yakoutie.

Sans vouloir conclure...

Si le milieu naturel des sites où s'est déroulée notre enquête n'a pas été encore trop affecté par les effets pervers du "progrès", on ne saurait en dire autant hélas ! du milieu culturel... Les peuples autochtones ont été tour à tour massacrés, spoliés par les cosaques à l'époque tsariste, puis déplacés, broyés par les fonctionnaires de l'époque soviétique. Si la nature est encore là pour témoigner de ce qui fut, les traditions elles, se meurent sous nos yeux. L'état de polyacculturation réciproque - pour ne pas dire de promiscuité culturelle - dans lequel vivent ces ethnies depuis près d'un siècle, a entraîné la lente érosion des particularismes sans parvenir encore à les fondre en un nouvel ensemble cohérent. Il semble qu'on ait atteint un stade irréversible de pré-ethnogénèse sans qu'on puisse pour autant voir encore émerger une nouvelle culture. Cela se traduit seulement par changements dans les habitudes et les mentalités par-delà la permanence de certaines pratiques ancestrales. Tout cela ne serait qu'une péripétie de plus l'histoire de la Sibérie qui a déjà vu se succéder tant de cultures si la situation n'était pas ce qu'elle est...

La toundra n'est pas pour autant ni pour toujours à l'abri de la folie comme de la cupidité des hommes. La richesse de la faune⁹, la beauté des paysages peuvent exercer un attrait pour un certain tourisme et représenter un enjeu économique aux conséquences difficilement prévisibles sur l'équilibre écologique mais dont pourrait espérer un profit juste et honnête pour les autochtones. Pour toutes ces raisons, une meilleure connaissance de l'environnement, de ses possibilités et de ses limites s'avère d'une importance capitale pour l'avenir des populations qui y vivent comme pour la nature elle-même.

Notes et références bibliographiques

1 Voir à propos de la construction de barrages hydroélectrique sur la Kolyma : Т. С. Иванова, С. И. Боякова : *Социально-экологические проблемы в бассейне реки Колымы в связи с гидростроительством*. Рагу dans : *Человек и Север : исторический опыт, современное состояние, перспективы развития*, част 2, 105-108. Якутск, 1992.

2 Mentionné par V. N. Ivanov. Lire : В. Н. Иванов : *Якуты*. in : *Народы России*. Научное издательство, Большая Российская Энциклопедия. Moscou 1994. P. 430. Des documents du XVIII^e siècle attestent qu'à l'époque des tribus yakoutes dites "à pied" - se distinguant du reste de la nation yakoute, peuple du cheval par excellence, s'étaient spécialisées dans la pêche. C'étaient en particulier les Ossekui, Ontouly, Kokui, Kiriki'tsy, Kyrghydaï'tsy, Orgoty etc.

3 On en rencontre un peu partout de ces fermes d'élevage de visons et de renards, au Kamtchatka, en Tchoukotka, où elles ont eut les mêmes effets funestes sur la santé publique en favorisant la diffusion de parasitoses comme l'échinococcose ou d'infections comme la brucellose parmi le personnel, contaminé lors du dépeçage notamment. Cf. Christian Malet : *A l'interphase de la médecine et de l'anthropologie, propos sur la santé*

des peuples autochtones du Kamchatka et de la Tchoukotka. Questions sibériennes, 1993 - Sibérie III, p. 207-22.

4 Christian Malet : *Les peuples du nord aujourd'hui*. BORÉALES 1990 40/45. Où l'on trouvera des données qualitatives et quantitatives sur les différentes ethnies mentionnées.

5 Pour les utilisations faites par d'autres peuples autochtones de Sibérie, en particulier du Kamchatka et de la Tchoukotka, nous renvoyons à Laurence de Bonneval et Christian Malet : *Plantes utilisées dans le passé et aujourd'hui au Kamchatka et en Tchoukotka*. In Questions sibériennes, 1993, p. 251-288. Sur la répartition des baies dans tout le domaine euro-sibérien, il faut citer l'ouvrage collectif dirigé par A. I. Tolmatchev et S. Y. Sokolov, un atlas sur la répartition des plantes médicinales : A. И. Толмачев, С. Я. Соколов - *Атлас ареалов и ресурсов лекарственных растений СССР*. Москва 1980 340p. Nbrses. Illustrat. Index latin.

6 Nous avons eu recours pour notre classification aux ouvrages suivants : Bertel Bruun : *Tous les oiseaux d'Europe*. Illustré par Arthur Singer. Trad. de l'anglais par A. Delcourt. Edit. Elsevier Sequoia, Bruxelles 1973. (Il existe une version finnoise de cet ouvrage mais hélas, pas russe, à notre connaissance du moins) et surtout Bernhard Grzimek et coll. : *Le Monde animal en 13 volumes*. Edit. Stauffacher, 1974. Oiseaux : vol. VII, VIII et IX. Mammifères : Vol. X, XI, XII et XIII.

7 Н. И. Соколов : *Нижний-колымский район Якутской - Саха СССР* (Географический очерк) 1990 Travail non imprimé qui nous a été communiqué à Andriochkino. L'auteur est malheureusement décédé depuis quelques années.

8 Pour l'aspect économique des activités traditionnelles de chasse, de pêche et de cueillette dans le Grand Nord de l'Extrême-orient sibérien, on peut lire l'ouvrage collectif suivant : *Охотничье хозяйство севера (L'économie de la chasse dans le Nord)* de В. А. Забродин, А. М. Карелов, А. В. Драган. Moscou 1989. Les évaluations financières sont bien évidemment obsolètes eu égard aux nombreuses dévaluations qu'eut à subir le rouble depuis la date de parution de cet ouvrage. Il reste néanmoins fort intéressant et semble-t-il toujours d'actualité pour ce qui concerne l'évaluation des ressources en animaux sauvages.

Avec les peuples du renne

par Joke Philipsen*

Lorsqu'on entend prononcer le mot de "Sibérie", on pense immédiatement aux longs hivers d'un froid glacial, aux relégués, aux camps d'internement et aux plaines vides, infinies. Pourtant, la Sibérie c'est aussi une nature splendide et des gens chaleureux. Dans le Grand Nord, là où la taïga s'achève et où commence la toundra, vivent les peuples du renne, des nomades qui s'y sont établis depuis des temps immémoriaux. Ensemble, avec deux ethnologues français et une amie venue d'Allemagne, nous avons rendu visite aux Youkaghirs, aux Tchouktches, aux Yakoutes et à d'autres représentants de ces populations autochtones éparpillées sur plus de 2.000 km, dans le territoire de la Kolyma. La relation de ce voyage suit.

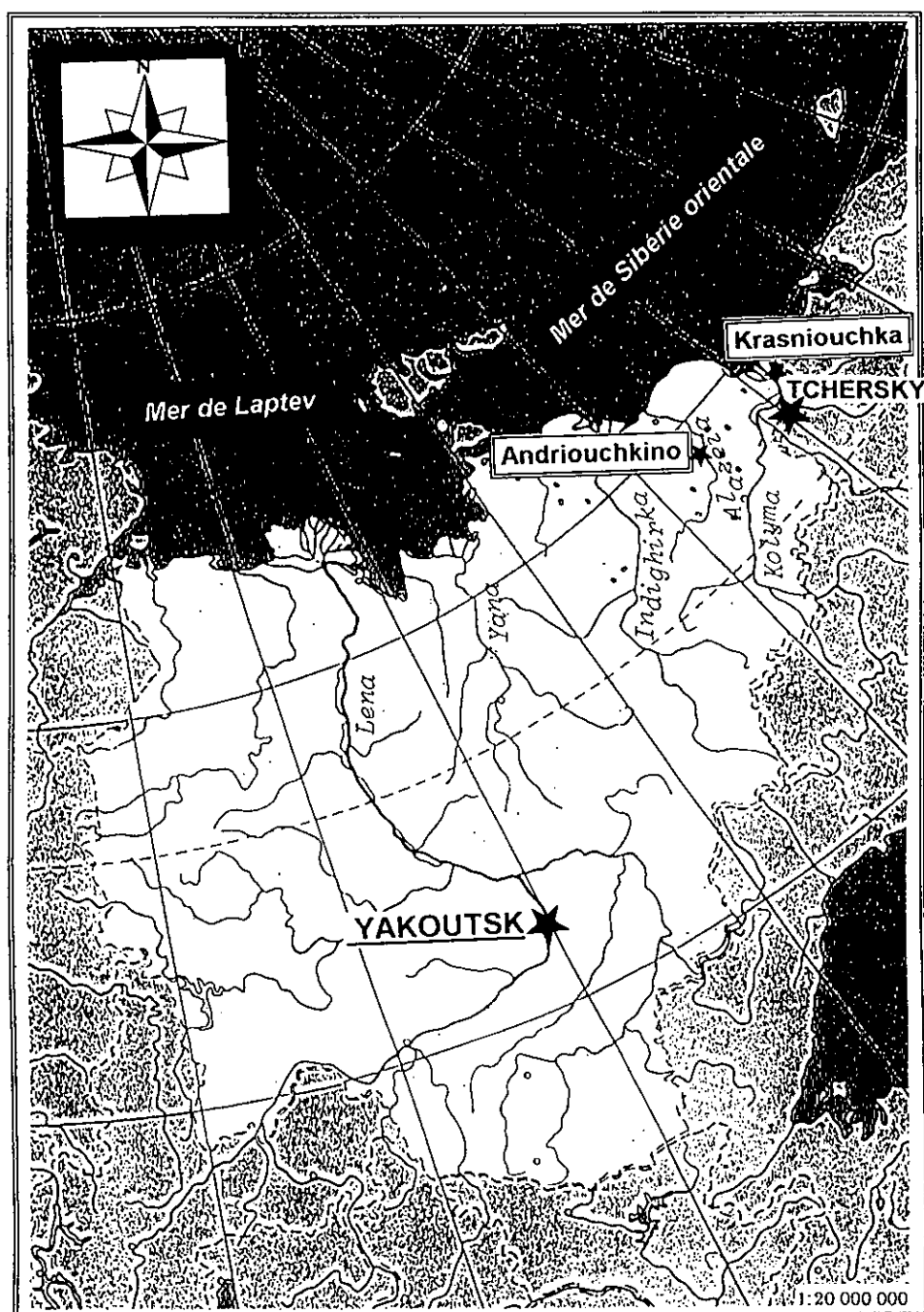
Direction : la Sibérie.

Mercredi 23 août 1995 : après une semaine passée à Saint-Petersbourg, nous voici enfin dans l'avion à destination de la Sibérie. Le désir longtemps nourri de visiter cette région immense et "vide", au-delà de l'Oural, semble enfin exaucé. Au terme d'un vol de douze heures, nous arrivons à Yakoutsk, la capitale de la République autonome Saha (Yakoutie) située au coeur de la Sibérie.

A peine avons-nous effectué quelques pas hors de l'aéroport que je ne puis m'empêcher d'établir une comparaison avec l'Afrique où j'ai séjourné l'an passé : même chaleur, même poussière. Il est vrai que nous sommes maintenant en été, dans ce pays au climat très continental où des températures de supérieures à 30° C. ne sont pas exceptionnelles. Nous ne devrions pas rester très longtemps à Yakoutsk, ville certes, intéressante, d'un point de vue anthropologique en raison de la multiplicité d'ethnies qu'on y croise, notre destination finale se trouve à quelques 1.570 kilomètres au nord-est, là où vivent les peuples du renne.

En Sibérie, la majorité des transports s'effectuent par air. Les Sibériens eux-mêmes ne comptent pas le distances en kilomètres mais en heures de vol. Et c'est bien par avion nous gagnons le Nord. Après une seule escale à Tchokourdah, gros village situé sur le fleuve Indighirka, nous atterrissons six heures plus tard à Tchersky, une petite ville de pionniers, à environ cent-cinquante kilomètres au sud de la mer de Sibérie orientale.

* Ethnologue, Université de Leyde, Pays-Bas.



RÉPUBLIQUE SAKHA-YAKOUTIE

Tchersky ou *la fin du monde*

Pendant la période communiste, Tchersky était interdite aux étrangers à cause de la présence d'une base militaire proche de la ville. Depuis environ quatre ans, elle est ouverte à tous ceux qui le désirent. S'il n'y a pas si longtemps encore, l'endroit était florissant, aujourd'hui, tout tombe en ruines. La cité est pourtant située sur la Kolyma, l'un des derniers fleuves de Russie à demeurer naturel l'industrie y étant rare et la pollution, faible. En été, elle représente une importante voie navigable pour les cargos. Mais d'octobre à mai, la majeure partie du cours d'eau est gelé.

En hiver, en effet, le mercure peut descendre jusqu'à 50° C au-dessous de zéro. Il fait tellement foi que les gens ne peuvent pas rester à l'extérieur plus de trois heures consécutives par jour. Le froid et le pergélisol présentent pourtant des aspects positifs. Il y a très longtemps, vivaient ici des animaux que l'on nomme de nos jours préhistoriques comme le mammouth, le bison, le rhinocéros etc. A cause du froid extrême, le corps de ces animaux s'est très bien conservé. Les peuples autochtones fabriquaient toutes sortes d'objets à l'aide des os de ces animaux et se servaient de leurs fourrures pour recouvrir leurs tentes. On découvre encore de ces fossiles aujourd'hui. Il est possible d'admirer un mammouth grandeur nature au musée de Yakoutsk.

Tchersky est l'un des derniers endroits de Sibérie où Lénine se dresse encore fermement sur son socle et où les gens évoque avec mélancolie le système communiste. Pour la plupart des Sibériens, la perestroïka et le résultat de la démocratisation n'ont pas apporté beaucoup de bonnes choses. En raison de l'élévation considérable des prix, les marchandises et les transports sont devenues extrêmement chères, à peu près inabordables. Or, comme ici presque tout doit être importé, il en résulte que les établissements du Nord sont maintenant très mal approvisionnés par Yakoutsk et par Moscou. Avant les changements politiques, tout était fixé et payé par le gouvernement central. On peut dire la même chose des bases de renniculture de la toundra. Il n'y a pas si longtemps, la nourriture et les autres denrées étaient transportées par hélicoptère chez les pasteurs. Aujourd'hui, de tels moyens de transports sont trop onéreux. Ceci ne représente qu'un exemple parmi les nombreux problèmes auxquels ont à faire face les peuples du Nord. Ils éprouvent le sentiment d'avoir été abandonnés par le gouvernement et ceci est plus particulièrement le cas des peuples autochtones.

Un jour, un écrivain a appelé Tchersky - *la fin du monde*, faisant allusion à sa situation septentrionale et au fait que seuls les condamnés politiques des deux sexes s'y rendaient. Les autochtones ont beaucoup à dire au sujet du goulag ! Les relégués qui y parvenaient en masses étaient épuisés et ne pouvaient résister aux conditions climatiques extrêmes. Beaucoup d'entre eux moururent. Ceux qui survécurent furent employés à des travaux forcés. Dans la région de la Kolyma, le sol est



Fig. 1 Akoulina confectionne un habit en peau renne (Cliché J. Philipsen)



Fig. 2 Yégor et sa femme Akoulina (Cliché J. Philipsen)

riche en minerais notamment de fer et d'or. Les prisonniers, furent contraints de creuser la terre ou de construire des bases comme Tchersky dont on a pu dire qu'elle avait été bâtie sur les os des condamnés. Ainsi, on trouve encore, de nos jours, quantité de tombes dans lesquelles reposent les corps d'une multitude de personnes, bien conservés comme si elles étaient décédées la semaine passée alors que leur mort remonte à des décennies, des siècles. Le nombre exact des déportés et de ceux qui ont péri dans le Nord n'est pas connu. Parfois, un prisonnier parvenait à s'échapper du bagne et cherchait refuge dans les campements indigènes, en implorant de l'aide et de la nourriture, mais la plupart ne survivaient pas, n'ayant pas la résistance suffisante pour affronter le long et froid hiver. Ils venaient d'un autre monde, de Russie.

En descendant la Kolyma

Nous voici maintenant assis dans un petit bateau qui nous emmène vers un camp de Youkaghirs, à environ 70 kilomètres au nord. Les Youkaghirs sont les autochtones de cette région. La majorité des peuples du rennes furent contraints par le gouvernement communiste de s'établir tous ensemble dans un village.

Depuis l'arrivée des premiers Russes dans la région au XVII^e siècle, le genre de vie des autochtones a été bouleversé. D'abord, ils furent forcés de payer un tribut aux "*souverains blancs*" qui, de temps en temps, prenaient une de leurs femmes pour eux-mêmes. Mais, jusqu'en 1917, le destin des autochtones ne semblait pas encore fixé. Après la Révolution, on les obligea à s'établir dans des villages choisis par les communistes. Leurs enfants durent aller à l'école ce qui signifiait qu'ils étaient séparés de leurs parents pendant de longues périodes, restant dans des internats à apprendre à parler russe. En outre, la renniculture fut collectivisée, pasteurs et troupeaux firent désormais partie des sovkhozes. Seul, un petit nombre d'éleveurs trouvèrent le moyen de maintenir un mode de vie nomade. Bien qu'au début les changements aient paru constituer un énorme progrès, ces peuples allaient bientôt comprendre tout ce qu'ils avaient perdu ou ce qui menaçait de disparaître : beaucoup de langues autochtones, de techniques traditionnelles, d'histoires et de mythes, transmis de génération en génération, et le dernier mais non le moindre, le chamanisme. Plus grave, certaines ethnies comme les Youkaghirs, étaient près de disparaître. Or, ils avaient représenté jadis, la population la plus importante de la toundra car, si l'on en croit la légende :

"Lorsqu'autrefois les You-kaghirs allumaient leurs feux de camp en été, le firmament restait embrasé toute la nuit et ne s'obscurcissait jamais."

Pourtant, aujourd'hui, ils ont presque tous disparu. Au recensement de 1876, on en comptait encore 1.600 qui nomadisaient dans une vaste région comprise entre le fleuve Yana (Bobrick, 1993 ; 328) et la Kolyma. En 1993, il n'y

avait plus que 800 authentiques Youkaghirs (Jacobs, 1993 -166), les derniers descendants d'une tribu autrefois puissante.



Fig. 3 Yégor répare les filets de pêche (Cliché J. Philipsen)

A l'opposé de ce qui s'est passé dans le nord de l'Amérique et au Canada, la dislocation et la destruction des cultures indigènes en Sibérie fut le résultat de l'assimilation par les Russes. Les causes du déclin sont, entre autres choses, les épidémies, l'alcool, le tabac, une alimentation nouvelle et inadaptée, des changements dans le mode de vie etc.



Le campement de Krasniouchka

Ce soir nous sommes assis dans la yaranga, (une tente de forme conique reposant sur une structure de bois et recouverte de peaux de rennes) bavardant avec Akoulina, Yégor et Zoïa, trois des habitants de Krasniouchka - c'est le nom de l'endroit où est établi le campement. Nous apprenons que les autres membres se trouvent plus au nord, avec les rennes, près du littoral de la mer de Sibérie orientale. Ils ne reviendront pas au camp avant quelques mois, lorsque les premières neiges seront tombées. Le troupeau doit suivre la route fixée par le gouvernement. Deux fois par an, au printemps et au début de l'hiver, les rennes devront être menés à un endroit pour l'abattage rituel. De la viande, on tirera un bon prix en ville. Dans la toundra, elle peut se conserver longtemps sans risque et pour cause : les gens en Sibérie ont creusé des caves dans le permafrost qui constituent d'excellents congélateurs.

Depuis toujours, le renne occupe une place importante chez les nomades. Ils survient à tous les besoins. Il fournit la peau pour les vêtements et pour recouvrir la tentes, les cordes et les fils ; avec les andouillers on fabrique des objet, les os servent de combustible ; de l'estomac et des intestins on confectionnait jadis des sacs ; de la fourrure rêche et hérissée des pattes on fabrique des chaussures pour la neige.

Akoulina et Zoïa sont youkaghires. Yégor, l'époux de la première, est tchouktche. Le lieu d'origine de son peuple est situé plus à l'est, dans la péninsule qui en porte le nom : la Tchoukotka, près du détroit de Béring.

Les mariages interethniques sont très fréquents maintenant, ils s'expliquent par les brassages et déplacements de populations. Il y a dix mille ans, ses ancêtres ont migré du sud en quête d'une terre pour pouvoir vivre. Grâce au gibier qui abonde dans la toundra, aux rivières poissonneuses et aux baies qu'on récolte pendant les mois d'été, ils survécurent.

Maintenant, Yégor, Akoulina et Zoïa sont très occupés. Il existe une division catégorielle des tâches. Yégor est le pêcheur. Tous les jours il s'affaire autour de ses filets. Akoulina, elle, répare ou confectionne des vêtements en peau de renne. Il faut dire qu'en hiver deux épaisseurs de peau sont nécessaires. Il en résulte un matelas d'air qui constitue une isolation thermique efficace dont le principe est connu depuis très longtemps. Zoïa enfin, prend soin de la maison et prépare les repas quotidiens. Les aliments de base sont la viande de renne et le poisson. Les Youkaghirs considèrent les yeux, les pattes et les andouillers d'un jeune renne comme des friandises. Le poisson est consommé cru, congelé ou parfois sous forme de soupe. Déposer une tête de poisson dans l'assiette d'un hôte c'est lui témoigner qu'il occupe une place particulière au sein de la famille. En été, on cueille des baies qui serviront à préparer des confitures. On ramasse aussi les champignons qui sont consommés le plus souvent tels quels.



Fig. 4 . Zoïa prépare le poisson (Cliché J. Philipsen)

Le soir c'est le moment de la conversation.

Peu après notre arrivée, Boris - le chef de notre expédition, a lancé quelques gouttes de whisky dans le foyer pour nourrir le feu. Il s'agit-là d'une marque de respect car le feu est très important dans la toundra, c'est lui maintient l'homme en vie disent les autochtones.

Les Youkaghirs et les Tchoukches, comme les autres peuples du Grand Nord ont des idées précises sur la nature et sur les hommes qui y vivent. Ils se considèrent comme les enfants de la nature qu'ils respectent et dont ils ne tirent jamais plus que ce qui est strictement nécessaire à leur survie.

Ils s'efforcent de vivre en harmonie avec la nature, considérant que toutes les choses et tous les êtres qui s'y rencontrent sont bien vivants : les arbres, les pierres, l'eau. Les fantômes aussi y vivent, les bons comme les méchants. On parle à la nature et on sait interpréter les messages qu'elle exprime à notre intention.

Et la jeunesse ?

Les aînés sentent aujourd'hui que les jeunes ont oublié les idées traditionnelles concernant la nature. Ils ont, pour la plupart (comme nous l'avons signalé plus haut), quitté tôt la toundra pour aller vivre dans des internats. Là, ils ont appris le russe, la lecture et l'écriture mais perdu l'usage de leur langue maternelle,

Les anciens n'ont pu leur apprendre les histoires traditionnelles et le savoir ancestral concernant la chasse, la pêche, la renniculture, car ils n'étaient pas avec eux lorsqu'ils étaient enfants. Et quand ils reviennent dans la toundra, ils ont grandi et ne s'intéressent plus aux légendes des ancêtres. A l'école, on ne leur a pas appris comment élever un renne. Ils n'ont guère envie de se retrouver à migrer une grande partie de l'année dans la toundra parce qu'ils sont habitués au plaisirs de la ville, tandis que la toundra est silence et solitude.

Si beaucoup d'anciens sont préoccupés par la jeunesse c'est qu'autrefois, on respectait les aînés, on les écoutait, on rendait hommage à leur expérience de la vie,. De nos jours une telle attitude se fait rare. Et pourtant...

Un peu plus tard, nous avons rencontré Slave, un des fils de Yégor et d'Akoulina. En dépit de ce que prétendent beaucoup de vieux autochtones, il est vraiment intéressé par les chants et les récits traditionnels de ses ancêtres. Après l'abattage rituel du renne, il chante, en martelant le tambour ovale tchouktche. Il chante les temps anciens, la toundra, la chasse. Certains chants lui viennent de ses parents, d'autres ont été composés par lui-même. D'après lui, c'est la tradition orale, de la tribu, qui par delà les générations, lui transmet les faits héroïques, les exploits de chasse...

Traduit de l'anglais par Christian Malet.

Sources

Robrick, B. 1992 : *East of the Sun. The Epic Conquest and Tragic History of Siberia*. Poseidon Press, New York.

Jacobs, G. 1993 : «Goudkoorts», *Sibersiche Reisverhalen Uitgeverij Contact*. Amsterdam - Antwerpen.

Mowat, F. 1973 : «Siberië, Land met een toekomst» (*The Siberians*). Uitgeverij Leopold b.v. 's - Gravenhage (Nederland).

Notes de terrain et matériel vidéo de l'expédition au nord-est de la Sibérie, été 1995.
Les titres et intertitres sont de la rédaction.

J. Philipsen, spécialiste en ethnologie audiovisuelle, a réalisé un important travail vidéographique au cours de cette expédition, soit une quinzaine d'heures de projection qui sont actuellement en cours de montage.

N.D.L.R.



Fig 5 . Yaranga du campement de Krasnouchka. (*Cliché J. Philipsen*)

Le comportement des Salamandres de Sibérie

Seconde partie : Ecologie et reproduction

par Alain Aubert*

Nous avons fait connaissance, dans un précédent article (cf. BO-RÉALES n° 58-61) avec les Hynobiidés, Urodèles archaïques largement répandus en Sibérie, en Asie centrale et au Japon. Nous nous proposons de décrire ci-après, quelques aspects particulièrement significatifs de leur comportement.

Le besoin d'humidité

Que savons-nous de l'écologie des Hynobiidés ? Quels habitats fréquentent-ils de préférence et quel type d'activité y manifestent-ils ?

Les Hynobiidés, d'une manière générale, nous apparaissent comme des animaux terrestres fortement hygrophiles. Thorn¹⁰² rappelle qu'on les rencontre toujours à proximité de l'eau, ou, tout au moins, dans les milieux humides. Selon Thorn⁹⁷, *Hynobius nebulosus*, observé en aquaterrarium, s'enfouit volontiers dans la terre et vient seulement de façon sporadique à la surface. Les femelles, en dehors de la période de ponte, vont rarement à l'eau. Les mâles y séjournent plus longtemps, de fin décembre à début mars.

Les anciens auteurs pensaient que tous les Hynobiidés habitaient le bord des eaux vives fortement oxygénées (Ghigi³⁰, Guibé⁴⁰). Certes, il est des espèces, comme le Ranodonte de Sibérie, qui affectionnent particulièrement les rivages des torrents de montagne (Storer et Usinger⁹³). On sait maintenant que certains Hynobies fréquentent de préférence les rives des eaux courantes ou torrentueuses, tandis que d'autres élisent domicile près des mares ou des étangs (Matz et Weber⁶³).

* Docteur ès-sciences, éthologiste, zoologiste.

Les Batrachupères peuplent les parties élevées des montagnes, on les rencontre jusqu'à 4.000 m au Sseu-Tch'ouan (Angel²), et notamment sur le mont Omei (3.350 m).

L'adaptation extrême aux eaux froides et oxygénées des ruisseaux de montagne a abouti à la réduction des poumons chez le Ranodonte de Sibérie, à leur involution quasi totale chez l'*Onychodactyle* (Matz et Vanderhaege⁶²).

La Salamandre de Sibérie, *Hynobius keyserlingii*, fait preuve, dans l'immense étendue de son aire de répartition, d'une plasticité écologique considérable. Dans la plus grande partie de son domaine d'extension, elle habite des régions dont le sol ne dégèle jamais en profondeur. Seule, la couche superficielle se réchauffe au cours du bref été et sa température peut alors atteindre quelques degrés au-dessus du point de congélation de l'eau. Les Hynobies de Keyserling s'adaptent parfaitement à ces conditions rigoureuses ! Ils s'accommodent tout aussi bien du climat continental de la Chine du nord et de la Mongolie, aux hivers froids et aux étés chauds. Dans les îles du Pacifique nord et en Corée ils prospèrent sous un climat maritime plus humide, plus tempéré, caractérisé par une moindre ampleur des variations thermiques. Selon les régions, ils habitent la toundra, la forêt de feuillus ou la forêt mixte pourvue d'une dense strate herbacée. On les rencontre aussi dans les zones marécageuses (Herrmann⁴³). Dans la taïga, *Hynobius keyserlingii* se tient dans les endroits humides, au milieu d'une épaisse végétation (Félix²³). Le besoin d'humidité est beaucoup plus grand chez lui que chez notre Salamandre commune. Dans la région de Tomsk, la Salamandre de Sibérie habite les forêts de Pins, les landes de Bouleaux, les bois d'Épicéas, toujours à proximité de l'eau (Kuranova⁵³).

Par les froids les plus rigoureux

L'adaptation aux basses températures constitue l'un des points les plus surprenants de la biologie de l'Hynobie de Keyserling (Encyclopédie Atlas des animaux¹⁰⁷). On sait que divers types animaux, appartenant aux catégories systématiques les plus variées, vivent sur la neige et la glace, ou à leur voisinage (Aubert^{6,7}; Aubert et Marabout⁹). Il peut paraître surprenant, à première vue, de constater la présence des Hynobies parmi la longue liste des êtres vivants amis du froid. Beaucoup d'Amphibiens habitent exclusivement les régions chaudes. Il est vrai qu'il s'agit surtout des Anoures, dont de nombreuses espèces sont très répandues et diversifiées dans la zone intertropicale. Les Urodèles, pour leur part, peuplent essentiellement l'hémisphère nord et les *Hynobiidae*, nous le savons, constituent le rameau évolutif le plus septentrional de l'ordre.

Incapables de réguler leur température interne comme le font, en règle générale, les Oiseaux et les Mammifères, les Urodèles se réfugient dans les milieux bien abrités lorsque surviennent les premiers froids automnaux. Là, ils réduisent leur métabolisme de façon notable et tombent en léthargie. C'est le phénomène de l'hibernation, bien connu chez les Tritons de nos pays qui trouvent abri dans la vase, où ils s'enfoncent et s'immobilisent pour toute la durée de la saison froide (Minelli⁶⁶).

Pendant le rude hiver sibérien, *Hynobius keyserlingii* demeure enfoui dans la vase du fond des mares ou dans la terre. On le voit réapparaître aux premiers signes du dégel. Dans les régions de Novosibirsk et de Tomsk, il peut hiberner dans l'eau (Félix²³; Matz et Weber⁶³). Il en est de même dans l'île de Sakhaline (Matz et Weber⁶³). Dans les parties les plus froides de son aire de distribution, la Salamandre de Sibérie peut descendre dans le sol à une profondeur de 14 mètres ! A ce niveau, en effet, la température s'abaisse rarement au-delà de 0°C, quelle que soit la température extérieure.

Selon Delsol ¹⁹, l'*Onychodactyle* du Japon hiberne dans les troncs et les racines d'arbres.

Le comportement de l'Hynobie de Keyserling a donné naissance à une bien curieuse histoire.

En 1963, des fouilles entreprises en Sibérie permirent d'exhumer du sol glacé le corps congelé d'un Mammouth. Les paléontologistes estimèrent que ce spécimen d'*Elephas primigenius* reposait dans la glace depuis 5 000 ans. Près du fossile momifié du Proboscidién géant se trouvait une Salamandre de Sibérie. Bien des gens, alors, crurent que l'Urodèle avait séjourné là aussi longtemps que le Mammouth... Comme le fait remarquer Félix²³ avec humour, à la différence du Mammouth, l'Hynobie ressuscita !

Une Salamandre, fût-elle de Sibérie, ne peut bien entendu subir sans dommage une hibernation de plusieurs millénaires ! Szerbak et Kovaljuch⁹⁵ auraient toutefois démontré, en 1973, qu'un individu de l'espèce mentionnée ci-dessus avait hiberné pendant une période de 90 ± 15 ans à l'intérieur d'une poche de glace, à 8 m au dessous de la surface du sol ! L'animal vécut encore quelques semaines en terrarium après sa découverte. Il faisait preuve, nous dit-on, d'un excellent appétit !

Divers expérimentateurs ont soumis des Salamandres de Sibérie à l'hibernation artificielle (Grigoriev et Kuranova^{39, 53}; Ochurova⁷¹). *Hynobius keyserlingii* est si peu frileux qu'il ne peut, habituellement, hiberner au-dessus de 0°C ! (Encyclopédie Atlas des animaux¹⁰⁷). Ochurova, toutefois, a réussi à garder vivants et en bonne condition des sujets maintenus dans un réfrigérateur à +3°C ou +4°C.

Les Salamandres de Sibérie commencent à se reproduire au sortir de la torpeur hivernale, au début du printemps, lorsque l'eau, porteuse encore de glaçons épars, accuse une température de +3°C ou +4°C ! Au bout de deux semaines environ, la descendance étant assurée, les animaux retournent à terre. Ils fréquentent alors des biotopes humides, à proximité de l'eau. Ils manifestent souvent à l'arrivée de l'automne une seconde période d'activité génésique (Freytag²⁸).

Reproduction printanière, activité estivale, reproduction automnale et léthargie hivernale se succèdent donc, normalement, tout au long de l'année, selon un cycle plus ou moins régulier. C'est à terre, en période estivale, et dans le sol gelé, en hiver, que les Salamandres de Sibérie passent la plus grande partie de leur temps. Le Ranodonte de Sibérie, lui, se comporte de façon quelque peu différente. Avant d'atteindre la maturité sexuelle, il se tient de préférence à terre; ensuite, il séjourne surtout dans l'eau. Pendant la longue période d'activité printanière et estivale, d'avril à septembre, le comportement de l'animal dépend de façon étroite des conditions météorologiques ambiantes (Kuranova⁵³). Les gîtes d'hibernation des Hynobies sont situés, en général, à faible distance des lieux de reproduction. Les hibernants sont fidèles, d'année en année, à ces havres de repos. Des recherches méthodiques, effectuées pendant plusieurs années consécutives, ont montré que la longueur du repos hivernal et le déclenchement de la migration reproductrice, au printemps ou en automne, vers des lieux de ponte relativement éloignés, dépendaient de façon certaine des conditions météorologiques prédominantes offertes par les saisons intermédiaires (Kuranova⁵³). Par ailleurs, Grigoriev et Jedakov³⁸ ont étudié le rythme circadien d'activité d'*Hynobius keyserlingii* au cours de la période de vie terrestre qui fait suite à la métamorphose. La phase principale d'activité se situe, à cette époque, entre 22h et 5h. Elle est donc essentiellement nocturne. Entre 12h et 19h, par contre, les Hynobies se reposent, cachés dans leurs retraites.

Des animaux voraces

La biologie de l'alimentation a donné lieu à d'intéressantes recherches. On connaît bien, actuellement, le comportement de chasse et le régime alimentaire d'*Hynobius keyserlingii* (Grigoriev³⁷). Cet animal est très vorace (Kuranova⁵³). Si l'on se réfère aux travaux de Margolis⁶⁰, *H. keyserlingii* utilise uniquement la vue lors de la recherche de la nourriture et l'odorat n'intervient nullement dans cette action. Cela, tout de même, ne laisse pas de surprendre... Pendant leur période de vie à terre l'Hynobie de Keyserling et le Ranodonte de Sibérie capturent leurs proies à l'aide de leur langue (Lescure⁵⁹; Severtsov⁸⁹). Félix²³ assigne à la Salamandre de Sibérie et à l'*Onychodactyle* du Japon un régime à base d'Insectes, de Vers et de Mollusques.

Kuzmin^{54, 55} a étudié la variation de la composition du régime alimentaire au cours de la vie d'*Hynobius keyserlingii*. Les Hynobies consomment de la nourri-

Kuzmin^{54, 55} a étudié la variation de la composition du régime alimentaire au cours de la vie d'*Hynobius keyserlingii*. Les Hynobies consomment de la nourriture vivante qu'ils capturent sur le sol ou entre deux eaux. Ils peuvent dévorer des proies très variées, Vers, Escargots, Insectes, Araignées, Diplopodes.

Au cours de la croissance, les habitudes alimentaires des larves se modifient. Les larves âgées, à l'approche de la métamorphose, se servent de leur odorat pour détecter les petites espèces d'Annélides, les larves de Diptères et de Crustacés. Kuranova⁵³ offre aux larves en croissance des Artémies, des Cyclops, des Daphnies et des Vers de vase. Lorsque les animaux gagnent le sol après la métamorphose, on les nourrit de Lombrics ou de Tubifex. Les adultes mangent des proies adaptées à leur taille.

Des reproducteurs peu frileux.

L'étude de la reproduction des Hynobiidés a livré aux chercheurs une multitude de faits du plus haut intérêt.

Déjà, en 1950, un biologiste japonais, Aoto, décrivait un dimorphisme sexuel saisonnier chez *Hynobius retardatus*. Au moment des amours, la prolifération d'un tissu conjonctif lâche, pourvu d'abondantes cellules à caractère lymphoïde, produit un gonflement de la peau du mâle. (Aoto⁴ ; Delsol et Flatin²⁰). Thorn¹⁰² observe en période reproductrice l'apparition d'une tache blanche sur la gorge d'*Hynobius nebulosus* mâle. Le même auteur signale le développement temporaire de petites griffes cornées aux extrémités des doigts et des orteils de l'*Onychodactyle* du Japon, à l'époque de la reproduction.

Nous avons vu au début de cet exposé que tous les Hynobiidés pratiquaient la fécondation externe. Ce sont, avec les Cryptobranchidés, les seuls Urodèles qui se comportent de cette manière (Angel³). Tous les Hynobies, sans exception, pondent des œufs enfermés dans des sacs ovigères (Cochran¹⁷). Divers auteurs ont analysé le comportement reproducteur de la Salamandre de Sibérie (Grigoriev^{34, 36} ; Kuranova⁵² ; Larionov⁵⁷ ; Schagaeva, Semenov, Sytina⁸⁵ ; Voronov, Schurakov et Kamanskij¹⁰⁴) ou celui d'espèces voisines (Geyer²⁹, Thorn^{99, 101}).

La reproduction des Hynobies a lieu surtout au printemps (Freytag^{25, 28}). C'est au début de cette saison que les mâles de l'*Onychodactyle* du Japon quittent leur gîte hivernal et gagnent les eaux dormantes. Quelques jours plus tard, les femelles les rejoignent (Félix²³). Les *Hynobius keyserlingii* pondent au moment du dégel des toundras et des steppes. (Encyclopédie Atlas des animaux¹⁰⁷). La période de reproduction s'étend d'avril à juin (Félix²³, Matz et Weber⁶³). Une eau dont la température atteint seulement 3 ou 4°C convient parfaitement à ces animaux : ils

donnent libre cours à leurs ébats amoureux lorsque la neige fond et que subsistent encore à la surface des eaux des glaçons flottants ! La température de l'air ambiant, à ce moment, dépasse de quelques degrés seulement le point de congélation (Grigoriev³⁵).

Deux ou trois jours après leur arrivée dans les eaux froides qui serviront de lieux de ponte, les *Hynobies* commencent déjà leurs parades sexuelles (Basarukin et Borkin¹¹; Berman, Bojko et Michajlova¹³). Reconnaissons toutefois avec Freytag²⁸ que les reproducteurs choisissent les mares ensoleillées de préférence aux étendues d'eau ombragées. Les mares temporaires formées par la fonte des neiges conviennent parfaitement comme frayères lorsque le fond est couvert de feuilles et de branchages. Les *Hynobies* peuvent également pondre en automne dans les petits lacs alimentés par des sources d'eau froide.

Une sexualité archaïque

Pour pondre, la femelle cherche un objet solide, une pierre, par exemple, contre lequel elle presse sa région cloacale. Puis, elle colle à ce substratum l'extrémité du sac ovigère qui sort alors de son corps. Pour se débarrasser complètement de sa ponte, elle se tortille et se recule (Freytag²⁸).

Angel² décrit les sacs ovigères produits par *Hynobius keyserlingii* comme des sortes de boudins, de consistance gélatineuse, mesurant une quinzaine de centimètres de long. La femelle les fixe souvent à des plantes immergées, à 2 ou 3 cm en dessous de la surface de l'eau. Les œufs, de petites dimensions, sont nettement pigmentés (Matz et Weber⁶³). Pour Angel², chaque sac renferme de 50 à 60 œufs. Pour Freytag²⁸, chaque sac de ponte mesure 5 à 6 cm de long sur 10 à 13 mm d'épaisseur et contient, en moyenne, 20 à 24 œufs. Ces derniers, d'un diamètre de 2 à 3 mm, sont colorés en brun à la partie supérieure, en gris à la partie inférieure. Pour Noble⁷⁰, chacun des deux sacs ovigères pondus au même moment, un par oviducte, abrite de 35 à 70 œufs, de 2,5 à 3 mm de diamètre. Le volume total des œufs produits par chaque pondeuse est considérable. Selon Kuranova⁵³, chaque mère accuse une perte de poids corporel d'environ 27,1% à la fin de la période de reproduction !

Nous devons au zoologiste japonais Sasaki⁸² la plus ancienne description du comportement reproducteur d'*Hynobius retardatus*. Les observations de Sasaki, publiées en 1924, ont été par la suite commentées par divers auteurs, en particulier Noble⁷⁰ et Freytag²⁸. Matsui et Matsui⁶¹ ont apporté, en 1981, de nouvelles précisions concernant la ponte de l'*Urodèle* ci-dessus désigné.

La femelle, sur le point de pondre, choisit une pierre, un tronc d'arbre ou quelque autre objet submergé. Elle appuie son cloaque contre ce substrat. Le déroulement des différentes étapes de la ponte suit le schéma décrit plus haut pour illustrer le cas général connu chez les Hynobies. C'est en se redressant et en effectuant des mouvements de recul que la pondeuse fait sortir complètement le sac d'œufs hors de son cloaque.

En général, plusieurs mâles, postés à quelque distance, assistent à cet événement. Au moment de l'achèvement de la ponte, ils se précipitent avec énergie sur les sacs ovigères rejetés par les femelles. Ils les saisissent entre leurs pattes antérieures et repoussent leurs compagnes à l'aide de leurs propres pattes postérieures. De leurs lèvres cloacales ils frottent les pontes avec vigueur. Ils s'enroulent autour de celles-ci ou se couchent sur elles de toute leur longueur. Ils rejettent alors leur sperme, assurant ainsi l'insémination externe.

Le mode de reproduction d'*Hynobius nebulosus* a donné lieu, lui aussi, à d'intéressantes observations. Déjà, en 1910, Kunitomo⁵¹ releva les premières données relatives à la biologie sexuelle et au développement de cet Urodèle. Plus près de nous, Rehberg⁷⁷ et Thorn⁹⁷ se livrèrent à de nouvelles observations sur le sujet.

Un dimorphisme sexuel saisonnier se manifeste chez *H. nebulosus* au moment des amours. La queue du mâle s'orne alors de deux carènes, l'une supérieure, l'autre inférieure, plus charnues, toutes les deux, que les crêtes arborées en la circonstance par nos Tritons d'Europe. Ces formations tégumentaires manquent chez la femelle. On note également la présence d'une tache blanche sur la gorge du mâle à cette période de l'année.

La réussite de l'élevage en aquaterrarium a permis à Thorn^{97, 98, 99} l'observation des différentes phases du comportement de reproduction d'*H. nebulosus*. Pendant toute la durée de la période d'activité génitale le mâle exécute à l'aide de sa queue, même en l'absence de la femelle et des œufs, des mouvements ondulatoires caractéristiques. La femelle ne se rend à l'eau que pour la ponte. Cette dernière une fois achevée, elle revient à terre.

Rehberg⁷⁷ a constaté que les œufs n'étaient pas toujours fixés à un support. Dans certains cas, ils reposent directement sur le fond de l'aquarium. La mère dépose toujours deux sacs ovigères, un par oviducte. La ponte a souvent lieu la nuit, lorsque la température de l'eau atteint +8 à 10°C. Sur trois pontes étudiées par Thorn, l'une comportait autant d'œufs, soit 40, dans un sac que dans l'autre. Il en était de même pour une seconde, chaque capsule renfermant 74 œufs. Une troisième, par contre, contenait 94 œufs d'un côté et 48 de l'autre. Ces trois double sacs ont été déposés au même endroit, à la surface d'une feuille d'Acore qui se balançait librement dans l'eau.

La paroi des sacs de ponte présente, tout au début, un aspect à la fois ridé et opalescent. Peu à peu, les sacs se gonflent par absorption d'eau. Chacun d'eux se vrille selon une spirale d'environ trois tours. Les différents sacs s'enroulent plus ou moins les uns sur les autres.

Pour féconder les œufs, le mâle saisit une extrémité du sac ovigère entre ses membres antérieurs et l'extrémité opposée entre ses pattes postérieures (fig. 4-A). Il fait alors glisser l'ensemble de la ponte sous sa région cloacale et l'arrose abondamment de sperme (fig. 4-B) (Thorn⁹⁷).

Une paternité fruste, une copulation rudimentaire.

Les mâles peuvent, parfois, s'adonner entre eux à de brefs combats. L'introduction d'une baguette de bois, ou même d'un Triton alpestre, dans leur voisinage, ne provoque par contre aucune réaction de défense. Un mâle d'*H. nebulosus*, qui gardait une ponte, fut simplement intéressé par l'arrivée de l'intrus. Il s'en approcha - comportement de curiosité ! - mais ne l'agressa pas. Un autre sujet, toutefois, mordit plusieurs fois consécutives, l'extrémité d'un crayon que l'on avait approché de ses sacs d'œufs. Les mâles, même bien nourris, peuvent attaquer des objets inhabituels introduits à proximité des pontes. Il s'agit là, nous dit Thorn⁹⁷ d'un comportement de protection. Le mâle peut rester à proximité de la ponte tout au long d'une période de 25 à 30 jours. Il cesse sa surveillance, lorsque les larves sont écloses (Matz et Vanderhaege⁶²).

Il n'est pas sans intérêt de constater que les Cryptobranchidés mâles prennent soin, eux aussi, de leur progéniture. On se souvient, en effet, que les Cryptobranches dérivent de la même souche paléarctique archaïque que les Hynobies. La similitude des comportements instinctifs va de pair, une fois de plus, avec les homologies de structure et les affinités phylogénétiques !

Les mâles d'Hynobies semblent beaucoup plus intéressés par les sacs ovigères eux-mêmes que par leurs congénères du sexe opposé. Faut-il voir là, dans une certaine mesure, dans une lignée différente de celle qui a donné naissance au tronc principal des Tétrapodes, la prédominance, chez le mâle, de l'instinct paternel sur le comportement sexuel ? Les faits relevés à ce propos n'évoquent-ils pas, toutes proportions gardées, chez ces Urodèles archaïques, des façons de faire caractéristiques de nombreux Poissons, des Dipneustes en particulier ? Certes, contrairement à l'opinion quelque temps répandue, les Dipneustes ne sont pas les ancêtres des Urodèles. Ils ne semblent tout de même pas, par ailleurs, être trop éloignés des souches ichthyennes qui ont donné naissance aux diverses lignées de Vertébrés terrestres et les similitudes éthologiques manifestées par les comportements paternels des uns et des autres méritent sans doute d'être signalées.

On sait, par ailleurs, que les mouvements de queue accomplis par les Tritons mâles du genre *Triturus* ont pour rôle de diffuser, par l'intermédiaire du courant d'eau, une sécrétion cloacale destinée à stimuler les femelles pour qu'elles saisissent et fasse pénétrer l'ampoule fécondante à l'intérieur de leur corps. Au stade archaïque de l'évolution des phénomènes sexuels où sont demeurés les Hynobies, les mouvements alternatifs de la queue pourraient servir à attirer la partenaire (Thorn⁹⁷).

Signalons enfin que la femelle de l'*Hynobius naevius* peut, au cours de l'acte reproducteur, se glisser sous le corps de son partenaire (Thorn¹⁰¹, Thorn in Delsol¹⁹). Pour Grigoriev³⁴, la Salamandre de Sibérie femelle peut enlacer le mâle. Sans doute faut-il, avec Delsol, voir dans ces contacts intimes bien que rudimentaires, l'ébauche d'un enlacement plus complexe. Celui-ci, bien connu chez les Urodèles dits supérieurs, les Salamandres ou les Euproctes, par exemple, a eu, lui aussi, une longue histoire phylogénétique dans les deux grandes lignées de Vertébrés tétrapodes...

Une ampoule fécondante au sein des eaux

Nous terminerons cette brève incursion dans le domaine de la biologie sexuelle des Hynobiidés en relatant quelques faits curieux relatifs au Ranodonte de Sibérie (fig. 3).

Paraskiv⁷² découvrit, dès 1953, à proximité des sacs ovigères, une formation gélatineuse allongée et paire, constituée de deux sacs symétriques. Chacun de ceux-ci mesurait 40 mm de long pour 5 à 6 mm de diamètre. Les recherches ultérieures de Bannikov¹⁰, effectuées en 1958, ont confirmé le bien-fondé des affirmations de Paraskiv : les structures de ce type sont de véritables spermatophores emplies de spermatozoïdes.

Bannikov¹⁰ a observé le comportement de reproduction des Ranodontes dans la nature. Les mâles fixent leurs spermatophores à divers objets immergés, le plus souvent des pierres. Ces réservoirs de sperme exercent une attraction évidente sur les femelles. Elles déposent leurs sacs d'œufs au contact des spermatophores ou à leur proximité immédiate. Les sacs, gélatineux comme ceux des Hynobies, renferment chacun 25 à 50 œufs. Les spermatozoïdes quittent les spermatophores. Tout en cheminant à travers l'eau, ils gagnent les œufs et les fécondent.

L'utilisation d'un spermatophore constitue un progrès notable dans l'évolution et le perfectionnement progressif du mode de reproduction. Le processus accroît certainement l'efficacité de l'insémination dans les eaux courantes. N'oublions pas que le Ranodonte fréquente les eaux vives des torrents de montagne (fig.

3). Remarquons, toutefois, avec Laurent⁵⁸, que la différenciation de ce type de spermatophore n'a pas été, primitivement tout au moins, une adaptation en corrélation avec la genèse de la fécondation interne. Celle-ci a pu se produire plusieurs fois au cours de l'évolution phylétique des Amphibiens. En tout état de cause, il paraît bien difficile de trancher ! L'apparition du spermatophore "à usage externe" chez les Ranodontes constitue avant tout une adaptation à la fécondation dans les cours d'eau rapides.

Une transformation progressive.

A l'inverse de ce que l'on observe chez les autres Urodèles, les embryons des Hynobiidés adoptent dans l'œuf une position droite (Freytag²⁸). Selon Matz et Weber⁶³, la sortie de l'œuf survient au bout d'un mois après la ponte et la fécondation. Kuranova⁵³ indique une période de 21 à 33 jours. La durée du développement embryonnaire dépend de la température. Dans la région de Tomsk, des éclosions massives ont lieu dans la seconde moitié du mois de mai. Les larves sortent du sac ovigère par son extrémité inférieure (Angel²).

Certaines larves présentent des particularités remarquables. Nous avons vu que celles de l'*Onychodactyle* possédaient de petites griffes cornées. Ces formations persistent parfois chez les adultes (Félix²³). Elles sont toujours plus développées chez les larves. La larve de l'*Hynobius shihi*, du Sé-Tchouan oriental, possède, elle aussi, des griffes épidermiques cornées aux doigts et aux orteils. Ces griffes sont recourbées et acérées. La larve de *H. keyserlingii* montre un beau réseau de marques sombres sur les parties supérieures et latérales de son corps. Les parties inférieures sont nettement plus claires (fig. 5).

Comme beaucoup d'autres Urodèles, *H. shihi* est susceptible de se reproduire à l'état larvaire (Freytag²⁵).

La durée de la vie larvaire des Hynobies de Keyserling étudiés par Iszenko⁴⁴ dans la région de Tomsk dépendait de façon étroite des conditions météorologiques. Elle était, selon le cas, de 63 à 95 jours.

Les embryons des Hynobies étaient souvent infestés par des Champignons parasites du genre *Saprolegnia*. Les larves avaient pour principaux ennemis les larves du Dytique bordé, *Dytiscus marginalis*, un des carnassiers les plus redoutables des eaux douces.

Les premiers sujets métamorphosés apparurent à la mi-juillet. Leurs dimensions, à ce moment, s'échelonnaient entre 28,3 et 56,9 mm. Les poids correspondants oscillaient entre 180 et 800 mg.

Normalement, après la métamorphose, les Hynobiidés conservent deux paires d'épibranchiaux bien développés. Les autres Urodèles, eux, en gardent seulement une paire, suivie ou non des vestiges très réduits de la suivante (Noble⁷⁰). Un trait de plus dans leur originalité et leur archaïsme !

Thorn⁹⁷ a pu, dans ses élevages, observer avec beaucoup de précision la biologie larvaire d'*Hynobius nebulosus*. Les larves quittent les pontes au bout de 25 à 30 jours. Grâce à une sécrétion de la partie frontale de la tête, elles digèrent l'enveloppe gélatineuse du sac ovigère. Elles sortent de celui-ci par son extrémité inférieure. Pourvues de balanciers, sortes d'organes adhésifs de forme allongée, elles mesurent alors 12 mm de long. Chez les Hynobies, comme c'est la règle chez les Urodèles, les pattes antérieures apparaissent avant les pattes postérieures. On constate exactement l'inverse chez les Anoures. Une fois de plus, le groupe des Urodèles et celui des Anoures se distinguent l'un de l'autre par un caractère ontogénétique important !

Lorsque vient la métamorphose, on assiste à la régression des trois paires de branchies externes et à l'intensification de la pigmentation de la peau.

Selon Thorn, les *Hynobius nebulosus* mâles sont aptes à la reproduction dès l'âge de un ou deux ans. Les femelles, elles, atteignent leur maturité sexuelle entre deux et trois ans.

Chaque année, au retour du printemps, lorsque fondent les glaces sur les rivières et les étangs, lorsque toute la nature s'éveille, secouée par un gigantesque frisson, les Salamandres de Sibérie affrontent les rigueurs du climat pour perpétuer leur lignée.

Véritables fossiles vivants, témoins des âges révolus, ces gracieux animaux nous livrent un message riche d'enseignements. Les traits primitifs de leur morphologie, leur faculté d'adaptation au froid, leur propension à peupler des régions rudes ou inhospitalières, leur distribution géographique boréo-arctique étendue, la discrétion de leurs mœurs, le caractère archaïque de leur sexualité...tout leur confère une grande originalité !

Descendants familiers des plus anciens Vertébrés marcheurs, les Hynobiidés suscitent la curiosité du naturaliste. Puisse la connaissance de leur biologie appeler chez toute personne qui pense une réflexion judicieuse mêlée d'admiration !

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - Angel (F.), 1946 - Reptiles et Amphibiens. In *Faune de France*. Librairie de la Faculté des Sciences, Paris. n° 45.
- 2 - Angel (F.), 1947 - Vie et mœurs des Amphibiens. Payot, Paris.
- 3 - Angel (F.), 1949 - Amphibiens et Reptiles. Boubée, Paris. I: 40; 43-44.
- 4 - Aoto (T.), 1950 - A remarkable swelling of male skin of a Salamander *Hynobius retardatus* Dunn, in the breeding season. *Journ. Fac. Sci. Hokkaido University*. 10: 45-55.
- 5 - Aubert (A.), 1977 - Quelques Poissons et Oiseaux dans la vie quotidienne et la pensée populaire danoises. *Boréales*, N°1 : 32-35.
- 6 - Aubert (A.), 1992-1993 - Le vent de l'hiver et l'Insecte du froid. Ecole de la Loire, Blois. Bull. n° 59 : 38-40.
- 7 - Aubert (A.), 1993 - Le Borée, un vivant symbole. *Boréales*, N°54-57 : 137-155.
- 8 - Aubert (A.), 1994 - Un curieux habitant des mers : le Roi des Harangs. Ecole de la Loire, Blois, Bull. n° 64 : 16-17.
- 9 - Aubert (A.), Marabout (G.), 1993 - Le Borée : un Insecte peu frileux. *Nature au Soleil*, Paris
- 10 - Bannikov (A. G.), 1958 - Die Biologie des Froschzahnmolches, *Ranodon sibiricus* Kessler. *Zool. Jahr. Abt. Syst. ökol. Geogr. der Tiere*. Lén. : 86-3 : 245-252.
- 11 - Basarukin (A.M.), Borkin (L.J.), 1984 - Rasprostanenie, ekologija i morfologičeskaja izmestnost sibirskogo uglozhuba *Hynobius keyserlingii* na ostrove Sachalin. *Trud. Zool. Insh. AN SSSR, Leningrad*. 124: 12-54.
- 12 - Beaumont (G. de-), 1973 - Guide des Vertébrés fossiles. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel : 153-171.
- 13 - Berman (D.I.), Bojko (E.A.), Michajlova (E.I.), 1983 - Bratschnoje povedenie sibirskogo uglozhuba. In *Prikladnaja ekologija. Materialy 3. Vsesojuzn. Konf. po povedeniju Zivotnyh*. Moscou. 3 : 167-169.
- 14 - Borkin (L.J.), 1978 - Pervye izvestija o sibirskom uglozhube *Hynobius keyserlingii* S Kamtschatki. *Istor. biol. Issl. Leningrad*. 7 : 149-155.
- 15 - Brame (A.H.Jr.), 1957 - A list of the world recent Caudata. Univ. of Southern California.
- 16 - Capocaccia (L.), 1968 - Anfibi e Rettili. Mondadori, Milan.
- 17 - Cochran (D.M.), 1965 - Les Amphibiens vivants du monde. Hachette, Paris.
- 18 - Darevskij (I.S.), Orlov (N.L.), 1986 - Opyt laboratornogo razvedenija nekotoryh vidov presmykajuschisja dlja zoologičeskich issledovanij. In *Pervoe Vsesojuznoe soveszanie po problemam zookultury*. Moscou. 2 : 126-127.
- 19 - Delsol (M.), 1985 - Ethologie. Les types fondamentaux de la reproduction. In P.P. Grassé, *Traité de Zoologie*. Masson, Paris. t. XIV, fasc. I-B : 321-388.
- 20 - Delsol (M.), Flatin (J.), 1985 - Les caractères sexuels secondaires. In P.P. Grassé, *Traité de Zoologie*. Masson, Paris. t. XIV, fasc. I-B : 417-428.
- 21 - Dokutschaev (N.J.), Andreev (A.V.), Atraschkevitch (G.I.), 1984 - Materialy po rasprostraneniu i biologii sibirskogo uglozhuba, *Hynobius keyserlingii* na krajnem severo - vostoce askii. In *Ekologija i faunistika Amfibij i Reptilij SSR sopredjelných stran*. Leningrad. 12-54.
- 22 - Edgeworth (F.H.), 1920 - On the development of the hypobranchial and laryngeal muscles in Amphibia. *Journ. Anat.* L.V : 125-162.
- 23 - Felix (J.), 1982 - Faune d'Asie. Gründ, Paris : 288.
- 24 - Frétey (J.), 1975 - Guide des Reptiles et Batraciens de France. Hatier, Paris.
- 25 - Freytag (G.E.), 1967 - Klasse Amphibia, Lurche. *Urania Tierreich*. Urania, Leipzig. IV : 252-355 : 255-257.
- 26 - Freytag (G.E.), 1974 - Classe des Amphibiens. In B. Grzimek, *Le monde animal en 13 volumes*. Stauffacher, Zürich. t. V. Amphibiens, ch. II : 253-254.
- 27 - Freytag (G.E.), 1974 - Les Amphibiens actuels. op. cit. ch. II : 260-275.
- 28 - Freytag (G.E.), 1974 - Urodèles et Apodes. op. cit. ch. III : 276-285.
- 29 - Geyer (H.), 1942 - Bericht über Gefangenschaftsbeobachtungen und Lebensgewohnheiten einiger Hynobiiden. *Wochenschrift für Aq. u. Terrarienkunde*, Brunswick : 265-270.
- 30 - Ghigi (A.), 1954 - Zoologia speciale. Cordati. Cappelli, Rocca. San Casciano : 171.
- 31 - Goin (C.J.), 1961 - Amphibia. In Peter Gray, *The Encyclopedia of the Biological Sciences*. Reinhold, New-York:23-25.
- 32 - Goin (C.J.), Goin (O.B.), 1971 - Introduction to Herpetology. W.H. Freeman. San-Francisco.

- 33 - Grassé (P.P.), 1976 - Précis de Zoologie. Masson, Paris. t. II. Vertébrés : Reproduction, Biologie, Evolution et Systématique. Agnathes, Poissons, Amphibiens et Reptiles. Masson, Paris : 312-319.
- 34 - Grigoriev (O.V.), 1971 - Bratschuy "tanez" sibirskogo uglozhuba. *Priroda*, Moscou. 4 : 82-83.
- 35 - Grigoriev (O.V.), 1981 - Razmestschenie bratschuych tokov i kladok ikry sibirskogo uglozhuba i ostromordoj l'jaguski vo vremenich vodoemach. *Voprosy Gerpetologii*, Leningrad : 42-43.
- 36 - Grigoriev (O.V.), 1981 - Bratschnye igry sibirskogo uglozhuba. *Priroda*, 3 : 104-105.
- 37 - Grigoriev (O.V.), 1983 - Ochotnitsche i pissevoe povedenie sibirskogo uglozhuba. *Prikladnaja etologia. Materialy 3, Vsesojuzn. Konf. po povedeniju Zhivotnyh*, Moscou. 3 : 170-171.
- 38 - Grigoriev (O.V.), Jedakov (L.N.), 1981 - Zirkadnaja aktivnost sibirskogo uglozhuba (*Hynobius keyserlingii*) v letnij period. *Gerpetologičeskie Issledovania v Sibiri i na dalnem Vosotke*, Leningrad : 41-45.
- 39 - Grigoriev (O.V.), Kuranova (B.M.), 1984 - Rezultaty eksperimentalnogo izučšeniija zimovki sibirskogo uglozhuba v Zapadnoj Sibirii. In *Vid i ego produktivnost v areale. Materialy 4. Vsesojuzn. soveszanija. Voprosy gerpetologii* Sverdlovsk : 12-15.
- 40 - Guibé (J.), 1965 - Les Batraciens. *Que sais-je ?* P.U.F., Paris. n° 1160.
- 41 - Guibé (J.), Thireau (M.), 1977 - Les Batraciens. *Que sais-je ?* P.U.F., Paris.
- 42 - Halliday (T.R.), 1981 - Les Amphibiens ou Batraciens. In *La grande encyclopédie du monde animal*. Gründ, Paris : 206-215 : 208.
- 43 - Hermann (H.J.), 1990 - *Salamandrella keyserlingii* Dybowski. in *Amphibia / Caudata / Salamandridae. Amph. Rept. Kartei, Sauria*. suppl. 12 (1-4) : 169-174.
- 44 - Iszenko (V.G.), 1984 - Izmentsivost skorosti i razvitija litsinok sibirskogo uglozhuba i obyknovenogo tritona v estestvennyh uslovijach. In *Osobennosti rosta zhivotnyh i treda obitanija* : 26-36.
- 45 - Jameson (D.L.), 1961 - Urodela. in *Peter Gray, The Encyclopedia of the Biological Sciences*. Reinhold, New-York : 1045-1046.
- 46 - Jarvik (E.), 1959 - De tidiga fossila Rygggradsdjuren. *Svensk Naturvetenskap*, Stockholm.
- 47 - Jarvik (E.), 1960 - Théories de l'évolution des Vertébrés reconsidérées à la lumière des récentes découvertes sur les Vertébrés inférieurs. Trad. du suédois par J.P. Ichman. Masson, Paris.
- 48 - Jollie (M.), 1962 - Chordate Morphology. Reinhold, New-York : 104 et 444-445.
- 49 - Krassawzew (B.A.), 1931 - *Hynobius keyserlingii*. Dyb. in *Europa. Zool. Anz. Iéna*. 94 : 170-172.
- 50 - Kühn (O.), Thénus (E.), 1974 - L'origine des Tétrapodes. in B. Grzimek, *Le monde animal en 13 volumes*. Stauffacher, Zürich. t. V. Amphibiens. Ch. 1 : 243-252.
- 51 - Kunitomo (K.), 1910 - Über die Entwicklungsgeschichte des *Hynobius nebulosus*. *Anat. Hefte*, Wiesbaden : 193-283.
- 52 - Kuranova (V.M.), 1984 - Biologija razmnoženija sibirskogo uglozhuba v Tomskom Priode. In *Vid i ego produktivnost v areale. Materialy 4. Vsesojuzn soveszanija Voprosy gerpetologii*, Sverdlovsk : 23-24.
- 53 - Kuranova (V.M.), 1991 - Zur Biologie von *Salamandrella keyserlingii* (Dybowski 1870) unter natürlichen Bedingungen und im Terrarium. *Amphibienforschung*, H.J. Hermann : 138-143.
- 54 - Kuzmin (S.L.), 1984 a - Ekologija pitanija sibirskogo uglozhuba. in *Vid i ego produktivnost v areale. Sverdlovsk* : 22.
- 55 - Kuzmin (S.L.), 1984 b - Vozrastnye izmenenija pitanija sibirskogo uglozhuba. (*Hynobius keyserlingii*). *Zool. Zhurn*, Moscou. 63 (7) : 1055-1060.
- 56 - Lanka (V.), Vit (Z.), 1985 - Reptiles et Amphibiens. Gründ, Paris.
- 57 - Larionov (P.D.), 1976 - Razmnoženie sibirskogo uglozhuba (*Hynobius keyserlingii*) v okrestnostjach Jakutskaja. *Zool. Zhurn*, Moscou, 55 (8) : 1259-1261.
- 58 - Laurent (R.F.), 1985 - Sous-classe des Lissamphibiens (Lissamphibia). In P.P. Grassé, *Traité de Zoologie*, Masson, Paris. t. XIV, fasc. I-B : 594-797.
- 59 - Lescure (J.), 1985 - Le comportement alimentaire. In P.P. Grassé, *Traité de Zoologie*. Masson, Paris. t. XIV, fasc. I-B : 539-554.
- 60 - Margolis (S.E.), 1985 - Sravnitelnyj analiz pischtchedomovatel'nogo povedenija tritonov i sibirskogo uglozhuba. *Voprosy Gerpetologii*, Leningrad : 134-135.
- 61 - Matsui. Matsui, 1981 - Preliminary notes on a Salamander of the *Hynobius lichenatus* complex found in Nagano Prefecture. *Jap. Jour. Herpet.*, Kawasaki, 8 (4) : i, 103-111.
- 62 - Matz (G.), Vanderhaege (M.), 1978 - Guide du Terrarium. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris : 81-82.
- 63 - Matz (G.), Weber (D.), 1983 - Guide des Amphibiens et Reptiles d'Europe. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris : 18-19.

- 64 - Mertens (R.), Wermuth (H.), 1960 - Die Amphibien und Reptilien Europas. Dritte Liste, Stand 1 Januar 1960. Frankfurt.
- 65 - Mikamo (K.), 1955 - The occurrence of *Salamandrella keyserlingii* in Hokkaido. *Annot. Zool.*, 28 : 44-47.
- 66 - Minelli (G.), 1987 - Histoire de la vie sur la terre. Les Amphibiens. Hachette. Paris.
- 67 - Monachbajar (C.), 1981 - Noye dannye o rasprostraneniі nekotorykh amfibiy i reptilij Mongolskoy narodnoy respubliki. *Fauna i ekologiya amfibiy i reptilij palearktischekoy Asii*. Leningrad : 52-56.
- 68 - Nasarov (A.), 1968 - Sibirskij uglozhuba v Jevrope. *Priroda*, Moscou. 2 : 104.
- 69 - Nixon (M.), Whiteley (D.), 1972 - The Oxford Book of Vertebrates. Oxford Univ. Press : 114-115.
- 70 - Noble (G.K.), 1954 - The biology of the Amphibia. Dover, New-York.
- 71 - Ochurova (N.J.), 1981 - Metodika uruglogoditschnogo vedenija akvariumnoj kultury sibirskogo uglozhuba (*Hynobius keyserlingii*). *Voprosy Gerpetologii*, Leningrad : 192-193.
- 72 - Paraskiv (K.P.), 1953 - Semirechenskii Triton. *Isvestija Akademii Nauk. Kasakskoi. SSR. Biol.* 8 : 47-56.
- 73 - Pehrson (T.), 1963 - Vertebratenas systematik. En handledning för högre studier i zoologi. Bonniers, Stockholm : 20.
- 74 - Piveteau (J.), 1985 - Origine et évolution des Amphibiens. in P.P. Grassé, *Traité de zoologie*. Masson, Paris. t. XIV, fasc. I-B : 555-593.
- 75 - Piveteau (J.), Lehman (J.P.), Dechaseaux (C.), 1978 - Précis de paléontologie des Vertébrés. Masson, Paris. Les Amphibiens : 133-182.
- 76 - Pjastolova (O.A.), 1986 - Ob ispolzovanii litschinok amfibij v eksperimentalnykh ekologitseskikh issledovanijakh. In *Pervoe Vsesojuzn soveszanie po problemam zookultury*, Moscou 2 : 142-143.
- 77 - Reihberg (F.), 1962 - Beobachtungen über die Fortpflanzung des *Hynobius nebulosus*. *Mitteilungsblatt. Salamander Gesellschaft für Terrarienfrende*. Buchloc. 9 : 62-63.
- 78 - Romer (A.S.), 1959 - The Vertebrate Story. The University of Chicago Press. ch.4, Toward land life. The Amphibians : 87-101 : 95.
- 79 - Romer (A.S.), 1962 - The Vertebrate Body. W.B. Saunders. Philadelphie, Londres.
- 80 - Romer (A.S.), 1966 - Vertebrate Paleontology. The University of Chicago Press, Chicago, Londres.
- 81 - Salfi (M.), 1965 - Zoologia. Francesco Vallardi, Milan : 1021-1053 : 1045.
- 82 - Sasaki (M.), 1924 - On a Japanese Salamander in Lake Kuttarush which propagates like the Axolotl. *Journ. Coll. Agric. Hokkaido Imp. Univ. Sapporo*. XV-1.
- 83 - Savelev (S.V.), 1987 - Analiz tormobrazovaniya golovnogo mozga u zarodyshej sibirskogo uglozhuba. *Ontogenez*. 18 (6) : 639-650.
- 84 - Savelev (S.V.), Hermann (H.J.), 1986 - Die Ontogenese der Ultimobranchial körper des Urodelen *Salamandrella keyserlingii*. Dybowski 1870. 1: Eine morphologische Studie. *Zool. J. Anat. lēna*. 114:529-539.
- 85 - Schagaeva (V.G.), Semenov (D.V.), Sytina (L.A.), 1981 - U razmnozenijn : razvitiju sibirskogo uglozhuba, *Hynobius keyserlingii*. *Voprosy gerpetologii*, Leningrad : 152-153.
- 86 - Schmalhausen (I.I.), 1964 - Proischozhenie nazemnykh pozvonotsnykh. Moscou.
- 87 - Schmidtler (J.J.), Schmidtler (J.F.), 1971 - Eine Salamander Novität aus Persien. *Aquarien Magazin*, Stuttgart. 11 : 443-445.
- 88 - Sedlag (U.), 1972 - Die Tierwelt der Erde. Urania, Leipzig : 140-146.
- 89 - Severtsov (A.S.), 1971 - The mechanism of food capture in tailed Amphibians. *Doklady Biol. Sci. Proc. Acad. Sc. USSR*. 197 : 185-187.
- 90 - Shubrayv (O.I.), Ushov (V.K.), Serbinova (I.A.), Gontsarov (B.F.), 1986 - Teoritseskije i praktičeskije predposylki sosdanija v SSSR zookultury. In *Pervoe Vsesojuzn soveszanie po problemam zookultury*, Moscou.
- 91 - Smith (M.), 1973 - The British Amphibians and Reptiles. Collins, Londres.
- 92 - Sturton (R.A.), 1959 - Time, Life and Man. The fossil record. John Wiley, New-York.
- 93 - Storer (T.I.), Usinger (R.L.), 1957 - General zoology. Mc Graw Hill : 518.
- 94 - Sytina (L.A.), Medvedeva (I.M.), Godina (I.B.), 1987 - Razvitie sibirskogo uglozhuba. Moscou.
- 95 - Szerbak (N.N.), Kovajuch (N.N.), 1973 - O vostraste zhivovozzemnovodnogo *Hynobius keyserlingii* (Dyb. et Gold. 1870) iz iskopaemogo lida. *Dokl. Akad. Nauk. USSR*, Moscou. 211 (4) : 1000-1004.
- 96 - Taniguchi (T.), 1929 - Über die Ernährung der mit verschiedenen Nahrungsmittel gefütterten Amphibienlarven. *Fol. Anat. Jap.* VII : 113-136.

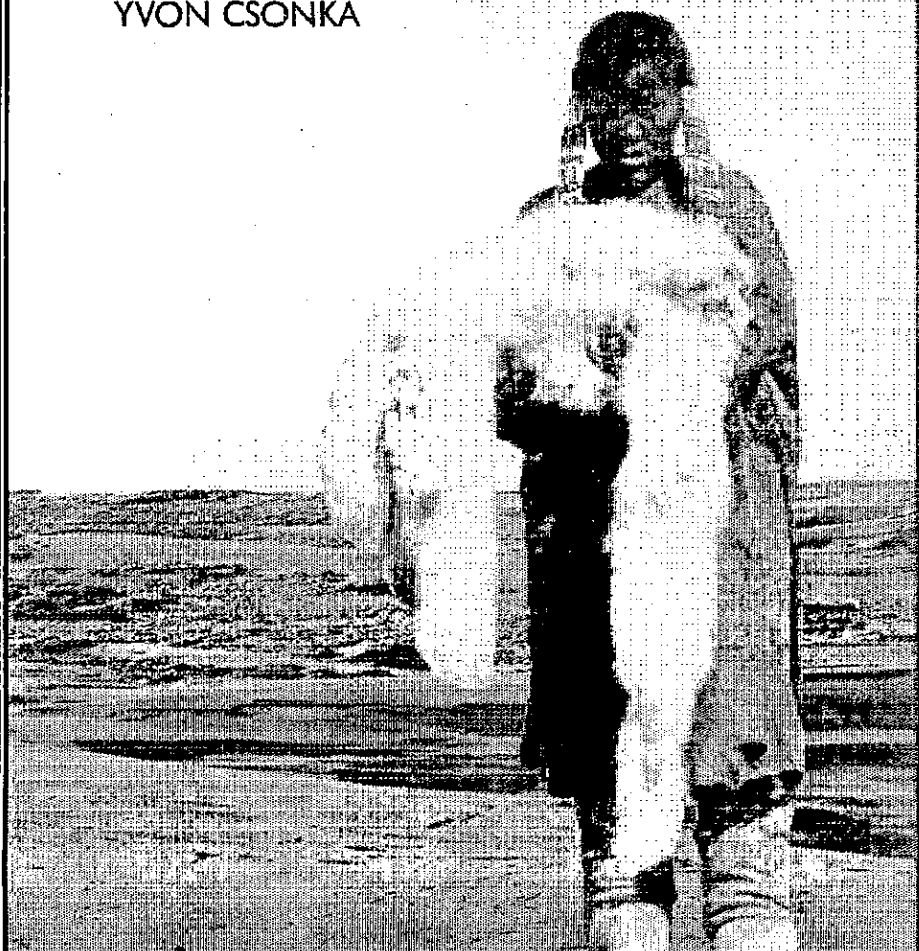
- 97 - Thom (R.), 1962 - Contribution à l'étude d'une Salamandre japonaise l'*Hynobius nebulosus* (Schlegel). Comportement et reproduction en captivité. *Arch. Inst. G. D. Sc. Luxembourg*, 29 : 201-215.
- 98 - Thom (R.), 1962 - Protection of the brood by the male of the Salamander *Hynobius nebulosus* - Copeia, Baltimore. 3 : 638-640.
- 99 - Thom (R.), 1967 - Nouvelles observations sur l'éthologie sexuelle de l'*Hynobius nebulosus* (Temminck et Schlegel). (Caudata, Hynobiidae). *Inst. G. D. Luxembourg, Sect. Sci. Nat. Phys. math. Arch.* 32 : 267-271.
- 100 - Thom (R.), 1968 - Les Salamandres d'Europe, d'Asie et d'Afrique du Nord. Description et mœurs de toutes les espèces et sous-espèces d'Urodèles de la région paléarctique d'après l'état de 1967. Paul Lechevalier, Paris.
- 101 - Thom (R.), 1972 - Ethologie sexuelle et reproduction en captivité de l'*Hynobius naevius* (Temminck et Schlegel 1838). (Amphib. Caudata, Hynobiidae). *Inst. G. D. Luxembourg, Sect. Sci. Nat. Phys. math. Arch. Luxembourg*, 35 : 129-133.
- 102 - Thom (R.), 1973 - Les Salamandres de la famille des Hynobiidés. *Aquarama*, Strasbourg, 7 (23) : 31-32 et 53.
- 103 - Vogellehner (D.), 1975 - Paläontologie. Grundlagen, Erkenntnisse, Geschichte der Organismen. Herder, Fribourg, Bâle, Vienne : 77-82.
- 104 - Voronov (G.A.), Schurakov (A.I.), Kamenskij (J.N.), 1971 - K. biologii sibirskogo uglozhuba v permskoj oblasti. Uteschenye Zapiski Perskogo. Gos. Ped. Inst., Kaf. Zool., Bakou. 84 : 70-74.
- 105 - Ziswiler (V.), 1976 - Wirbeltiere. Georg Thieme, Stuttgart. I : 270.
- 106 - 1973 - Beauté du monde animal. Larousse, Paris. t.9 : 144.
- 107 - 1981 - La grande encyclopédie Atlas des animaux. Ed. Atlas, Paris. Des Salamandres archaïques - Les Salamandres géantes - La défense des œufs. n°86 : 1696-1699.
- 108 - Babin (Cl.), 1991 - Principes de Paléontologie. Armand Colin, Paris : 345-349.
- 109 - Kühn (O.), 1974 - Amphibiens fossiles, in B. Grzimek, op. cit. : 255-260.



LES AHIARMIUT

A l'écart des Inuit Caribous

YVON CSONKA



Nouvelles des Lettres et des Arts du Nord

par Denise Bernard-Folliot

Nouvelles du DANEMARK



Expositions

Flora Danica.

Il s'agit du somptueux service de table du Danemark commandé en 1790 par le roi à l'intention de Catherine II de Russie afin de se concilier ses bonnes grâces, il illustre en plusieurs centaines de pièces l'Encyclopédie botanique *Flora Danica*. La tsarine étant morte, cet ensemble splendide de la Compagnie Royale est aujourd'hui la propriété de la reine Margrethe II. (Château de Bagatelle, été 1995).

Hans - Christian Andersen

Cette exposition qui s'est tenue à la Maison de Danemark, retrace le destin exemplaire du fils d'une blanchisseuse d'Odense et d'un ancien soldat de Napoléon qui, de la gloire rêvée, ne rapporta que blessures et misère. Mais Hans Christian grâce à ses contes traduits depuis plus d'un siècle dans le monde entier, écrits dans une langue spontanée, proche du "dit", avec une imagination maîtrisée, avec chaleur et sensibilité, a atteint à une gloire dont il eut le bonheur de profiter et qui ne s'est jamais démentie. Il existe, au nord de Moscou, une petite ville qui a été baptisée Andersengrad.

Manet, Gauguin, Rodin

Les chefs d'oeuvres de la Ny Carlsberg Glyptotek de Copenhague (9 octobre 1995-28 janvier 1996). Il s'agit-là de la plus importante collection d'art français existant au Danemark. Elle a été réunie par trois générations de Jacobsen : le fondateur des célèbres brasseries, son fils Carl qui fut le plus passionné d'art des trois,

son petit-fils Helge, chacun ayant apporté des enrichissements selon ses goûts et le but assigné.

A Carl Jacobsen revient la création du musée et l'extension spectaculaire de l'ensemble de sculptures françaises, certes mais aussi d'antiques (d'où Glyptotek) et qui révèle son admiration pour Rodin, Chapu et Gautherin en particulier. L'exposition du Musée d'Orsay a permis de comparer les trois marbres du *Baiser*, ceux de Londres, de Paris et de Copenhague, et d'admirer nombre d'éléments sculptés provenant de la *Porte de l'Enfer*.

C'est à Helge, le petit-fils, que le musée doit de posséder des chefs d'oeuvres de l'impressionnisme et du Post-Impressionnisme : Manet, Monet, Degas, Sisley et surtout Paul Gauguin dont on peut voir vingt-deux oeuvres représentatives de ses différentes périodes. On sait les liens de Gauguin avec le Danemark : il avait une femme danoise, Mette Gad ; il passa à Copenhague l'hiver 1884-85 et, après son départ pour les îles", laissa à Mette nombre de ses oeuvres, certaines très importantes. Helge Jacobsen se chargea de compléter ce superbe ensemble.

L'Exposition "*Manet, Gauguin, Rodin*" a été prétexte à plusieurs manifestations et en particulier, à la Journée-débat "musées de Copenhague" qui a eu lieu à l'auditorium du Louvre le mercredi 15 novembre 1995, ainsi qu'une conférence : *Gauguin et le Danemark* faite à la Maison de Danemark, par Anne-Birgit Fonsmarkk, directeur de Ordrupgaardsamling et commissaire danois de l'Exposition.

Nouvelles de FINLANDE



Expositions

Les Européens arctiques.

Histoire de la Finlande par l'image (janvier-février 1995). *Les Finno-Ougriens inconnus* - en collaboration avec le centre scientifique de Vantaa : *Heureka*. Ethnies minoritaires éparpillées sur une vaste aire géographique au-delà de l'Oural. Nombre d'énigmes demeurent et BOREALES ouvre ses colonnes à tout chercheur-trouveur.

Moyen Age,, modèle de l'Europe.

En Finlande, le Moyen Age correspond à la période catholique de son histoire : 1157-1520, cette dernière date marquant l'instauration du luthéranisme. Mais les dates n'ont jamais le caractère impératif qu'on aimerait leur assigner. Il est plus que probable que les influences chrétiennes ont pénétré - lentement - grâce aux échanges commerciaux des Vikings. On sait par ailleurs, que ces marchands venus du Nord n'avaient, à certaines périodes, le droit de commercer avec les marchands français, saxons ou anglo-saxons que s'ils étaient baptisés. Pour beaucoup, il ne s'agissait-là que d'une simple formalité ; pour d'autres, la démarche spirituelle les conduisait à "*dö i vita kläder*"... Officiellement, l'implantation du christianisme s'est faite dans l'Europe du Nord à partir du IX^e siècle. Elle pénètre en Finlande au XI^e siècle. Mais la nouvelle religion ne fut véritablement établie qu'à la fin du XII^e, solidement dans le sud du pays. Comme dans les autres pays nordiques et pour des raisons didactiques, elle a donné naissance à un épanouissement de l'art des fresques mais aussi à un culte marial très développé. (Automne 1995, Institut Finlandais).

Ritva Luukanen.

Exposition très poétique-portraits, paysages, évocations du Kalevala, scènes religieuses et mystiques. L'originalité de R. Luukanen consiste dans le traitement de la pierre qu'elle taille et morcelle au marteau. Elle est une mosaïste et un peintre de la pierre.

La Ryijy

Exposition d'art de la tapisserie finlandaise (19-28 avril 1995) dans le cadre de l'Unesco et organisée par le Taideteollismuseo (Musée des Arts Décoratifs de Finlande).



Rencontres

Journée de l'architecture finlandaise

En collaboration avec les Amis du Carré Bleu. Dialogues entre architectes français et finlandais. La ville de Tampere a été choisie pour illustrer la façon

dont on peut entrelacer couches anciennes et couches nouvelles dans le tissu urbain afin de ne pas perdre le caractère de la ville. Au cours de cette rencontre le *Livre d'esquisses* d'Alvar Aalto a été présenté par le professeur Alexander Tzoris

Le Nord . Mélancolie ou Noir ?

Il semblerait que la mélancolie ou un certain *esprit noir* soit l'emblème de la culture nordique, de l'art et de la littérature scandinaves. La question reste posée, même après les nombreuses, pertinentes, érudites et passionnantes interventions de professeurs, écrivains et artistes tant finlandais que français. (Colloque de l'Institut Finlandais de Paris, automne 1995).

Soirée littéraire

Autour de R. E Sillanpää et de Väinö Linna ainsi que des écrivains de la province du Häme (29 mars 1995).



Une série de films présentés à l'Institut Finlandais ont eu pour but de présenter la Finlande populaire : *Les Savetiers de la lande*, - *l'Apprentissage d'Olli* ; La Finlande de la ville : *Neuf manières différentes de voir Helsinki* et *De nos jours*, tous deux de Jörn Donner.

Le Monde Arctique : série de documentaires, en collaboration avec Jean Malaurie.

Nouvelles d'ISLANDE

Einar Ö. Gudmundsson a obtenu le prix Conseil Nordique de Littérature 1995 pour son roman *Englar Alheimsi*.

Une tombe datant de l'ère viking (IX-X^e siècle) a été mise au jour dans la vallée de Skridalur (Islande orientale). L'orientation nord-sud, les animaux enter-

rés en même temps que le corps humain ; le chien était placé aux pieds de l'homme qui y a en juger par le nombre et l'importance de ses armes/semble avoir été un notable. Certains chercheurs ont émis l'idée qu'il pourrait s'agir d'un certain Ævar Thorgeirsson qui vivait à la fin du IX^e siècle et, si l'on en croit le Landnámabók, aux environs d'Arnaldsstadir. Le squelette est d'une taille remarquable. La tombe contenait également de l'ambre.

Nous signalons aux lecteurs de BOREALES particulièrement intéressés par l'Islande, l'existence de :

L'Association Française des Amis de l'Islande,
35 avenue Mac Mahon, 750 17 Paris.

Nouvelles de NORVÈGE



Monet en Norvège.

Le peintre Claude Monet séjourna à Oslo et à Sandvika du 1^{er} février au 1^{er} avril 1895. Le peintre norvégien Thaulow avait aussi incité Monet à se rendre en Norvège afin d'étudier les effets de lumière, de neige et de soleil et leurs interférences et Monet se laissa d'autant plus convaincre que son beau-fils, Jacques Hoschede qui n'allait pas tarder à épouser une jeune femme de Bergen, se trouvait lui aussi à Oslo depuis six mois. Il fut d'une aide précieuse pour l'artiste. Pour Monet, un peu trop entouré, un peu trop sollicité par ses admirateurs norvégiens, ces deux mois furent à la fois pénibles, enchanteurs et marqués par l'urgence : celle de travailler à son gré, celle de ne pas perdre un temps qui lui était compté et il savait qu'il ne pourrait revenir afin de pouvoir reprendre un motif comme cela avait été le cas pour les cathédrales ou les meules... Cependant, parmi les vingt-six tableaux qu'il parvint à exécuter, un certain nombre représentent le Mont Kolsås ainsi qu'on pouvait le voir à l'exposition consacrée au séjour de Monet en Norvège et qui a eu pour cadre le Musée Rodin à Paris (septembre-décembre 1995).

Un peuple sort de la nuit.

Lillehammer-Musée Maihaugen. Exposition vivante et didactique qui illustre l'histoire du pays à partir de la période post-glaciaire jusqu'à nos jours. Les reconstitutions étaient très parlantes.



Conférence

Fridtjof Nansen

Conférence donnée à l'Unesco par Johan Olav Kos, champion olympique et représentant particulier de l'Unicef., pour rappeler le souvenir de Fridtjof Nansen, prix Nobel de la Paix 1922, homme de sciences, explorateur, écrivain, diplomate et philanthrope. C'est à lui que l'on doit la recherche arctique moderne et l'océanographie du Nord, la découverte d'immenses territoires inconnus du Groenland. Ardent pacifiste, il créa le fameux passeport Nansen destiné aux exilés. Actif partisan des Droits de l'Homme, il n'a cessé de travailler pour que ceux-ci fussent respectés. Le Ministère Norvégien des Affaires Etrangères et l'académie des Sciences ont organisé un cycle de conférences dans les plus importantes capitales européennes

Jubiléum

L'année 1995 a été marquée en Norvège par les cérémonies commémorant le millénaire de la christianisation de la Norvège. Elles ont été nombreuses à travers tout le pays, à Oslo, à Trondheim - centre religieux et lieu de pèlerinage de toute l'Europe du Nord pendant le Moyen Age, à Bergen et dans toute la vallée du Gudbrandsdal. A Hundorp, centre religieux, culturel et politique de la vallée du Gudbrandsdal eut lieu en 1021, une rencontre décisive entre Olaf Haraldsson - qui deviendra Saint Olaf et Dale-Gudbrand. Snorri Sturlasson raconte qu'Olaf et Dale-Gudbrand se lièrent d'amitié et que Dale-Gudbrand fit élever une église.

Le passage du paganisme au christianisme, c'est à dire des dieux multiples au Dieu unique, se fit sans guerres de religion mais non sans hésitation. Une belle leçon venant du fond des siècles.

Knut Hamsun

Parmi les très nombreuses manifestations consacrées à l'écrivain norvégien, nous ne ferons que citer :

Le Séminaire de Tromsø (1995).

Le Festival du film Knut Hamsun, à l'Institut Finlandais de Paris.

La poésie de Knut Hamsun, lecture-conférence par Régis Boyer. Textes dits par Christian Croset. A la Maison de la Poésie.

Le récital Ketil Bjørnstad, pianiste. Centre Culturel suédois

L'exposition Knut Hamsun à Paris. Illustration de son oeuvre par Karl Erik Harr.

Une plaque a été dévoilée par Régine Hamsun, petite-fille de l'écrivain sur l'immeuble où il vivait, à l'époque où il écrivait *Pan*, 8 rue de Vaugirard à Paris.

Nouvelles de RUSSIE



Expositions

L'Or des Sarmates

On les dit descendants des Amazones. Ce sont les cavaliers, archers et tribus nomades qui à partir du III^e siècle avant notre ère, entrent dans notre histoire. Ils s'ébranlèrent depuis les rivages de la mer Noire vers l'Occident. Civilisation méconnue, laissée loin derrière les Grecs et Rome, la Chine ou les Perses qu'elle a cependant enrichis de ses apports. De ce peuple nomade toujours en marche, poussé par migration irrésistible, une tribu s'est réfugiée en Bretagne, stoppée sans doute dans son élan par l'Océan: la tribu des Alains. Aussi était-il dans l'ordre des choses que la Bretagne rappelât cet héritage lointain.

Ainsi, l'Abbaye de Daoulas a abrité durant tout l'été 1995 ces trésors exceptionnels prêtés par l'Ermitage de Petersbourg et bon nombre de musées russes d'archéologie : or, bronze et pierres précieuses, parures, armes et armures, objets d'une grande beauté plastique et représentatifs de la grande tradition animalière de l'art des steppes.



Les belles étrangères.

Pour la vingt-quatrième fois, le Centre national du livre, la Direction du Livre et de la Lecture, le Département des Affaires Etrangères, la Maison des Ecrivains ont organisé leur série de manifestations annuelles dans le but de faire connaître une littérature étrangère. En 1995 c'était la Suède qui était à l'honneur, aussi le Centre Culturel Suédois s'est-il joint aux Institutions citées. La série des manifestations a été inaugurée le 28 mars 1995 au Studio Opéra Bastille. Ont participé à ces journées : Ernst Brunner, Per Olof Enquist, Per Christian Jersild, Theodor Kalifatides, Stig Larsson, Torgny Lindgren, Tomas Tranströmmer, Birgitta Trotsig, Göran Tunström et Carl Henning Wijkmark. Nombreux furent les contacts personnels entre auteurs, lecteurs et public. Les écrivains ont également présenté leurs œuvres à Aix-en-Provence, Arles, Bron, Caen, La Rochelle, Lyon, Nancy, Rennes et Bruxelles...

Dans le cadre des *Belles Etrangères*, la Bibliothèque Nordique a organisé une exposition de Livres pour Enfants ainsi qu'un débat animé par Agneta Segol et Denise Bernard-Folliot sur la littérature enfantine en Suède. Littérature fondamentalement originale, en prise directe avec la vie. Certains auteurs sont, tant sur le plan de l'intrigue que de l'écriture, des maîtres tels Maria Grip et Astrid Lindgren. Le Centre Culturel Suédois a célébré le cinquantenaire de *FIFI Brindacier*, l'héroïne d'Astrid Lindgren une exposition-hommage.

Centre culturel Suédois : Conférence sur Per Anders Fogelström, écrivain, journaliste, éducateur populaire et auteur de huit grands romans couvrant plus de 200 ans de l'histoire de Stockholm. La série *Ville* (5 tomes), couvre la période 1858-1968.



Nouvelles musicales

par Henri-Claude Fantapié

Disques

♯ SUÈDE ♯

Tommy Zwedberg est né en 1946 en Suède et en 1994 le Centre Pompidou lui a commandé et a créé *Entre nos espaces*. Un disque de ses œuvres paraît qui présente une anthologie qui s'étend sur 16 années de composition. Rythmes répétitifs, développements de petites cellules qui évoluent articulées avec une belle imagination sonore, Tommy Zwedberg appartient à la catégorie des compositeurs originaux, inclassables, qui se rattachent au monde sonore dominant qui les entoure. Tandis que ses ouvrages plus anciens comme *Merz II* (1982) et *Hanging* (1978-79) pour bande magnétique manifestent un grand lyrisme parfois dramatique, un humour certain habite *Gir* (1989-90), pour guitare et bande magnétique. Plus accomplie encore *Enso* (1993) est une œuvre attachante dans laquelle le travail sur les rythmes, cette pierre d'achoppement à laquelle se heurtent tant de compositeurs contemporains, atteint un bel équilibre entre la répétitivité et la fragmentation.

Folke Rabe (né en 1935) appartient déjà à l'histoire de la musique nordique des années -60 à une époque où en particulier la Finlande et la Suède (Donner, Chydenius, Salmenhaara, Rydman, Bark) s'ouvraient à l'avant-garde occidentale et aux happenings venus des États-Unis (Riley). Il appartenait alors à la branche sociale et politique la plus radicale de la composition de ces pays. On en trouve un écho dans les *Deux Stances* sur des textes de Göran Sonnevi écrites en 1980 pour protester contre l'impérialisme des États-Unis d'Amérique. Un disque vient opportunément nous rappeler ce point de l'histoire musicale du Nord et propose un portrait diversifié d'un compositeur méconnu en France, dont l'engagement dans la société influença positivement le style. Poétique (*Naturen, flocken och släkten*, pour cor et cordes de 1991, *Notturmo*, sur des poèmes d'Edith Södergran de 1959), il est aussi ironique et virtuose dans ses pièces instrumentales (*Basta*, pour trom-

bone de 1982 ou *Tintomara* pour trompette et trombone de 1992) et engagé dans la défense de la nature (*Cyclone*, œuvre électronique de 1985), contre la guerre (*Två strofer*). Il y a chez Rabe une sensualité de la matière sonore et un souverain mépris des écoles, même s'il se laisse souvent influencer par les mouvements esthétiques ambiants (*Rondes* de 1964, *Notturmo* de 1959). Un autre atout de ce disque réside dans son interprétation et la présence d'ensembles instrumentaux et choraux ainsi que de quelques uns des meilleurs représentants de l'excellente école de cuivres suédoise, parmi laquelle je ne peux m'empêcher de citer le trombone Christian Lindberg.¹¹

André Chini est né en 1945 dans l'Ariège et n'a rejoint la Suède qu'en 1975 où il semble à la fois s'être profondément intégré - dans la nature aussi bien que dans le milieu musical. Il est néanmoins difficile d'affirmer que sa musique est influencée par la culture suédoise. Du presque méditerranéen qu'il reste, il conserve une verve, une nervosité plus proche des compositeurs latino-américains que de leurs confrères nordiques. De ses études en France il a également emporté avec lui un goût du brillant, de la couleur, du contraste rythmique, du discursif des années - 70. Un disque nous présente (pour la première fois ?) ses œuvres : bien que concerto pour violon, *Mururoa* est avant tout une fresque symphonique véhémence. *Trälåda* est une courte pièce pour percussions pleine de vie voire d'humour. *Trilude*, plus qu'un trio, est une belle étude de sonorités et de microformes enchaînées en une méditation active. Une pièce vocale pleine de fraîcheur *Illusions/Allusions* (1990) et deux autres, instrumentales : *Vårfloden* (1985) pour piano solo et *Skål, Khayyam* (1992) pour guitare seule complètent et enrichissent ce panorama d'un compositeur qui est pour moi une véritable découverte et dont j'attendrai désormais les nouvelles œuvres avec impatience.

Sous le titre de *Conducting Composers (Svenska tonsättare dirigerar egna verk)*, PHONO SUECIA présente une large anthologie d'enregistrements réalisés par la Radio suédoise entre 1937 et 1948, avec des œuvres de compositeurs contemporains qu'ils dirigent eux-mêmes. S'il n'y a rien d'exceptionnel à découvrir, la mise en perspective historique est très intéressante. Au sortir de la guerre, l'esthétique néo-classique à la française domine et il faut attendre 1948 pour que les orchestres commencent à jouer correctement. Quant aux compositeurs, ils font ce qu'ils peuvent au pupitre.¹²

Signalons également aux lecteurs chefs d'orchestre, la parution aux éditions SUECIA de trois œuvres pour orchestre qu'ils pourront consulter à la revue : *Time and the bell* d'**Anders Hultqvist**, *Oaijé* de **Pär Lindgren** et les *Variations pour orchestre* de **Johan Jeverud**.

¹ Tommy ZWEDBERG : *A Site For A Listener's Ear* - PHONO SUECIA PSCD 82 (Centre d'information de la musique suédoise Box 27327 S-10254 STOCKHOLM).

¹ Folke RABE : *Basta* - PHONO SUECIA PSCD 67.

¹ Conducting Composers (Œuvres de WESTBERG, BERG, ATTERBERG, RANGSTRÖM, LINDBERG, EK, PERGAMENT, ROSENBERG, ALFVÉN, HENNEBERG, FERNSTRÖM, VON KOCH, LARSSON, BLOMDAHL, LIDHOLM, RYBRANT) 2xCD PHONO SUECIA PSCD 79.

¹ MUSIC FROM ESTONIA (Vol. 1). Œuvres d'ELLER et RAID par l'Orchestre National d'Écosse, direction Neeme Järvi. CHANDOS CHAN 8525.

¹ Veljo TORMIS : *Bridge of Song*. FINLANDIA 4509-96937-2

¹ Peteris VASKS : *Stimmen and other Baltic works for String orchestra*, vol. 1 - Peteris VASKS : *Cantabile and other Baltic works for String orchestra*, vol. 2. Orchestre de chambre d'Ostrobothnie, direction Juha Kangas. FINLANDIA Rec (distribution WARNER) 4509-97892-2 et 4509-97893-2.

¹ Litauisches Kammerorchester. ARS VIVENDI 2100252 (importation).

¹ Karita MATTILA : *Modern portrait* : HINDEMITH, SALLINEN, HEINIÖ. FINLANDIA Rec. 4509-99403-2.

¹ Kalervo TUUKKANEN : *Symphonie n°3 et Concerto pour violon et orchestre n°2*. FINLANDIA Rec. 4509-98888-2.

¹ Erkki MELARTIN : *Symphonies 5 & 6* - ONDINE EDE 799-2

¹ Erkki MELARTIN : *Symphonies 2 & 4* - ONDINE ODE 822-2

¹ Jean SIBELIUS : *Symphonies 1 et 5* - FINLANDIA 4509-99960-2

Jean SIBELIUS : *Symphonies 2 et 4* - FINLANDIA 4509-99961-2

Jean SIBELIUS : *Symphonies 3, 6 et 7* - FINLANDIA 4509-99962-2.

ESTONIE

L'Estonie est un pays d'une grande pauvreté. Après la dernière livraison étudiée dans le précédent numéro de BORÉALES et après les nouveautés qui nous parviennent grâce à FINLANDIA Records, nous complétons notre discothèque avec le déjà ancien (il est paru en 1987) Volume 1 de *Music from Estonia* chez CHANDOS. C'est le seul document que j'ai pu rapporter d'un magasin de disques de Tallinn pratiquement vide de marchandises. De Heino Eller (le « père de la musique estonienne »), contemporain de Martinu, de Prokofiev on trouve trois

œuvres séparées par 55 années, une guerre et deux Estonie politiques. Je préfère d'ailleurs la sombre *Élégie* pour cordes de 1931 aux *Cinq pièces* pour cordes de 1953 au diatonisme romantique-national un peu facile, tandis que le poème symphonique de jeunesse *Koit* (*Crépuscule* : 1918) se situe franchement dans une filiation nordique et peut-être même plus particulièrement finnoise. Le disque est complété par la *Première symphonie* de 1944 de **Kaljo Raid**. Né en 1922, Raid émigrerait en Suède l'année où il écrit cette symphonie. Élève de Milhaud et d'Ibert aux États-Unis d'Amérique il s'est fixé au Canada. Il s'agit bien d'une œuvre de jeunesse qui eut pour principal mérite d'attirer l'attention sur lui. J'avais parlé du volume 2 de *Music from Estonia* qui contenait des œuvres de Lemba, Tobias, Eller, Tormis et Pärt dans cette même revue (n° 58/61), voilà donc un vide comblé.^{iv}

De retour en France en passant par la Finlande, je rajouterai une prenante anthologie d'œuvres chorales de **Veljo Tormis** qui, sous le titre métaphorique de *Bridge of songs*,^v réunit une suite de chants traditionnels Finno-Baltiques que le compositeur a arrangé ou composé. Nous sommes loin du folklore et notamment de celui que les soviétiques engagèrent les compositeurs à écrire (les œuvres ont été écrites entre 1959 et 1989). Tormis est un compositeur d'une grande finesse et il ne suffit pas de parler de néo-simplicité et parfois de répétitivité pour définir son langage ici. Peut-être s'agit-il simplement d'une écriture à la fois savante et populaire qui risque fort d'être déstabilisée par l'invasion en Estonie de la variété internationale.

♪ LITUANIE ♪

On ne peut qu'admirer le travail effectué par Juha Kangas à la tête de son orchestre de chambre d'Ostrobotnie, tant pour la qualité technique et musicale que pour l'originalité de ses programmes. Deux disques de musique contemporaine lituanienne viennent de paraître et présentent des œuvres de Kutavicius, Vasks, Juozapaitis, Urbaitis, Tüür, Rekasius, Balakaukas et Narbutaitis. Cette étonnante anthologie réserve bien des surprises. Ces compositeurs se rangent plus ou moins dans une mouvance qui va de Pärt, Schnittke, Gubaidouline jusqu'à Penderecki et Lutoslawski. L'appartenance forcée à l'Union Soviétique a préservé chez la plupart un vieux fond nationaliste et des références aux ménestriers lituaniens ou aux chants finno-caréliens. Ainsi, minimalisme et répétitivité chez **Kutavicius** (né en 1932) rejoignent certaines formes de provocation (*Northern Gates* de 1991). Une provocation qui domine l'œuvre d'**Antanas Rekasius** (né en 1928) dont la violence s'exprime sans contraintes dans sa *Musique pour cordes* de 1992. À côté de ces extrêmes, on passe par le quasi mysticisme de **Peteris Vasks** (né en 1946) et de ses *Cantabile* de 1979 et *Symphonie pour cordes « Stimmen »* (de 1991), le minima-

lisme et la répétitivité de **Mindaugas Urbaitis** (né en 1952) dans sa *Musique populaire lituanienne* de 1990 et du *Perpetuum mobile* de 1988 de **Jurgis Juozapaïtis** (né en 1942) tandis que **Tüür** (né en 1959) développe dans *Insula deserta* de 1989 un style composite qui n'est pas sans rappeler le monde d'Arvo Pärt. Notons que la plupart de ces œuvres, y compris l'*Opus lugubre* d'**Onute Narbutaitė** (né en 1956) et la *Symphonie ostrobotnienne* d'**Osvaldas Balakaukas** (né en 1937) datent des années -90, à un moment particulièrement tragique et exaltant de l'histoire de la Lituanie et qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'elles ont été écrites dans un contexte qui a probablement pesé sur leur conception.^{vi}

L'orchestre de chambre lituanien que dirige Saulius Sondeckis a également enregistré en 1992 un disque important pour la connaissance de la musique des pays de la côte du sud de la Baltique avec des œuvres de **Ciurlionis** (*Cinq préludes* et des *Variations sur un thème populaire lituanien* pour orchestre à cordes dans un arrangement de Sondeckis) et des petites pièces de **Juozas Naujalis** (*Réverie*), **Rimvydas Racevicius** (*Rautilio*), **Vytautas Barkauskas** (*Concerto piccolo*) et **Feliksas Bajoras** (*Prélude et Toccata*). L'Estonie est représentée par **Jan Rääts** (*Concert pour cordes*) et une piécette de Pärt (*Collage Thema Bach*). La Lettonie enfin est présente avec *Legenden* de **Jekabs Medius**. Regrettons l'absence de moyens qui a dû contraindre l'éditeur à économiser texte et papier pour la présentation des œuvres.^{vii}

♫ FINLANDE ♫

Pour changer un peu, un récital présente la soprano Karita Mattila dans un répertoire qui l'honore car il sort des sentiers battus. En particulier, à côté de *Das Marienleben* d'Hindemith trop rarement interprété, voici les *Quatre mélodies d'un rêve* (1972) d'**Aulis Sallinen** et *Vuelo de Alambre* (1983) de **Mikko Heiniö**. On se souvient du magnifique enregistrement que Taru Valjakka, commanditaire de l'œuvre, consacra à l'œuvre de Sallinen. Mattila prend le relais aujourd'hui avec un charme qui ravira les amateurs de beau chant. Un grave parfois insuffisamment assuré (n°1) et un texte qu'on pourrait parfois souhaiter plus articulé sont largement compensés par le timbre magnifique du médium et des aigus de Mattila qui s'épanouissent plus particulièrement dans les numéros 2 et 3. Ulf Söderblom à la tête de l'excellent orchestre de Lahti est particulièrement convaincant, même si parfois on eût pu souhaiter un peu plus de sensualité dans la phrase et les sonorités et de contrastes entre les aspects lyriques et sardoniques de la musique de Sallinen. Cette réussite est complétée par *Vuelo de Alambre* de Mikko Heiniö, une de ses œuvres les plus réussies. Sa principale qualité est sans doute l'orchestration qui est

particulièrement brillante. Mattila, parfaitement soutenue par Jacques Mercier et l'orchestre de Turku se montre encore plus à l'aise dans le phrasé parfois un peu maniéré de Heiniö.^{viii}

Kalervo Tuukkanen valait-il la peine du disque que lui consacre l'orchestre de Jyväskylä et Ari Rasilainen ? Je ne me prononcerai pas mais si la mer a été la source de bien des inspirations, notamment depuis Debussy, la *troisième symphonie (La Mer)* de Tuukkanen aura du mal à trouver sa place au milieu d'autres œuvres qui, dans le Nord et de Sibelius à Nyström ont inspiré de grandes réussites. L'après post-romantisme national nordique et finlandais est bien représenté par cette œuvre de 1950/52. En complément, le *deuxième concerto* pour violon et orchestre de 1954 plaira aux oreilles fragiles.^{ix}

Je n'en dirai pas autant d'Erkki Melartin, qu'il est de bon ton en Finlande de considérer avec quelque commisération. Après les symphonies 5 et 6^x, Leonid Grin poursuit avec l'Orchestre philharmonique de Tampere une intégrale de l'œuvre symphonique et présente les symphonies 2 et 4 (dite *de l'Été*). J'ai des faiblesses pour Melartin qui n'a eu que deux torts, celui de livrer au jour le jour des symphonies en même temps que Sibelius le faisait (et avec en général un beaucoup plus grand succès) et celui de n'avoir pas le génie de son compatriote. La quatrième symphonie occupe en particulier une place de choix dans le panthéon artistique finlandais. Accueillie lors de sa création le 19 octobre 1916 par un public beaucoup plus enthousiaste que celui qui découvrit la quatrième de Sibelius, bien que considérée alors comme « moderne », elle est typique du style du romantisme national tardif finlandais. L'introduction de mélodies populaires, la description de la nature furent des éléments essentiels qui concoururent au succès de l'œuvre et, aujourd'hui encore lui confèrent une touche sentimentale qui nous atteint encore. Sans oublier que l'écriture n'est pas en reste et cache sa complexité sous des effets coloristiques et champêtres.^{xi}

pppp e rit.

Faut-il encore parler de Jean Sibelius dans ces colonnes, d'autant qu'il s'agit d'un nouvel enregistrement intégral de ses symphonies. Peut-être puisque cet enregistrement a déjà défrayé la chronique, la version vidéo ayant apparemment été interdite par le chef qui n'en était pas satisfait. Sous des pochettes terribles trois disques rappellent que l'orchestre de la Radio Finlandaise s'est rendu à Saint-Petersbourg et y a donné des concerts dans la célèbre salle de la Philharmonie en mai 1993 sous la direction de Jukka-Pekka Saraste. La salle est célèbre à un double titre car Jean Sibelius y a dirigé ses propres œuvres et parce qu'elle a longtemps accueilli les concerts que dirigeait Evgueni Mravinski. C'est la deuxième fois en trois ans que le jeune chef finlandais enregistre ces symphonies (la première fois c'était avec le même orchestre mais sous l'étiquette RCA.) Inutile de dire que l'orchestre et le chef se trouvent aussi à l'aise dans cette musique qu'il est imaginable. Sous la direction de Saraste l'orchestre de la radio a beaucoup progressé. Les sonorités ont peu changé, on y trouve toujours cette agressivité agreste des bois, des cuivres un peu rugueux et des cordes assez germaniques mais le son a gagné en transparence et l'acoustique de la célèbre salle a permis, pour les bois et les cuivres d'établir un rapprochement flatteur avec celui de la Philharmonie de Saint-Petersbourg. La cohésion de l'orchestre a également gagné en précision et en équilibre entre les pupitres. Ce n'est pas ici le lieu d'une étude discographique détaillée mais si on ajoute qu'un remarquable texte de Veijo Murtomäki accompagne ces disques (attention à celui des symphonies 2 et 4, mon exemplaire a un défaut de brochage qui le rend inutilisable si on ne lit que le français), il s'agit d'une réalisation très recommandable par son idiomatisme et la connaissance que les interprètes ont du texte et de l'esprit des œuvres.^{xii} Saraste ajoute sa touche personnelle dans son approche de détails rarement mis en valeur sans que jamais l'instant prenne le pas sur la conception d'ensemble et il y a de fort beaux moments notamment dans les mouvements lents..

DISCOGRAPHIE

¹ Tommy ZWEDBERG : *A Site For A Listener's Ear* - PHONO SUECIA PSCD 82 (Centre d'information de la musique suédoise Box 27327 S-10254 STOCKHOLM).

¹ Folke RABE : *Basta* - PHONO SUECIA PSCD 67.

¹ Conducting Composers (Œuvres de WESTBERG, BERG, ATTERBERG, RANGSTRÖM, LINDBERG, EK, PERGAMENT, ROSENBERG, ALFVÉN, HENNEBERG, FERNSTRÖM, VON KOCH, LARSSON, BLOMDAHL, LIDHOLM, RYBRANT) 2xCD PHONO SUECIA PSCD 79.

¹ MUSIC FROM ESTONIA (Vol. 1). Œuvres d'ELLER et RAID par l'Orchestre National d'Écosse, direction Neeme Järvi. CHANDOS CHAN 8525.

¹ Veljo TORMIS : Bridge of Song. FINLANDIA 4509-96937-2

¹ Peteris VASKS : Stimmen and other Baltic works for String orchestra, vol. 1 - Peteris VASKS : Cantabile and other Baltic works for String orchestra, vol. 2. Orchestre de chambre d'Ostrobotnie, direction Juha Kangas. FINLANDIA Rec (distribution WARNER) 4509-97892-2 et 4509-97893-2.

¹ Litauisches Kammerorchester. ARS VIVENDI 2100252 (importation).

¹ Karita MATTILA : Modern portrait : HINDEMITH, SALLINEN, HEINIÖ. FINLANDIA Rec. 4509-99403-2.

¹ Kalervo TUUKKANEN : Symphonie n°3 et Concerto pour violon et orchestre n°2. FINLANDIA Rec. 4509-98888-2.

¹ Erkki MELARTIN : Symphonies 5 & 6 - ONDINE EDE 799-2

¹ Erkki MELARTIN : Symphonies 2 & 4 - ONDINE ODE 822-2

¹ Jean SIBELIUS : Symphonies 1 et 5 - FINLANDIA 4509-99960-2

Jean SIBELIUS : Symphonies 2 et 4 - FINLANDIA 4509-99961-2

Jean SIBELIUS : Symphonies 3, 6 et 7 - FINLANDIA 4509-99962-2.



Nouvelles scientifiques du



par *Christian Malet*



Livres reçus... livres lus.

Xavier de Castro : *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*. Les relations de Geerit de Veer établies et présentées par X. de Castro. Edit. Chandeigne : Unesco. Paris, 1995. 255 p. Notes. Biblio. Nombreuses cartes et illustrations noir et blanc.

L'éternel attrait exercé sur l'imagination et la cupidité des hommes par l'Orient, objet de tant rêves d'or et de poésie, s'est manifesté au cours des siècles par des voyages insensés et sublimes. Aussi, découvrir une nouvelle route maritime vers la Chine au nord des Terræ Incognitæ de la Moscovie et de la Tartarie, qui fût à la fois plus courte et moins périlleuse que celle passant par le Cap de Bonne-Espérance, était-il un dessein digne de retenir l'intérêt de négociants hollandais avisés ! Surtout, après qu'ils avaient eu la chance de rencontrer en Willem Barentz un pilote compétent et responsable, capable de mener à bien cet audacieux projet. Hélas ! Trois tentatives infructueuses auront raison de cette entreprise avec, pour couronner la dernière, la mort du marin dont le nom fut donné à cette mer bordière de l'océan arctique où lui et ses compagnons avaient tant erré. Au demeurant, l'entreprise n'était point vraiment folle ni insurmontable, peut-être seulement prématurée et en tous cas, malchanceuse. Quoi qu'il en soit, les expéditions qui suivirent lui durent beaucoup.

Mais quelle fascinante et sombre épopée évoque à nos yeux ce récit pourtant sobre et précis de Geerit de Veer ! Le décor cauchemardesque et tragique de la Nouvelle Zemble - ou de la Nouvelle Terre comme on devrait l'appeler, inhospitalier, blême, glacial, hanté par des ours polaires devait servir de refuge à

Barentzs et à ses infortunés compagnons tout au long d'un hivernage forcé de neuf mois !

Le texte fort bien présenté, enrichi de belles illustrations, a un réel pouvoir évocateur, on s'y croirait luttant contre les éléments déchaînés, aux côtés de ces infortunés navigateurs dont le courage et la dignité forcent l'estime. On regrette quelques petites erreurs dans les notes, ainsi :

- note 2, p.56 : les *Samoyèdes* **ne sont pas des Mongols** parlant une langue finno-ougrienne : ce sont des ouralides parlant une langue ...ouraliennne ! Pour être plus précis, les Samoyèdes appartiennent à la race ouralienne ou ouralide qui est une branche de la grande famille xanthoderme ou mongoloïde mais non "mongole"; ils parlent une langue du groupe samodi de la Famille des langues ouraliennes - famille dont font partie les langues finno-ougriennes, au même titre que les Allemands et les Français appartiennent par leur langue à la famille indo-européenne mais parlent les premiers une langue du groupe germanique, les seconds, une langue du groupe latin.

- note p. 133 : Il est inexact d'affirmer que "*On sait pour tant , par d'autres récits, que manger de la viande d'ours, notamment le foie, est un appoint appréciable qui a permis à des naufragés de la glace de lutter contre le scorbut.*" L'observation de G. De Veer le corrobore : **la toxicité du foie de l'ours blanc est bien connue !** On l'attribue à un excès en vitamine A dont le surdosage expose à une hypervitaminose aux conséquences graves. Par ailleurs, la chair de l'ours blancs est dangereuse car souvent infestée par un parasite, la Trichine ; sa consommation coûta la vie à l'explorateur polaire suédois Salomon André et à ses compagnons en 1897.(Cf. B. Grzimek et coll. In *Le Monde animal*, XII, p. 126.)

Mais ce sont-là des détails qui pourraient justifier un corrigendum, il reste que le livre est beau, bien écrit et passionnant : nous ne pouvons qu'en féliciter et l'auteur et l'éditeur.

Yvon Csonka : *Les Ahiammiut - A l'écart des Inuit Caribous*. Edit. Victor Attinger. Neuchâtel 1995. Préface de Hans-Georg Bandi. 501 p. 19 cartes, 21 photos. noir et blanc, 7 tableaux, 4 fig., 3 graphiques, 3 index, Biblio.

Passionnant problème que celui de ces Ahiammiut qui constituent une entité originale au sein des Eskimo-caribous. Leur étude présente un intérêt indiscutable pour mieux comprendre l'histoire des Inuit et éclairer celle du peuplement de l'arctique canadien. Décimés par les famines, réduits à une cinquantaine d'individus, leur histoire prend fin avec les deux déportations : la première au lac Ofstedal en 1957, la seconde à Eskimo Point en février 1958.

L'ouvrage répond à une double problématique : définir d'abord en quoi consiste *l'invention des Inuit-caribous*, puis s'attacher à une société minoritaire

dans ce groupe, les Ahiarmiut, dont l'auto-ethnonyme signifie - et c'est tout un programme : *"ceux qui sont à l'écart, à l'intérieur des terres"* (p. 223).

Sa méthodologie est affirmée sans ambages : c'est *"l'ethnohistoire"* en ce qu'elle s'oppose à l'idée encore trop généralement répandue selon laquelle seul, l'Occident aurait une histoire (on pourrait y adjoindre les autres grandes civilisations dominatrices "à écriture" comme la Chine, l'Inde etc.), à l'opposé d'autres sociétés dont la lente évolution s'expliquerait par les seuls déterminismes naturels. L'auteur recourt à l'ethnohistoire parce qu'elle *"lutte précisément contre notre vision ethnocentrique, d'une part en mettant en perspective les biais dans les sources historiques et les stéréotypes qui en sont issus et continuent d'avoir cours, d'autre part en montrant que les sociétés qu'elle étudie possèdent une dynamique propre."* (p. 14) Aussi cette approche est-elle nécessairement pluridisciplinaire, fondée non seulement sur les documents écrits auxquels s'applique la méthode historique, mais encore sur les données de l'archéologie, l'ensemble restant soumis aux concepts de l'anthropologie.

Le travail se divise en deux parties.

La première partie (Chapitres 1 à 5) s'intitule : *Des premiers peuplements de l'ouest de la baie d'Hudson aux Inuit-caribous*. Elle se veut un réexamen de l'histoire de ce groupe d'Eskimo dont font partie les Ahiarmiut et afin de mieux comprendre la situation de ces derniers.

Le milieu fait l'objet d'une étude attentive : le sud-est des Barren Grounds, paysage austère de toundras peu prospères, au climat rude, vaste territoire bordé à l'ouest par le littoral de la baie d'Hudson, au sud par la limite septentrionale de la forêt. L'évolution du peuplement de cette région est envisagée dans le cadre plus large de la préhistoire de l'Arctique nord-américain.

Un rappel archéologique, clair et succinct, présente les différentes cultures de Paléoesquimaux porteuses de la *Tradition microlithique de l'Arctique* qui se sont succédé, depuis les premières populations alaskiennes, originaires du vieux continent (-10.000 ~ -4.000), suivies des Prédorsétiens (-2.200 ~ -800) dont certains groupes ont pénétré dans les Barren Grounds à la poursuite des caribous, et enfin des Dorsetiens qui ont disparu de l'Arctique central au I^{er} siècle de notre ère. Les cultures de Penuk (Béring) et de Birnirk (Alaska) qui culminent vers la fin du I^{er} millénaire ap. J.C. sont encore plus résolument tournées vers l'exploitation des richesses de la mer. Les populations porteuses de la culture thuléenne, apparues au début du II^e millénaire, auraient migré du nord de l'Alaska jusqu'au Groenland. On admet que les Thuléens sont les ancêtres des Eskimo contemporains et qu'un petit nombre d'entre eux abandonnèrent la chasse à la baleine pour pénétrer à l'intérieur du continent. Mais les Barren Grounds n'avaient pas attendu l'arrivée des Paléoesquimaux pour voir les premiers hommes : les Paléoindiens venus du sud les avaient précédés dès -7.000 ~ -8.000, peu après le retrait des derniers glaciers. A la suite d'un refroidissement, les Paléoindiens de la culture du Bouclier ont reflué vers le

sud (-1.500) tandis que les Prédorsétiens faisaient leur apparition nous l'avons vu plus haut. De -700 à -200, apparurent, venant du sud, les représentants de la culture Talthéiléi, ancêtres des Athapascans.

Il semble avéré maintenant, que les Inuit-Caribous représentent bien, contrairement à la théorie émise par Birket-Smith qui voyait en eux les descendants des proto-esquimaux continentaux, une adaptation à l'écosystème des Barren Grounds de la culture thuléenne dont certains vestiges laissent à penser qu'elle était présente dès le XII^e siècle de notre ère.

Comme le fait remarquer Y. Csonka, la dynamique des peuplements obéit aux variations climatiques dans la mesure où celles-ci influent sur le potentiel de ressources, ici sur le gibier et plus particulièrement le caribou, voire le bœuf musqué. Les phases d'expansion, de migration, de stabilité ou de régression culturelle doivent être interprétées comme *la preuve d'un comportement adaptatif éminemment souple et pragmatique* de la part des peuples arctiques (p. 80).

Poursuivant son étude du peuplement, l'auteur se livre, dans le chapitre 3 intitulé : *1619-1860. Origines hudsoniennes des Inuit de la toundra*, à une analyse rigoureuse des données archéologique et des sources historiques. L'étude d'un site continental montre qu'au XV^e siècle, différentes modifications culturelles se sont produites chez les descendants des Thuléens établis dans la toundra ; elles portent sur l'habitat (passage au qarmaq et à l'iglou) comme sur l'économie (diminution de l'importance de la chasse à la baleine). Il semble qu'il s'agisse des ancêtres des Eskimo du cuivre et non des Ahiarmiut.

Pour la période 1619-1717, on sait peu de choses sinon que les Inuit étaient encore peu nombreux et établis surtout sur la côte, au nord d'Eskimo Point alors que les Athapascans occupaient l'intérieur des terres. La Compagnie de la Baie d'Hudson en se fixant à Churchill en 1717, va induire des contacts entre Inuit, Européens et Amérindiens. Ces derniers, décimés par une épidémie en 1782, vont redescendre vers le sud et abandonner la toundra. En 1790, la Compagnie cesse ses activités commerciales le long du littoral, elle ne les reprendra qu'un siècle plus tard. Les Inuit commencent alors de s'établir dans le Barren Grounds, à l'ouest de la baie d'Hudson, vivant de la chasse au caribou, au bœuf musqué et leur nombre ne cessera de croître pour atteindre environ 1.400. Vers le milieu du XIX^e siècle, la population inuit qui a progressé à l'intérieur des terres, y a acquis son autonomie et représente les ancêtres des Ahiarmiut contemporains. Leur nombre s'accroît du fait de l'arrivée d'immigrants côtiers, les Paarllimiut. La période qui s'étend de 1865 à 1926, voit l'apogée et le déclin des Inuit-Caribous. Après une ère de relative abondance marquée par une expansion démographique rapide, de l'ordre de 1,2-1,7 annuels jusqu'en 1890, la tendance va s'inverser pour aboutir à une diminution de moitié de la population pendant l'intervalle 1917-1923. Responsable de cet état de fait, la diminution des ressources - essentiellement des caribous, que ne parviennent pas à compenser les apports de la pêche ni ceux de la chasse au bœuf musqué. La situation fut encore aggravée par le développement de la traite des renards blancs et l'intrusion des marchands euro-canadiens dans la toundra *"qui emploient tous les*

arguments pour les transformer en producteurs de fourrure." (p.203). Tous ces éléments constituent les antécédents historiques de la situation des Ahiarmiut telle qu'elle va se présenter à l'aube des années 1920 et permettent de mieux répondre à la question posée par le titre du premier chapitre de la seconde partie : *Qui sont les Ahiarmiut ?*

La deuxième partie s'intitule : *Les Ahiarmiut, 1920-1950.*

Qui sont donc ces Ahiarmiut ? (Ch. 6) "*Ils sont les derniers Inuit-Caribous*" (p.213) Ce sont les Inuit du sud de la toundra établis sur le cours supérieur de la rivière Kazan, leur origine est composite, des Paallirmiut pour la plupart, mêlés de Kuungmiut (p. 212) et d'Inuit du cuivre (p. 219). C'est une petite société évaluée à 350-400 personnes lorsqu'elle se trouve à son apogée de 1890 à 1915 et qui, par la suite, ne va cesser de décroître du fait des famines et des épidémies, pour ne plus compter que 58 personnes lors de la première déportation au nord de la toundra, sur les bords du lac Ofedal en 1957. Pour réduite qu'elle fût, cette communauté n'en conserva pas moins jusqu'au bout sa conscience identitaire, son activité propre et ses techniques traditionnelles, et fonctionna longtemps "*comme un groupe endogame semi-clos.*"(p.248)

L'évolution de la subsistance constitue la matière du chapitre 7. L'auteur y traite de l'étude des bases matérielles des Ahiarmiut, de leur cycle annuel tout en s'attachant à préciser en quoi leurs activités différaient de celles de leurs voisins, car, et ce n'est pas là la moindre de ses préoccupations, il ne s'agit pas de considérer le groupe étudié comme un isolat mais bien dans ses rapports à l'environnement aussi bien naturel qu'humain, et la question des peuples voisins est toujours posée. L'habitat variait selon les circonstances ; c'était, en été - la tente conique en peau de renne, en hiver - le qarmaq et l'iglou. Le transport se faisait à pied pour les personnes, et par traîneaux à chiens pour le matériel. Les performances pédestres étaient remarquables, pouvant atteindre 90 km par jour l'été, 45 km l'hiver (p. 285). L'usage du kayak s'est maintenu jusqu'en 1957, pour la chasse notamment, avant qu'il ne soit remplacé par le canot moderne. La base de l'alimentation était le caribou, chassé aux *nalluit* (lieux de traversée des plans d'eau, p. 257). Mais le poisson (Truites et Corégones) constituait un apport non négligeable, auquel il convient d'ajouter le bœuf musqué (jusqu'à ce que sa raréfaction l'ai fait ranger parmi les espèces protégées), le lagopède, l'écureuil terrestre etc.

A la différence de celle des Inuit voisins qui incorporèrent des techniques modernes à leur mode de production, l'économie des Ahiarmiut resta traditionnelle jusqu'aux alentours des années 1950 où, à la suite des famines et des interventions croissantes du gouvernement, leur subsistance se modifia considérablement et en vint à dépendre du bon vouloir des autorités (p. 296). On s'est longuement interrogé quant aux responsabilités de la carence en caribous, les avis sont encore loin d'être unanimes (massacres consécutifs l'introduction des armes à feu, gaspillage par les autochtones, influences néfastes de la société moderne etc. Aucun des faits invoqués

ne s'avère vraiment pertinent) et rien n'autorise à accuser les Ahiarmiut plus que d'autres.

Les aspects de l'organisation sociale (chapitre 8).

Au terme d'un long préambule un peu abscons mais nécessaire à ses yeux, l'auteur nous introduit dans *l'organisation sociale des Ahiarmiut : prévalence des liens familiaux (et non pas de la famille nucléaire, ni de la parenté dans une perspective généalogique)* (p. 340) Dès qu'on s'éloigne du cercle de famille, cette solidarité décroît mais il existe chez ces Inuit le sentiment d'un apparentement commun. Les mariages étaient arrangés par les parents et l'on ne répugnait pas à ce qu'ils fussent consanguins (entre cousins, oncles-nièces, tantes-neveux). La résidence était virilocale, lévirat et polygynie sororale existaient. Par contre, l'éviction beau-frère et belle-sœur était de règle. Chaque camp comptait en moyenne une vingtaine d'individus répartis en 2 à 5 unités domestiques ; l'autorité d'un individu sur le reste du groupe ressortissait plus à ses compétences - de chasseur par exemple, à son expérience ou à sa personnalité qu'à son aisance matérielle ou à ses dons chamaniques. Quoiqu'il en soit, la famille, aux pires moments de leur histoire, a toujours constitué chez les Ahiarmiut, *"le centre de la cohésion et de la solidarité"* (p. 354) Car s'il est une qualité universellement reconnue à ces sociétés traditionnelles c'est bien celle de la solidarité et du partage... partage de la viande de caribou, jamais vendue, toujours donnée.

C'est par une étude des relations entre les Ahiarmiut et leurs voisins tant Inuit qu'Amérindiens que cette étude se termine.

Que dire devant une telle somme de connaissances, fruits de recherches en cabinet et d'expériences de terrain, méticuleusement analysées à la lumière des théories anthropologiques et sous la lumière d'une réflexion toujours critique et lucide ? On n'est guère surpris d'apprendre que ce travail a reçu le prix d'excellence pour la meilleure thèse 1991-1992 de la faculté des sciences sociales de l'Université Laval à Québec. On pourrait parler du style, de la forme et louer la maîtrise dont fait preuve Yvon Csonka, estimé par ailleurs, pour ses qualités humaines qui en font un anthropologue vrai et donc... un humaniste. Ce livre qui, je l'espère, aura une suite, se doit de figurer dans la bibliothèque de tout ethnologue.

Nous devons également remercier les éditions Victor Attinger, pour la réalisation très soignée, très "suisse" de cet ouvrage que l'on éprouve un réel plaisir à lire et à relire.

Rémy de Gourmont : *Chez les Lapons*. Edit. Le Castor Astral. Collection "Les inattendus". Paris, 1990. Présenté par Christian Mériot. 140 p., 31 gravures noir et blanc in-texte. Le titre de la première édition était : *Chez les Lapons. Mœurs, coutumes et légendes de la Laponie norvégienne*. Librairie Firmin-Didot, Paris 1890.

Inattendu, sans doute, mais bienvenu, cet ouvrage l'est assurément ! Il est né de la plume d'un de nos plus grands stylistes dont on ne se lasse pas de savourer

les paradoxes servis par une prose alerte, brillante et d'une pureté classique. Quelle bouffée d'air raffiné nous offre ce petit livre plus que centenaire mais plein de réflexions toujours valables, à de rares exceptions près, sur les Sames qu'on disait naguère Lapons. Car ce qu'il écrit est juste, vrai, érudit prouvant une fois encore, que pour être un savant, il faut naître poète.

Les problèmes sont abordés d'un esprit critique mais impartial, l'objectivité est nuancée ici et là de pointes d'humour qui pimentent agréablement la lecture. Ainsi, il écrit :

" Deux familles laponnes vivent fort bien sous le même toit... Cette promiscuité n'amène que rarement des querelles intestines ; et puis, s'ils sont un peu serrés, ils ont plus chaud et dépensent moins de combustible. " (p. 65)

Sa causticité au second degré se manifeste dans le chapitre X, intitulé : *Paganisme et christianisme*, où il se penche sur l'art du chaman lapon qu'il nomme sorcier. Ayant décrit avec truculence quelque kamlénie visant à protéger le troupeau de rennes des attaques des loups, il conclue : les jojks *" que l'on hurle... font un tel vacarme, que les loups doivent nécessairement s'éloigner au plus vite. (p. 115)*

Mais il sait apprécier la sagesse du chaman lorsqu'il s'agit de retrouver un objet dérobé :

" Soupçonnant quel est le voleur et à peu près sûr d'avance de ne pas se tromper, car ces hommes ont par métier, l'oreille aux aguets, il verse de l'eau dans un plat, le considère attentivement, et prétend y voir la figure du coupable. "

Puis il se rend auprès du suspect, lui fait part du résultat de son opération magique et le menace des pires méfaits, notamment *"de lancer sur lui un essaim de mouches ganiques"* s'il ne restitue pas l'objet de son larcin. Il constate que *"la ruse manque rarement son effet"* les objets sont, dès le lendemain, rendus discrètement à leur propriétaire.

Et de clore ce chapitre - qui n'était pas particulièrement hostile aux pratiques chamaniques tant décriées à son époque où on leur trouvait une odeur de soufre, par ces mots :

" Naturellement, grâce à la vigilance des pasteurs norvégiens, toutes ces pratiques ont lieu en secret, depuis quelques années ; mais il ne faudrait pas croire qu'on y a renoncé. " (p. 116)

Ailleurs (p. 28-29), l'ethnographe se fait poète, et l'on ne saurait résister aux charmes du passage ci-dessous :

" Il y a des fleurs en Laponie, comme en de plus doux climats ; mais si les chaleurs y sont courtes, elles sont extrêmes, et rien d'étonnant à voir ce pays doué d'un assez beau calendrier de l'lore. En juin, la drave, les ronces et les soucis s'ouvrent au soleil ; en juillet, la violette, l'astragale, le bouton d'or, le myosotis, le saxifrage, le géranium, le trèfle d'eau, en août le sorbier, la crête de coq, l'euphrase, le pissenlit ; la bruyère attend la mi-septembre, comme chez nous. Bientôt tout est fané, le bouleau même perd ses feuilles : toute végétation a disparu. "

Cet ouvrage est charmant avec sa présentation vieille France et ses gravures d'époque sur lesquelles on croit voir se pencher le pauvre visage tourmenté que Blaise Cendrars disait rongé de lèpre et qui n'était peut-être... que lupique, d'un des maîtres du courant symboliste.

Veronika J. Grahammer : *Spiel- und Spielzeugkomplex der westlichen Eskimo*. Vienne, 1994. (*Complexe du jeu et du jouet chez les Eskimo occidentaux*). 167p., biblio. Index. Tabl. 40 fig. in-texte.

Etude de terrain et travail de réflexion d'une ethnologue autrichienne, actuellement en poste au Staatliches Museum für Völkerkunde de Munich. A quand la traduction française ?

Pierre Robbe : *Les Inuit d'Ammassalik, chasseurs de l'Arctique*. Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle, Tome 159, Ethnologie. Paris 1994. 389 p. 203 fig. in-texte (coul., N&B). 69 tabl. Index. Biblio.

Attentif aux relations entre la société des chasseurs d'Ammassalik et leur environnement, l'auteur décrit tout d'abord le cadre physique de sa recherche "dans une perspective ethnoécologique..." Puis, il dresse avec précision l'inventaire des ressources alimentaires, végétales et surtout animales qu'offre le milieu naturel groenlandais, tout en insistant sur les variations saisonnières qualitatives et quantitatives. Son étude le conduit à "une réflexion sur l'écologie nutritionnelle en milieu arctique". C'est ensuite le rapport chasseur - environnement qui est abordé, portant sur les différentes activités humaines, englobant les techniques de chasse et de transport. Plus originale apparaît la démarche visant à recentrer le véritable problème de la survie de ces populations pendant des millénaires, populations dont l'activité économique n'était pas fondée sur un optimum théorique, un profit maximal mais bien sur un équilibre - le partage venant tout naturellement pallier les aléas de la production individuelle. La redistribution des ressources s'effectuait selon des mécanismes collectifs élaborés, ressortissant à l'un des traits dominants de la mentalité des autochtones et observé, on peut le dire, dans toutes les sociétés arctiques traditionnelles : la générosité.

Ouvrage intéressant, très bien illustré, fruit de plusieurs décennies de recherches, il mérite sa place dans la bibliothèque de l'ethnologue comme dans celle de tout homme curieux de *res borea*.

Grigori et Tatiana Tomski : *JIPTO. Jeu de réflexion pour tous*. Edit. ACL, Paris 1996. 95 p. Figures et schémas en couleurs.

Un jeu de société qui nous vient du froid. Les auteurs sont yakoutes... et mathématiciens. Les règles en sont simples : il y a deux équipes - l'une est représen-

tée par les fugitifs matérialisés par cinq pions, - l'autre est le poursuivant concrétisé par un pion. Le terrain est un rectangle de carton de 40 x 30 cm sur lequel on a tracé 3 lignes situées respectivement à 1cm, 10 cm et 19 cm du bord droit. Le but est simple : les fugitifs, placés le long du bord gauche du terrain, vont tenter d'atteindre le côté opposé sans se faire toucher par le poursuivant. Chaque fois qu'ils touchent l'une des trois lignes, ils gagnent 1 point. Pour se déplacer, chaque pion utilise un pion de réserve placé à son contact (le diamètre du pion représente la distance permise à chaque coup) dans n'importe quelle direction à l'intérieur du terrain. Quand on sait que la marche du poursuivant (ou son diamètre) est double de celle des fugitifs, on a tout compris ! Chaque partie se joue en deux manches, chacun des joueurs étant successivement poursuivi et poursuivant. Est déclaré vainqueur celui qui a réussi à faire passer le plus grand nombre de fugitifs.

De conception et de réalisation simples, ce jeu qui peut être pratiqué de la maternelle à l'université, repose sur des bases théoriques mathématiques complexes qui sont exposées partiellement dans l'ouvrage. Né en Sibérie, au sein de ce peuple saha dont la fascinante épopée fait l'objet d'une publication dans ce même numéro, il doit sa formulation actuelle à Grigori Tomski qui, avant d'être le représentant de la Yakoutie à l'UNESCO, était un mathématicien reconnu dans toute la Russie. Le Jipto, dont nous aurons l'occasion de reparler, est devenu le jeu national enseigné dès l'âge de quatre ans dans les écoles de la République Saha.

Décidément, les Yakoutes n'ont pas fini de nous étonner !

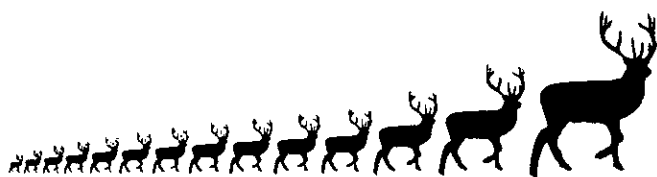
Anna-Leena Siikala : *Suomalainen Šamanismi*. SKS, Hämeenlinna, 1994. 359 p. Nbrses. 43 fig. et photos in-texte. Index. Biblio. (*Le chamanisme finnois*)

Ouvrage en finnois d'une spécialiste incontestée du chamanisme eurosibérien. Cette quête s'inscrit dans la grande tradition finno-ougrienne et s'avère d'un grand intérêt scientifique. Sa traduction en français apporterait un éclairage différent à la recherche dans un domaine où l'anthropologie n'a guère avancé. Nous en donnerons un aperçu plus approfondi dans le prochain numéro de BORÉALES qui portera essentiellement sur le chamanisme, en publiant les travaux du colloque tenu à l'Institut Finlandais de Paris en 1995 et qui avait pour thème : "La voix du chaman dans la polyphonie universelle." Le professeur Siikala y avait précisément traité de ce problème.

Anna-Leena Siikala, Sinikka Vakimo : *Songs beyond the Kalevala*. SKS, Helsinki, 1994. Studia Fennica, Folkloristika 2. 399 p. Nbrses. Photos noir et blanc in-texte. 1 carte hors-text. Biblio. Index nominal et thématique. Traduction anglaise de Susan Sinisalo. (*Chants autour du Kalevala*).

Les Finnois ont un trésor : le Kalevala et ils ne cessent de le contempler. Et plus ils le contemplent, et plus ils en découvrent les beautés cachées. En fait, ce poème épique exerce une étrange fascination et tous ceux qui se sont penchés sur son étude avec quelque sérieux ont senti au fond d'eux-mêmes un appel vers un monde très profond, différent, le mot charme trouve sa place ici. C'est qu'il représente l'histoire de tout un peuple, et qu'au-delà des récits fantastiques, de la poésie, de l'enseignement, il y a tout le non écrit - car c'était et cela restera toujours, un monument de l'oralité - la part du chant, du dit, du rythme que l'écriture a vainement figé mais qui perdure au-delà comme une structure absente, comme un membre fantôme et qu'aucun texte ne restituera jamais.

Les deux coéditeurs de l'ouvrage ont fait appel à quatorze écrivains, issus d'horizons différents. Des linguistes comme Matti Kuusi, Pentti Leino et Mikko Korhonen qui abordent, chacun à sa manière, l'étude du *mètre kalévaléen*. Des anthropologues et folkloristes comme Lauri Harvilahti, Pertti J. Anttonen, Thomas Dubois (qui n'est pas français mais américain), Jukka Saarinen occuperont la deuxième partie du livre consacrée aux *performance et variation*, dans une perspective ethnopœtique. Des spécialistes de la littérature non seulement finnoise, mais aussi russe, carélienne traiteront *des thèmes, des images et de l'intertextualité*. Enfin, c'est sur des *voix de femmes* que se termine ce très intéressant travail avec la participation de Senni Timonen, Leea Virtanen et Anneli Asplund.



BOREALES N° 62/65 - SUMMARY

COLLOQUIM : KNUT HAMSDUN

<i>Régis Boyer</i> : To present Hamsun in Paris.....	1
<i>Atle Kittang</i> : Pan and Paris : Knut Hamsun - 1894	5
<i>Helge Vidar Holm</i> : Knut Hamsun, a polyphonic Novelist.....	17
<i>Régis Boyer</i> : The hamsunian Heroe get old.....	31
<i>Marc Auchet</i> : The décline of the ancient Society or writing in an impasse...	43
<i>Béatrice Oudry-Henrioud</i> : About "fantastic" in the works of Knut Hamsun	55
<i>Olivier Bouchet</i> : Børn av Tiden of Knut Hamsun and Buddenbrooks of Thomas Mann.....	81
<i>Tarmo Kunnas</i> : Knut Hamsun and Nietzsche.....	93

SOCIOLOGY

<i>Alain Drouard</i> : With regard to démocratic Eugenics - The case of Denmark	101
---	-----

ANTHROPOLOGY - ETHNOLOGY

<i>Paul-Emile Victor et Joëlle Robert-Lamblin</i> : Foods and alimentary preparations of the Ammassalimiut in 1935-1937 (Eastern Greenland).....	113
<i>Vassily V. Vinokourov</i> : The World of the Yakutian Olonho	149
*** : Expedition to Arctic Yakoutia (13.08-30.09.1995).....	157
<i>Christian Malet</i> : Notes about the environment of Low-Kolyma with a survey of its Mammals, Birds and Berries.....	159
<i>Joke Philipsen</i> : With the People of the Reindeer.....	173

ZOOLOGY

<i>Alain Aubert</i> : The behaviour of Siberian Salamanders. Part II : Ecology and Reproduction.....	183
--	-----

NEWS FROM THE NORTH

<i>Denise Bernard-Folliot</i> : News of the Fine Arts.....	199
<i>Henri-Claude Fantapié</i> : Musical News.....	207
<i>Christian Malet</i> : Scientific News and New Books.....	215

BORÉALES N° 62/65 - SOMMAIRE

COLLOQUE KNUT HAMSUN

<i>Régis Boyer</i> : Pour présenter Hamsun à Paris.....	1
<i>Atle Kittang</i> : Pan et Paris : Knut Hamsun 1894	5
<i>Helge Vidar Holm</i> : Knut Hamsun, romancier polyphonique.....	17
<i>Régis Boyer</i> : Le héros hamsunien devenu vieux.....	31
<i>Marc Auchet</i> : Le déclin de l'ancienne société ou l'écriture dans l'impasse. Enfants de leur temps - la ville de Segelfoss - Les Fruits de la terre.....	43
<i>Béatrice Oudry-Henrioud</i> : Du fantastique dans l'oeuvre de Knut Hamsun....	55
<i>Olivier Bouchet</i> : Børn av Tiden de Knut Hamsun et Buddenbrooks de Thomas Mann.....	81
<i>Tarmo Kunnas</i> : Knut Hamsun et Nietzsche.....	93

SOCIOLOGIE

<i>Alain Drouard</i> : A propos de l'eugénisme démocratique - le cas du Danemark	101
--	-----

ANTHROPOLOGIE - ETHNOLOGIE

<i>Paul-Emile Victor et Joëlle Robert-Lamblin</i> : Aliments et préparations alimentaires des Ammassalimiut en 1935-1937 (Groenland Oriental)	113
<i>Vassily V. Vinokourov</i> : Le monde de l'Olonho yakoute.....	149
*** : Expédition en Yakoutie arctique (13.08-30.09.1995).....	157
<i>Christian Malet</i> : Notes sur l'environnement de la Basse-Kolyma avec un inventaire des mammifères, des oiseaux et des baies qu'on peut y observer.....	159
<i>Joke Philipsen</i> : Avec les peuples du renne.....	173

ZOOLOGIE

<i>Alain Aubert</i> : Le comportement des Salamandres de Sibérie. II ^e partie : écologie et reproduction.....	183
--	-----

CHRONIQUES DU NORD

<i>Denise Bernard-Folliot</i> : Nouvelles des Lettres et des Arts.....	199
Expositions : Flora danica, H.-C. Amndersen, Manet, Gauguin, Rodin, Les belles étrangères, etc.	
<i>Henri-Claude Fantapié</i> : Nouvelles musicales.....	207
Discographie : Suède, Estonie, Lituanie, Finlande	
<i>Christian Malet</i> : Nouvelles scientifiques - Livres reçus	215
X de Castro : Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597). Y. Csonka : Les Ahiramiut - A l'écart des Inuit Caribous. R. de Gourmont : Chez les Lapons. V.J. Grahnammer : Spiel- und Spielzeugkomplex der westlichen Eskimo. P. Robbe : Les Inuit d'Ammassalik, chasseurs de l'Arctique. G. & T. Tomski : JIPTO. Jeu de réflexion pour tous. A.-L. Siikala : Suomalainen Šamanismi. A.-L. Siikala, S. Vakimo & coll. : Songs beyonds the Kalevala.	

SUMMARY

III